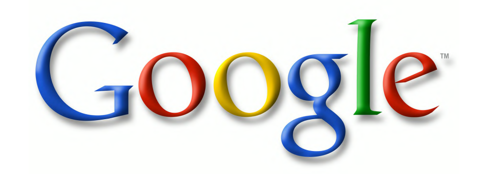
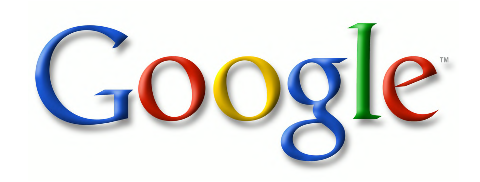






HISTORIQUE

DU

5^E RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

(1569-1890)

En avant, Navarre sans peur !
(Le Colonel du 5e d'infanterie, à Jemmapes.)

HISTORIQUE

DU

5E RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

(1569-1890)

RÉDIGÉ CONFORMÉMENT AUX ORDRES DE

MM. les COLONELS LIVET et GUASCO

PAR LE LIEUTENANT DEMIAU

DU CORPS

En avant, Navarre sans peur !

(Le Colonel du 5e d'infanterie à Jemmapes.)



CAEN

E. BRULFERT, ÉDITEUR

26, RUE SAINT-JEAN, 26

—

1890



AVANT-PROPOS

Au début de l'Historique du 5e Régiment de ligne, rédigé conformément aux ordres ministériels, dans le but de faire revivre le passé de nos ancêtres militaires; il semble nécessaire d'exposer brièvement la méthode qui a présidé à ce travail, d'en indiquer les grandes divisions et d'en faire connaître les traits principaux.

L'histoire du 5e de ligne depuis ses origines (1569) jusqu'à la date actuelle (1er août 1890), ne peut malheureusement pas être, chacun le sait, l'histoire d'un régiment unique, ayant conservé depuis plus de trois siècles quelque chose de l'uniforme, de l'organisation, même des souvenirs ou des traditions du corps primitif.

Les modifications nombreuses qu'ont subies à diverses reprises l'Infanterie et l'Armée française, contre-coups, la plupart du temps, des bouleversements politiques et des révolutions du pays lui-même, n'ont pas permis le maintien de cette précieuse continuité de services.

Le récit que l'on va lire ne peut donc être, antérieu-

rement à 1820, date de la création du 5ᵉ Régiment de ligne actuel, que l'histoire des éléments qui l'ont formé, ou bien celle des corps d'infanterie de ligne qui, depuis l'institution des régiments, ont, dans l'Armée française, *tenu le* 5ᵉ *rang ou porté le numéro* 5. C'est à la dernière de ces deux méthodes, la seule plausible, d'ailleurs adoptée officiellement et consacrée par les inscriptions portées sur les drapeaux, que l'on s'est arrêté dans ce travail.

Le lien qui réunit entre eux les divers corps dont nous sommes ainsi amenés à retracer l'existence, qui nous permet d'associer leur passé à notre présent et à notre avenir, n'est ni arbitraire, ni artificiel.

Moins personnel, moins vivant qu'un nom, le numéro d'un régiment constitue un caractère encore bien distinctif ; dans un lieu éloigné de notre garnison, inscrit sur un uniforme, il attire malgré nous nos regards ; dans le passé lointain, il appelle irrésistiblement notre attention et notre sympathie sur ceux qui ont eu l'honneur de le porter, et lui ont, à leur tour, fait honneur de leurs services, de leurs souffrances et de leur gloire.

Leur histoire est donc bien notre histoire.

Dans cet ordre d'idées, nous trouverons successivement cinq corps d'infanterie, y compris le Régiment actuel, dont chacun a été pendant un temps plus ou moins long le 5ᵉ de ligne.

A chacun de ces corps sera consacrée l'une des cinq parties de ce récit, dont nous allons dès maintenant esquisser les grandes lignes.

PREMIÈRE PARTIE
(1569-1794)

LES ORIGINES ET LES PRÉDÉCESSEURS DU RÉGIMENT DE NAVARRE
(1569-1594)
LE RÉGIMENT DE NAVARRE
(1594-1791)
LE 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE (EX-NAVARRE) DE LA MONARCHIE ET DE LA RÉPUBLIQUE
(1791-1794)

Le premier ancêtre historique du 5e de ligne est un corps protestant, d'abord au service des rois de Navarre et connu sous le nom de Gardes de Navarre ou de Gardes du jeune Henry.

Créé en 1569 avec les derniers débris des anciennes Bandes de Guyenne (1), ce corps entre dans l'armée française en 1589, en même temps que les Bourbons succèdent sur le trône de France à la race éteinte des Valois. Il s'appelle pendant cinq ans Régiment de Valirault, du nom de son colonel et prend définitivement en 1594 le nom de Régiment de Navarre.

De même que le roi de Navarre, le Béarnais d'hier, va devenir en peu de temps et rester toujours sous le nom d'Henri IV le plus populaire, le plus français des rois de France, le Régiment des Gardes du jeune Henri, devenu le Régiment de Navarre, va former l'un des corps les mieux renommés, les plus vaillants, les plus français de notre vieille armée dont il partage les destinées pendant plus de deux siècles. Essayer de résumer en quelques lignes son existence, serait y vouloir faire tenir toute l'histoire militaire de l'ancienne France; car les

1. Nous expliquerons au cours du chapitre Ier quelle valeur relative nous entendons donner à l'expression de Bandes de Guyenne qui pourrait donner lieu à une objection historique.

victoires de Navarre s'appellent : Lens, Fleurus, Steinkerque, Denain, Rocoux; ses défaites : Hochstett et Malplaquet.

Il a fait la guerre sous Henri IV, sous Schomberg, sous Gassion, puis au grand siècle, sous Condé, Turenne, Luxembourg, Villars et Catinat ; plus tard encore, sous Maurice de Saxe, les maréchaux de Belle-Isle et de Broglie.

Il a eu pour colonels les Pardaillan, les Thémines, les d'Estrées, les de Maillé, les Larochefoucauld, les Mortemart.

Il a compté dans ses rangs parfois les plus modestes non seulement un grand nombre de futurs officiers généraux dont trois maréchaux de France ; des tacticiens distingués comme Mesnil Durand et des ingénieurs émérites comme Cormontaingne; mais encore des écrivains tels qu'Agrippa d'Aubigné et Chateaubriand; des hommes d'état tels que Sully et Choiseul qui n'ont pas dédaigné de venir. sous les drapeaux de Navarre, demander à notre profession les fortes habitudes de soumission et de respect et les leçons d'abnégation qu'y puisent les cœurs bien faits.

En 1791, quand l'Assemblée Nationale veut rompre en supprimant les noms des régiments comme des provinces les traditions militaires aussi bien que politiques du pays, le Régiment de Navarre, devenu 5e d'infanterie, continue à servir avec le même honneur et la même bravoure que par le passé. On a beau, après lui avoir enlevé son nom, disperser ses deux bataillons et enfin, suprême injure, brûler ses vieux drapeaux en Place de Grève.

Cette France nouvelle qui le suspecte et le renie, pour lui elle est toujours la France, il combat à Valmy pour la sauver de l'invasion, à Jemmapes pour la faire glorieuse et conquérante. Là cependant il proteste, mais de quelle manière ! En évoquant devant les jeunes volontaires étonnés son passé glorieux qui revit par la voix de son Colonel, entraînant le 5e à l'assaut des redoutes de Jemmapes au cri de : *En avant Navarre sans peur* !

Le 5e va encore combattre et vaincre à Fleurus (1794), dans les mêmes champs où un peu plus d'un siècle auparavant (1690), Navarre avait pris par au combat et à la victoire.

C'est son dernier triomphe; mais avant qu'il cesse de compter dans notre infanterie, ses deux bataillons qui vont entrer dans la formation des 9e et 10e demi-brigades de bataille arrivent, l'un aux portes de la Hollande que Pichegru va conquérir, l'autre aux bords du Rhin dans les rangs de l'immortelle armée de Sambre et Meuse ; et c'est seulement quand il laisse la France victorieuse et respectée qu'il termine après deux cent vingt-six ans de services sa glorieuse existence (1794).

DEUXIÈME PARTIE
(1794-1796)

LA 5e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE
(1794-1796)

Peu de mois avant que le Régiment de Navarre ne disparaisse des rangs de l'armée française, un corps nouveau va reprendre le numéro 5 ; en exécution de la loi d'amalgame, le 1er bataillon du 3e régiment (ex-Piémont), un ancien et brave régiment comme Navarre, et deux bataillons de volontaires, le 1er du Doubs et le 4e de la Seine-Inférieure, forment en juillet 1794, à Wœrth en Alsace, la 5e demi-brigade de bataille.

Le nouveau corps fait successivement partie pendant sa courte existence (1794-1796) de l'armée du Rhin et de l'armée de Rhin et Moselle.

Malheureusement son histoire se réduit à peu près au récit d'une lutte inégale, vaillamment soutenue mais désastreuse dans ses résultats; presque entièrement ruinée à Kayserlautern (septembre 1794), la 5e demi-brigade de bataille

ne prend plus aucune part marquante aux événements militaires jusqu'au jour où la réorganisation de l'infanterie prescrite par le Directoire et le hasard du tirage au sort font d'elle la 24e demi-brigade de ligne (1796).

TROISIÈME PARTIE
(1796-1815)

LA 5e DEMI-BRIGADE DE LIGNE
(1796-1803)
LE 5e RÉGIMENT DE LIGNE DU PREMIER EMPIRE
(1803-1814)
ET DES CENT JOURS
(1815)
LE 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE
(ANGOULÊME) DE LA RESTAURATION
(1814-1815)

La 5e demi-brigade de bataille n'existe plus. Mais en vertu du décret qui met fin à son existence, prend naissance à peu près à la même époque (février 1796), la 5e demi-brigade nouvelle dite de ligne qui, sous des noms divers, mais sans changements sensibles dans sa constitution, va subsister jusqu'en 1815.

Formée des 146e et 193e demi-brigades de bataille, la 5e nouvelle est envoyée presque aussitôt à l'armée d'Italie où elle arrive trop tard pour prendre part aux premiers succès de la campagne, mais à temps encore pour se distinguer à la bataille de Castiglione, aux combats de Saint-Georges et de la Favorite et à la prise de Mantoue.

Quand aux triomphes de cette guerre succède la série des revers de la campagne de 1799, le 5e y prend part dans les armées d'Italie et de Naples, et assiste aux défaites au moins honorables de Cassano et de la Trébie.

En 1803 la tradition se renoue : reprenant le vieux nom de régiment qu'avait porté Navarre, la 5e demi-brigade devient le 5e régiment d'infanterie de ligne.

Deux ans plus tard, sur le champ de bataille de Caldiéro, le 5e sait faire honneur à ce vieux nom, comme à ses jeunes aigles, qu'il plante aux applaudissements de l'armée entière sur les redoutes de Colognola où il se maintient avec la plus héroïque vaillance (1805).

Malheureusement à partir de cette époque la destinée du 5e est fixée pour longtemps dans des contrées ingrates et dans des armées sacrifiées (Dalmatie et Catalogne). Il ne prend pas part aux luttes où chaque trait de vaillance reçoit sa récompense ; son nom n'est pas cité dans les bulletins de la Grande Armée destinés à être lus de tous et à se graver dans la mémoire des hommes. Ce ne sera peut-être que plus intéressant, à coup sûr, que plus juste, de suivre le 5e dans des travaux et des combats qui, pour avoir été presque sans récompense, ne furent pas sans péril et ne doivent pas rester sans gloire. Du reste nous ne manquerons pas de mentionner au cours de cette période l'apparition du 5e de la Grande Armée de 1809 que consacre une des inscriptions de notre drapeau : Wagram !

Les revers de l'Empire donnent au Régiment plus d'occasions de se distinguer que ses triomphes.

Deux bataillons du 5e dont les cadres sont formés avec ce que le feu et les fièvres, plus meurtrières encore, ont laissé subsister des vieux combattants de l'armée d'Italie, et remplis de conscrits à peine instruits, mais héroïques, vont paraître à la Grande Armée de 1813 et prendre part à ces victoires, chefs-d'œuvre de génie et d'audace qui s'appellent Lutzen, Bautzen, Dresde et Hanau.

Presque anéantis dans l'effondrement de Leipsick, puis reformés, devenus de véritables débris de débris, ils soutiennent encore la lutte inégale et suprême de la campagne de France.

A la première Restauration, le 5e renforcé de débris d'au-

tres corps, dont un bataillon de flanqueurs grenadiers de la Garde impériale, a la bonne fortune de conserver son numéro, il prend de plus le nom de Régiment d'infanterie d'Angoulême.

Au retour de l'île d'Elbe, le Régiment est le premier qui se déclare en faveur de Napoléon ; il suit de nouveau les aigles impériales dans la marche triomphale qui les conduit de Grenoble jusqu'à Paris, jusqu'à Ligny où le 5e est pour la troisième fois vainqueur dans les champs de Fleurus (1) ; on sait que ces triomphes devaient trouver tragiquement leur terme à Waterloo.

Le Régiment y perdra son existence, comme l'Empereur sa couronne, la France sa grandeur matérielle et le fruit de vingt ans de victoires. Confiné d'abord derrière la Loire, le 5e est dissous définitivement à Mareuil (Dordogne) et verse ses derniers débris dans la légion de Saône-et-Loire, ou plus exactement dans les diverses légions départementales.

QUATRIÈME PARTIE
(1816-1819)

LA 5e LÉGION DÉPARTEMENTALE. — LÉGION DES HAUTES-ALPES
(5e RÉGIMENT D'INFANTERIE)
(1816-1819)

Au moment de la formation malheureuse et éphémère des légions départementales, le numéro 5 est donné à la Légion des Hautes-Alpes.

Né d'une réaction qui avait l'étrange fortune de renou-

1. Le Régiment se trouve ainsi justifier les paroles par lesquelles conclut l'historien des volontaires de 1791-1794 : « Des corps qui avaient vaincu à Fleurus sous le maréchal de Luxembourg vainquirent, sous Jourdan, à Fleurus, et remportèrent devant Fleurus, à Ligny, la dernière victoire du premier Empire. » (M. Camille Rousset. *Les Volontaires de 1791-1794*, page 304.)

veler les procédés de 1791, doté d'un nom choisi pour effacer le souvenir de nos victoires, ce corps ne devait laisser derrière lui aucune gloire militaire. Il vécut obscurément et, après être passé en 1819 dans l'arme de l'Infanterie Légère, il devint à l'organisation du 23 octobre 1820 le 3e régiment d'Infanterie Légère.

CINQUIÈME PARTIE
(1820-1890)

LE 5e RÉGIMENT DE LIGNE ACTUEL
(1820-1890)

Le gouvernement de la Restauration revenant aux traditions historiques de la France et aux souvenirs les plus précieux de la Monarchie, qu'il a lui-même pour un temps oubliés, décide en 1820 que les régiments seront reformés.

En exécution de cette mesure, le 5e Régiment d'infanterie de ligne est créé à Marseille le 14 décembre 1820, il est formé des légions de l'Aveyron et de la Drôme.

Malgré bien des modifications, une chaîne ininterrompue de traditions et de souvenirs rattache les officiers et les soldats qui portent aujourd'hui le numéro du 5e à ceux qui, à l'origine, servaient sous son drapeau ; le nom du Régiment est resté le même ; en un mot, ce corps est identique au 5e Régiment d'infanterie de ligne actuel.

Aussi mal partagé, semble-t-il, que le fut son prédécesseur du premier Empire, le 5e de ligne de nos jours a eu la malheureuse fortune de ne pas rencontrer beaucoup d'occasions qui lui aient permis de signaler sa vaillance et d'inscrire sur son drapeau des noms glorieux.

Serait-ce montrer trop de présomption que de nous consoler un peu de notre malchance en comptant sur les bonnes occasions qui ne sauraient nous manquer dans l'avenir ?

Quoi qu'il en soit, de 1820 à 1890, comme autrefois de 1805 à 1815, nous aurons encore à relever des services honorables, parfois, à transcrire des pages glorieuses.

La guerre d'Espagne où notre Régiment reçut le baptême du feu ; le siège d'Anvers, où il se signala dans diverses occasions ; un séjour en Algérie de 1845 à 1850, à une époque qui n'était plus la première conquête, mais n'était pas encore l'occupation ; l'expédition de Syrie ; en 1870, dans la plus funeste journée de la campagne, la défense du plateau de Floing, qui, « *en toute autre circonstance aurait couvert de gloire la* 2ᵉ *division du* 7ᵉ *corps* » (1) à laquelle appartenait le 5ᵉ.

En un mot, près de soixante-dix ans de services et de quinze années de campagnes peuvent encore faire quelque figure auprès du passé de nos ancêtres.

Telle est, peinte à grands traits, l'histoire du 5ᵉ de ligne ; on y retrouve une image réduite mais fidèle des destinées de la patrie française, avec une suite caractéristique de succès éclatants, d'accablants revers, de prompts relèvements.

Nous souhaitons de tout cœur que tous ceux qui lisent ce récit puissent, comme nous, dans la lumière dont le passé éclaire l'avenir, voir poindre pour le 5ᵉ et pour la patrie un rayon d'espérance !

1. Lettre du général de division Liébert au colonel Boyer, commandant le 5ᵉ de ligne, datée de Neuwied le 27 octobre 1870.

HISTORIQUE

DU

5^E^ RÉGIMENT D'INFANTERIE

DE LIGNE

PREMIERE PARTIE

(1569 — 1794)

MESTRES DE CAMP — COLONELS — CHEFS DE BRIGADE (1).

Pauliac (de), 1573.
Lavardin (Jean de Beaumanoir, marquis de), mars 1576.
Vignolles la Hire (Bertrand de), 1588.
Valirault (François de), 2 août 1589.
Boësse-Pardaillan (Pierre d'Escodeca, baron de), 22 mars 1594.
Thémines (Antoine Pons de Lauzières, marquis de), janvier 1607.

1. La charge de Colonel-général de l'infanterie qui réduisait les chefs des régiments de l'arme au titre de mestre de camp, fut supprimée par édit du 26 juillet 1661. Les mestres de camp prirent alors la dénomination de colonel. Donc pour s'en tenir au pied de la lettre (et en négligeant le marquis Jean de **Lavardin**, qui a commandé le régiment-colonel de l'armée protestante), le vicomte du **Broutay** a été le premier colonel du Régiment. Ses successeurs ont porté ce titre jusqu'à la Révolution, sauf les deux interruptions suivantes : de 1721 à 1730 (rétablissement de la charge de colonel-général de l'infanterie, en faveur de Louis de Chartres fils du Régent); — de 1780 à 1788 (même dignité conférée au Prince de Condé). Enfin, les deux derniers chefs du 5e Régiment d'infanterie (ex-Navarre) ont porté le titre de chef de brigade à partir du 19 février 1793

Frontenac (Henri de Buade Palluau, comte de), septembre 1621.
Bury (Henri de Neufville de Villeroy, comte de), juillet 1622.
Tavannes (Henri de Saulx, marquis de), 16 mars 1628.
Saint-Simon (Charles de Rouvroy, marquis de), avril 1630.
Avaugour (Louis de Bretagne de Vertus, comte d'), 1635.
Fors (Louis Poussart du Vigean, marquis de), 1639.
Montglat (François de Paule de Clermont Saint-Georges, marquis de), 1640.
Thémines (Charles de Lauzières, marquis de), 22 mars 1643.
Estrées (Jean, comte d'), 27 février 1647.
Broutay (Barthélemy de Quélen, vicomte du), 20 juin 1651.
Lavardin (Henri-Charles de Beaumanoir, marquis de), mars 1666.
Kerman (Charles Sébastien de Maillé, marquis de), janvier 1670.
Albret (Charles Amanjeu, marquis d'), 19 mars 1673.
La Vieuville (René-François, marquis de), 17 février 1677.
Souvré (Charles, chevalier de), 7 mars 1680.
La Rochefoucauld (François de la Rochefoucauld, duc de la Roche-guyon, puis duc de), 4 septembre 1683.
Maulevrier (François Edmond Colbert, marquis de), 14 novembre 1696.
Pionsac (Gilbert de Chabannes, marquis de), 4 avril 1706.
Gassion (Jean, marquis de), 16 février 1709.
Rambures (Louis Antoine de la Rochefontenille, marquis de), 6 mars 1719.
Mortemart (Jean-Baptiste Victor de Rochechouart, comte de), 21 février 1740.
Choiseul (Etienne François, marquis de Stainville, duc de), 15 février 1745.
Boufflers (Charles Joseph Marie, duc de), 1er février 1749.
Choiseul-Beaupré (Marie Gabriel Florent Christophe, comte de), 11 novembre 1751.
Châtelet (Marie Louis Florent, comte du), 22 septembre 1753.
Guines (Adrien Louis, comte de Souastre et de), 20 février 1761.
Rochechouart (Emery-Louis Roger, comte de), 26 décembre 1768.
Jerningham (Charles Louis de Barfort, chevalier de), 1er février 1784.
Mortemart (Victurnien-Bonaventure Victor de Rochechouart, marquis de), 20 mai 1784.
Vouillières (François Charles Labbé de), 25 juillet 1791.
Guénand (Louis Charles de), 26 octobre 1792.
Lombard (Jean Guillaume), 1794.

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES ET LES PRÉDÉCESSEURS DU RÉGIMENT DE NAVARRE

(1569-1594.)

I. — Les origines et l'ancienneté du Régiment.

II. — Les Bandes de Guyenne.

III. — Les Gardes du roi de Navarre ou Gardes du Jeune Henri (1569-1589).

IV. — Le Régiment de Vallrault (1589-1594).

I. — Les origines et l'ancienneté du Régiment.

Les origines du Régiment de Navarre et la date de la création des premiers corps qui en formèrent le noyau n'ont jamais été fixées d'une façon absolument certaine.

Or, cette question nous intéresse à un double titre. De sa solution dépend d'abord l'ancienneté du Régiment, c'est-à-dire la date authentique des premiers parchemins qui constituent les lettres de noblesse militaire du 5e.

De plus, comme cette ancienneté s'est retrouvée par la suite lors de l'attribution définitive de numéros aux régiments d'infanterie, c'est elle qui nous a donné le droit de faire nôtre le passé glorieux du Régiment de Navarre.

Nous devons donc nous demander, avant tout : quand fut créé le Régiment de Navarre?

En 1567, répond le comte de Roussel, auteur d'une histoire du corps, publiée vers la fin du dix-huitième siècle.

En 1569, nous dit le général Susane dans sa remarquable histoire de l'ancienne infanterie française.

Les documents tout aussi bien que la compétence nous manquent pour départager ces deux écrivains que nous suivrons d'ailleurs pas à pas dans le récit qu'ils nous ont donné des anciens services de nos prédécesseurs (1). Mais prenant la moyenne des deux dates qu'ils ont indiquées, nous appuyant sur une tradition constante, nous pouvons du moins admettre que la date de la création du Régiment s'éloigne très peu de l'année 1569, qui vit la formation en régiments des vieilles bandes françaises, et que les gardes du roi de Navarre apparurent très sensiblement à la même époque que Picardie, Piémont et Champagne.

Les quatre vieux régiments, *les quatre vieux*, comme on disait couramment jadis, sont donc à très peu près contemporains.

A ce compte, il semble que Navarre ait pu tenir, dans l'ancienne infanterie, l'un des quatre premiers rangs mais point le cinquième.

Que l'on nous permette donc d'exposer à la suite de quels événements il en a pourtant été ainsi.

En raison même de cette ancienneté équivalente, la question de préséance demeura longtemps pendante entre les quatre vieux, ou du moins entre Champagne, Piémont et Navarre. Picardie était hors de cause et tenait le premier rang, hors de conteste, sans doute depuis que Henri IV avait défini-

1. En dépit de la publicité très restreinte à laquelle est destiné ce travail, nous croyons remplir un devoir de probité en rendant aux deux historiens que nous venons de citer les six premiers chapitres de ce volume qui sont, en grande partie, leur œuvre. Notre travail s'est borné, pour cette période, à quelques additions, et à une adaptation du récit au sujet particulier qui nous occupe.



tivement tranché la question en sa faveur au siège de Chartres en 1591.

Mais qui devait marcher après Picardie ?

Grave question qui donna lieu à des querelles sanglantes, qui fut débattue les armes à la main, jusque dans la tranchée en présence de l'ennemi.

Chacun voulait choisir le premier ses quartiers, le premier monter à l'assaut, voir ses officiers commander à grade égal (1), en un mot avoir le pas sur les deux autres.

L'on ne put calmer ces susceptibilités jalouses et sans doute légitimes dans leurs origines qu'au moyen d'un expédient.

Une ordonnance d'août 1620 déclara les régiments de Champagne, Piémont et Navarre égaux en ancienneté et établit entre eux un roulement qui donnait successivement par semestre le pas à chacun d'eux. Une ordonnance ultérieure, celle du 19 février 1666, rendit annuel cet échange périodique de rang, qui n'en conserva pas moins le nom, déjà traditionnel, de semestre.

Le système de l'ordonnance de 1666 resta en vigueur jusqu'à l'ordonnance du 16 février 1777, qui, après un tirage au sort entre les trois vieux régiments rivaux, assigna à chacun d'eux un numéro fixe. Ce fut pour Navarre le numéro 3.

De plus, comme, à peu près à la même époque, on dédoubla les vieux corps en leur assignant les numéros impairs de la série et en intercalant les nouveaux dans les numéros pairs (2), Navarre dut former deux corps, de numéros 5 et 6.

1. Suivant une coutume de ce temps, que nous avons peine à admettre, les officiers de même grade avaient le commandement l'un sur l'autre, non point d'après leur ancienneté personnelle, mais d'après celle de leur régiment. Au fond, l'anomalie n'était pas si grande qu'elle le paraît : les officiers anciens de services, signalés par leur mérite, ou privilégiés par leur naissance, obtenaient de passer d'un corps dans un autre plus ancien; ce mode d'avancement s'est, du reste, perpétué presque jusqu'à nous, sous une forme très peu différente, tant qu'il a existé des corps privilégiés.

2. Ainsi le 1[er] régiment (Picardie) forma les régiments n° 1 (Colonel-général) et n° 2 (Picardie). — Le 2[e] (Piémont) forma les régiments

Le premier conserva le nom de Navarre, c'est pourquoi, en 1791, Navarre portait le numéro 5 et devint le 5ᵉ régiment d'infanterie ; c'est à ce titre qu'il est notre ancêtre militaire.

Maintenant que nous avons exposé et, si l'on veut bien l'admettre, résolu cette double question de l'ancienneté du Régiment de Navarre et des liens qui nous rattachent à lui, nous pouvons aborder l'étude même des éléments qui l'ont formé.

II. — Les Bandes de Guyenne (1).

Nous avons adopté l'année 1569, comme la date très rapprochée de la création du Régiment de Navarre.

Est-ce à dire que celui-ci n'ait pas des origines antérieures, des racines plongeant plus profondément dans le passé militaire de la France ? Tout au contraire.

Comme le fait observer très justement le général Susane, auquel encore une fois, nous empruntons presque textuellement tout ce qui se rapporte à cette période obscure, « quand Henri IV, après la paix de Vervins en 1598, réduisit son armée

n° 3 (Piémont) et n° 4 (Provence). — Le 3ᵉ (Navarre) forma les régiments n° 5 (Navarre) et 6 (Armagnac).

1. Malgré l'autorité du général Susane, l'on serait peut-être admis à contester l'exactitude de l'expression : Bandes de Guyenne. En réalité, il n'exista dans notre organisation militaire primitive de bandes officiellement reconnues, que celles de Picardie et de Piémont. Passât-on encore sur ce point, il serait facile de démontrer que les prétendues bandes de Guyenne auraient au moins autant de titres à être dénommées bandes de Languedoc. Ces réserves une fois formulées, on peut admettre, comme vérité générale, que depuis la réunion à la France des provinces du Sud-Ouest, nos armées ont toujours compté des combattants originaires de ces contrées, ayant gardé leur façon propre de dire, d'agir, de combattre, enfin une originalité suffisante pour ne se confondre ni avec les bandes de Picardie, ni avec celles de Piémont. L'on croira volontiers ensuite que ces bandes aient pu transmettre leurs souvenirs et leurs traditions aux régiments protestants levés en Guyenne et Languedoc, et par cet intermédiaire aux gardes du roi de Navarre. C'est tout ce que nous voulons établir.

au strict nécessaire et ne conserva sur pied, outre les Gardes Françaises qui formaient déjà un corps hors ligne ayant un service spécial, que quatre vieux régiments d'infanterie française, qui portaient les noms de Picardie, Champagne, Piémont et Navarre, il ne fit que de se conformer à la tradition de l'État, et prit pour base de l'organisation de ses troupes à pied le principe même du système politique et militaire de la France, tel qu'il avait été réglé par ses prédécesseurs.

« On se rappelle que Louis XI d'abord, puis François I[er] avaient partagé le royaume en quatre grands gouvernements militaires qui répondaient aux quatre frontières vulnérables de la France : ces frontières étaient celles des Pays-Bas, de l'Allemagne, des Alpes et des Pyrénées. Dans l'ordre politique ces quatre gouvernements se rapportaient d'ailleurs aux quatre principales sous-nationalités franque, bourguignonne, romane et vascone. Avant la formation des régiments, chacun de ces quatre gouvernements avait ses bandes de gens de pied distinctes ; c'était au nord les bandes de Picardie et de Champagne ; au midi, celles du Piémont et de Guyenne. A la fin du XVI[e] siècle, ces bandes se trouvaient remplacées par des régiments. Ainsi, dans notre opinion, le Régiment de Navarre continuait, dans l'organisation d'Henri IV, les bandes anciennes de la Guyenne, l'élément gascon que l'on voit toujours compté soigneusement à part dans les dénombrements des armées du temps de Louis XII et de François I[er]. Nous n'avons pas besoin d'expliquer pourquoi, sous Henri IV, le titre de Navarre a prévalu sur celui de la Guyenne (1). »

Ces bandes guerroyèrent sur les frontières méridionales de la France, et en Italie où elles servirent sous les ordres du Chevalier sans peur et sans reproche, dont le souvenir s'est perpétué dans le cri de guerre du Régiment ; enfin, en 1552, elles contribuèrent à l'heureuse défense de Metz qui valut à la cité lorraine son renom, hélas ! perdu, d'inviolabilité.

1. Général Susane. *Histoire de l'Infanterie française*, tome II, page 92 — Paris, chez Dumaine, 1876.

Quelques années plus tard, les débris des vieilles bandes de Guyenne, devenues inutiles dans le midi de la France, et d'ailleurs pour la plupart ralliées au protestantisme, fournirent aux armées calvinistes de précieux éléments dont les derniers survivants formèrent le noyau du Régiment des gardes du roi de Navarre.

III. — Les Gardes de Navarre ou Gardes du Jeune Henri (1569-1589).

« L'armée protestante venait d'être vaincue à Jarnac. Restée sans chef par la mort du prince de Condé et de M. d'Andelot, elle proclama le fils de Jeanne d'Albret, alors âgé de treize ans, chef et généralissime du parti calviniste.

« C'est en cette occasion que les réformés dans leur enthousiasme ont dû fournir spontanément une garde pour la sûreté du jeune roi de Navarre, l'espoir de leur parti et nous pouvons ajouter de la France. »

On voit dès le 15 juin 1570, le nouveau corps et en particulier *deux cents enfants perdus aux ordres du capitaine Normand* (1), dont on a voulu faire le premier colonel des gardes de Navarre, contribuer puissamment à la défaite que le brave La Noüe infligea aux troupes catholiques près de Sainte-Gemme. Les vainqueurs vinrent déposer, aux pieds de la reine qui les reçut au perron de l'hôtel de ville de la Rochelle : « *Vingt-deux enseignes dont les deux blanches de France,* » qu'ils avaient enlevées aux régiments connus depuis sous le nom de Gardes Françaises et de Piémont. »

C'était un magnifique début pour les gardes de Navarre, mais aussi une cuisante blessure pour les corps auxquels ils arrachaient si vaillamment leurs étendards.

1. Nous n'avons cependant pas compris le capitaine Normand dans la liste que nous avons établie des mestres de camp et colonels de Navarre, rien ne nous autorisant de donner à ce chef de partisans un titre qu'il n'a jamais porté.

Peut-être ces régiments s'en souvinrent-ils longtemps et faut-il voir dans mainte rixe qui s'éleva plus tard entre Piémont et Navarre, sous prétexte de préséance, un contre-coup des luttes passées, et si l'on nous permet de dénaturer une expression célèbre « une arquebusade échappée des guerres de religion. »

De cette journée de Sainte-Gemme, citons encore un curieux épisode.

« Au moment où les catholiques approchaient, **Normand** dit à ses soldats : « *Compagnons, recommandons-nous à Dieu et à Notre-Dame de Frappe-Fort*; le premier qui tirera que sa bourre n'entre, je le tuerai si j'en réchappe. » Or cette invocation à Notre-Dame de Frappe-Fort, qui sentait un peu le fagot, est restée traditionnelle dans le Régiment de Navarre et l'on verra en 1709, à Malplaquet, un capitaine recommander dans les mêmes termes à ses hommes, de se mettre sous la protection de cette singulière patronne. »

Peu de temps après, la garde du roi de Navarre se renforça d'un nouvel élément.

« Henri ayant laissé ses vieux huguenots auprès de sa mère, à la Rochelle, se recomposa une garde avec ce qui lui tomba sous la main, » et en particulier avec de « religieuses gens » que le général Susane nous montre, d'après les chroniqueurs du temps, comme un « ramas de débauchez, qu'Espagnols, que « Gascons, qui fleurdelysé, qui sans oreilles, qui fouetté et « stygmatizé de tous côtés; en une seule chose gratieux, qu'ils « prennent aussi bien l'or sans pezer que l'argent sans « compter. » La plupart étaient, nous dit-on, de religion romaine; ils ne nous en semblent guère plus catholiques.

Cette sorte de jeune garde du roi de Navarre prit part, le 27 juin 1570, au combat d'Arnay-le-Duc, qui amena un traité de paix, bientôt suivi du mariage de Henri de Navarre avec Marguerite de Valois, sœur de Charles IX.

Pendant les deux années qui suivirent, les gardes de Navarre, devenus inutiles au jeune Henri, trop bien gardé à la cour de

France, passèrent au service de la Hollande et firent « *admirer leur valeur au siège de Mons en 1572.* »

Ils en revinrent en 1573 pour prendre part, les uns au siège de la Rochelle dans les rangs de l'armée royale, les autres à la défense de cette place par les calvinistes.

Ainsi, par une bizarrerie qu'explique seule la confusion des querelles religieuses et politiques de cette époque, les plus déterminés huguenots parmi les anciens gardes de 1569, étaient du nombre des assiégés, tandis qu'on voyait dans les rangs des assiégeants le reste de ces anciens gardes et les nouveaux.

Du côté de la défense, citons ce trait d'un soldat calviniste nommé **Barbot** « qui, renfermé seul dans un moulin placé près des murs de la Rochelle, soutint un siège en règle contre une partie de l'armée royale, et parvint, par sa prodigieuse activité et par les inflexions qu'il donnait à sa voix, à faire croire à l'existence d'une garnison respectable et à obtenir une capitulation honorable. Ce brave était de la compagnie du capitaine **Normand**, qui, du haut du rempart, l'excitait à bien se défendre. »

Dans le camp opposé « La Popelinière cite les gardes de Navarre à l'assaut du 26 mai et donne à ce corps pour mestre de camp M. de **Pauliac**, » qui fut blessé à l'assaut du 26 mai et mourut le 4 juin des suites de ses blessures.

Double et glorieux privilège : le nom du mestre de camp de **Pauliac** ouvre à la fois la liste des colonels du Régiment et le tableau d'honneur de nos devanciers morts à l'ennemi.

Au printemps de 1576, le roi de Navarre s'étant échappé de la cour de France, emmena avec lui une partie des gardes qu'on lui avait donnés, autant pour sa surveillance que pour sa sûreté. Il fondit ce nouvel élément, ainsi que ceux qui avaient précédemment formé sa garde, « en un seul régiment, dont le commandement fut donné à Jean de Beaumanoir marquis de **Lavardin** et qui porta indifféremment, dans l'armée protestante, le titre de gardes ou régiment-colonel. »

C'est ce corps qui prendra part, sous les ordres et aux côtés du jeune roi de Navarre, aux innombrables expéditions, combats, sièges et batailles, dont l'histoire de ce prince va être faite pendant encore près de vingt années.

Parmi toutes ces affaires dont le récit se trouve tout au long dans les mémoires du temps, citons, du moins, l'entreprise de Saint-Macary(1), qui eut lieu en 1577 et où figurèrent deux personnages historiques qui servaient dans les rangs du Régiment.

Dans cette journée, le lieutenant de la compagnie Vachonnière, qui n'était autre que le célèbre Théodore **d'Agrippa d'Aubigné**, le mâle et fière poète des Tragiques, reçut une arquebusade en montant à l'assaut, et fut précipité du haut d'un rocher dans la Garonne. Un certain nombre de gardes, restés au pouvoir de l'ennemi, n'obtinrent la vie sauve qu'en invoquant leur qualité de catholiques; quelques autres échappèrent par miracle; au total, sur deux cent soixante hommes qui avaient pris part à l'action, il n'y en eut que douze qui ne furent ni morts, ni blessés, ni prisonniers.

Le futur premier ministre d'Henri IV, **Sully**, qui servait alors au Régiment sous le nom de baron de **Rosny** et avec le grade d'enseigne de la compagnie colonelle, devait faire partie de cette équipée; un heureux hasard le fit désigner pour la troupe de réserve qui se garda bien d'intervenir à la vue d'un pareil désastre; ainsi fut conservé à son maître et à la France ce précieux serviteur.

Citons encore le siège de Cahors en 1580, où le Régiment fit des prodiges de valeur, et en 1588, le combat des Herbiers à la suite duquel « 8 *drapeaux et* 400 *prisonniers restèrent entre les mains des Gardes.* »

Cependant le Régiment allait être appelé à de plus belles destinées que de suivre un chef de parti, si glorieux fût-il.

L'entrevue de Plessis-les-Tours, au commencement de 1589 où « le Béarnais se rendit avec ses Gardes, que conduisait

1. Aujourd'hui : Saint-Macaire (Gironde),

le capitaine Bertrand de **Vignolles** (1), » sacra pour ainsi dire le roi de Navarre héritier présomptif de la couronne de France (2).

Peu après, Henri IV et ses Gardes suivirent l'armée royale dans sa marche sur Paris.

« Quelques jours après, le 2 août, le Béarnais était reconnu par la majeure partie de l'armée comme le successeur légitime d'Henri III assassiné.

« C'est dans cette circonstance qu'Henri IV faisant passer les intérêts de sa politique avant ses affections personnelles, et pour ne point éveiller la susceptibilité des Gardes Françaises qui se dévouaient complètement à son service, éloigna de lui ses fidèles Charbonniers (3) et les incorpora, le 2 août, avec un des plus braves régiments protestants que commandait le mestre de camp François de **Valirault.** »

A partir de ce jour, le Régiment est bien définitivement et à jamais au service de la France. — C'est pour nous la date où commence son histoire.

IV. — Le régiment de Valirault (1589-1594).

« Le nouveau corps composé de dix compagnies fut mis en garnison à Clermont, Creil et Gisors.

1. Bertrand de Vignolles est déjà désigné comme capitaine des Gardes en 1588. Nous l'avons considéré comme le second colonel du Régiment.

2. Henri IV portait, dit-on, ce jour-là, un haut de chausses de velours feuille morte. Le général Susane fait remarquer, à cette occasion, que cette couleur feuille-morte fut plus tard celle des drapeaux d'ordonnance de Navarre. Ces drapeaux ainsi que le drapeau-colonel portaient les armes de Navarre en or au centre de la croix, et sur chaque branche, trois feuilles de lys et une couronne royale également en or.

3. « D'après Daniel on donnait ce nom aux Gardes de Navarre, parce qu'ils étaient vêtus, à la mode de leur pays, en drap brun » (général Susane). C'est du moins l'explication donnée par cet auteur dans sa première édition. Dans une seconde il explique ce surnom par l'incorporation dans le Régiment des débris d'un troisième corps, le régiment de Charbonnières.

« Au moment où le roi passa en Normandie. **Valirault** eut, dit-on la promesse que son régiment serait constitué plus tard, quand le calme serait rendu au pays, en un second régiment des Gardes; mais cette promesse, comme bien d'autres dont Henri IV n'était pas avare, ne fut point tenue. Le corps porta le nom de son mestre de camp, tant que celui-ci vécut. »

Valirault aurait, paraît-il, plus heureux que le brave Crillon, pris part au combat d'Arques en 1589 (1). Ce serait le seul fait intéressant de sa courte histoire. Il faut cependant mentionner une contestation au sujet du rang que Navarre eut avec Picardie, au siège de Chartres en 1591. Henri IV, qui était présent, donna raison à Picardie.

« Après la mort de Valirault, son régiment fut donné au baron de Boësse de **Pardaillan** qui y incorpora un régiment de son nom qu'il possédait. En même temps ce corps prenait le nom de Navarre en souvenir de son origine et des montagnes qui avaient vu naître Henri IV. De plus, en récompense des services déjà rendus, Navarre était mis sur le même pied que les autres vieux corps (22 mars 1594) » (2).

Tout à l'heure nous voyions le régiment des Gardes du jeune Henri, devenu régiment de Valirault, entrer dans les rangs de l'armée française le même jour que le roi de Navarre devenait Roi de France.

1. D'après des renseignements plus récents et plus exacts. Valirault aurait en effet assisté à la bataille d'Arques, mais sans y prendre une part bien marquée, occupant ce jour-là le faubourg du Pollet, à Dieppe.

2. Les citations de ce chapitre sont empruntées aux pages 211 à 311, tome II, de l'ouvrage du général Susane. Les rectifications que nous avons dû apporter à quelques assertions de cet écrivain s'appuient sur l'autorité et sont dues à la bienveillance de M. le commandant Belhomme, qui appartient à la Section Historique du Ministère de la Guerre.

Maintenant encore, nous remarquons que le Régiment prend son nom définitif de Navarre, où le jour même Henri IV entre en possession de sa capitale.

Cette double coïncidence ne doit rien au hasard ; elle se justifie par les origines mêmes du Régiment.

Vieux protestants du capitaine Normand et de la Noüe Bras de Fer, catholiques ralliés de Lavardin, gentilshommes préposés à la surveillance du roi de Navarre et gagnés par sa bonne grâce, tous ces éléments si divers ont un lien puissant, leur foi commune et profonde dans la destinée du Béarnais ; Roi de France ils l'ont trouvé « par droit de naissance » ; Roi de France, ils l'ont fait « par droit de conquête ».

Il nous était donc bien permis de prononcer au début de ce récit les mots de « lettres de noblesse militaire ».

Dans maint château, l'on montre encore avec orgueil la chambre où Henri reposa à la veille d'une bataille; c'est dans la bataille même que le Régiment lui a non pas donné l'hospitalité, mais prodigué son dévouement et son sang.

Ne nous étonnons donc pas, si dans la suite, ceux qui portèrent les plus beaux noms de France ont, comme nous l'avons déjà observé, cru rehausser l'illustration de leur famille en ajoutant à tous leurs titres celui de colonel du Régiment de Navarre.

Et nous, soyons justement fiers de nos origines; regardons avec respect, mais à coup sûr sans envie, les services les plus glorieux de corps nés d'hier, dont la légende pâlit auprès de notre histoire.

Et s'il nous faut quelquefois descendre à la parade de la place à laquelle nous donne droit le passé de nos ancêtres militaires, qu'il y ait au moins un lieu où nous ne cédions à personne le premier rang, le champ de bataille.

CHAPITRE II

LE RÉGIMENT DE NAVARRE SOUS HENRI IV

(1594-1610)

I. — Entrée de Henri IV à Paris. — Guerre contre l'Espagne et la Ligue (1594 à 1600).

Siège de Laon (1594). Fontaine-Française (1595). Siège d'Amiens (1597). Paix de Vervins (1598).

Comme il avait été à la peine, le Régiment fut à l'honneur. « Navarre accompagna Henri IV à son entrée solennelle à Paris. Il comptait alors dix-huit compagnies, y compris celle du lieutenant-colonel (1) de Favolles et du sergent-major Le Tellier de Paradis.

1. Comme on le sait, le lieutenant-colonel, ou plus exactement lieutenant de la colonelle était à cette époque un capitaine, commandant la compagnie dite colonelle, propriété du colonel général de l'infanterie, marchant la première et distinguée par la couleur blanche de son enseigne. Après elle, venait la compagnie du mestre de camp ou

« Il marcha cette année même (1594) au secours de La Capelle assiégée par les Espagnols, et ensuite au siège de Laon, où il débuta en éloignant l'ennemi d'un bois qu'il occupait dans les environs. Il se signala le 17 juin à l'attaque d'un convoi que Mansfeld, gouverneur de la Fère, essayait de faire entrer dans la place. »

Une partie du Régiment, chargé entre autres troupes aux ordres du maréchal de Biron de s'opposer à la marche de ce convoi, passa toute la journée embusquée dans les blés. A la nuit tombante, le général ennemi sortit de la Fère avec 3.000 hommes d'escorte ; on laissa défiler tout ce monde, puis on le chargea de toutes parts. L'arrière-garde fut taillée en pièces, mais l'avant-garde tint mieux ; quant au corps de bataille auquel avait affaire le détachement de Navarre, il se barricada derrière les chariots du convoi, et fit une belle résistance. On en vint à bout mais au prix de pertes sensibles. Le détachement du Régiment compta beaucoup d'officiers blessés, entre autres le lieutenant-colonel de **Favolles** qui mourut peu de jours après.

« Navarre monta plusieurs tranchées à ce siège et fut souvent exposé à de vigoureuses sorties ; dans une, entre autres, les assiégés parvinrent à combler une partie de la tranchée et ils auraient été plus loin, si le baron de **Boësse**, mestre de camp du Régiment, l'encourageant par sa présence, ne l'eût ramené à la charge. Navarre repoussa les assiégés et répara tous les travaux. Mais il eut plusieurs officiers tués ou blessés. M. de **La Bourdinière**, capitaine, était du nombre des premiers. »

En 1595, le Régiment passe en Bourgogne avec le maréchal

simplement « la mestre de camp » commandée au nom du chef effectif du régiment, par un capitaine qu'on appelait « lieutenant de la mestre de camp ». La troisième compagnie appartenait au sergent-major du régiment et était commandée directement par cet officier. Toutes les autres compagnies suivaient d'après le rang d'ancienneté des capitaines. Chacune d'elles avait un drapeau ou enseigne de couleur.

de Biron et assiste le 5 juin au combat de Fontaine-Française ; c'est la première victoire remportée sur des étrangers à laquelle il prenne part.

En 1597, Navarre fut au siège d'Amiens : « Il y fut employé, nous dit un chroniqueur du temps, cité par le général Susane, aux plus dures besongnes du siège et redouté par ceux du dedans *qui se retenoyent de sortir, le jour qu'ils les savoyent en garde*, pour avoir receus par ces gascons deux ou trois fort rudement. Ils les appeloyent *Luteranos*, parce que c'estoit la vieille semence du roi de Navarre, bien qu'il y eust plusieurs katholiques parmi eux. » Le lieutenant-colonel Jean Robert de **La Limaille** (1) fut tué à ce siège.

II. — Expédition de Savoie (1600-1601) Mort de Henri IV (1610)

Navarre fit partie, en 1600, de l'expédition de Savoie, qui valut à la France la possession de la Bresse.

Le Régiment contribua puissamment à la prise de Bourg (1601) dont le gouvernement avait, du reste, été promis à son chef, le baron de **Pardaillan**. Cette promesse fut tenue et le corps resta en garnison dans la capitale de la Bresse, jusqu'à la fin du règne de Henri IV (1610).

Le Régiment allait sans doute être appelé à de nouveaux combats, car on sait que le roi de France, pour mieux assu-

1. C'est à cet officier, si l'on en croit l'historien de notre vieille infanterie, que se rapporte l'anecdote suivante, contée par d'Aubigné : « La Limaille reprochant un jour au roy la longueur de ses services et sa patience, et qu'il s'étoit rendu irréconciliable à ses voisins, pour avoir exécuté fidèlement les commandements de Sa Majesté, la cheûte de son discours fut qu'il n'avait pas de quoy disner. « Ventre Saint-« Gris, dit le roy, il y a tant d'années que mon royaume est au pillage, « pourquoi n'avez-vous rien volé ? »

rer l'exécution de son projet de paix universelle, était sur le point d'engager une grande guerre, quand il tomba sous le poignard de Ravaillac, au grand détriment de la gloire du Régiment qui allait user ses forces dans une longue série de luttes stériles; pour le grand malheur de la France qui ne devait se retrouver que longtemps plus tard, et grâce à Richelieu, au point où la laissait le premier roi de la dynastie des Bourbons.

CHAPITRE III

LE RÉGIMENT DE NAVARRE SOUS LOUIS XIII (1610-1643)

I. — Ministères Concini et de Luynes. — Guerres civiles (1610 à 1624)
Expédition de Juliers (1610). Prises d'armes des seigneurs (1614-1615-1616) ; de la Reine-Mère (1620). Expédition de Riez (1620). Siège de Montpellier (1621).

II — Ministère de Richelieu. — Guerres civiles et étrangères (1624 à 1634
Prise de la Rochelle (1628). Guerre de la succession de Mantoue (1629-1630). Bataille de Castelnaudary (1632). Campagne de Lorraine (1633).

III. — Ministère de Richelieu. — Guerre de Trente ans (commencement de la période française (1635 à 1643)
Prise de Spire (1635). Siège de Dôle (1636). Campagnes de Flandre et de Lorraine (1638). Sièges de Thionville (1639); d'Arras (1640); d'Aire et de la Bassée (1641). Mort de Richelieu (1642) et de Louis XIII (1643).

I. — Ministères Concini et de Luynes. Guerres civiles (1610 à 1624)

Expédition de Juliers (1610). Prises d'armes des seigneurs (1614-1615-1616); de la Reine-Mère (1620). Expédition de Riez (1620). Siège de Montpellier (1621).

Ce n'est pas sans raison que nous avons donné à cette période qui s'étend de 1610 à 1624, le titre de : Guerres civiles.

En effet, sauf l'expédition de Juliers, à laquelle prit part un détachement du Régiment, sauf cet héritage bientôt répudié d'Henri IV, nous allons voir, pendant les quatorze années dont il est question, Navarre lutter successivement contre les grands révoltés, contre les Huguenots ressuscitant les guerres de religion, contre les provinces du Midi encore mal fondues dans la nationalité française, un peu contre tout le monde enfin, mais toujours contre des Français. Est-il besoin de dire que dans cette période troublée, mais où le devoir ne pouvait paraître obscur à des soldats disciplinés, le Régiment de Navarre se montra toujours fidèle au fils du Béarnais?

Pendant la courte prise d'armes qui se termina par le traité de Sainte-Menehould et les États-Généraux de 1614, le Régiment n'eut point à combattre.

Il n'en fut pas de même, lors de la seconde prise d'armes des seigneurs en 1615; Navarre subit dans cette campagne une cruelle mésaventure. « Sept compagnies ayant été rencontrées dans leur marche par le duc de Mayenne, sont taillées en pièces au passage du pont d'Herme à trois lieues de Beauvais. » A la suite de cette campagne, qui n'offrit rien de bien particulier, le Régiment fut envoyé en Touraine pour s'assurer de l'Isle Bouchard. On se souvient que cette prise d'armes se termina par le traité de Loudun.

En janvier 1616, les troubles recommençant encore, le Régiment rejoint l'armée du duc de Guise en Guyenne (1). Mais il ne fait rien de bien remarquable.

La mort du maréchal d'Ancre, survenue le 24 avril, rétablit la tranquillité au moins pour quelques années.

1. « C'est dans cette année 1616 que survinrent les premières contestations pour le rang entre Navarre, Champagne et Piémont; le duc de Guise qui commandait l'armée les fit tirer au sort, il fut favorable a Navarre, mais il ne decida rien; les autres régiments firent de nouvelles representations qui, nous le savons, produisirent en 1666, l'ordonnance de semestre » (general Susane). Ajoutons que ce n'était pas la première, mais la dixième fois que se produisaient ces contestations; repetons que le semestre ne date pas de 1666 mais de 1620.

En 1620, la reine Marie de Médicis suscite de nouveaux troubles et cette année même 400 hommes du Régiment, aux ordres de MM. de **Geoffre** et des **Boulets** s'emparent par un hardi coup de main de la ville et du château de Vendôme. L'accommodement d'Angers termine cette série d'hostilités.

Cette année 1620 vit l'apparition de la fameuse ordonnance de semestre. On était au mois d'août en pleine guerre civile. Les régiments de Piémont, Champagne et Navarre ramenés par Bassompierre des provinces de l'Est en Anjou, furent passés en revue par Louis XIII dans la plaine de la Suze, non loin de la Flèche. Cette occasion raviva les vieilles querelles. Il faut avouer d'ailleurs que les parties en présence ne manquaient point d'arguments à faire valoir.

Piémont et Champagne s'étaient déjà acquis une magnifique renommée, mais Navarre, semble-t-il, pouvait invoquer bien des titres.

Venus dans l'armée française à la suite de leur roi, représentant un royaume qui n'avait certes pas été conquis, portant sur leur drapeau les armes de Navarre comme les Gardes Françaises celles de France, les vaillants compagnons d'Henri IV auraient dû, en bonne courtoisie et justice, former un second régiment de Gardes. On leur avait promis puis refusé cette satisfaction.

Plus tard, au siège de Chartres, on leur avait fait céder le pas à Picardie, qui n'était pourtant, si l'on nous permet cet anachronisme d'expression, qu'un régiment de ligne, pour eux, régiment de garde royale. Maintenant on voulait leur attribuer non plus seulement le second rang, mais le quatrième. S'ils dirent fièrement et simplement à Louis XIII : « Sire, le roi votre père a dû aux nôtres sa couronne », il fallut sans doute voir là mieux qu'une gasconnade. Mais que faire? Dans ces temps de troubles, l'on avait besoin de tout le monde. Tout le monde aussi eut raison à la fois et reçut un peu de cette eau bénite dont les cours sont, dit-on, prodigues.

Le Régiment reprit bientôt les armes et fit avec Picardie

et Champagne, ses rivaux de la veille, tous les sièges de 1621. « Il était à Saint-Jean d'Angely, à Nérac, à Clérac, à Montauban et à Monheurt. Le capitaine **Bois-Verdun** fut tué à l'attaque du faubourg Taillebourg de Saint-Jean d'Angely. »

« En 1622, il se couvrit de gloire, à la célèbre entreprise de l'île de Riez que le roi conduisit contre M. de Soubise. Dès l'arrivée de l'armée sur les lieux, Navarre se loge dans les retranchements du Pont d'Arou, près de la Croix de Riez, pour empêcher l'ennemi d'en sortir. Le lendemain, partagé en trois bataillons, il emporte le bourg avec la plus grande valeur. Dans cette affaire où les troupes traversèrent pendant la nuit un large bras de mer avec de l'eau jusqu'aux épaules, et forcèrent Soubise à évacuer un poste où il se croyait inattaquable, Navarre fut constamment au premier rang avec les Gardes Françaises. Il s'en fut de là au siège de Royan. A la quatrième garde qu'il y monta, il eut l'ordre d'attaquer la pointe du bastion de Soubise. Le sergent **Lafontaine** de la compagnie de Saint-Cricq, détaché à cet effet avec quatorze hommes et soutenu par sa compagnie, s'élança avec tant de courage sur le parapet, qu'il en chassa l'ennemi et s'en rendit maître. »

Le Régiment prit ensuite part à divers sièges dont le plus marquant est celui de Saint-Antonin où son mestre de camp, le comte de **Frontenac Palluau**, fut mortellement atteint de deux coups de mousquet.

« Au mois d'août, il se trouvait devant Montpellier où il servit avec les Gardes Françaises. Il eut dans ce siège de nombreuses occasions de signaler sa bravoure. »

Le 11 septembre, 600 hommes de la garnison avaient fait une sortie heureuse, et bouleversé une barricade de gabions. Le lieutenant-colonel de **Geoffre** (1), le sergent major **Cam-**

1. De **Geoffre** (**Martin**) était ancien capitaine au Régiment, quand il parvint à la lieutenance-colonelle en 1607. Il se distingua en diverses occasions et surtout au siège de Montpellier. Il avait eu comme prédécesseur Charles de La Fontan, sieur de Mazillier qui était

pis, le capitaine de **Porcheux** et le lieutenant **Beaumont** marchèrent vigoureusement à ces gens et remportèrent d'abord quelques succès ; mais MM. de **Geoffre** et de **Porcheux** furent blessés, M. de **Campis** fait prisonnier ; le désordre se mit dans nos rangs et il ne fallut pas moins que la présence de M. le marquis de Bassompierre lui-même à la tête de quelques renforts, dont un détachement de Navarre, pour reprendre avantage sur l'ennemi.

« Le 2 octobre, on attaqua un ravelin défendu par deux batteries de la ville. Malgré le mauvais succès des mines qui étaient contre-minées, le Régiment s'élance sur le parapet et y engage un combat qui dure quatre heures, coûte la vie à beaucoup de braves gens et n'amène aucun résultat. Les capitaines **Le Féron**, de **Bordet**, d'**Hérans** et **Frenelle** y perdent la vie ; les deux premiers avaient été frappés par la même balle de mousquet. »

Peu après, les habitants de Montpellier firent leur paix avec le roi. Enfin, c'est dans leur ville que fut signé le traité de paix de 1623, qui assura au Régiment cinq années de repos.

II. — Ministère de Richelieu. Guerres civiles et étrangères (1624 à 1639)

Prise de la Rochelle (1628). Guerre de la succession de Mantoue (1629-1630). Bataille de Castelnaudary (1632). Campagne de Lorraine (1633).

Richelieu est entré au conseil, l'esprit tout plein de ses grands projets d'abaissement de la maison d'Autriche.

Nous pourrions donc nous attendre à voir le Régiment porter au delà des frontières ses vaillantes enseignes. Malheureusement il n'en est pas tout à fait ainsi : à l'intérieur, ni les grands, ni les huguenots n'ont désarmé,

La période de dix ans que nous allons parcourir est donc une

auparavant sergent major du Régiment. De Geoffre eut lui-même comme successeur, en 1630, le lieutenant colonel Verdelin.

époque transitoire où se mêlent les guerres civiles et étrangères. Du moins, les coups portés aux ennemis de l'intérieur vont être terribles et décisifs. Le Régiment, qui est resté en repos jusqu'en 1627, va en effet coopérer au siège et à la prise de la Rochelle.

« Le premier plan fut de réduire la Rochelle par la famine. Les troupes destinées à cette expédition eurent ordre en conséquence de s'assembler à Marans. On en partit la nuit du 9 au 10 août pour aller investir la place.

« On eut avis pendant ce siège que les Anglais avaient opéré un débarquement dans l'île de Ré et que le marquis de Toiras, son gouverneur, était vivement pressé dans la citadelle de Saint-Martin où il s'était réfugié. » 800 hommes (1) du Régiment contribuèrent sous les ordres du maréchal de Schomberg à la glorieuse expédition dont le résultat fut la délivrance de l'île.

Navarre prit part ensuite à toutes les opérations du siège qui se termina par la prise de la ville.

Après ce coup terrible porté au protestantisme, Richelieu put, pour un temps, se tourner contre l'ennemi extérieur; c'est alors qu'eut lieu ce qu'on appelle la guerre de la succession de Mantoue.

En 1629, Navarre fait partie de l'armée de Savoie et se trouve à l'attaque des barricades du Pas-de-Suze. Suivant certains historiens, il ne fit pas très bien ce jour-là. D'après le comte de Roussel, au contraire, il se distingua à l'attaque de gauche dont il fut chargé.

A la paix qui fut conclue aussitôt après, le roi se méfiant du duc de Savoie laissa, avant de rentrer en France, quelques régiments campés devant Suze. Navarre en était.

Dès l'année suivante, il fallut de nouveau recourir aux armes. Le Régiment passa en Piémont, avec le duc de Montmorency, et se trouva, le 23 juillet, à la prise du château de

1. C'est le chiffre donné par le général Susane. Le comte de Roussel parle de 300 hommes seulement.

Saluces, où furent blessés le capitaine de la **Chesnaye** et le lieutenant **Desmarets**; puis le 6 août, à l'attaque des retranchements du pont de Carignan. « Dans cette occasion le mestre de camp **Saint-Simon** ne put pas souffrir que Picardie entrât avant lui dans la place, et s'y glissa seul par un trou où l'on eût eu peine de passer sans armes. » La paix se fit la même année et le Régiment revint en France.

En 1632, Navarre se rendit en Languedoc où le duc d'Orléans et le duc de Montmorency avaient levé l'étendard de la révolte. Il faillit n'en pas revenir, tant il courut un affreux péril le 17 octobre, en passant le pont de Cabouzas près de Carcassonne. « Il avait fait un si violent orage, que des arbres déracinés, emportés par le torrent, vinrent frapper une pile du pont et la rompirent au moment même où le Régiment le franchissait. Une soixantaine d'hommes périrent. »

Les historiens ne nous disent pas si le Régiment prit part à la bataille de Castelnaudary où furent anéanties les espérances des révoltés. Nous savons seulement qu'il suivit le roi à Toulouse après cette journée.

La Régiment passa les deux années 1633 et 1634 en Lorraine; vers la fin de 1634, il marcha au secours du château d'Heldeiberg, et y perdit M. de la **Fontaine**, enseigne de la mestre de camp.

III. — Ministère de Richelieu. — Guerre de Trente ans Commencement de la période française (1635 à 1643)

Prise de Spire (1635). Siège de Dôle (1636). Campagnes de Flandre et de Lorraine (1638). Sièges de Thionville (1639), d'Arras (1640), d'Aire et la Bassée (1641). Mort de Richelieu (1642) et de Louis XIII (1643).

Le Cardinal de Richelieu, ayant brisé à l'intérieur toutes les résistances, faisait enfin intervenir directement la France dans la lutte qui déchirait alors l'Europe. Quatre armées

furent formées : aux Pays-Bas, sur le Rhin, en Piémont et dans la Valteline.

C'est de la deuxième de ces armées, commandée par le cardinal de Valette et le duc de Saxe-Weymar et destinée a se joindre aux Suédois, que fit partie le régiment.

« Navarre ouvrit la campagne de 1635 (1) par-la prise de Spire qui coûta la vie au lieutenant **Marcus**. Employé ensuite sous le maréchal de la Force, à la poursuite de l'armée du duc Charles de Lorraine, il rencontra, le 24 mai, dans sa marche, 800 impériaux postés par le général Mercy près du village de Fresche avec huit escadrons des vieux régiments de Jean de Werth. Ces troupes, établies sur une hauteur qui dominait la route par où devait défiler l'armée française, lui interceptaient le passage. Elles furent forcées dans leurs retranchements, et *les enfants perdus de Navarre, commandés par le capitaine* **Valin**, *eurent la plus grande part à ce beau fait d'armes.* Le major **La Roquette** y fut tué. »

En 1636 (2), le Régiment fut envoyé en Franche-Comté et fit le siège de Dôle. Le 27 juin, il battit et força à rentrer dans la place une sortie qui venait d'écraser le régiment de Tonneins. Détail assez singulier, des religieux avaient pris part à la lutte, armés de marteaux pointus avec lesquels ils assommaient tout ce qu'ils rencontraient, mais ces étranges auxiliaires ne purent arrêter Navarre, commandé par son chef, le comte **d'Avaugour** ; se mêlant l'épée à la main avec les Bourguignons, il les fit rentrer dans la ville.

1. D'après le général Susane, c'est à cette date de 1635 que remonterait la division pour les opérations des régiments d'infanterie en bataillons. Cette division, on le sait, naquit logiquement des nécessités mêmes de la guerre, c'est-à-dire de l'impossibilité pour un seul chef de corps de donner directement des ordres aux chefs des vingt ou trente compagnies ou bandes dont se composait alors un régiment. Ces bataillons étaient, du reste, commandés à cette époque, par les plus anciens capitaines.

2. L'on sait que cette année 1636, qui vit les ennemis presque aux portes de la capitale et le royaume à deux doigts de sa perte, est restée célèbre dans l'histoire sous le nom d'année de Corbie.

L'année 1637 et le début de la suivante n'amenèrent aucun événement bien important. Mais vers la fin de 1638, le Régiment eut l'occasion de se signaler au siège de Saint-Omer.

Le Maréchal de Châtillon avait fait ouvrir la tranchée devant cette place, et on espérait en avoir bientôt raison, tant les travaux étaient vivement poussés; mais le 8 juillet, le prince Thomas de Savoie se présenta en force pour sauver la ville. Attaquant notre ligne du côté des marais, il eut bientôt fait de s'emparer de trois redoutes. Cependant le Maréchal de camp marquis de la Barre, et le Mestre de camp d'**Avaugour**, prenant une partie du Régiment, montèrent à l'ennemi, traversèrent les marais, tantôt en se créant un chemin de fascines, tantôt en entrant dans l'eau qui leur venait jusqu'à la ceinture. Une des redoutes que l'ennemi avait enlevées fut reprise par ces vaillantes troupes. Mais le maréchal de camp de la Barre ayant été mortellement blessé, le baron d'**Avaugour**, le lieutenant-colonel **Fontenay** (1), les capitaines de **Montbléru** et **Dangerville** atteints par le feu de l'ennemi, il fallut battre en retraite et bientôt après lever le siège de Saint-Omer.

« Navarre trouva une compensation à cet échec dans la prise de Renti, qui battit la chamade sous ses drapeaux. »

« Le Régiment était, en 1639, au siège de Thionville. Il occupait un poste avancé du côté de Luxembourg ; aussi eut-il à soutenir le premier choc de Piccolomini, quand ce général vint, le 7 juin, attaquer les lignes françaises. Il réussit à gagner un coteau, sur lequel il tint ferme pendant quelques heures ; mais n'étant pas appuyé, il fut obligé de se retirer après avoir perdu beaucoup de monde. Le *mestre de camp marquis de* **Fors** y fut *blessé et fait prisonnier, après avoir cinq fois rallié ses compagnies pour les ramener à la charge.*

1. **Fontenay**, parvenu par ses services à la lieutenance colonelle en 1634, obtint dans l'année même de sa blessure, une compagnie aux Gardes Françaises. Il mourut en 1642.

Le lieutenant colonel de **Saint-Simon Montbléru** (1) fut tué ; **Davergne**, premier capitaine reçut plusieurs coups de pistolet et fut pris en cherchant à dégager le marquis de Feuquières, commandant en chef, blessé.

« En 1640, Navarre est à l'investissement d'Arras. Le 5 juillet il repousse une sortie de 900 hommes. Il se signale à la reprise du fort Rantzaw. Le marquis de **Fors** *qui n'avait que vingt ans fut mortellement frappé dans cette action* », justifiant par sa bravoure et sa fin héroïque le privilège qui lui avait été donné de commander à l'âge où les autres hommes commencent à peine d'apprendre à obéir.

Après lui le Régiment fut donné au marquis de **Montglat** (2).

La campagne de 1641 s'ouvrit par le siège d'Aire. Navarre était de tranchée dans la nuit du 15 au 16 juin, quand le Cardinal Infant se présenta pour attaquer nos lignes. La bonne contenance des troupes lui fit changer de dessein, et il se retira.

Dans une autre tranchée que le Régiment monta, il avait été dans la nécessité de construire un pont sur la rivière de la Laquette; ce pont était à peine achevé que les assiégés firent une sortie, dans laquelle ils renversèrent d'abord les travaux; puis se tournant du côté du pont, ils y mirent le feu sans qu'il fût possible de l'éteindre.

Un Espagnol fit même dans cette occasion une jolie fanfaronnade. Il sortit hardiment d'une place d'armes en s'avançant

1. Ce lieutenant-colonel de **Saint-Simon Montbléru**, est le même que nous avons vu, l'année précédente, blessé comme capitaine au siège de Saint-Omer. Ajoutons qu'un de ses fils, le comte de Saint-Simon, devait plus tard, comme lui, succomber sur le champ de bataille. Il fut tué à Neerwinde en 1693 étant colonel de cavalerie. Toutes les familles envieraient-elles, ainsi entendu, le privilège du sang ?

2. Le marquis de **Montglat** a laissé des mémoires intéressants sur les règnes de Louis XIII et Louis XIV. Il avait d'ailleurs la mémoire si belle et l'esprit si orné qu'on l'appelait communément à la cour **Montglat la Bibliothèque**.

à travers une grêle de mousqueterie ; il vint se chauffer au feu du pont, se frottant les mains et disant tout haut que ce feu venait juste à propos parce qu'il faisait grand froid ; puis après avoir essuyé de nouveau mille coups de mousquet, il se retira au petit pas.

Naturellement, les rieurs n'étaient pas du côté du Régiment de Navarre, même les Gardes Françaises le raillaient lui criant qu'ils ne laisseraient pas brûler leur pont comme le sien ; à peine achevaient-ils que les Espagnols firent une nouvelle sortie et traitèrent leur ouvrage tout juste comme celui du Régiment. Les Gardes Françaises, un peu penauds, en furent quittes, comme Navarre, pour refaire leur pont.

Un autre jour encore, de dix sergents et quatre-vingts mousquetaires placés dans un poste avancé, pas un ne revint.

Le Régiment perdit en outre dans ce siège, qui fut aussi long que sanglant, son major, M. **Belloyer** (1) et le capitaine de **Villars-Houdan**, tués tous deux à l'attaque de la demi-lune. Un autre capitaine, le chevalier de la **Vallière**, fut grièvement blessé.

« Le lendemain de la capitulation, on apprit que les Espagnols victorieux à la Marfée venaient au secours d'Aire. Le maréchal de la Meilleraye marcha à leur rencontre ; mais, n'ayant que 15.000 hommes à leur opposer, il se tint sur la défensive. Navarre fut placé sur une hauteur boisée, d'où il incommoda beaucoup l'ennemi. Après une longue canonnade, le maréchal battit en retraite et le Régiment fit l'arrière-garde, rompant tous les ponts, ce qui arrêta la poursuite des Espagnols.

« Il fit ensuite le siège de la Bassée où le marquis de **Montglat** fut blessé et il acheva la campagne par la prise de Bapaume.

1. **Belloyer** était major ou sergent-major (les deux termes s'équivalaient alors), depuis 1640.

« Les campagnes de 1642 et 1643 furent stériles en événements pour Navarre (1). »

Ces deux années marquaient au contraire deux événements bien importants pour la France, puisque la première voyait la mort de Richelieu, la seconde celle de Louis XIII.

A vrai dire, la gloire du Régiment, non plus que la grandeur nationale, n'y devaient rien perdre. Nous le verrons dans la suite.

Mais qu'il nous soit permis de jeter encore un regard sur ces trente-trois années du règne de Louis XIII, qui sont à bien des égards dignes de figurer dans ce que l'on a appelé « le grand siècle ».

Nous nous sommes efforcés dans le cours de ce récit d'éviter deux excès opposés, mais également funestes; le premier eût été de transformer ce modeste journal des marches et opérations du Régiment en un long et fastidieux cours d'histoire générale et militaire; le second de présenter une sèche énumération des faits, sans la moindre allusion aux causes qui les ont produits, aux résultats qu'ils ont eux-mêmes amenés.

Or, quel serait l'intérêt des services du Régiment, s'ils n'avaient pour leur part contribué à l'œuvre de l'unité nationale? Que nous importeraient ses succès et ses revers, s'ils n'étaient les vicissitudes d'une cause qui nous est chère; le sang répandu, si nous ne savions qu'il a coulé pour la patrie?

A ce point de vue, aucune époque peut-être ne présente plus d'intérêt que celle que nous venons de parcourir.

Au début du règne de Louis XIII, en effet, comme sous

1. Les citations du chapitre II sont empruntées, pour une part de l'ouvrage du général Susane (tome II, pages 311 à 320), pour l'autre à celui du comte de Roussel, pages 106 à 142.

Henri IV et lors des origines du Régiment, il s'agit de querelles politiques ou religieuses qui ne servent pas directement la cause de la patrie, telle du moins que nous la concevons aujourd'hui.

Peu à peu les obscurités se dissipent; la défense du pays, « de son sol, de son honneur et de ses lois », devient la principale puis l'unique préoccupation, le devoir exclusif de nos devanciers militaires.

Ne semble-t-il pas que, de la sorte, ils se rapprochent de nous?

Dans le passé nous suivions avec curiosité, avec intérêt même, Sully et d'Aubigné se ralliant dès la première heure, au panache blanc de celui qui devait être Henri IV. Mais, en somme, c'étaient des protestants ou des catholiques combattant pour leur religion, des serviteurs dévoués à leur maître. Notre mission est tout autre.

Maintenant, au contraire, les héros de Navarre, ces mestres de camp et lieutenants colonels d'**Avaugour**, de **Montglat, Fontenay**, de **Montbleru Saint-Simon** tombant à la tête du Régiment, et par-dessus tout, cette touchante et poétique figure du marquis de **Fors**, blessé dans une première affaire en ramenant cinq fois ses compagnies à la charge, puis moissonné dans la fleur de ses vingt ans sur un second champ de bataille, ce ne sont plus seulement pour nous de nobles cœurs, ce sont aussi des soldats combattant sous un drapeau qui a légué au nôtre ses gloires, ce sont enfin des Français comme nous défendant la France.

Et nous sentons, à travers les âges, naître, vivre, agir, l'âme du Régiment, une dans ses devoirs, ses vertus, ses sacrifices; une comme l'âme même de la patrie!

CHAPITRE IV

LE RÉGIMENT DE NAVARRE SOUS LOUIS XIV
(1643-1715)

I. — Fin de la guerre de Trente ans. 1643 à 1648.

Siège de Gravelines (1644). Campagnes de 1645 et 1646. Défense d'Armentières (1647). Sièges d'Ypres; Lens; Traités de Westphalie (1648).

Comme nous l'avons déjà rappelé, ni la mort de Richelieu ni celle de Louis XIII ne devaient interrompre la guerre;

même les causes de troubles intérieurs que ces événements portaient en germe ne devaient produire que plus tard leurs effets. Nous allons donc voir, pendant cette période, le Régiment uniquement opposé aux ennemis de l'extérieur.

Comme nous l'avons dit également, la campagne de 1643 fut stérile en événements pour Navarre, qui n'eut pas la bonne fortune de pouvoir ajouter Rocroy à la longue liste de ses victoires.

En 1644, notons un incident, qui donne une idée des mœurs militaires du temps et du prix que les vieux corps attachaient à leur ancienneté. C'était au siège du Fort Philippe, l'un des ouvrages de Gravelines. Le Régiment pouvait revendiquer sans conteste l'avantage et l'honneur de prendre possession de la place dont la capitulation était due à sa bravoure. Le maréchal de Gassion, qui avait conduit l'attaque de Navarre, soutenait ses droits; le maréchal de la Meilleraye les contestait, invoquant les vieilles prérogatives du régiment des Gardes Françaises. Les deux corps s'échauffant menaçaient d'en venir aux mains; mieux encore les maréchaux avaient sorti l'épée du fourreau et se défiaient de la voix et du geste; heureusement le lieutenant général marquis de Lambert parvint à éviter l'effusion du sang et, en fin de cause, le duc d'Orléans, qui commandait l'armée, donna raison aux Gardes Françaises.

« Navarre se distingua peu après au siège du Fort Wathen, dont le commandement fut donné au marquis de **Thémines**, son mestre de camp. »

Les années 1645 et 1646 ne donnèrent lieu à aucun événement bien marquant, mais en 1647 « 400 hommes de Navarre, aux ordres du capitaine de **Quincerot**, se distinguent à la défense d'Armentières. Ce détachement, qui devait se jeter dans Courtray, passait par Armentières pour se rendre à sa destination, quand l'ennemi investit cette place. Ces braves firent quatre vigoureuses sorties. Dans celle

du 18 mai, le capitaine de **Cajac** (1) se précipita dans les tranchées avec 100 hommes armés de pistolets et de faux emmanchées à revers; ils comblèrent les ouvrages, enclouèrent les canons et ramenèrent des prisonniers.

« Le 21 dans une autre sortie, les soldats de Navarre prirent quelques pièces qu'ils réussirent à faire entrer dans la ville. Le 23, ils bouleversèrent encore les travaux de l'ennemi et lui firent éprouver une perte de 300 hommes. Dans la nuit du 24 au 25, le détachement de Navarre, aux ordres de M. de **Poix** capitaine, réuni avec les compagnies des Gardes Françaises, délogea encore une fois les Espagnols de leurs ouvrages.

« Il ne montra pas moins de valeur à l'assaut général livré à la place, qui ne se rendit enfin que faute de munitions. Dans cette belle défense, Navarre ne perdit pas plus de 60 hommes. Le lieutenant **Touroy** fut tué d'un coup de canon. Les officiers blessés furent les capitaines de **Quincerot** et **Saint-Léon**, le lieutenant **Dubreuil** et l'enseigne **Lacroix**. Après la capitulation d'Armentières le détachement rejoignit le corps qui fut employé au siège de Lens. »

En 1648, Navarre passe aux ordres du prince de Condé et combat le 20 août à Lens (2). Il ne pouvait terminer plus glorieusement cette longue série de victoires qu'allaient couronner les traités de Westphalie.

La France touchait le Rhin, ce Rhin dont nous nous sommes vus arrachés après plus de deux siècles de luttes, souvent victorieuses ; du moins s'il nous faut, comme à nos ancêtres militaires, payer de notre sang la même frontière, soyons prêts à faire aussi joyeusement les mêmes sacrifices.

1. De **Cajac** (Marc de **Canin**), capitaine au Régiment du 1er février 1642, y servit vingt années, se distingua et fut blessé à diverses reprises; il fut plus tard capitaine aux Gardes Françaises (1664), gouverneur de Nancy (1676); maréchal de camp (1678) et mourut en 1685.

2. C'est, du moins, la version du général Susane. Le comte de Roussel ne fait aucune allusion au rôle du Régiment dans cette mémorable journée.

II. — Continuation de la guerre contre l'Espagne. — La Fronde. 1649 à 1659.

Charenton (1649). Rethel (1650). Campagne de Lorraine (1651). Campagnes en Italie (1652 à 1658). Paix des Pyrénées (1659).

La paix était signée avec l'Empire, mais la fière Espagne n'avait pas désarmé ; frappée au cœur à Rocroy, elle n'allait sans doute pas tarder à succomber, quand elle trouva un précieux auxiliaire dans la Fronde.

Des troubles auxquels l'histoire a donné ce nom nous n'aurions même pas à nous occuper, s'ils n'avaient amené des faits militaires auxquels le Régiment a pris part. Exposons-les brièvement, impatients de retourner avec Navarre sur les vrais champs de bataille, ceux de la frontière.

Dès la fin de 1648, le Régiment avait été appelé aux environs de Paris agité par les troubles de la Fronde, et avait occupé Pontoise.

Au mois de janvier 1649, il rallia l'armée du prince de Condé et se trouva, le 8 février, à l'attaque de Charenton, où il « eut affaire au régiment de Brie. Il y eut un combat sanglant dans lequel Navarre eut tout l'avantage. Huit autres régiments parlementaires n'eurent pas un meilleur sort. Charenton fut emporté à la vue de 50.000 hommes sortis de Paris pour le secourir. Ils restèrent en bataille depuis Picpus jusqu'à la Seine sans jamais oser rien hasarder. Cette journée coûta beaucoup au Régiment : MM. de **Quincerot**, de **Poix** et de **Neufville**, capitaines, y perdirent la vie, ainsi que quatre lieutenants dont les noms ne nous sont pas parvenus. Il y eut un très grand nombre de blessés. »

En 1650, Navarre prit part à la bataille de Rethel, où le maréchal du Plessis-Praslin eut l'insigne honneur de battre Turenne, dévoyé, l'on sait sous l'empire de quelle influence, et égaré pour un instant dans les rangs des ennemis du roi.

Cette victoire qui porta un coup sensible à la Fronde aristocratique ou nouvelle Fronde fut tout à l'honneur de l'infan-

terie française dont le maréchal avait eu l'heureuse idée d'entremêler quelques pelotons à sa cavalerie un peu faible.

« L'année suivante. Navarre sert en Lorraine et fait le siège des ville et château de Chasté. Les capitaines du **Vivier** et de **Gorgon** y perdent la vie. Le capitaine de **Vandières** (1) y reçoit huit coups de mousquet et est laissé pour mort sur la brèche. Les capitaines **Chambonneau** et **Lachaize** y sont aussi blessés. »

Le Régiment guerroya ou tint garnison en Bourgogne jusqu'au mois de novembre 1652, époque à laquelle il passa en Piémont.

Le 23 septembre 1653, il prit part, sous les ordres du maréchal de Grancey, à la victoire de la Roquette où nous emportâmes le passage du Tanaro. Navarre perdit dans cette journée M. de **Colbert du Terron**, capitaine ; M. de **Valfournège** (2), lieutenant-colonel, et le capitaine de **la Haye** furent blessés.

L'année suivante, le 9 octobre, 200 hommes du Régiment, aux ordres des capitaines **Pepin** et **Falange**, soutenus par un autre détachement que conduisaient MM. de **Cajac** et de **Saint-Léon**, se distinguèrent au combat de Castella, où ils forcèrent un gué de la Bormida, défendu par les Espagnols et ouvrirent le passage à la cavalerie. Puis Navarre, réuni à un autre régiment, fondit sur deux régiments espagnols qui occupaient un bois de haute futaie, et après un combat sanglant, tua aux ennemis 300 hommes et décida la victoire. Il eut parmi ses blessés le capitaine de **Falange**.

« 1. Édouard **Colbert de Vandières**, que les ennemis du grand ministre, qui a fait la famille, nommaient plaisamment le marquis d'Avant-hier, devint par la suite comte de Maulevrier, capitaine de la deuxième compagnie des mousquetaires à sa création en 1665 et lieutenant général en 1676. » (Général Susane.)

2. Le lieutenant colonel de **Valfournège** commandait le Régiment depuis 1651, et garda son emploi jusqu'à 1661. Il avait eu comme prédécesseur M. Chaumonté (1650-1651), et eut comme successeur M. Desplaces (1661-1664).

En 1655 le Régiment ouvrit la tranchée devant Pavie, il perdit, au siège de cette place, le capitaine de **Chambonneau**.

« *La campagne de* 1656 *porta très haut le renom de Navarre.* » Dans un combat préliminaire, 200 hommes du Régiment commencèrent par tailler en pièces un parti de 400 ennemis.

Puis, « il prend son quartier entre le chemin de Casal et le chemin d'Alexandrie et ouvre la tranchée le 5 juillet. Le 10, il repousse une sortie. Le 7 août, il emporte une grande caponnière, nettoie le fossé et se loge au pied de la muraille. Attaqué dans ce poste par des troupes fraîches qui venaient de pénétrer dans Valence, il voit tous ses travaux renversés et, malgré la plus brillante résistance, il perd une partie du terrain qu'il vient de gagner. »

Déjà, M. **Lanoüe**, capitaine, et de **Montigny**, lieutenant, sont blessés.

Sensible à cet échec, Navarre veut le réparer. « Le capitaine **Foucauld de Merville** offre de reprendre la caponnière si on lui donne cent hommes à son choix. Il fallait, pour y arriver, marcher plus de cent cinquante pas à découvert sous le feu de cet ouvrage et de la courtine. *Rien n'intimide ce brave officier*. L'épée d'une main, un pistolet de l'autre, il s'élance le premier, passe rapidement le long du bastion et, profitant de la fumée des canons qui tonnent tous au même moment, il arrache les palissades, se précipite dans la caponnière et extermine tout ce qui résiste à son élan. Tous ceux qui ne furent pas tués durent se rendre à discrétion. **Merville** se fait à la hâte un rempart des cadavres espagnols et s'apprête à défendre sa conquête. Il avait reçu plusieurs balles dans ses habits ; une seule lui avait effleuré la tête. »

D'un autre côté, M. de **Montigny**, lieutenant, trouvait le moyen, quoique atteint de deux blessures, de sauter avec vingt hommes par-dessus la tranchée et de parvenir à la galerie où il fit aussi des merveilles. Il y reçut un coup de feu qui lui cassa la jambe.

« Les braves volontaires de Navarre conservèrent cet ouvrage jusqu'au soir et ils furent relevés par les gardes suisses. »

« Les généraux, ajoute le comte de Roussel, les généraux témoins d'une valeur si extraordinaire, se trouvèrent sur le passage de nos soldats, pour leur faire honneur. On leur prodigua des louanges de toute espèce.

« Ils les avaient méritées à de trop justes titres pour leur faire des jaloux. »

Après ce mémorable siège, le Régiment demeura encore deux années en Italie; mais la campagne de 1658 fut la dernière qu'il fit dans cette contrée, non seulement au cours de cette guerre, mais encore pendant tout le reste de son existence; il nous faudra en arriver jusqu'à la 5e Demi-brigade de ligne pour rencontrer de nouveau nos ancêtres militaires sur ces champs de bataille, pourtant si familliers aux armes françaises.

III. — Expédition d'Afrique. — Guerre de Flandre. 1660 à 1671.

Expédition d'Afrique (1664). Guerre de Flandre (1667). Traité d'Aix-la-Chapelle (1668).

L'année 1661 vit, nous l'avons déjà rappelé en donnant l'énumération des mestres de camp et colonels du Régiment, un événement important pour l'infanterie française : la suppression de la dignité de colonel-général de l'infanterie et l'attribution du titre de colonel aux mestres de camp des régiments de cette arme (1).

« En 1663 le Régiment fut porté à quarante compagnies et, l'année suivante, les vingt plus anciennes s'embarquèrent à Toulon, le 1er juillet, pour l'expédition d'Afrique. Elles contribuèrent, le 24, à la prise de Djigelli, et au combat de Castellar

1. Pour les changements que devait apporter cette mesure dans la constitution des corps d'infanterie, consulter Susane : *Histoire de l'ancienne Infanterie française*, 1er vol., page 231.

où elles perdirent le capitaine de **Saint-Marthe.** — En somme cette expédition, en avance de plus de cent cinquante ans sur celle qui fit de l'Algérie une terre française, finit par tourner assez mal.

A leur retour en France, les compagnies expéditionnaires rejoignirent les autres qui avaient leurs quartiers dans le Dauphiné.

L'année 1666 vit, comme nous l'avons vu, le remplacement du semestre par un roulement annuel entre Navarre, Champagne et Piémont.

En 1667, la guerre se rallume avec l'Espagne. Elle est connue, comme on s'en souvient, sous le nom de guerre de dévolution. Navarre, placé sous les ordres du maréchal d'Aumont, fait les sièges de Berghes, Furnes et Courtrai. Devant la première de ces places, le capitaine de **Saint-Lizier** est blessé. Devant la dernière, « Navarre pousse les travaux avec une telle rapidité que la ville capitule au bout de quatorze heures. Il était déjà logé sur la contrescarpe ; la garnison, effrayée d'une allure si inusitée, bat la chamade sous ses drapeaux. La citadelle se rendit deux jours après. Le Régiment prit possession de sa conquête et termina la campagne et la guerre par le siège d'Audenaërde. »

Le traité d'Aix-la-Chapelle, qui nous donna la Flandre, termina cette facile et courte campagne qui ne fut guère qu'une promenade militaire d'ingénieurs.

IV. — **Guerre de Hollande.** 1672 à 1687.

Campagne de Hollande (1672) ; des Pays-Bas (1673). Senef, Ensheim (1674). Turckeim (1675). Valenciennes ; Mont-Cassel (1676). Gand ; Saint-Denis ; traités de Nimègue (1678). Continuation de la guerre avec le Brandebourg. Traité de Saint-Germain (1679). Siège de Luxembourg (1684).

La période de paix qui suivit le traité d'Aix-la-Chapelle fut courte. La France et son jeune roi, enivrés de leurs faciles triomphes, allaient se lancer dans de nouveaux combats.

Entreprise d'abord pour subjuguer un petit peuple dont on croyait avoir bon marché, mais qui se trouva avoir l'âme d'une grande nation, la guerre, dite de Hollande, allait bientôt se transformer en une lutte de la France contre une première tentative de coalition européenne. Le Régiment devait y trouver l'occasion de déployer sa valeur, non plus seulement dans des sièges ingrats, mais aussi sur des champs de bataille à jamais fameux dans notre histoire.

« En 1672, Navarre suit le grand Condé dans les Pays-Bas et prend part au siège de Wesel. Après le passage du Rhin, où Condé fut blessé, il passe à l'armée de Turenne et contribue à la prise d'Arnhein et des forts de Nimègue et de Skenke. Il ouvre, le 4 juillet, la tranchée devant Nimègue, s'empare le même jour d'une contre-garde et y établit une batterie dont le feu contraint la ville à capituler. Cependant on ne tombe point d'accord sur les articles de la capitulation et le feu recommence. Navarre reçoit une sortie furieuse et perd sa conquête ; mais il revient bientôt à la charge et réussit encore une fois à se loger dans cette contre-garde. Cette *seconde conquête coûte la vie au colonel marquis de* **Kerman** (1). Nimègue capitule enfin le 9. »

Quelque temps après, Navarre passa sous le commandement du duc de Luxembourg. Heureux soldats qui faisaient successivement, dans l'espace d'une année, la guerre sous trois chefs qui se nommaient Condé, Turenne et Luxembourg !

Ceux-ci, du reste, n'étaient pas moins fiers d'avoir sous leurs ordres de si vaillantes troupes : « J'ai logé dans Uthrecht deux bataillons de Navarre qui sont très bons, » écrivait le 13 septembre Luxembourg à Louvois. Le Régiment n'allait pas tarder à mériter ces éloges.

« Au mois d'octobre, il vole au secours de Woerden, cerné par le prince d'Orange. Il fallait traverser une inondation de mille pas, forcer cinq retranchements bien fraisés et palissa

1. Ou de **Caraman**.

dés, s'emparer d'un moulin et de deux forts. Rien n'arrête son ardeur. Le capitaine **La Rivière** marche en tête; les obstacles sont franchis; l'ennemi battu et le siège levé. Dans cette journée où Navarre eut toujours la tête de l'armée, le prince d'Orange perdit 6000 hommes. »

Écrivant de nouveau à Louvois peu après cette affaire, Luxembourg citait les noms suivants :

« Un nommé **Desalles**, capitaine de Navarre, qui commandait les gens détachés, après avoir eu deux coups de mousquet dans le corps sans vouloir se retirer, fut tué tout roi de d'un troisième.

« **Desbordes,** capitaine au même Régiment, qui est celui que je vous ai mandé qui fit très bien à notre coupure du Waart (1), quand notre cavalerie, n'en faisant pas de même, y alla avec lui. Encore deux actions de suite comme celles-là méritent quelque chose.

« Le bonhomme **Lardinière** (2), qui alla toujours à pied pour en donner l'exemple à ses camarades, a très bien fait partout, et fut blessé à la grande redoute, lorsqu'elle fut prise ; le chevalier de **Souvray** fut blessé d'un second coup n'ayant pas voulu se retirer, l'étant déjà d'une grenade à la cuisse ; enfin tous les officiers du bataillon firent des merveilles. La liste des morts et des blessés nous fera voir qu'ils ne se sont point épargnés, et un nommé **Raousset** (3) qui ne le fut qu'à la toute fin se présenta vingt fois à moi avec **Hottmann,** capitaine du même corps, s'offrant quasi tous deux

1. Il s'agit d'une affaire d'avant-postes dont Luxembourg avait rendu compte à Louvois par lettres du 13 septembre et qui était tout à l'honneur du capitaine **Desbordes**. Celui-ci fut plus tard lieutenant-colonel du Régiment et devint même lieutenant-général.

2. M. de la **Hardinière** ou de **Lardinière**, lieutenant-colonel du Régiment depuis 1672, dut quitter le service cette même année à la suite de sa blessure ; il avait eu comme prédécesseur M. Roger de Blanchefort, baron d'Asnoy (1664-1672).

3. Il s'agit sans doute de Charles de **Raousset** qui servit très jeune dans le Régiment, y fut aide-major (adjudant-major), puis major, chevalier de Saint-Louis en 1694; gouverneur de Brisach en 1703.

seuls, pour ce qu'il y avait à faire; l'un y fut blessé, et l'autre mérita fort de l'être, mais il fut plus heureux. »

La journée coûtait bien cher au Régiment et ses rangs étaient fort éclaircis. Outre les noms que nous avons cités, MM. de **Gonnelieu**, de **Varennes**, de **Fey**, de **Landot**, capitaines; **Partelogne**, **Landot**, lieutenants, du **Petit-Pluis**, sous-lieutenant, et six sergents étaient tués. MM. de **Saint-Léger**, des **Rivières**, des **Pars**, **Dauger**, capitaines, de **Vassy**, de **Saint-Martin**, **Harlière**, **Boistel**, sous-lieutenants, **Chastelier**, enseigne, et vingt sergents étaient blessés. Enfin, trois cents soldats tués ou blessés restaient sur le champ de bataille. Le roi accorda 5.000 livres aux survivants qui entrèrent en triomphe dans Utrecht.

Environ un mois plus tard (8 novembre), un épisode de moins d'importance faisait encore honneur au Régiment. Un certain nombre de grenadiers (1) de Navarre formaient la moitié d'une colonne qui s'empara d'une petite frégate hollandaise portant 30 hommes d'équipage et 7 canons; on s'était embusqué des deux côtés d'une écluse, de laquelle on s'élança sur le pont du bâtiment. Celui-ci fut enfin pris après un combat assez vif où se distingua le capitaine de grenadiers de **Chevignaz** (2) et où son lieutenant fut blessé deux fois.

Le Régiment allait peut-être s'emparer, non plus d'un petit bâtiment mais de flottes entières; malheureusement ce résultat glorieux, qui devait plus tard illustrer les hussards de Pichegru, ne put être atteint, faute d'une durée suffisante de la gelée qui avait quelque temps facilité notre marche.

« En 1676, Navarre sert encore dans les Pays-Bas avec Condé et couvre le siège de Maëstricht; le second bataillon seul prit part aux travaux du siège. Après la prise de Maëstricht, le Régiment fut de l'expédition de Tongres et se trouva

1. C'est la première fois que nous avons à prononcer le nom, depuis si fameux, de « Grenadiers ». L'institution date de 1667.

2. C'est très problablement le même que le capitaine de grenadiers de **Cheviré** que nous allons bientôt avoir à citer.

aux combats de Vizet et d'Inderdam où le capitaine de grenadiers de **Cheviré** se fit remarquer. »

En 1674, Navarre se couvrit de gloire à Senef. Il y soutint, pour ainsi dire, trois combats.

Dans le premier, il eut affaire aux défenseurs du cimetière de Senef, qu'il chargea vigoureusement et contraignit à la retraite.

Dans le second, il se vit en présence d'un corps ennemi, composé d'infanterie et de cavalerie en bataille sur une hauteur, avec sa droite appuyée à un bois, son front et sa gauche hérissés de haies vives et de broussailles. Mais Navarre, secondé par d'autres régiments, surmonta tous ces obstacles, et livra ses adversaires vaincus à la Maison du Roi qui n'eut qu'à achever la déroute.

L'infanterie de l'arrière-garde ennemie occupait maintenant le village du Fay qui offrait à la défense un beau château et une église très forte, le terrain avoisinant était couvert de haies et de houblonnières. Il importait cependant d'emporter au plus vite ce poste qui permettait aux gens de l'armée ennemie de se reformer en bataille. C'est alors que Navarre, livrant son troisième et dernier combat, participa vigoureusement à l'attaque du centre, qui fut décisive pour cette action et le résultat de la journée.

Senef coûta beaucoup au Régiment. Les capitaines **Garnier**, **Despary** et de **Maillé**, les lieutenants **Joly**, **Charbonnières**, **la Hisèle**, **Vassy**; les sous-lieutenants **Desmardilles**, **La Beaume**, **la Liste**, **Beauchesne**, **Autin** et **Mézières** étaient tués. MM. **Desbordes**, **Villette**, du **Repaire**, du **Hallier**, **Mainblanc**, de **Hames**, **Beaumont**, **Desbourneaux**, **Geoffre** et **Desguillon**, capitaines ; MM. **Montabert**, **Nantais**, **Belcastel**, **la Morlière**, du **Bousset**, **Saint-Martin**, **Richeville**, **Saint-Éloy**, **Saint-Amour**, **Candau**, **la Jonquière**, **Daisne**, **la Roque** et **Castillon**, lieutenants ; MM. le chevalier **Molé**, **Paravinière**, le chevalier **Machaye**, **Pinard**, **Martel**, des **Roches**, **la Motte**, **Leide**, le chevalier du **Ro-**

choir, Machaye, Partelogne, Monredon, Egreffin, Colombert, Bervay et **Angourdet**, sous-lieutenants, étaient du nombre, mais point encore tout le nombre des officiers blessés. Plus de 300 sergents ou soldats tués ou blessés complétaient le sanglant total des pertes au prix desquelles le Régiment avait dû payer ses triomphes.

Du moins après la victoire, pénétra-t-il le premier dans le camp ennemi.

A la fin de la campagne, le Régiment fait partie des troupes qui vont renforcer l'armée de Turenne et coopérer sous ses ordres aux deux immortelles campagnes de 1674 et 1675.

« Navarre prend part à la bataille d'Ensheim. Pendant la campagne d'hiver, il est au combat de Mulhausen et à celui de Turckheim où Turenne attaque le 5 janvier l'Électeur de Brandebourg. Le combat était indécis, quand Navarre s'élance avec les régiments de Bandeville et d'Anjou et force le passage de la Fecht. » Détail pour nous un peu singulier, mais bien conforme aux idées tactiques de l'époque : Turenne, loin de se réjouir du succès de son infanterie, craignit qu'elle ne s'aventurât en plaine, exposée aux attaques de la cavalerie sans en avoir elle-même pour la soutenir, et la fit rétrograder.

Dans le modeste billet que le vainqueur adressait à Louvois, le lendemain de cette affaire, il disait en parlant du colonel du Régiment : « **M. d'Albret** *a très bien fait.* » C'était alors la formule usitée de louange, bien digne de temps où les mots avaient toute leur force, les troupes l'habitude de vaincre, et des généraux comme Turenne l'attention de n'oublier qu'eux-mêmes dans leurs rapports.

Notons en passant et pour mémoire qu'un bataillon de milices, formé sous le nom de Navarre, en 1674, servit au cours de cette guerre, d'abord dans la Franche-Comté puis dans le Roussillon.

En 1676, « six compagnies détachées à Philisbourg prirent part à la belle défense de cette place. Formées en un seul bataillon avec six compagnies de Normandie, elles défendirent



la portion de l'enceinte comprise entre la porte de France et la demi-lune de Turenne. Le 17 mai, le capitaine **Bouchard** se fit tuer dans une sortie. MM. de **Geoffre**, capitaine, et de **Grandcourt**, lieutenant, furent blessés dans d'autres journées. Enfin, le 16 juin, le lieutenant **la Barthe** osa, en plein jour, aller attacher aux gabions des ennemis des fagots goudronnés qui y mirent le feu. Il les brûla tous et ne perdit pas un seul homme. Philisbourg capitula cependant le 8 septembre. »

Au cours de la campagne de 1677, les grenadiers de Navarre furent à l'assaut de Valenciennes. « Le Régiment fut ensuite au siège de Saint-Omer que faisait le duc d'Orléans. On dut bientôt abandonner la tranchée pour aller au-devant d'une armée de secours. Celle-ci et l'armée de siège se trouvèrent en présence le 11 avril dans la plaine du Mont-Cassel. La brigade de Navarre aux ordres du chevalier de **Souvré**, lieutenant colonel du Régiment, tenait la droite de l'infanterie en première ligne.

« Le maréchal d'Humières, qui commandait cette aile, se porta avec les Gendarmes, les Mousquetaires et le Régiment, au devant de l'ennemi, et tenta d'occuper des haies et des jardins qui formaient une bonne position. L'ennemi nous y avait devancés et nous opposa cinq bataillons. Mais les Mousquetaires avaient mis pied à terre, et le Régiment se piquant d'émulation se joignit à eux pour renverser tous les obstacles. »

Cependant deux bataillons des gardes du prince d'Orange tenaient encore ferme dans un grand clos ; on ne voyait d'eux que le bout de leurs fusils qui passait au travers d'une forte haie derrière laquelle ils étaient abrités. L'on ne pouvait songer à forcer un tel poste sans infanterie et le maréchal d'Humières n'osait s'adresser à la brigade de Navarre déjà bien épuisée. Mais cette vaillante troupe s'offrit d'elle-même à marcher et força une fois encore l'ennemi à la retraite.

Au soir de cette journée où le prince d'Orange dut nous abandonner 4.000 prisonniers, 13 pièces de canon, 2 mortiers, 44 drapeaux et 17 étendards, le Régiment comptait des pertes cruelles.

Les noms des morts se sont perdus; nous connaissons ceux de quelques officiers blessés, MM. du **Hallier**, de **Boistiroux**, la **Harlière**, de **Pionsac**, **Riotor**, **Castillon**, **Denat** et **Lurzy**, capitaines, la **Jonquière**, la **Chateigneraye**, **Desessarts**, **Beaumont**, **Poudens**, **Villars**, **Beaulieu**, **Selis**, **Lestang** et le chevalier de **Çongy**. Notons enfin que M. de **Raousset**, capitaine du Régiment, s'était particulièrement distingué à Montcassel, et fut, en récompense, nommé lieutenant de roi à Saint-Omer, quand cette place se rendit.

Navarre prit part en 1678 au siège de Gand, où l'un de ses capitaines de grenadiers, le chevalier du **Repaire**, se distingua particulièrement.

Au siège d'Ypres, la même année, « un capitaine dont le nom s'est perdu, força, quoique grièvement blessé et n'ayant que 15 hommes avec lui, 200 ennemis à abandonner le faubourg et à se retirer dans le chemin couvert. A l'attaque de trois redoutes et du chemin couvert, qui eut lieu dans la nuit du 24 au 25 mars, les grenadiers [firent si bien leur besogne que la ville capitula. Le capitaine de **Boistiroux** reçut deux blessures à ce siège, et la dernière fut mortelle. Un autre capitaine de grenadiers, M. de **Montazel**, eut le même sort.

« A la bataille de Saint-Denis, Navarre était dans le défilé, à la droite du régiment de Feuquières, et partagea avec lui les dangers et la gloire de cette journée. Il défendit avec une bravoure extraordinaire le pont de Castiau. Ses piquiers étaient sur le pont même, tandis que les mousquetaires bordaient le ruisseau. Ils repoussèrent toutes les tentatives de la cavalerie ennemie pour forcer ce passage et contribuèrent ainsi beaucoup à la victoire. Navarre perdit, ce jour-là, les capitaines **Molé** et de la **Sistière** et quatre lieutenants. Il eut en outre vingt officiers blessés. »

La paix de Nimègue était signée, mais l'Électeur de Brandebourg refusait d'y accéder. Le maréchal de Créqui fut chargé de l'y contraindre. Navarre passa en Allemagne et se trouva au combat de Minden.

Les succès de notre armée d'Allemagne amenèrent les traités de Saint-Germain et de Fontainebleau (1679) qui, complètant ceux de Nimègue, consacraient nos victoires et marquaient l'apogée du grand siècle et du grand Roi.

Navarre rentra en France peu après la bataille de Minden et fut établi à Saarbruck.

En 1684, la guerre s'étant rallumée, par suite des décisions des chambres de réunion et de la prise de possession de Strasbourg, Navarre fut appelé au siège de Luxembourg, où il se distingua en plusieurs circonstances, particulièrement le 27 mai. Ce jour-là on le chargea de l'attaque de l'ouvrage à cornes; la mine avait joué et la rampe paraissait facile; en réalité, elle était presque impraticable et quand enfin nos grenadiers, montant les uns par-dessus les autres, arrivèrent à la brèche, il y trouvèrent les assiégés munis de piques, de hallebardes, de faux emmanchées à revers, de barils de poudre et, ajoute un peu tragiquement le comte de Roussel, de « tout ce que l'enfer a imaginé pour la destruction de l'humanité ». Mais, fussent-ils sataniques, ces engins n'étaient point de nouvelles connaissances pour les grenadiers de Navarre, qui, soutenus par tout le corps, poussèrent jusqu'à la muraille de la place, renversèrent et tuèrent tout sur leur passage. Cette action, si honorable pour le corps, coûta la vie aux lieutenants la **Tournelle**, de **Hames** et **Puget**. Le major de **Reignac** (1), les capitaines **Dupont**, la **Harlière**, **Carbonnieux**, **Riotor**, du **Rival**, **La Forest**, **Morsan**, la **Salle**, **Massillac**, **Castillon**, **Macé**, **Dupré** et quatre lieutenants: MM. **Desessarts**, **Bevilliers**, **Carignan** et **Dorgenal** y furent plus ou moins grièvement blessés. Luxembourg capitula le 4 juin.

1. Louis de Barberin, comte de **Reignac**, d'abord lieutenant au corps, puis capitaine en 1664, major en 1680, blessé au siège de Luxembourg (1684), puis à Fleurus (1690), brigadier le 8 octobre 1695, maréchal de camp le 10 février 1704, décoré de l'ordre de Saint-Louis en 1695, commandeur de cet ordre en 1704, mort en 1719.

V. — **Guerre de la Ligue d'Augsbourg.** 1688 à 1700.

Fleurus (1690). Steinkerque (1692). Neerwinden (1693). Campagnes dans les Pays-Bas (1694-1697). Traités de Ryswick (1697).

La guerre recommence en 1688. Connue dans l'histoire sous le nom de guerre de la Ligue d'Augsbourg, elle va nous montrer la France déjà affaiblie, privée des services de Condé et de Turenne, luttant contre l'Europe entière. L'histoire du Régiment va se ressentir de ces conditions si défavorables; elle sera faite de glorieuses, mais sanglantes journées.

Pendant la première période de cette guerre, le 2e bataillon de Navarre se trouva au coup de main tenté sur Oberkirch, qui ne réussit pas et coûta la vie aux capitaines **La Harlière**, du **Rival**, **Dupré** et **Bainville**.

Deux ans après, en 1690, le Régiment se distinguait à la bataille de Fleurus qui fut livrée le 1er juillet. « Dans cette journée, il formait la gauche de la première ligne ayant sa droite appuyée au village de Saint-Amand. La victoire fut bientôt décidée. La brigade de Navarre, soutenue par les régiments de cavalerie de Cibour et d'Imécourt, avait devant elle une ligne d'infanterie couverte par des haies, avec de la cavalerie et du canon et, parmi ces troupes, se trouvait un régiment suédois, qui, disait-on, n'avait jamais été battu. Dès que l'action fut engagée à la droite, le duc de la **Rocheguyon**, colonel de Navarre, marcha sur cette infanterie à la bayonnette, avec défense de tirer, il tomba brusquement sur elle et la mit dans un instant en déroute complète. »

La poursuite fut même poussée si loin par les nôtres que le maréchal de Luxembourg les prit quelque temps pour une troupe ennemie et les envoya reconnaître.

Cette brillante victoire nous coûtait relativement peu cher. Navarre n'eut que six officiers blessés à Fleurus; le comte de **Reignac**, major, MM. de **Cavignon**, d'**Offignac** et de **Raousset**, capitaines, et M. de **Pressac**, lieutenant.

En 1692, Navarre fut augmenté d'un 3e bataillon composé de six compagnies du Régiment et de six du régiment d'Auvergne. Cette même année, le Régiment assista à la bataille de Steinkerque mais sans y prendre une part bien glorieuse.

L'année suivante, il eut une meilleure fortune à Neerwinden. Il était placé à la droite du village de Ruensdorp et faisait partie des vingt-cinq bataillons aux ordres de M. de Conty, chargés d'occuper la gauche de l'ennemi et favoriser l'attaque des retranchements de Neerlanden. Il y soutint le feu le plus vif, chargea avec la dernière vigueur la gauche des alliés et contribua beaucoup au gain de la bataille, dans laquelle il perdit : le commandant de bataillon de **Touverac** et les capitaines **Candau** aîné et cadet, **Duramont**, **Dairain**, **Bolmer** et **Fayolle**. Le colonel, le lieutenant-colonel et le capitaine de **Barberey**, futur successeur de ce dernier, étaient parmi les blessés.

Après cette victoire, Navarre fit le siège de Charleroi.

« Les grenadiers contribuèrent à la prise de la redoute de Darmay et à celle de la contre-garde de Montal où se distinguèrent MM. **Dolet** (1) et **Dupont**, capitaines, et où fut blessé M. de **Loubois**, lieutenant. »

« Un bataillon du nom de Navarre, formé à l'armée de Catalogne (2), fit le siège de la ville d'Urgel et de Roses. »

L'année 1694 ne fut marquée par aucun événement important. Notons seulement dans la marche fatigante que fit le Régiment du camp de Vignamont, dans le pays de Liège, à

1. **Dolet** Renaud devint dans la suite brigadier (16 juillet 1706) et maréchal de camp (28 mai 1709).

2. « Louis XIV, remarque ailleurs le général Susanne, usa alors, pour en imposer à l'ennemi, d'un moyen qui fut depuis imité sous l'Empire. Il forma, avec des garnisons et même avec des milices, des bataillons qui prirent le titre des régiments les plus célèbres dans les armées secondaires. » Il y aurait peut-être lieu d'ajouter que l'on arrivait ainsi à relever le moral de ces médiocres troupes combattant sous des noms glorieux. Puis l'analogie avec le premier Empire n'est pas

Épierre sur l'Escaut. On était au mois d'août. « Le soleil était brûlant, quelques soldats démoralisés par la fatigue murmuraient. Le caporal de grenadiers **Lafontaine** leur imposa silence par cette parole : « *Le roi vous paie toute* « *l'année pour le servir un jour, ce jour est arrivé, et vous* « *devez vous conduire en braves gens.* » Le prince de Conti entendit ce propos et récompensa le digne caporal. »

Au cours de l'année 1696, quelques grenadiers, commandés par le capitaine **Dupont** (1), trouvèrent l'occasion de se signaler. Ils avaient reçu mission d'aller brûler des fourrages amassés dans les fossés d'Audenaërde. Les premiers qui se jetèrent dans les palissades répondirent au : Qui vive! — Déserteurs. Leur fraude sitôt reconnue, ils furent criblés de coups de fusil ; mais ils eurent le temps de tuer la sentinelle, de mettre en fuite deux postes de trente hommes chacun, dont quelques-uns demeurèrent sur la place, et d'incendier les fourrages.

La garnison entière courut aux remparts, mais sans savoir que faire, le capitaine **Dupont** ayant eu l'idée de faire battre du tambour de tous les côtés à la fois. Leur mission finie, ces braves se retirèrent, emmenant douze prisonniers et quelques chevaux et n'ayant perdu en tout qu'un seul grenadier.

« Dans cette même année, Navarre avait, comme la plupart des corps, fourni des détachements pour la garde des côtes. Un petit poste de quinze hommes, commandé par le lieutenant **Baudran**, était dans l'îlot de Houel, près Brest. Les Anglais y abordèrent le 17 mars avec quarante chaloupes

complète. Par exemple, le bataillon de Navarre de l'armée de Catalogne n'avait rien de commun avec le vieux Régiment de Navarre; les 3e et 4e bataillons du 5e de ligne, qui combattirent à la grande armée de 1813, étaient formés avec des cadres tirés du 5e et des conscrits instruits à son dépôt.

1. Le capitaine **Dupont**, que nous avons déjà vu blessé au siège de Luxembourg et cité à celui de Charleroi, était entré au Régiment en 1672. Il parvint au grade de brigadier le 15 janvier 1706 et mourut en 1733, commandant de place à Toulon.

armées. La garnison se retira dans une tour, résista à toutes les menaces et eut la gloire de voir les Anglais se rembarquer. »

Navarre fit la campagne de 1697, la dernière de cette guerre, sous Catinat et ne fut guère employé qu'au siège d'Ath qui nous ouvrit ses portes.

Les traités de Ryswick (20 septembre et 30 octobre) suivirent de près cette conquête. Ils nous laissaient Strasbourg mais nous forçaient à rendre nos têtes de pont sur la rive droite du Rhin.

La France sortait amoindrie, épuisée de cette lutte qu'une courte paix devait séparer d'une guerre plus longue et plus sanglante encore.

VI. — Guerre de la Succession d'Espagne. 1701 à 1715.

Sièges de Kehl et de Landau; bataille du Speyerbach (1703). Hochstedt (1704). Prise de l'île du Marquisat (1706). Stolhofen (1707). Malplaquet (1709). Denain (1712). Second siège de Landau (1713). Traités d'Utrecht (1713); de Rastadt et de Bade (1714). Mort de Louis XIV (1715).

La lutte qui va s'ouvrir et qui a pour causes les convoitises excitées par la riche succession d'Espagne ne nous réserve pas seulement, comme la guerre précédente, le récit de sanglants sacrifices dont la victoire est le prix. La fortune, qui, dit-on, est femme, abandonnera souvent le roi vieilli, ses généraux avec lui autrefois jeunes et les enseignes jadis triomphantes de Navarre. Le Régiment connaîtra les amertumes de la défaite, de la captivité même. Hâtons-nous d'ajouter, et les faits le confirment, qu'il n'a du moins rien perdu de son ancienne vaillance.

En 1701, Navarre était du corps d'armée assemblé sous Neufbrisach. Il fit la campagne de 1702 sur le Rhin, aux ordres du maréchal de Catinat puis du marquis de Villars et revint passer l'hiver à Strasbourg.

« Le 25 février 1703, il ouvre la tranchée devant le fort de Kehl du côté de l'ouvrage à cornes du Haut-Rhin. Ses grena-

diers ont une grande part à la réussite de l'assaut du 6 mars. Le capitaine de **Colombert**, chargé de conduire la tête de la colonne, voyant le feu de l'ennemi se ralentir, profite de l'occasion et monte sur la brèche avec beaucoup de valeur, suivi des grenadiers de Navarre et de Vermandois. Ils emportent successivement tous les retranchements et s'établissent sur cette brèche. » M. **Rantzau**, aide-major, fut tué dans cette journée. M. **Bignon-Gerrier**, lieutenant, y fut blessé. Le fort capitula le même jour et Navarre en prit possession.

« Il se retira ensuite au Fort Louis du Rhin et, au mois d'août, il se rendit à l'armée du duc de Bourgogne qui fit le siège de Brisach. Il y ouvrit la tranchée le 24 et occupa la porte du Coffre et la ville le 7 septembre. Le duc de Bourgogne fut si content des travailleurs qu'il leur fit distribuer 200 louis d'or. A ce siège M. de **Raousset**, major du corps, se distingua. M. de la **Barthe** (1), lieutenant, y fut blessé. »

Le Régiment passa ensuite au siège de Landau, et y ouvrit la tranchée dans la nuit du 17 au 18 octobre, pendant laquelle les lieutenants **Roussel** et de **Raousset** (2) furent blessés. Le 13 novembre, à l'attaque des contre-gardes, Navarre reste exposé pendant trois heures au feu redoublé de la place, et perd beaucoup de monde, entre autres le capitaine de **Blandinière**.

Le 14, il quitte ces fastidieuses tranchées pour aller à la rencontre d'une armée de secours commandée par le prince de Hesse-Cassel que l'on battit le lendemain près de Spire.

Navarre occupait la droite et eut affaire à l'élite des troupes hessoises, les gardes du prince que leur chef, pour plus de réconfort, harangua longuement. Quant au lieutenant-colonel comte de **Pionsac**, il dit laconiquement aux siens, couverts

1. M. de la **Barthe de Baille**, blessé la même année au siège de Landau. Chevalier de Saint-Louis en 1722, retraité en 1742.

2. Le chevalier de **Raousset**, d'une famille provençale qui a fourni au Régiment nombre d'officiers, se retira vers 1730, comme commandant de bataillon.

de simples sarreaux de toile, en leur montrant ces soldats magnifiquement vêtus : « *Enfants, habillez-vous!...* » A ces seuls mots Navarre fonça baïonnette au bout du fusil dans ce corps, et y fit un tel carnage que, sur 1.300 hommes, il en tua 1.100. Curieux témoignage de l'acharnement des nôtres : un officier ennemi, avant d'expirer, demandait en latin à l'abbé de Burgos, aumônier de Navarre, qui lui offrait les secours de la religion, le nom du corps auquel le sien avait eu affaire : *Navarricum*, répondit le prêtre. — *Diabolicum !* murmura l'Allemand.

Cette glorieuse journée ne coûta au Régiment qu'une vingtaine de soldats et le lieutenant de **Carbonnieux**. M. de la **Salle**, capitaine de grenadiers, y reçut plusieurs blessures.

Navarre retourna dans les tranchées de Landau qui capitula le lendemain, et il passa l'hiver dans cette place.

Employé en 1704 à l'armée que le maréchal de Tallard com mandait sur le Rhin, il se rendit au mois de mai en Bavière où le capitaine de **Valernau** s'acquitta avec honneur d'une mission qui lui fut confiée. Il s'agissait de porter à travers bien des périls un message du maréchal à l'Électeur de Bavière.

Le Régiment allait avoir le malheur d'assister à la bataille d'Hochstedt où il paya chèrement la gloire de l'année passée.

Dans cette journée Navarre faisait partie de ces vingt-sept bataillons oubliés et contraints à capituler dans Blenheim. Voltaire nous a laissé le récit de ce douloureux épisode.

« Un de ces officiers (qui venaient de prendre part à une tentative désespérée de sortie), un de ces officiers nommé Desnonvilles, revint à cheval un moment après dans le village avec milord Orckney, du nom d'Hamilton. « Est-ce un An-
« glais prisonnier que vous amenez ? lui dirent les officiers en
« l'entourant. — Non, messieurs, je suis prisonnier moi-même,
« et je viens vous dire qu'il n'y a d'autre parti pour vous que
« de vous rendre prisonniers de guerre. Voilà le comte d'Orck-
« ney qui vous offre la capitulation. » *Toutes ces vieilles bandes frémirent* ; *Navarre déchira et enterra ses drapeaux* ; mais

enfin il fallut plier sous la nécessité et cette armée se rendit sans combattre. »

Cependant, dans le cours de la bataille, le Régiment avait fait tout ce qui était humainement possible pour éviter un sort aussi cruel (1). Mais la défaite compte, d'ordinaire, parmi ses amertumes, l'oubli des efforts tentés pour la prévenir ; des noms même des officiers tués et blessés à Hochstedt, nous n'avons conservé que celui de M. de Sailly, lieutenant.

Nous savons mieux quels furent ceux des nôtres, tombés au pouvoir de l'ennemi ; donnons-en, au moins, le nombre : trente-deux capitaines, trente-quatre lieutenants, trente-sept sous-lieutenants, mille vingt neuf sergents et soldats.

« Le petit nombre d'hommes qui parvint à s'échapper finit par se rassembler à Nancy. On en forma deux faibles bataillons qui se rendirent, au commencement de 1705 à Dôle, et peu de temps après, à Saverne. Ils y restèrent jusqu'à la formation du camp de Sierk commandé par le maréchal de Villars. Dans diverses expéditions qu'il fit jusqu'au cœur de l'Allemagne avec cette petite armée, le hardi maréchal prit dans divers châteaux sept cents hommes des vieilles troupes de l'Empire qui furent échangées au mois de juillet contre les prisonniers de Navarre. » Les ennemis avaient d'abord fait mine de ne vouloir consentir à cet échange. Mais le maréchal, qui avait reçu ces sept cents hommes à discrétion, menaça d'user des droits de la guerre, si l'on refusait d'accéder à sa proposition. Exemple, à la fois, des mœurs militaires encore cruelles de l'époque, et du prix qu'un capitaine comme Villars attachait à des soldats comme ceux de Navarre.

Moins de deux ans après, le Régiment, reconstitué et comptant à l'armée de Villars, se distingua à l'attaque des retranchements de Drusenheim, et à la prise de l'Ile du Marquisat.

1. « Le roi fit brigadier M. de Pionsac, qui comme lieutenant-colonel, « commandait le Régiment à Hochstedt, et dix-huit mois après, lui « donna le Régiment. » (Général Susane.)

« Cette dernière opération exigeait du secret. Le maréchal envoya d'avance le Régiment à Offendorf, sous prétexte qu'il avait beaucoup souffert par les maladies. La nuit du 19 au 20 juillet, le lieutenant-colonel de **Barberey** (1) s'embarque sur le Rhin à Offendorff avec 300 grenadiers distribués dans huit bateaux, passe sous les retranchements de l'île de Dalmoden, dont il essuie plusieurs décharges, et arrive au Fort-Louis. Là, rallié par 500 grenadiers tirés des autres corps, il descend brusquement dans l'îlot qui est entre le Fort-Louis et le Marquisat et s'y établit. La brigade de Navarre suit de près les grenadiers tirés des autres corps, et après un rude combat, l'île est évacuée par les alliés. Sitôt qu'on s'aperçut de leur retraite, le capitaine des grenadiers de **Valernau** passe le canal à la nage suivi de sa compagnie, et établit un pont sur lequel le reste des troupes franchit le bras du fleuve. »

Villars, écrivant le lendemain à Louis XIV (2), donne le détail suivant qui montre l'émulation dont les vieux corps étaient animés. « Les grenadiers de Champagne, arrivés les derniers, coulaient derrière ceux de Navarre et se jetaient dans l'eau. Votre Majesté apprendra avec plaisir l'émulation de ces deux corps qui sent bien l'esprit de gloire de sa vieille infanterie : **Barberey**, lieutenant-colonel de Navarre, qui commandait le premier détachement de grenadiers, ayant vu Pécomme, lieutenant-colonel de Champagne, qui se cachait pour se jeter le premier à l'eau, s'y est jeté avec tous les grenadiers de Navarre, sans connaître aucun gué. Plusieurs se seraient noyés sans des branches d'arbres, pendant que d'autres ont trouvé un gué où l'on avait pourtant de l'eau jusqu'aux épaules.....

1. Antoine de **Barberey**, capitaine au Régiment, le 17 février 1688, blessé à Neerwinde en 1693, capitaine de grenadiers en 1696, commandant de bataillon en 1700, major et chevalier de Saint-Louis en 1704, lieutenant-colonel par commission du 6 mai 1706; blessé au siège de Landau en 1713; lieutenant du roi en 1714 à Saint-Omer où il est mort en avril 1745.

2. Du Fort-Louis, 21 juillet 1706.

« *Je dois parler particulièrement de* **Barberey** *et des capitaines de grenadiers de Navarre* », disait encore le maréchal à la suite de cette journée si glorieuse pour le Régiment.

En 1707, Navarre marche sous les ordres du même chef, aux lignes de Stolhofen, qui sont forcées le 22 mai.

« En 1708, il va en Flandre et se trouve au combat d'Audenaerde sans y prendre part. Pendant la retraite il est chargé d'escorter l'artillerie. Le 28 juillet, il est détaché pour passer dans l'île de Cadzand. Il y parvient à la faveur de la marée basse, s'empare de deux forts, détruit les lignes hollandaises, enlève 1.200 chevaux et ramène des otages. »

Au mois d'octobre, trois compagnies de grenadiers du Régiment sont au siège de Leffinghem, qui est emporté d'assaut dans le commandement de M. de **Valernau**. Le capitaine de **Salles** y est mortellement blessé.

En 1709, le 11 septembre, dans la sanglante journée de Malplaquet, la brigade de Navarre occupait la droite de la seconde ligne d'infanterie et, avec celle de Royal, elle rétablit deux fois le combat après la défaite des Gardes Françaises.

Ces deux braves brigades détruisirent presque complètement le régiment des gardes anglaises, pénétrèrent jusqu'à une batterie de douze pièces qu'elles ne purent enlever faute de chevaux, et prirent onze drapeaux. « Navarre à lui seul battit successivement onze bataillons des alliés, leur prit neuf drapeaux et arracha de leurs mains quatre drapeaux du régiment de La Marck. » Mais, pendant ce temps, la gauche pliait et il fallait battre en retraite. Navarre fit l'arrière-garde sans être inquiété. Il ne perdit à cette bataille que deux officiers, les lieutenants **Gurin** et **Bergerac**; mais il y eut un grand nombre d'officiers blessés, parmi lesquels étaient M. de **Neuflise** (1), major, **Darnac**, aide-major, MM. de

1. M. de **Neuflise**, venu du régiment d'Auvergne, comme capitaine en 1692, capitaine de grenadiers en 1704, major en 1708, chevalier de Saint-Louis après Malplaquet, lieutenant-colonel en 1714, mort en 1716.

Ruits, **Loubois** (1), **Preissac**, **Sentout**, **Charmont**, **Dupont**, **Saint-Martin**, et le chevalier de **Loubois**,

« On ne saurait donner trop de louanges à M. de **Gassion**, colonel de Navarre », disait M. de Montesquiou dans son rapport.

N'oublions pas non plus de citer la singulière harangue qu'un commandant de bataillon tint à ses soldats avant la charge : « Allons, mes amis, marchons à ces gens-là et recommandons-nous de bon cœur à *Notre-Dame de Frappe-Fort*, *c'est la patronne du Régiment*. Elle fait les plus grands miracles. Ayez-y confiance, elle ne saurait nous manquer. Combien de fois ne l'avez-vous pas éprouvé ? »

L'on se souvient que nous avons fait remonter le culte de cette sainte quelque peu..... laïque aux origines du Régiment.

Tant d'héroïsme méritait mieux qu'une défaite, fût-elle la plus honorable du monde. Trois ans après Malplaquet, Navarre prit une part brillante à l'attaque des retranchements de Denain.

« Il s'empara de neuf pièces de canon et emporta, l'épée à la main, la redoute qui restait à l'ennemi en deçà de l'Escaut. Quand le prince Eugène arriva sur le champ de bataille, il fit attaquer cette redoute sans considérer qui la défendait. Il y perdit quatre bataillons. Le lieutenant **La Forest** fut tué dans ce glorieux combat. M. de **Crouzet** y fut blessé.

« Cette même année, au siège du Quesnoy, MM. de **Brouets** et **Lafond**, lieutenants, furent blessés.

« En 1713, il n'y avait plus rien à faire du côté des Pays-Bas, les traités d'Uthrecht étant signés. Navarre passa à l'armée d'Allemagne, et le 25 juin il ouvrit la tranchée devant Landau. Le 2 juillet il repoussa vigoureusement une sortie de 200 grenadiers et 400 cavaliers, soutenu par cinq bataillons aux

1. M. de **Loubois** (neveu de M. Desbordes lieutenant-général), sous-lieutenant en 1690, lieutenant en 1691, capitaine de grenadiers en 1713, plus tard commandant de bataillon, puis lieutenant-colonel de 1729 à 1735, année de sa retraite. Chevalier de Saint-Louis, en 1712.

ordres du prince de Wurtemberg, et la refoula jusqu'aux palissades de la ville; « mais le feu terrible qui partit à ce moment des remparts tua les capitaines de **Preissac**, **Germanaud**, **Rochepot** et **Ladue**, ainsi que les lieutenants **Poitiers**, **Branetant**, **Saint-Cosme** et **Machinot**. » Le lieutenant-colonel de **Barberey**, MM. **Loubois**, de la **Barthe**, de **Laffitte** et de **Sailly**, capitaines; **Léautaut**, les deux frères de **Meaubecq**, de **Touverac**, lieutenants, étaient blessés. Enfin 300 soldats étaient hors de combat.

« Le 17 juillet le commandant de bataillon du **Mestrail** (1) fut dangereusement blessé dans les tranchées.

« Le 1er août, les grenadiers emportèrent les trois lunettes du front d'attaque. Landau capitula le 22 et Navarre en prit possession: c'était la seconde fois en dix ans. »

Après les traités de Rastadt et de Bade, qui mettaient fin à ces quatorze années de guerre, « le Régiment fut envoyé à Toul où ses cadres épuisés furent remplis par l'incorporation de cinq corps réformés cette année. C'étaient les régiments de Thiérache, de Villemort, de Maisonthiers, de Hoccard et de Gassion. Ce dernier régiment appartenait au comte de **Gassion**, colonel de Navarre depuis 1709 » (1).

1. **Du Mestrail**, sous-lieutenant dans Navarre en 1688, lieutenant en 1689, capitaine en 1692, capitaine de grenadiers en 1709, commandant de bataillon en 1713, major en 1714, lieutenant-colonel en 1716, brigadier le 1er février 1719, a obtenu la lieutenance du roi de Besançon où il est mort en 1732; remplacé par M. de la Tilleuse (1729).

1. Les citations de ce chapitre sont empruntées au général Susane (ouvrage cité, pages 328 à 333) et au comte de Roussel (pages 142 à 246 de son histoire du Régiment de Navarre).

Nous devrions terminer à la mort de Louis XIV (1715) ce chapitre rendu si long par les soixante-douze années de règne de ce souverain et surtout par les brillants services de nos devanciers militaires. Un mot cependant encore, non pas pour rappeler ces immortelles victoires de Lens, Turckeim, Fleurus, Steinkerque, Neerwinden, mais pour prononcer une fois de plus le funeste nom d'Hochstedt.

Aussi bien, si les aînés d'entre nous ont connu les joies du triomphe, les plus jeunes ont vu leurs débuts dans la vie assombrie par la défaite, l'invasion et la mutilation de la patrie française.

Pour tous d'ailleurs, ces *vieilles bandes frémissant*; ces braves *déchirant et enterrant leurs drapeaux*, ce n'est pas de l'histoire vieille de deux siècles, c'est le navrant récit de ce qu'a vu, vécu, souffert, il y a vingt années à peine, le Régiment dans les rangs duquel nous avons l'honneur de servir.

Ne l'oublions pas cependant; cinq ans après Hochstedt, Navarre combattait à Malplaquet; il ne remportait pas encore la victoire, mais il la rendait aux ennemis si précaire et si sanglante que les vaincus tiraient de cette journée presque autant de profit et plus d'honneur peut-être que les vainqueurs.

Trois ans plus tard, **Villars** et ses vieux régiments reformés, le grand Roi et la généreuse nation qui lui prodiguait son sang, obtenaient mieux que Malplaquet : Denain, une victoire qui jetait sur ces sombres années le reflet d'une gloire bien pure et sauvait le royaume de l'invasion et du démembrement.

L'histoire est, dit-on, l'éternel recommencement des mêmes vicissitudes.

Pourquoi donc le passé ancien dans lequel nous venons de vivre avec Navarre, aurait-il seul le privilège des heureux retours de fortune ? Pourquoi le triste passé d'hier ne laisserait-il pas subsister dans nos âmes, avec le sentiment de nos devoirs, de fortifiantes pensées de consolation et d'espérance?

CHAPITRE V

LE RÉGIMENT DE NAVARRE SOUS LOUIS XV

(1715-1774)

I. — Expédition d'Espagne. — 1715 à 1732.
Quadruple alliance. Expédition d'Espagne (1719).

II. — Guerre de la succession de Pologne. — 1733 à 1740.
Ettlingen (1734). Klausen (1735). Traité de Vienne (1735).

III. — Guerre de la succession d'Autriche. — 1741 à 1755.
Sahay. Défense de Prague. Retraite d'Egra (1742). Dettingen (1743). Siège de Fribourg (1744). Rocoux (1746). Lawfeld (1747). Traité d'Aix-la-Chapelle (1748).

IV. — Guerre de Sept ans. — 1756 à 1774.
Hastembeck (1757). Crefeld, Luynen (1758). Minden (1759). Corbach (1760). Défense de Cassel (1761). Traité de Paris (1763). Mort de Louis XV (1774).

I. — Expédition d'Espagne. — 1715 à 1732.

Quadruple alliance. Expédition d'Espagne (1719).

En 1719, lors de la malheureuse guerre de la quadruple alliance, Navarre se rendit à l'armée d'Espagne où il couvrit les sièges de Fontarabie et de Saint-Sébastien. Il servit ensuite à la prise du château d'Urgell où le lieutenant **La Rontelle** fut tué.

Après cette campagne dans laquelle le Régiment dut verser à regret, pour combattre le petit-fils de Louis XIV, un peu de ce sang qu'il avait prodigué pour l'asseoir sur le trône d'Espagne, « Navarre fut cantonné dans le Rouergne et le Gévaudan où il était pendant la peste de Marseille. Il se rendit de là dans la Franche-Comté puis en Alsace, enfin à Metz. Il travailla aux fortifications de Metz et de Thionville (1).

« Dans la première de ces places, c'est lui qui a occupé le premier la caserne de Coislin, la plus ancienne de la ville. »

Puisse le 5e, héritier de Navarre, garder ce souvenir et entrer lui aussi, le premier, mais par la brèche, dans Metz reconquise !

II. — **Guerre de la succession de Pologne.** — 1733 à 1740.

Ettlingen (1734). Klausen (1735). Traité de Vienne (1735).

La guerre se ralluma en 1733. Elle eut pour cause le règlement de la succession de Pologne. Louis XV mit sur pied deux armées, une en Italie, et l'autre sur le Rhin ; cette dernière dans laquelle servait le Régiment devait être commandée par le maréchal de **Berwick** qui l'assembla dans Strasbourg au mois de septembre.

« Le Régiment ouvrit le 19 octobre la tranchée devant Kehl et fut ensuite envoyé en quartiers d'hiver à Montpellier et dans les Cévennes.

« Il revint au printemps sur le Rhin et était, le 4 mai 1734, à l'attaque des lignes d'Ettlingen. Il fit ensuite le siège de Philisbourg où il n'eut qu'un capitaine de grenadiers blessé, M. de **Cambron** (2).

1. « **Cormontaingne** qui dirigea une partie de ces travaux était, nous dit Susane, lieutenant dans Navarre en 1728. Un très grand nombre d'ingénieurs ont compté dans Navarre comme officiers à la suite. »

2. Pierre Picquet Dourier de **Cambron**, sous-lieutenant en 1704, lieutenant en 1706, capitaine en 1711, chevalier de Saint-Louis en 1731, capitaine de grenadiers en 1733, major en 1735, lieutenant-colonel le

En 1735, il combat le 19 octobre à Klausen ; le capitaine de grenadiers de **Corberon** et son lieutenant **Clavery** se font tuer à l'attaque du pont du village de Rusenich sur la Salm. »

Le traité de Vienne (1735) termina cette guerre. Donnant la France pour héritière au roi Stanislas, il faisait virtuellement française la vaillante province de Lorraine.

Navarre, rentré en France en 1736, occupa pendant les cinq années suivantes diverses garnisons de l'Est et enfin Sarrelouis, où le trouva, en 1741, le commencement de la guerre de la succession d'Autriche.

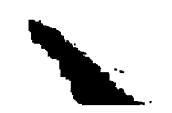
III. — Guerre de la succession d'Autriche. — 1741 à 1755.

Sahay, Défense de Prague; retraite d'Egra (1742). Dettingen (1743). Siège de Fribourg (1744). Rocoux (1746). Lawfeld (1747). Traité d'Aix-la-Chapelle (1748).

Dès le début de la guerre que nous entreprîmes pour ravir la couronne impériale à Marie-Thérèse et surtout pour faire le jeu de Frédéric et de cette Prusse qui devait être plus tard notre pire ennemie, Navarre fut envoyé en Bavière.

« Il avait alors quatre bataillons et formait la tête de la première division de l'armée. Il s'avança jusqu'à Saint-Polten à trois lieues de Vienne. Surpris quelques jours après par un parti de 800 hussards, au moment où les soldats étaient occupés à rentrer dans le camp de la paille et du bois, il fut en un clin d'œil sous les armes et repoussa les Autrichiens. Dans cette échauffourée, le caporal **Beaulieu** *tua un hussard qui mettait la main sur son drapeau*; ce brave homme fut tué aussitôt d'un coup de pistolet par un officier de hussards. »

14 juillet 1744; blessé à Rocoux (1746); brigadier le 20 mars 1747; il quitta le Régiment le 11 avril 1755, après y avoir servi plus de cinquante ans. Les lieutenants-colonels qui l'ont précédé ont été MM. de Brécourt (1735-1743), le chevalier de Viela (1743), de Chateauroux (1744). Le successeur de M. de Cambron fut M. de Raincé (1755-1759).



Navarre ne participa point à la prise de Prague, mais fut mis en garnison dans cette place.

Au mois d'avril 1742, il envoya divers détachements au siège d'Egra où il eut M. de **Noüe**, capitaine de grenadiers, blessé.

« Le 25 mai, la brigade de Navarre se couvrit de gloire au combat de Sahay. Elle avait la tête de la colonne qui devait attaquer le village. Trompée par des paysans qui affirmaient qu'il n'y avait personne dans Sahay, tandis qu'il y avait 500 pandours cachés dans les maisons, elle pénètre dans la grande rue. A peine engagée, elle est assaillie par une grêle de balles. Les soldats indignés de la tromperie des paysans mettent le feu au village et les pandours sont tous brûlés, à l'exception de dix-sept. Navarre perdit là 100 hommes et parmi eux les capitaines d'**Aigrefeuille** et de **Mélac** et le sous-lieutenant de **Cassin**. On comptait parmi les blessés MM. de **Verna** et **Prevasi**, capitaines, de **Boutilliers** et de **Marancy**, lieutenants, et M. de **Bérat**, sous-lieutenant, qui eut un bras emporté. »

Après la défection du roi de Prusse, Navarre, réduit à 158 hommes valides, fut du nombre des troupes renfermées dans Prague, et eut, dans le fameux siège que soutint la ville, l'occasion de donner de nombreuses marques de sa valeur.

Dans la sortie du 19 août, la brigade de Navarre, précédée de quelques compagnies de grenadiers, s'empara de deux pièces de canon, qu'elle ramena à bras dans la ville, en encloua plusieurs et mit 16 mortiers hors d'état de servir; 800 hommes de milice dont on avait renforcé les rangs très affaiblis du Régiment, prirent à ce glorieux épisode une part assez restreinte et quelque peu involontaire; comme ils bronchaient, les vieux soldats les ramenèrent à l'ennemi, persuadant les meilleurs par leur exemple et fusillant les moins bons.

Le 22, dans une autre sortie, cette vaillante brigade formant l'attaque du centre, chargea à la baïonnette deux régiments

de dragons autrichiens qui combattaient à pied et les écrasa. Cette sortie à elle seule coûta au Régiment : 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 sergent et 2 soldats tués ; 3 capitaines, 5 lieutenants, 3 sergents et 28 soldats blessés.

Quelques jours après, le sous-lieutenant de **la Tour** avec vingt grenadiers soutenus par le reste de la compagnie, aux ordres de M. de **Noüe**, capitaine, attaque la redoute appelée le Pot aux Moineaux, bien souvent prise et reprise par les deux partis. La **Tour** en délogea l'ennemi et celui-ci ne fit plus de tentative pour y rentrer.

En résumé, le siège coûta au Régiment les capitaines d'**Aurélis**, la **Girardière**, d'**Espalongue**, **Falèche** et du **Sauzay** ; les lieutenants de **Brie**, de **Vauguar**, la **Passe** et **Mittenach** ; MM. de **Boisrémond**, **Icard**, de **Noüe**, de **Coucy**, du **Chasa** et de **Nisas**, capitaines; de **Musy**, d'**Argence**, d'**Hirac**, **Drots**, **Forteuil**, **Batsalle**, de la **Roussière**, **Marancy**, **Boistillier**, **Birague** et **Mauléon**, lieutenants, y furent blessés.

Navarre sortit de Prague, le 22 septembre, et partagea ensuite « les fatigues de la pénible retraite du maréchal de Bellisle. Arrivé à Egra le 25 décembre, il en partit le 2 janvier 1743 et alla prendre ses quartiers dans le haut Palatinat de Bavière. Il entra dans Strasbourg au mois de mars. » Détail tristement éloquent, de 3.600 hommes que le corps comptait au début de la campagne, il était réduit à 1.100 presque tous miliciens. Le roi lui accorda de nouvelles milices pour se compléter et au mois de mai, il rallia l'armée du maréchal de Noailles.

Le 27 juin 1743, il se trouva au combat de Dettingen, où des fautes de détail nous firent manquer une magnifique victoire. « Navarre occupait la gauche de la première ligne d'infanterie. Il passa un marais qu'il avait sur son front et entra dans un bois où l'ennemi appuyait sa droite. Il s'avançait pour le charger quand il reçut l'ordre de s'arrêter. Exposé là, pendant plus de deux heures, au feu meurtrier de huit

pièces chargées à cartouches, il tint ferme jusqu'à la retraite générale ». Cette journée lui coûta 200 hommes et les capitaines du **Chaffaut** et **Boétier**. Le capitaine **Noguès-Dassat** (1) qui devint lieutenant-colonel en 1762, y reçut un coup de biscaïen au côté gauche. Du nombre des blessés étaient encore MM. de **Prevasi**, d'**Argence**, **Panay** et **Jasses** capitaines, de **Boismayard**, d'**Escazefort**, **Forteuil**, **Beaucaresse**, **Vaublanc**, d'**Archambaud** et **Berat**, lieutenants.

« En mars 1744, il entre dans Dunkerque pour y remplacer les troupes qui venaient de s'embarquer pour une expédition en Ecosse. Mais cette expédition ayant manqué, il quitte Dunkerque pour se rendre au siège de Furnes, où il ouvre la tranchée le 7 juillet. Il accompagne ensuite Louis XV dans sa marche sur le Rhin et contribue à la défaite de l'ennemi à Augenheim, le 23 août, et à Suffelsheim, le lendemain. »

Les grenadiers et des détachements du Régiment aux ordres du comte de **Mortemart**, son colonel, prirent part à la poursuite qui suivit cette affaire.

La même année, au siège de Fribourg, le corps perdit les capitaines **Brux** et de **Fougerolles** et les sous-lieutenants **Darberat** et **Randon** ; MM. de **Bichot**, de **Brunel**, **Chermont**, **Dieusse**, de **Bonsol Lefort**, **Dufresne** et **Cassabé** capitaines, de la **Tour**, de **Boismayard**, **Descouteaux** et **Faure**, lieutenants, y furent blessés.

En 1745, Navarre, après avoir occupé quelque temps Weilbourg, joignit l'armée du prince de Conti où, dans une rencontre qui eut lieu le 18 juillet, le Régiment perdit M. de **Brunel**, capitaine, et cinquante hommes détachés dans un village. Le lendemain M. d'**Inguimbert**, qui remplaça M. de **Brunel**, se distingua beaucoup en faisant l'arrière-garde d'un dé-

1. M. de **Noguès-Dassat**, lieutenant en 1733, capitaine en 1743, blessé à Rocoux en 1746, chevalier de Saint-Louis en 1748, capitaine de grenadiers en 1758, commandant de bataillon en 1759, blessé à la défense de Cassel en 1761. Lieutenant-colonel en 1764; il avait eu comme prédécesseurs MM. de Raincé (1755-1759) et de Saint-Victor (1759-1762).

tachement fort compromis et traversa, sans se laisser entamer, plus d'une lieue de plaine, quoique continuellement harcelé par un corps de troupes légères, fort supérieur en nombre. Le Régiment compta parmi les blessés de cette seconde journée MM. **Dassat**, capitaine, de **Boismayard**, lieutenant, et de **Villeneuve**, volontaire. Ce dernier faisait dans cette journée les fonctions d'aide de camp du colonel de Navarre.

« L'année suivante, la guerre continuant d'être poussée avec activité en Flandre, Navarre fut détaché avec d'autres corps de l'armée du Rhin, sous les ordres du comte d'Estrées, et se rendit au mois de mai à Maubeuge. Ce corps était destiné à inquiéter Mons, Namur et Charleroi, places qu'il assiégea plus tard. Quelques soldats de Navarre furent cause de la capitulation de Charleroy. Le 2 août, des travailleurs ne voyant personne sur le chemin couvert, se glissent dans le fossé, trouvent une poterne ouverte et pénètrent dans la ville, n'ayant d'autres armes que des pelles et des pioches. Le gouverneur, averti que des Français sont dans la place, perd la tête et demande à capituler. Le roi nomma brigadier le marquis de **Stainville**, colonel de Navarre, qui lui apporta cette bonne nouvelle. » On sait que le marquis de **Stainville** devint plus tard, sous le nom de duc de **Choiseul**, premier ministre de Louis XV, et fut l'auteur du pacte de famille (1).

Le Régiment acheva la campagne sous Maurice de Saxe et se trouva le 11 octobre à la bataille de Rocoux. Il faisait partie de la division du marquis d'Hérouville qui attaqua l'angle gauche du village de Rocoux et la droite de celui de Varoux, pour passer entrer les deux. »

Navarre placé en tête de la colonne du centre, n'aurait remporté que des succès, s'il n'eût reçu, mal à propos, l'ordre de s'arrêter à demi-portée de l'ennemi, pour attendre le résultat de l'attaque de la colonne de gauche. Exposé à un feu terrible

1. Voir à l'appendice I les états de service de cet illustre chef du Régiment et à l'appendice VIII la notice biographique qui lui est consacrée.

d'artillerie et de mousqueterie il perdit beaucoup de monde. Enfin, s'étant rendu maître des haies du village de Varoux, il chassa l'ennemi de verger en verger jusqu'aux dernières maisons. Navarre eut dans cette bataille 300 hommes mis hors de combat. Parmi les morts on comptait les capitaines de **Belloy**, de **Mauny**, de **Panay**, de **Rassay**, **Bonafous** et **Malpoix** et le lieutenant **Godechard** ; le lieutenant-colonel, M. de **Cambron** était blessé ; le capitaine **Noguès** eut un coup de feu au genou droit ; le lieutenant **Monval** (1), plus tard lieutenant-colonel du Régiment, reçut une balle à la cuisse. MM. de **Coucy**, **d'Aubigny**, **Parnay**, **Caucabannes**, le chevalier de **Saint-Ange**, capitaines ; de **Philippe**, **Potrincourt**, **Roisrand**, **Désecures** et **Hurtot**, lieutenants, étaient également atteints.

Quelque temps après, le Régiment fut envoyé à Nancy où il forma un 5e bataillon.

L'année suivante, il assista, sans pouvoir beaucoup se signaler, à la bataille de Lawfeld où il était en réserve sur les hauteurs de Heéderen.

« En 1748, il est au siège de Maëstricht et fait partie du corps d'armée du maréchal de Lowendhal, qui attaque cette place par la rive gauche de la Meuse. Il essuie une vigoureuse sortie. L'ennemi avait déjà pénétré jusqu'aux batteries et y enclouait le canon, quand le capitaine d'**Herville**, rassemblant quelques hommes, l'arrête et donne le temps au Régiment d'arriver.

« Ce brave officier, ainsi que MM. de **Marancy** et de **Philippe**, furent blessés en cette circonstance. »

Cependant le traité d'Aix-la-Chapelle (1748), terminait cette guerre. On sait que Louis XV s'y comporta non en marchand mais en roi. C'étaient sans doute de nobles et généreuses

1. M. de **Monval**, volontaire en 1743, lieutenant en second après Dettingen, lieutenant en 1744, capitaine en 1746, aide-major la même année; chevalier de Saint-Louis en 1758 ; distingué à Göttingen et à Cassel (1761), major en 1763, lieutenant-colonel en 1769.

paroles; noble et généreux aussi, le sang de ceux qui étaient tombés sur le champ de bataille, avec l'espoir, pour récompense, de laisser le roi plus puissant, la patrie plus grande et plus forte (1). Quoi qu'il en soit, les années que nous venons de traverser sont encore des temps de bonheur et de gloire. Un avenir bien prochain nous réserve de moins beaux jours.

IV. — Guerre de Sept ans. — 1756 à 1774.

Hastembeck (1757). Crefeld, Luvnen (1758). Minden (1759). Corbach (1760). Défense de Cassel (1761). Traité de Paris (1763). Mort de Louis XV (1774).

« Au printemps de 1756, Navarre part pour la Bretagne menacée d'une descente des Anglais et fait partie des corps aux ordres du duc d'Aiguillon, qui campe près de Saint-Malo. Le lieutenant des grenadiers **Saint-Étienne**, caché avec vingt-quatre volontaires dans une barque que conduisait un pêcheur de Cancale, se laisse approcher par un cutter anglais qui depuis longtemps troublait la pêche. L'on hêle la barque qui laisse arriver, mais au moment où les deux bâtiments sont bord à bord, les volontaires de Navarre s'élancent sur le pont du cutter et s'en rendent maîtres. » M. de **Saint-Étienne** n'avait pas perdu un seul homme.

Le Régiment se rendit l'année suivante à l'armée du maréchal d'Estrées. A la bataille d'Hastembeck, le 26 juillet, la brigade de Navarre était sous les ordres de Chevert, lieutenant-général, et fut chargée de tourner la gauche de l'ennemi sur la montagne de Nimérim. Les grenadiers s'y distinguèrent beaucoup. Le colonel comte de **Châtelet-Lomond** (2) fut blessé dans le commencement de l'action d'un coup de feu dans le bas-ventre. M. de **Raincé**, lieutenant-colonel, le remplaça et

1. Le bon sens populaire ne s'y trompa point. C'est de ce temps que date l'expression « travailler pour le roi de Prusse ».

2. C'est celui qui fut depuis le dernier colonel des Gardes Françaises.

commanda la brigade pendant toute l'action. Les capitaines d'**Abancourt** et de **Vie** furent tués ainsi que le lieutenant de **Forteuil**; les capitaines de **Bonne**, d'**Orthez**, du **Boétier** et **Cassabé**; M. de **Saint-Segrau**, volontaire, et M. de **Marsias**, lieutenants, furent blessés. Le Régiment perdit en en outre quatre-vingts soldats presque tous grenadiers, M. de **Caupenne** se distingua dans cette affaire.

Après cette campagne, la violation par les ennemis de la capitulation de Closterseven ayant nécessité pour le Régiment des marches très pénibles dans la saison la plus rigoureuse, le comte du **Châtelet** voulut, malgré sa blessure, partager les souffrances de ses officiers et de ses soldats qu'il ne quitta qu'après avoir assuré leurs quartiers d'hiver.

Navarre se trouva à la bataille de Créfeld sans y prendre beaucoup de part. Il y perdit cependant le lieutenant la **Jeannie**. MM. de **Neuville** et **Allouri** furent blessés dangereusement.

« Le Régiment se distingua quelques jours après à l'affaire de Luynen et, au mois de septembre, les grenadiers firent des prodiges de valeur au combat livré près de l'abbaye de Borch. » Les capitaines **Saint-Privé** et **d'Aubœuf** y furent blessés mortellement. Le comte de **Blot** reçut une blessure moins grave. Enfin M. **Dassat** s'y distingua.

« En 1759, Navarre est à la bataille de Minden. Après une attaque infructueuse sur le village d'Hyle, il fut obligé de battre en retraite à travers les montagnes. Cette marche fut très pénible, mais les grenadiers et piquets de Navarre aux ordres de M. de **Saint-Victor** (1) surmontèrent tous les obstacles et permirent au Régiment de rejoindre l'armée sans grandes pertes, encore qu'ils eussent eu affaire à un corps de 2.000 hommes, commandés par le duc de Brunswick.

1. M. de **Lor de Saint-Victor**, lieutenant en 1713, au Régiment en 1727, capitaine en 1733, chevalier de Saint-Louis en 1746, capitaine de grenadiers en 1748, major en 1750, lieutenant-colonel en 1739, brigadier le 10 février 1761 ; lieutenant du roi à Strasbourg en 1762.



Dans la suite de cette retraite, un sergent nommé **Lebrun** sauva les comptes et les registres de l'état-major par sa bravoure et son sang-froid. Il fut fait officier et, quittant son surnom, servit sous le nom de **Montpertz**.

Le Régiment était le 17 juillet 1760 à l'affaire de Corbach. « Chargé par le maréchal de Broglie d'attaquer les hauteurs où le prince héréditaire de Hesse appuyait sa gauche et qui étaient défendues par seize pièces de canon, il s'en approche à la faveur des bois. Il est accueilli par une décharge à mitraille et forcé de reculer. Alors les grenadiers et chasseurs réunis sous le commandement de M. de **Saint-Victor** débouchent avec vivacité, ne donnent pas le temps aux canonniers de mettre le feu à leurs pièces, s'en emparent et les forcent à prendre la fuite. M. de **Kergru** cadet, âgé de seize ans, s'élança le premier et tua d'un coup de baïonnette un canonnier qui allait faire feu. »

Le 21 août, Navarre combat encore à Warbourg, Les volontaires se distinguèrent aussi dans les plusieurs occasions sous la conduite de MM. de **Brécourt** et de **Sion**. Ce dernier fut tué.

Au mois de janvier 1761, d'heureux coups de main nous rendirent maîtres de Duderstadt.

Le lendemain de la prise de cette ville, l'ennemi qui avait reçu des renforts vint nous attaquer. On fit sortir trois compagnies de chasseurs aux ordres de MM. de **Bonne**, de **Dieusse** et de **Dreuille**. Elles chargèrent baïonnette au canon, et repoussèrent trois attaques successives. L'une de ces compagnies épuisa toutes ses munitions et perdit une dizaine d'hommes.

Nos chasseurs se retirèrent et rallièrent deux de nos compagnies de grenadiers. Les cinq compagnies réunies durent enfin se replier, mais grâce au dévouement de M. **Alloury**, lieutenant, qui reçut ce jour-là plusieurs blessures, nos compagnies détachées purent rentrer dans Cassel.

Cette place fut investie le 15 février par un corps de

20.000 hommes aux ordres du comte de la Lippe. Le lieutenant-général comte de Broglie dirigeait la défense qui fit beaucoup d'honneur aux troupes qui en furent chargées. « Il faudrait un ouvrage particulier, dit le comte de Roussel, pour rendre compte des belles actions qui s'y sont passées. »

Citons d'abord le capitaine aide-major **Philippe**, du Régiment, qui, s'étant logé dès le premier jour, dans une petite maison située dans une demi-lune, et ayant vu son asile démoli par les bombes, se réfugia dans un autre abri, si peu sûr, qu'il y reçut plusieurs éclats de bombe dans ses habits.

Dans la nuit du 6 au 7 mars, on fit une sortie. Les 1er et 3e bataillons de Navarre étaient en tête de la colonne de gauche, ils chassèrent l'assiégeant de deux parallèles, prirent ou enclouèrent deux batteries. Le lieutenant-colonel **Dassat** osa même pénétrer jusqu'au dépôt de l'artillerie ennemie ; il le bouleversa, mais pour prix de son extrême témérité, y reçut deux blessures. MM. de **Chermont** et de **Suzange**, capitaines, furent également blessés. Le chevalier de **Buffon**, aide-major au Régiment et frère du célèbre naturaliste, y eut un cheval tué sous lui. Enfin, outre les officiers dont nous venons de citer les noms, MM. de **Marancy** et **Bonne**, capitaines, se distinguèrent dans cette journée.

Le 22, dans une nouvelle sortie, M. de **Verthamont**, capitaine de grenadiers, fut tué. Son lieutenant, M. **Alloury**, déjà blessé à Crefeld reçut plusieurs blessures et fit paraître au milieu du feu le plus vif une fermeté peu commune ; M. de **Clérac**, volontaire, fut encore blessé dans cette affaire qui coûta très cher au Régiment.

On peut compter encore au nombre des belles actions qui honorent le corps, la défense de la redoute de Warbourg ou fut tué le capitaine de la **Touche** ; enfin MM. de **Dreuille**, **Desmarais**, de **Bataille**, de **Chément**, capitaines, et M. de **Neuville**, lieutenants, sont à ajouter à la liste de ceux qui soutinrent dans ce siège fameux, la vieille réputation de Navarre.

N'oublions pas non plus de mentionner parmi les blessés

de ce siège un simple soldat, Jean **Juigné** (1), qui devint plus tard capitaine à la 33e de ligne, et accomplit près de quarante années de services effectifs.

L'ennemi fut obligé de lever le siège de Cassel et fut harcelé dans sa retraite par cette énergique garnison.

« Navarre se rendit alors à Aschaffembourg, et il rallia en juillet l'armée de maréchal de Broglie. Il ne prit aucune part aux affaires de Willingshausen; mais le 3 septembre, il contribua à la prise du château de Sabbaborg. Après un grand nombre d'expéditions partielles auxquelles il fut mêlé, et où se distinguèrent M. le chevalier de **Dreuille** capitaine, M. de la **Sobole** aide-major et M. de **Monval** qui servait comme volontaire, le Régiment eut ses quartiers à Rothembourg et Hombourg.

« Il fit la campagne de 1762 sous les maréchaux d'Estrées et de Soubise. Le jour de l'affaire de Grebenstein, il était placé à Immenhausen pour faciliter la retraite. Le capitaine **Martincourt** y fut blessé. Peu de temps après, Navarre fut chargé de faire entrer un convoi dans Ziegenheim. Il fallait se porter à neuf lieues sur les derrière de l'ennemi. Il réussit dans l'objet principal de sa mission ; mais attaqué au retour, il ne parvint que par les plus habiles manœuvres à échapper à toute une armée acharnée à sa poursuite. Après la prise du château d'Amenebourg, il fut encore détaché aux sources de la Lahn où il finit la campagne et la guerre. Le lieutenant de **Morlaincourt** fut le seul officier tué en 1762.

« Navarre rentra en France au mois de décembre et fut envoyé à Verdun. »

Cependant, les traités de Paris et d'Hubertsbourg mirent fin à cette guerre désastreuse, honteuse même, a-t-on coutume d'ajouter; il ne semble pourtant pas qu'il y ait eu dans la conduite du Régiment à cette époque rien d'indigne de sa

1. **Juigné** (Jean) était entré au régiment comme soldat, le 1er avril 1760; il démissionna comme capitaine le 1er prairial an V. (Matricule des officiers de la 33e demi brigade de ligne.)

gloire ; elle s'est accrue, au contraire, de nombreux traits de vaillance, aussi honorables pour Navarre que mainte victoire du grand siècle. C'est pour nous un devoir de le constater.

Maintenant les antiques vertus revivaient-elles ailleurs que sur le champ de bataille? les mœurs et la discipline du corps avaient-elles échappé entièrement au laisser-aller caractéristique des époques de décadence? Il est permis d'en douter, quand on a lu l'extrait suivant des mémoires de Thiébaut, publiés par son fils, le lieutenant-général de ce nom. Cet extrait débute par d'assez curieux détails sur l'esprit des officiers à cette époque, puis se termine par une tragique anecdote.

« M. le duc de **Choiseul** voulant rétablir après la guerre de Sept ans la discipline dans les armées, résolut de mettre, surtout à la tête des anciens régiments (1), des hommes d'un caractère ferme et propres d'ailleurs à en imposer. Ce fut dans cette vue qu'il fit donner en 1763 (2) à M. de **Souastre**, depuis duc de **Guines**, le Régiment de Navarre.

« Quelques officiers du Régiment furent prévenus par les amis qu'ils avaient à la cour qu'il allait leur arriver un jeune colonel qui les mettrait tous à la raison.

« Les lettres furent communiquées et l'on se décida à embarrasser le zèle de M. de **Souastre**.

« Mais dès son arrivée, sa fermeté, sa prudence, une détermination bien caractérisée, commencèrent à en imposer; ce premier effet produit, il fit mander tous les officiers chez lui; lorsqu'ils y furent rassemblés, il fit lire par son secrétaire les ordres écrits qu'il avait reçus du roi, qui l'autorisaient à renvoyer du corps douze officiers et plus, s'il le fallait.

1. Et particulièrement du Régiment de Navarre qu'il avait eu personnellement sous ses ordres.

2. Tous les autres documents que nous possédons sur cette période nous donnent comme date de la prise de commandement de M. de **Souastre** l'année 1762; il nous semble donc probable que les faits dont on va lire le récit se sont passés peu après la levée du siège de Cassel. M. de **Souastre** n'avait d'ailleurs, en 1762, que vingt-cinq ans.

Les Français étaient, disait-on alors, un peuple léger, incapable d'un effort sérieux et suivi; leurs troupes, des bandes indisciplinées, inconsistantes, déchues de leur antique valeur. peu redoutables et peu redoutées.

Et cependant, moins de trente ans après la fin de la dernière guerre de Louis XV, cette France si frivole étonnait le monde par le plus prodigieux effort qu'un peuple ait jamais soutenu ; cette armée si mal renommée parcourait d'une extrémité à l'autre l'Europe confondue et subjuguée.

C'est que les soldats avaient trouvé des chefs dignes de leur vaillance, la grande nation une cause noble et généreuse comme elle-même.

CHAPITRE VI

LE RÉGIMENT DE NAVARRE SOUS LOUIS XVI

(1774-1791)

I. — Le Régiment de Navarre sous Louis XVI (1774-1791)
Ordonnances de 1775, 1776 et 1777. Dédoublement du Régiment.
Les débuts de la Révolution française (1789-1791).

I. — Le Régiment de Navarre sous Louis XVI

(1774 à 1791)

Ordonnances de 1775-1776 et 1777. Dédoublement du Régiment.
Les débuts de la Révolution française (1789-1791).

« Navarre, qui était à Metz depuis le 16 octobre 1772, y demeura, comme nous l'avons vu, jusqu'en octobre 1774. Il se rendit alors à Douai. Le 4e bataillon s'embarqua l'année suivante pour la Guadeloupe, où il arriva le 23 novembre. »

En exécution des ordonnances du 26 avril 1775 et du 25 mars 1776, Navarre fut partagé en deux régiments. Les 1er et 3e bataillon continuèrent le vieux Navarre, les 2e et 4e formèrent le régiment d'Armagnac qui conserva les drapeaux feuille-morte de Navarre mais sans les armoiries.

« Navarre, dont l'uniforme avait consisté jusque-là dans un habillement complètement blanc, avec les boutons et le

galon du chapeau en or, les poches en travers et carrées, avec sept boutons sur les poches et cinq sur les parements, prit le collet, les revers et les parements bleu céleste avec les boutons d'or et le casque en cuir bouilli. Armagnac ne différa de lui que par le collet aurore et les boutons blancs. »

Il n'est pas sans intérêt de dire, sinon longuement, ce qui sortirait beaucoup de notre sujet, mais au moins en quelques mots ce que devint le régiment d'Armagnac si directement issu de Navarre. C'est du reste ce que nous ferons pour tous les corps formés avec le Régiment dont nous écrivons l'histoire.

« Le régiment d'Armagnac, dans le court espace de vingt ans qu'il a vécu, a eu le temps d'acquérir de la gloire. »

Sous son nom, il s'est distingué pendant la guerre d'Amérique.

Devenu, le 1er janvier 1791, le 6e régiment d'infanterie, il a vu l'un de ses bataillons prendre part à la conquête de la Belgique par Dumouriez et se distinguer à la bataille de Neerwinden, enfin entrer directement en 1796 (sans avoir été amalgamé en 1794), dans la composition de la 28e demi-brigade nouvelle, ou 28e de ligne.

Le 2e bataillon du 6e d'infanterie s'est distingué à la défense de Mayence, puis dirigé avec Kléber sur le théâtre de la Vendée, il s'est signalé à la bataille du Mans. Après avoir pris part à la fin de la répression de l'insurrection vendéenne, il est devenu le noyau de la 12e demi-brigade de bataille.

Il ne convient pas, comme nous l'avons dit, de nous étendre davantage sur ce sujet; revenons donc au Régiment de Navarre.

L'année qui suivit le dédoublement des régiments, l'ordonnance du 19 février régla définitivement son rang, le cinquième, grâce auquel il prit en 1791 le nom de 5e Régiment d'infanterie.

Navarre se rendit en octobre 1776 à Toulon et s'y embarqua au mois d'août 1777 pour la Corse, dont il revint au mois de septembre 1778.

Ajouter que le Régiment ne prit pas part à la guerre d'Amérique, la seule du règne de Louis XVI, c'est dire que ces années n'apportèrent nul tribut à sa gloire ; il faut cependant mentionner des faits et une attitude qui sont tout à la lonange du corps.

« En garnison à Rouen pendant les moments les plus difficiles de la Révolution, le Régiment, au milieu d'une population agitée, se distingua par son calme, sa discipline et son dévouement à la Constitution. » M. de **Rosières**, son lieutenant-colonel, obtint, le 10 août 1789, une lettre de satisfaction pour sa conduite à Rouen, dans une émeute à propos de grains (1).

Navarre prêta solennellement, le 7 février 1790, son serment d'obéissance à l'Assemblée nationale.

Au mois de juin 1790, le 1er bataillon fut envoyée au Quesnoy ; il fut rejoint par le 2e au mois de décembre.

Le 1er février 1791, un décret de l'Assemblée nationale enlevait au Régiment le vieux nom de Navarre, sous lequel il

1. Il n'est peut-être pas non plus sans intérêt de montrer ce que pouvait être l'endivisionnement permanent dont on fit l'essai à cette époque, et que beaucoup croient d'une invention bien plus récente. Prenons, par exemple, le tableau de la 17e division militaire dite « de Normandie » au 20 décembre 1787 (le Régiment en faisait partie à cette date).

17e DIVISION (DE NORMANDIE)

Commandant de la division	Maréchaux de camp divisionnaires	Régiments	Bons	Garnisons
Duc de Coigny à Caen.	Marquis d'Harcourt (Valognes).	Maréchal de Turenne . .	2	Valognes.
		La Reine . . .	2	Cherbourg.
	Baron de Mesnil-Durand. (Saint-Lô).	Ile de France.	2	Cherbourg.
		Lorraine . . .	2	Granville et Coutances.
	Marquis de Chastellux. (Le Havre).	Béarn.	2	Le Havre et Dieppe.
		Bourbon . . .	2	Le Havre.
	Duc de Mortemart. (Caen).	Navarre. . . .	2	Rouen.
		Artois.	2	Caen.

servait si glorieusement depuis bientôt deux siècles (1594-1791), et lui donnait la dénomination de 5e Régiment d'infanterie.

Nous n'avons ici que le droit de regretter la suppression de ce nom fameux, mais non la mission de revendiquer pour le 5e de ligne actuel une dénomination qui, s'ajoutant à son numéro, pourrait cependant, sans le contraindre à rien oublier des traditions plus récentes, enrichir sa légende de beaux triomphes et faire rentrer dans ses rangs bien des héros injustement oubliés.

CHAPITRE VII

LE 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE (EX-NAVARRE) A L'ARMÉE DU NORD

(1791-1794)

I. — Le Régiment réuni (1791 à 1792).

Combats de Jalin et de Marcon (1791-1792)

Un écrivain militaire (1) a dit, en parlant de ces vieux régiments comme le 5e, qui formaient à Valmy et à Jemmapes la meilleure partie de l'armée de Dumouriez :

« Les doctrines révolutionnaires avaient trouvé de l'écho dans leurs rangs mais les traditions de valeur avaient survécu dans les vieux corps au naufrage de la discipline. La voix du

1. Quarré de Verneuil, *La France militaire pendant la Révolution.*

canon réveillait ces régiments débaptisés de la veille ; les vieux noms riches en gloire n'étaient pas oubliés. »

Ces quelques lignes peuvent servir d'épigraphe aux deux chapitres qui vont suivre et où seront retracées les quatre années d'existence du 5e Régiment d'infanterie, successeur immédiat et direct du Régiment de Navarre avec lequel il a été formé sans autre modification apparente que sa dénomination nouvelle.

Le vieux nom « riche en gloire » ne fut pas oublié. Dans tous les documents de cette époque, même dans les rapports officiels, il revint presque toujours (on disait : le 5e Régiment d'infanterie, ex-Navarre) ; dans le cœur des soldats il se maintint plus vivace encore et fut souvent prononcé par eux en marche, au bivouac, et, nous le verrons, sur le champ de bataille.

La discipline ne pouvait être que fortement atteinte en, particulier par le bouleversement du corps d'officiers qui, sous l'influence de sentiments que nous n'avons pas à apprécier, émigra presque en entier.

Mais la valeur resta la même que par le passé, et le corps servit avec honneur et fidélité une cause qui, à bien des égards, n'était pas la sienne, des hommes qui le suspectaient et allaient jusqu'à l'accuser de trahison ; disons mieux, il servit vaillamment la patrie dont l'image ne pouvait être que grandie à ses yeux par le péril qu'elle affrontait, celui d'une coalition européenne.

La part prise par notre Régiment aux grandes luttes de cette époque est difficile à dégager des documents incomplets et obscurs qu'elle nous a légués. Par une coïncidence toute naturelle, mais plus frappante encore que l'on ne s'y attendrait, tant valent la discipline et l'organisation militaire à une période donnée, tant valent les situations et les correspondances qui s'y rapportent.

L'histoire de ces temps troublés ne laisse donc pas d'être obscure.

De recherches plus souvent patientes qu'heureuses, ne résulte pas moins un ensemble de faits et d'anecdotes assez personnels au Régiment pour que le récit n'en soit pas indifférent à sa gloire.

Quand commence la guerre entre la France et la première coalition, le Régiment a un bataillon à Valenciennes et l'autre à Condé présentant une force de 1.526 hommes.

Il fait alors partie de l'armée du Nord, commandée en chef par le maréchal de Rochambeau.

Le Régiment ne semble pas avoir pris part aux premières affaires de cette campagne qui, on le sait, se terminèrent par des défaites ou plutôt par des déroutes, suivies d'actes d'indiscipline poussés jusqu'à l'assassinat des généraux.

« Mais le 17 mai, le 1er bataillon combattit bravement à l'affaire de Jalin, près Bavay, et, le 29, un *sergent nommé* **Rousselot** *se couvrit de gloire* au combat de Marcon près Condé. Attaqué par plus de cent houlans et n'ayant avec lui que huit jeunes soldats de recrue, ce vaillant sous-officier soutint l'attaque, après avoir fait cette courte harangue, aussi simple, aussi énergique que celle de la Rochejaquelein : « *Si je recule, tuez-moi*; *si quelqu'un recule, je le tue...* » Cette petite troupe, en se retirant sur Condé, fit un mal extraordinaire à l'ennemi. **Rousselot** seul brûla plus de quarante cartouches et reçut vingt balles de pistolet dans son chapeau et ses habits. Un de ses hommes se sentant blessé lui dit : « *Sergent, j'ai, je crois, la jambe cassée. — Marches-tu encore ? — Oui. — Eh bien! recharge ton fusil.* » La petite armée de **Rousselot** rentra dans Condé à la vue des houlans et n'eut que trois blessés. L'intrépide sergent, fier de ses recrues, disait : « *Ah ! ils ont joliment travaillé...* » Ce brave fut fait officier par Rochambeau, et la société des Amis de la constitution de Valenciennes lui donna une épée » (1).

Le 27 juin, le 1er bataillon du 5e Régiment d'infanterie for-

1. Général Susane. *Histoire de l'infanterie française*, tome II, page 344.

mait avec ceux des 49e, 74e et 89e, la 2e brigade de la 1re division (général Lynch) de la première ligne (lieutenant-général Biron) de l'armée du Nord, maintenant commandée par le maréchal de Luckner.

Le 11 juillet, le 1er bataillon était sous les ordres des mêmes officiers généraux. Il occupait alors le camp de Famars, position célèbre dans nos annales militaires et située au sud-est de Valenciennes, rive droite de l'Escaut, entre ce fleuve et la Ronelle.

Le 2e bataillon, à la même date, tenait garnison à Valenciennes. Les deux bataillons étaient, comme on le voit, encore voisins. Mais c'était pour la dernière fois ; le lendemain devait avoir lieu la dislocation du Régiment dont les éléments épars ne devaient jamais plus se réunir. Son unité était dès lors brisée comme bientôt devait l'être son existence.

II. — Le 2e bataillon en 1792.

Jemmapes. Conquête de la Belgique (1792)

Si nous continuons notre récit par l'exposé de l'histoire particulière du 2e bataillon, retirant ainsi au 1er son rang, c'est que celui-ci doit avoir une existence plus longue et perpétuer plus longtemps le numéro du 5e régiment d'infanterie et le nom de Navarre : c'est aussi parce que les opérations du 2e bataillon se rattachent plus directement à celles auxquelles vient de prendre part le Régiment réuni.

En effet, tandis que le 1er bataillon part sous les ordres du colonel **Guénand** pour se rendre sur un théâtre d'opérations éloigné de celui où nous nous trouvions tout à l'heure, le 2e bataillon qui semble être resté sous le commandement du lieutenant-colonel et passé plus tard aux ordres du chef de bataillon Blanchard (1), continue à faire partie de l'armée du Nord.

1. Les rares renseignements personnels et précis que nous possédons sur cette époque proviennent, non des matricules du corps, ni

Moins heureux que son aîné, le 2ᵉ bataillon semble de juillet à octobre être resté presque constamment en garnison à Valenciennes. Le jour même de Valmy (20 septembre), il prend part à un combat sans importance dont le souvenir ne nous est parvenu que par une mention, peut-être inexacte, portée sur une matricule. L'adjudant **Lion**, plus tard capitaine au 33ᵉ de ligne, aurait été blessé dans cette affaire.

Mais en octobre, après la levée du siège de Lille, le bataillon se distingua à la reprise de Marchiennes et d'Orchies; peu après, l'occasion allait lui être donnée d'égaler la gloire de ses frères d'armes de l'armée du Centre; à Valmy il allait pouvoir opposer Jemmapes (6 novembre).

Dans cette journée fameuse, notre 2ᵉ bataillon faisait partie du centre commandé par le lieutenant général Egalité (c'était le nom que l'on donnait alors officiellement au jeune duc de Chartres âgé de dix-neuf ans).

Un illustre écrivain nous a, par bonheur, conservé d'après le récit d'un témoin oculaire l'épisode suivant, si précieux pour la gloire et l'unité historique du Régiment :

« Le duc de Chartres, qui commandait le centre de l'armée, conduisait l'infanterie à l'attaque du bois de Flénu; cette infanterie était composée d'anciens bataillons de ligne et de bataillons de volontaires qui n'avaient pas encore été amalgamés, suivant l'expression du temps, et que distinguaient la couleur blanche ou bleue de leur uniforme. Au moment de faire battre la charge, le **colonel du 5ᵉ de ligne**, *vieil officier à cheveux blancs, se retournant vers sa troupe et se redressant sur son cheval, s'écria l'épée haute :* « **En avant Navarre sans peur** ! », et le Régiment de répéter : « **En avant Navarre sans peur** ! » C'était un souvenir du chevalier Bayard

même de celles égarées ou incomplètes des 9ᵉ et 10ᵉ demi-brigades de bataille, où entrèrent les deux bataillons du 5ᵉ, mais bien des registres des 105ᵉ et 33ᵉ demi-brigades nouvelles, formées respectivement en 1796 par les 9ᵉ et 10ᵉ anciennes. — Presque tous les noms des braves du 5ᵉ, morts pour la patrie de 1792 à 1795, sont donc irrévocablement perdus pour le Tableau d'honneur du Régiment.

« *sans peur et sans reproche* » qui avait commandé, aux guerres d'Italie, une des premières bandes d'infanterie française, noyau des vieux Régiments » (1).

Des militaires du bataillon qui payèrent de leur sang la victoire, nous ne connaissons que le nom du lieutenant **Lebrun**, blessé.

Quelques semaines plus tard (27 novembre), le 5e se trouvait au combat de Saint-Trond. Il faisait alors partie de la brigade aux ordres du maréchal de camp Deflers, de la division de droite, commandée par le lieutenant général Égalité.

Dans des contrées si riches en souvenirs glorieux pour les armes françaises, chaque pas rappelait au soldat un triomphe de ceux qui avaient servi avant lui sous les drapeaux du Régiment. Parmi les villages enlevés dans la journée de Saint-Trond, figure celui de Rocoux; la victoire de ce nom (1746), n'était pas si loin qu'elle pût être oubliée dans les rangs du Régiment de Navarre qui avait pris à cette affaire une part plus qu'honorable,

Le 28, à neuf heures du matin, l'armée française entrait dans Liège.

Un peu plus tard, le 1er décembre, nous voyons le bataillon faire partie de la 1re brigade (général d'Hangest) du corps de bataille cantonné entre Maestricht et Huy, le centre à Liège.

1. Duc d'Aumale. *Histoire des princes de Condé*, 1er vol., pages 208 et 209.

La présence du 5e à Jemmapes serait, s'il en était besoin après cette citation, constatée par les documents les plus certains; seulement nous demandons très humblement la permission de présenter une observation sur un point. L'officier qui poussa ce cri de ralliement ne pouvait être le colonel, alors présent à l'armée de la Moselle, c'était sans doute le chef de bataillon **Blanchard**, dont nous avons déjà prononcé le nom, et qui, né en 1737, soldat au Régiment en 1755, ayant fait dans Navarre tous ses grades, répond par son âge et ses services à l'idée que nous nous faisons du héros de cet épisode. Maintenant, qu'il fût colonel ou chef de bataillon, peu importe. Il était à Jemmapes *chef du Régiment*, et cela suffit au point de vue de la vérité historique.

III. — Le 2ᵉ bataillon en 1793.

Neerwinde. Hondschoote (1793)

Au début de l'année, le bataillon est à Valbenoît; le 17 février, il est à Montenaken et Vilne.

Il participe peu après à l'heureux combat de Tirlemont, succès éphémère, chèrement payé le lendemain (18 mars) par la défaite de Neerwinde qui, nous le savons, fut jadis, en 1692, un champ de bataille glorieux pour le Régiment de Navarre.

Dans cette journée, le 2ᵉ bataillon du 5ᵉ forme, avec les deux du 78ᵉ, le 1ᵉʳ du 94ᵉ, les deux du 104ᵉ d'infanterie, le 6ᵉ de cavalerie et le 11ᵉ de chasseurs à cheval la division Miaczinski; cette division fait elle-même partie de l'aile gauche (général Miranda) de l'armée de Dumouriez. On sait que, dans cette bataille, ce fut précisément l'aile gauche qui, au moment même où le général en chef, victorieux au centre et à la droite, croyait tenir la victoire, causa la déroute de l'armée par sa retraite due à une panique des volontaires.

Après la défaite, le bataillon fit partie de cette arrière-garde formée de vieilles troupes qui couvrit la retraite et empêcha seule les coalisés vainqueurs d'arriver sans coup férir à la frontière française.

Le 28 mars, la division Miaczinski, dont fait toujours partie le bataillon, occupe le Mont de la Trinité près Fontenoy, le 29 elle est à Orchies et Saint-Amand.

Au commencement d'avril, le 5ᵉ compte dans les rangs de la division du Quesnoy qui, lors de la défection de Dumouriez, refuse de s'associer à sa cause, et renouvelle solennellement son serment d'obéissance à la Convention.

Quelques jours après (16 avril), notre bataillon prend part au combat d'Anzin où est blessé le capitaine adjudant-major Delahaye.

Le 23 mai il forme avec deux bataillons de volontaires nationaux les 1ᵉʳ et 2ᵉ d'Indre et Loire, la 2ᵉ brigade des flan-

queurs de gauche aux ordres du général Ransonnet. A partir de ce moment notre bataillon et ces bataillons de volontaires combattront toujours côte à côte; tous trois formeront plus tard la 10° demi-brigade de bataille dont l'amalgame effectif précède de beaucoup l'amalgame légal.

Pendant les trois mois qui suivent, l'armée subit des échecs successifs à la suite de chacun desquels elle change de position et de général.

Mais vers la fin d'août notre situation se relève. L'armée du Nord est alors aux ordres de Houchard.

Ce général, presque dès son arrivée, exécute un coup de main heureux en enlevant de force les postes de Turcoing et de Lannoy occupés par 4.000 Hollandais faisant partie d'un corps formant liaison entre les deux masses principales des coalisés. Dans cette affaire le 2° *bataillon du 5° se distingua particulièrement*. C'est là que se place le glorieux épisode du grenadier **Louis Boutry** qui, ayant perdu un bras, s'écria: « *N'importe, il m'en reste encore un pour le service de la République.* » Le soldat **Sicarig** qui, comme **Boutry**, subit une amputation fut, comme lui aussi, honorablement cité dans cette affaire.

Peu de temps après, le bataillon prenait part à des succès plus décisifs. Le 6 septembre, il était à l'affaire dénommée officiellement combat d'Esquelbeck, et qui lui coûta des pertes sérieuses. Du nombre des blessés étaient le lieutenant **Césard**, l'adjudant **Lion** dont nous avons déjà cité le nom, et le sergent **Joachim** plus tard officier au 33°.

Le lendemain, nous remportions la victoire de Hondschoote. Le bataillon prit part à ce succès et aux éloges qu'il mérita à nos troupes. La Convention déclara, quelques jours plus tard (17 septembre 1793), que *l'armée du Nord avait bien mérité de la patrie*.

Pendant tout le reste de la campagne de 1793, le bataillon semble être resté dans la région comprise entre Lille et Dunkerque.

Ainsi le 1er octobre, il compte à la division de gauche aux ordres des généraux Gigault et Davaine et campe aux environs d'Hondschoote.

Vers le 25 du même mois, il occupe, sous les ordres du dernier de ces généraux, un camp aux environs de Cassel.

Enfin, c'est dans la même région qu'il prend ses quartiers d'hiver : le 15 décembre 1793, il est à Ost-Cappel et Rosbrugge, dans la division du général Ferrand.

IV. — Le 2e bataillon en 1794.

Sièges de Nieuport, de Fort-l'Ecluse. Reprise du Quesnoy, de Valenciennes (1794)

Le 16 février 1794, le bataillon est revenu aux environs d'Hondschoote dans la division aux ordres des généraux Cartenc et Moreau, sous le commandement supérieur de Pichegru qui est maintenant à la tête de l'armée du Nord.

A la reprise des hostilités, le 2e bataillon du 5e prend part dans la division Moreau aux opérations de l'aile gauche de l'armée du Nord, c'est-à-dire au succès de Menin (26 avril 1794), aux victoires de Courtray (11 mai) et de Turcoing (18 mai) et enfin au siège d'Ypres, qui capitule le 17 juin.

Après la victoire de Fleurus, tandis que le gros de l'armée de Pichegru marchait sur Bruxelles puis sur Anvers, la division Moreau était détachée pour des opérations excentriques dans la Flandre maritime.

Le bataillon qui compte à la brigade Laurent de cette division, prend part avec elle au siège de Nieuport qui capitule le 18 juillet. Le lieutenant **Hugot**, plus tard capitaine au 33e, fut blessé devant cette place,

Le 2e bataillon participe ensuite à la prise de l'île de Cadzand (28 juillet) et enfin au siège et à la prise de Fort-l'Écluse, qui ouvre ses portes le 25 août.

Rien ne surpasse l'héroïsme déployé par nos troupes dans ce dernier siège. Ni les difficultés d'un sol inconsistant et

marécageux sur lequel il était impossible d'élever des parapets, ni l'action meurtrière d'un feu supporté à découvert, ne purent triompher de l'ardeur de nos soldats, même altérer leur belle humeur.

Le 2e bataillon du 5e Régiment d'infanterie, de l'ancien Régiment de Navarre, ne pouvait finir d'une façon plus digne de son glorieux passé.

La prise de Fort-l'Écluse est en effet la dernière action à laquelle il doive assister. Le 25 fructidor an II (11 septembre 1794) (1), le bataillon est amalgamé avec les 1er et 2e bataillons de volontaires d'Indre et Loire qui, nous le savons, combattent depuis quinze mois à ses côtés ; les trois bataillons réunis forment la 10e demi-brigade de bataille.

Cette demi-brigade est devenue, le 1er février 1796, la 33e demi-brigade nouvelle ou de ligne et, en 1803, par un simple changement de dénomination, le 33e régiment d'infanterie de ligne qui a servi dans les rangs de l'armée française jusqu'en 1815.

Écrire l'histoire, même sommaire de ce corps, nous entraînerait beaucoup trop loin ; ce serait, du reste, manquer au principe même de cet Historique, qui a pour but de retracer l'existence des corps d'infanterie de ligne de numéro 5.

Mais il était utile de faire connaître dans quels rangs ont terminé leur carrière militaire les derniers survivants de ces héroïques soldats dont nous venons de retracer l'existence.

L'histoire du 2e bataillon ne serait pas moins incomplète si nous oubliions de mentionner les opérations particulières auxquelles prit part, de février à août 1794, un détachement

1. Certains documents et l'*Histoire de l'ancienne infanterie française* par le général Susane, donnent pour cet amalgame une autre date, celle du 31 mars 1795; mais l'exactitude de celle que nous avons indiquée (11 septembre 1794) nous semble résulter de ce qu'elle s'encadre entre deux situations de la division Moreau (armée du Nord), dont l'une, la situation du 1er septembre, mentionne encore le 2e bataillon du 5e de ligne, et l'autre, celle du 15 du même mois, compte à l'effectif la 10e demi-brigade.

de ce bataillon. C'est à la date du 17 février 1794, que l'on voit pour la première fois ce détachement compter au nombre des troupes commandées par le général Osten (armée du Nord).

La brigade de ce nom se fit remarquer par le rôle qu'elle joua sous les ordres supérieurs du général Schérer à la reprise des quatre places de Landrecies, du Quesnoy, de Valenciennes et de Condé qui, isolées au milieu des troupes françaises à la suite de notre victoire de Fleurus, capitulèrent dans le courant des mois de juillet et août 1794.

Au siège de la seconde de ces places, le Quesnoy, notons un épisode qui honore le Régiment et qui a paru à l'histoire digne d'être remarqué entre les beaux traits de cette époque si riche en gloire : « Le soldat **Duquesne**, du 5e de ligne, ayant eu la jambe fracassée dans la tranchée, ne voulut accepter les secours d'aucun de ses camarades. Il se traîna comme il le put jusqu'à l'ambulance; et y ayant souffert l'amputation de la jambe avec une tranquillité héroïque: « *Ce n'est pas ma* « *jambe que je regrette*, dit-il, *ce qui m'afflige davantage,* « *c'est de ne pouvoir concourir désormais avec mes braves* « *camarades à la reprise de Valenciennes, quand le Quesnoy* « *sera tombé en notre pouvoir.* »

Le détachement dont faisait partie le brave **Duquesne**, rejoignit dans les rangs de la brigade Osten l'armée du Nord occupant les environs d'Anvers, et rentré au 2e bataillon, fut versé, comme celui-ci, dans les rangs de la 10e demi-brigade.

CHAPITRE VIII

LE 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE (EX-NAVARRE) AUX ARMÉES DU CENTRE, DE LA MOSELLE ET DE SAMBRE-ET-MEUSE

(1792-1794)

I. — Le 5e à l'armée du Centre (1792).

Valmy (1792)

C'est, comme nous l'avons vu, vers le milieu de juillet 1792 que le maréchal de Luckner, commandant de l'armée qui va prendre le nom de l'armée du Centre, met en mouvement 17 bataillons parmi lesquels le 1er bataillon du 5e Régiment d'infanterie compris dans la division du maréchal de camp Lynch, 1re ligne (lieutenant-général Biron) de l'armée du Nord.

Ce mouvement de troupes est motivé par la menace que fait

peser sur notre frontière du Nord-Est l'approche de l'armée du duc de Brunswick.

Quand cette marche est terminée, le bataillon, qui fait partie depuis le 10 août de la brigade du général Desprez-Crassier, est stationné au camp de Fontoy, à trois lieues à l'est de Thionville.

Le 24 août le général Desprez-Crassier reçoit l'ordre d'évacuer le camp de Fontoy pour rallier l'armée à Frescaty près Metz, d'où l'armée du Centre, passée le 27 août aux ordres du lieutenant général Kellermann, part le 4 septembre au soir.

A cette date le bataillon compose, avec les 44e, 90e et 102e, la 2e brigade de la division aux ordres du maréchal de camp Lynch.

C'est dans les rangs de cette unité qu'il prend part à la marche traînante et indécise, qui amène, presque malgré lui, Kellermann sur le champ de bataille de Valmy.

Dans cette glorieuse journée, le 1er bataillon du 5e faisait partie de la 1re ligne. Il était du nombre de ces vieilles troupes dont la fière attitude inspira confiance aux jeunes volontaires et que l'histoire, plus juste que la légende, a proclamés les vrais vainqueurs de Valmy.

Les pertes du Régiment dans cette journée furent sans doute peu considérables; nous n'avons pu en retrouver que le nom du soldat **Florentin (Bernard)** blessé, nous dit la matricule, à l'affaire du camp de la Lune, nom que porta quelque temps officiellement la canonnade du 20 septembre.

Le bataillon prit ensuite part à la molle poursuite qui succéda à la victoire et à la reprise de Verdun et de Longwy qui en fut le fruit.

II. — Le 5e à l'armée de la Moselle (1792 à 1794).

Expédition sur Trèves (1792). Combat de Neunkirchen.
Marche sur Mayence (1792).

Le 4 novembre 1792, l'armée du Centre prend le nom d'armée de la Moselle et passe aux ordres de Beurnonville.

Le 1er bataillon du 5e compte à cette date dans la 2e brigade (général Lagrange) de la 1re ligne (maréchal de camp Lynch); cantonné depuis le 28 octobre à Buzy, il quitte cette localité le 16 novembre pour aller camper près de Sarrelouis.

Le 1er décembre, le bataillon passé à la brigade Landremont concourt à l'expédition de Trèves; le 4 décembre il fait partie des troupes destinées à l'attaque de Pellingen. La pluie, la neige, le verglas, rendirent très pénible la marche de cette colonne ; la cavalerie et l'artillerie n'arrivèrent pas et l'attaque n'eut pas lieu.

Après un certain nombre de tentatives infructueuses sur les positions ennemies, le général Beurnonville ordonna la retraite qui commença le 17 décembre et s'effectua heureusement.

Cette expédition, qui n'eut aucun résultat, termina la campagne à l'armée de la Moselle.

Les troupes, très épuisées par les rigueurs de la saison et les privations, prirent alors leurs quartiers d'hiver, qu'elles gardèrent jusqu'au 28 mars de l'année suivante (1793). Le 5e passe cette période de repos, d'abord aux environs de Hombourg, puis à Gromelange sur la Nied.

Pendant la campagne de 1793, le Régiment resta presque constamment campé à Forbach ou à Sarrebruck.

Il en sortit cependant pour prendre part, le 16 mai, à une petite affaire qui eut lieu aux environs de Neunkirchen, et vers le 15 juillet, aux opérations, d'ailleurs infructueuses, entreprises dans le but de délivrer Mayence.

Dans le courant du mois de novembre, se place un incident qui n'est pas indifférent à l'histoire du Régiment. Dans la nuit du 16 au 17 de ce mois, les Prussiens essayèrent de surprendre le fort de Bitche, commandé par le capitaine **Barba** (1) du 5e. Après quelques succès, l'ennemi eut 120 hommes mis hors de combat, laissa entre nos mains 251 prisonniers et

1. **Barba** (Dominique), né à Buzy (Moselle), soldat au Régiment le 1er novembre 1770. Chef de bataillon au 105e le 21 fructidor an VII.

fut définitivement repoussé. Le capitaine **Barba** n'en fut pas moins, sur des dénonciations calomnieuses, comme il s'en produisait fréquemment à cette époque, accusé de trahison et enfermé à l'Abbaye. Il dut au 9 thermidor d'échapper à une mort certaine et devint, dans la suite, chef de bataillon au 105e.

L'année 1794 nous donne peu d'événements intéressants pour le Régiment, du moins tant qu'il fait partie de l'armée de la Moselle. Il n'assiste qu'à quelques opérations décousues où il trouve peu d'occasions de se signaler. Vers le milieu de mai il va avoir la bonne fortune de prendre part à des événements plus graves et à des succès plus glorieux.

Quatre divisions des armées de la Moselle et du Rhin, mises aux ordres de Jourdan, doivent marcher sur la Meuse, se joindre à l'armée des Ardennes, puis à deux divisions de l'armée du Nord, pour concourir aux opérations décisives qui vont avoir pour théâtre la vallée de la Sambre. Cette réunion de troupes, qui gardera dans l'histoire le nom immortel d'armée de Sambre et Meuse, ne porte pas encore officiellement cette dénomination.

Quant au 1er bataillon du 5e, il quitte, à la date que nous avons donnée, Biesingen où il est cantonné depuis les derniers jours d'avril pour former, avec les 2es bataillons des 54e et 99e d'infanterie, les 80e et 149e demi-brigades (1) la division Lefebvre, avant-garde du corps nouvellement formé.

III. — Le 5e à l'armée de Sambre et Meuse (1794).

Neufchâteau. Combat et bataille de Fleurus. Batailles de l'Ourthe et de la Roër. Création de la 9e demi-brigade (1794).

Le 20 mai 1794, les troupes aux ordres de Jourdan quittent leurs cantonnements et marchent sur Arlon.

Le 23, l'avant-garde qui nous intéresse plus particulière-

1. A cette époque, l'amalgame prescrit par la loi du 21 février 1793 n'était que très incomplètement exécuté : régiments et demi-brigades figuraient dans les mêmes unités.

ment, rencontre à Neufchâteau celle du général Beaulieu; nous chassons l'ennemi de ses positions. Puis la division Lefebvre, poursuivant sa route, s'avance par Saint-Hubert, Nassoigne et Dinant, en livrant à chaque pas d'heureux combats d'avant-garde.

Le 12 juin, la Sambre est franchie; l'armée se prépare à protéger le siège de Charleroi, en formant une ligne demi-circulaire dont la division Lefebvre occupe le centre. Le 16 juin, les armées française et autrichienne font chacune un mouvement en avant: la rencontre qui en résulte est connue sous le nom de combat de Fleurus.

Du rapport du général Lefebvre, aux ordres duquel se trouvait comme on le sait le 1er bataillon du 5e, nous extrayons les détails suivants:

A quatre heures et demie du matin l'ennemi était en bataille à une bonne portée de fusil en arrière de Fleurieux, quand Lefebvre fut à sa rencontre avec l'avant-garde. La canonnade s'engagea presque aussitôt: dans un moment elle devint si vive et l'affaire si générale que tous les corps se trouvèrent engagés. Mais la position devint bientôt très périlleuse; tandis qu'à droite, la division de l'armée des Ardennes évacuait la position du Moulin-à-Vent et découvrait ainsi la droite de la division Lefebvre, la gauche de celle-ci n'était pas moins compromise par la retraite de la division Championnet qui évacuait Ransart. La division d'avant-garde se trouva donc bientôt entourée d'un véritable cercle de feu.

Elle se maintint cependant et combattit avec tant d'acharnement, qu'à un moment les hommes retirèrent, malgré le danger, les cartouches pouvant encore servir d'un caisson de munition qui avait pris feu.

Ce n'était, d'ailleurs, que sous l'empire d'une nécessité pressante que l'on osait braver un tel péril ; peu après, les cartouches manquèrent et la division dut battre en retraite.

« Je devrais citer en particulier tous les corps composant l'avant-garde, dit le général Lefebvre à la fin de son rapport ;

tous se sont battus avec ce sang froid qui caractérise le soldat français ; tout le monde était à son poste et tout le monde a donné ; je le dis avec plaisir, pas un n'a lâché pied et, pendant sept heures et demie qu'a duré le combat le plus opiniâtre et le feu le plus vif, personne n'a fait de mouvement pour se retirer. »

Cette affaire coûtait au bataillon (1) des pertes assez sérieuses : parmi les blessés étaient le capitaine **La Houssiette**, les sous-lieutenants **Thouvenin** et **Torcy** (2).

Le soir, toute l'armée était en retraite ; les Français étaient encore obligés d'abandonner Charleroi et de se reporter sur la rive droite de la Sambre. L'ennemi se retirait également.

Des deux côtés on s'attribua la victoire ; mais les nôtres firent mieux que de discuter : ils repassèrent la rivière le 18 juin, et reprirent les positions récemment abandonnées ; Charleroi fut investi de nouveau.

Le 19, notre bataillon était au bivouac de Fleury. Le 26, il prenait part à la bataille de Fleurus.

Dans cette journée, la division Lefebvre occupait à peu près les mêmes emplacements que le 16 ; elle avait à sa gauche la division Championnet et à sa droite la division de l'armée des Ardennes commandée par Marceau. Celle-ci formait l'extrême droite de l'armée et l'on sait que ce fut sur les deux divisions de droite que porta l'effort principal des coalisés.

1. Nous empruntons ces renseignements à une situation datée du 28 thermidor an II (15 août 1794) ; c'est un des rares documents détaillés que nous possédions à cette époque. Il nous apprend aussi que le chef de brigade **Lombard** était resté à Sarrebruck, sans doute en qualité de commandant de place. Le bataillon fut commandé dans ces affaires par son plus ancien capitaine, le capitaine **Augras**. (**Augras** Bernard, entré au service le 18 juillet 1748 ; lieutenant le 1er octobre 1791, chef de bataillon à la 9e ancienne le 1er nivôse an III).

2. **Thouvenin** (soldat au Régiment le 12 février 1778, lieutenant à la 9e le 18 pluviose an III. **Torcy** (Augustin-Etienne), soldat au Régiment le 17 avril 1769, sous-lieutenant le 1er mai 1792, lieutenant à la 9e le 15 prairial an III.

A quatre heures du matin, l'ennemi se présentait devant les avant-postes de la division Lefebvre, en avant de Fleurus, et devant ceux de la division Marceau.

L'attaque fut bientôt générale; partout on lui opposa la plus vigoureuse résistance; mais au bout de peu de temps, les avant-postes des deux divisions se replièrent sur leurs soutiens et ceux-ci peu après sur leurs divisions mêmes.

Une canonnade des plus violentes s'engagea; grâce à la grande supériorité de l'ennemi, elle tourna à notre désavantage et plusieurs de nos pièces furent démontées. A ce moment Marceau, accablé par le nombre, demanda du secours à Lefebvre, qui, malgré son propre péril, n'hésita pas à lui envoyer un renfort de trois bataillons; ceux-ci, joints à trois bataillons de la division Hatry, aidèrent fortement les restes de la division Marceau à se maintenir dans leurs positions.

Pendant ce temps le combat s'animait davantage au centre et à la gauche de la division Lefebvre ; l'ennemi y porta une grande partie de ses forces, à tel point que pendant plusieurs heures, « *on eût dit que le feu qui s'y soutenait était un volcan* » (1). Les troupes qui étaient dans les redoutes faisaient simultanément avec les pièces un feu terrible, et pour ajouter encore à l'étrangeté sublime de ce spectacle, les moissons hautes et drues dans ces fertiles contrées tant de fois arrosées de sang français, les moissons et les baraques du camp étaient en flammes.

Il y avait neuf heures que l'on combattait avec cette opiniâtreté, quand, vers six heures du soir, on s'aperçut que l'ennemi faisait sa retraite ; il était trop loin pour que l'on pût le poursuivre bien vivement ; l'artillerie était presque entièrement démontée, les hommes comme les chevaux épuisés de fatigue.

Plus que jamais, à la fin de cette journée, le général Lefebvre pouvait accorder des éloges aux braves troupes de la division d'avant-garde :

1. Expression du général Lefebvre dans son rapport.

« En général, disait-il, à la fin de son rapport, je dois dire à la louange de la division que je commande, qu'elle s'est parfaitement comportée, dans cette mémorable journée, qu'elle mérite vraiment des éloges pour la bravoure et le sang-froid qu'elle y a montrés ; malheureusement, ajoutait-il, nous avons à regretter la mort de beaucoup de braves gens. »

Il nous a été impossible de retrouver les noms de ceux de ces « braves gens » qui appartenaient au 5ᵉ.

Le 29 juin, la Convention déclara que les troupes qui avaient combattu sous les ordres de Jourdan à Fleurus resteraient réunies sous son commandement pour la suite des opérations. Ainsi se trouva définitivement constituée l'armée de Sambre et Meuse dans les rangs de laquelle le Régiment peut être fier d'avoir servi.

Le 1ᵉʳ bataillon du 5ᵉ participe ensuite à la prise de Mons (1ᵉʳ juillet) et au combat de Braine-l'Allœud, livré quelques jours plus tard, qui nous ouvrit les portes de Bruxelles.

De juillet à septembre, le bataillon resta en cantonnements à Villers-Saint-Siméon.

Puis lorsque l'armée de Sambre et Meuse reprit son mouvement offensif, il assista aux batailles de l'Ourthe (10 septembre) et de la Roer (2 octobre). Dans cette dernière journée, la division d'avant-garde marcha sur Linnich et s'en empara, puis traversa le pont sur la Roer, malgré le feu d'artillerie le plus vif.

A la suite de tous ces succès, le Régiment était parvenu jusqu'aux bords du Rhin où il ne se reposa point cependant; car la division Lefebvre dut pénétrer en Hollande pour appuyer le mouvement offensif de Pichegru. Cette division rejoignit l'armée de Sambre et Meuse au commencement de 1795.

Mais déjà le 1ᵉʳ bataillon du 5ᵉ ne représentait plus le numéro du Régiment dans les rangs de l'armée française. Le 1ᵉʳ nivôse an II (21 décembre 1794), le 1ᵉʳ bataillon du 5ᵉ Régiment d'infanterie, le 3ᵉ bataillon du Nord et le

2e bataillon du Finistère s'étaient amalgamés pour former la 9e demi-brigade de bataille.

Celle-ci est devenue, en 1796, la 105e demi-brigade de ligne (1), et, en 1803, le 105e Régiment de ligne. Nous ne suivrons pas plus loin la destinée des éléments du 1er bataillon du 5e Régiment d'infanterie, dernier reste du Régiment de Navarre.

Le premier 5e Régiment d'infanterie, Navarre dont il procède, les gardes du jeune Henri, ancêtres eux-mêmes de Navarre, ont donné à la patrie deux cent vingt-six années de loyaux et glorieux services (1569-1794).

Entre ces deux dates, la France s'est faite. Elle a commencé par les efforts patients et infatigables des armées de la monarchie, puis terminé par les victoires foudroyantes des troupes républicaines la conquête malheureusement éphémère de ses frontières naturelles.

L'importance des événements qui ont rempli cette période la part signalée qu'y a prise notre premier ancêtre militai[re] explique la part relativement considérable qu'à notre t[...] nous avons consacrée, dans notre récit, au Régiment qui a t[...] le cinquième rang dans l'ancienne infanterie française. [...] corps qui, dans la suite, ont servi et combattu sous le n[...] numéro, il a manqué, sinon la vaillance, du moins le [...] deux fois séculaire de Navarre.

Que l'on ne prétende pas, d'autre part, que ce pa[...] lointain nous doive être indifférent, que ce corps à [...] oublié ne tienne au nôtre par aucun lien.

1. Nous donnerons à un appendice spécial le nom des an[...] dats du 5e régiment d'infanterie devenus officiers dans les 33e e[...] ments. L'on verra par cet exemple dans quelle forte prop[...] corps de l'ancienne armée monarchique ont fourni des [...] demi-brigades de la République et aux régiments du premi[...]

Le lien, il s'est noué sur le champ de bataille de Jemmapes, lorsque l'officier qui commandait le Régiment, s'écriant l'épée haute : « *En avant Navarre sans peur!* » a fait, pour ainsi dire, de la première victoire républicaine du 5e Régiment d'infanterie, la sœur cadette des victoires monarchiques de Navarre, et même, s'il faut en croire la tradition, des glorieuses chevauchées de Bayard sans peur et sans reproche.

Des nations, moins anciennes que la nôtre, ont fouillé avec soin leurs annales militaires pour y rechercher tout ce qui pouvait servir à leurs jeunes légions de souvenir et d'exemple.

Et nous, qui n'avons qu'à remuer notre passé, pour qu'il s'en exhale un parfum d'honneur, d'abnégation, de patriotisme, nous mettrions notre orgueil à être nés d'hier, nous voudrions ignorer les noms et les services de nos aïeux militaires?

Faisons-les revivre au contraire, gravons-les dans notre cœur à tout jamais, et fils des vainqueurs de Jemmapes, de Rocoux, de Fleurus, de Lens, de Fontaine-Française, répétons ces vers pleins d'une mâle fierté :

Patrie aux flancs féconds, sainte mère des hommes,
Ce que furent jadis nos pères, nous le sommes,
Et ton sang généreux qui fit tant de vainqueurs
N'a pas perdu sa pourpre, en coulant dans nos cœurs !

DEUXIÈME PARTIE

(1794-1796)

CHEF DE BRIGADE (1).

Bournot (Laurent). — 19 juillet 1794.

CHAPITRE IX

LA 5e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE DE BATAILLE
(1794-1796)

I. — La 5e aux armées du Rhin et de Rhin et Moselle (1794-1796)

Formation de la Demi-brigade. Kayserlautern (1794). Réorganisation (1796).

Le corps nouveau qui allait prendre le cinquième rang dans l'infanterie française et devenir, à ce titre, l'ancêtre mili-

1. Nous n'avons pu retrouver dans aucun document authentique le nom du successeur du chef de brigade **Bournot**. Nous sommes du reste fondé à croire que le chef de bataillon **Auger** a commandé la Demi-brigade par intérim pendant la captivité du chef titulaire.

taire du 5e de ligne actuel, fut formé à Wœrth, en Alsace, le 19 juillet 1794.

Les éléments qui allaient, en vertu de la loi d'amalgame, entrer dans la composition de la 5e Demi-brigade d'infanterie de bataille étaient les suivants :

1° Le 1er bataillon du 3e régiment d'infanterie (ex-Piémont). — Le corps dont faisait partie ce bataillon prenait rang de la date même de la formation des régiments, c'est-à-dire de l'année 1569. Nous ne pouvons songer à refaire son histoire qui serait l'histoire même de la France de 1569 à 1789. Contentons-nous de dire que, depuis le commencement de nos guerres contre l'Europe coalisée, le 1er bataillon du 3e régiment avait fait la campagne de 1792 aux armées de la Moselle et du Rhin, les campagnes de 1793 à 1794 à l'armée du Rhin.

2° Le 1er bataillon de volontaires du Doubs. — Formé le 21 août 1791, ce bataillon avait fait les campagnes de 1792, 1793 et 1794 l'armée du Rhin sous les ordres des généraux Kellermann et Vachot. Le bataillon avait été presque complètement détruit à la prise des Lignes de Wissembourg par les coalisés, et au moment où il entra dans les rangs de la 5e demi-brigade, il était presque exclusivement composé de recrues.

3°. Le 4e bataillon de volontaires de la Seine-Inférieure. — Ce bataillon, formé le 11 septembre 1792, avait fait les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée de la Moselle. Comme le 1er bataillon du Doubs, il avait été presque complètement détruit ; vers le 13 septembre 1793, il dut se rendre à Thionville pour se refaire. Quand il passa à l'armée du Rhin et fut incorporé dans la 5e demi-brigade, il était, lui aussi, composé en grande majorité de jeunes soldats.

Tels étaient les éléments qui formaient le corps nouveau dont nous avons à écrire l'histoire, et qui, on n'a pas été sans le remarquer, ne laissaient pas d'être de valeur très inégale.

Quoi qu'il en soit, la demi-brigade dont le commandement fut confié au chef de brigade **Bournot** précédemment chef du 1er bataillon du Doubs, fut d'abord attachée à la division territoriale du Bas-Rhin chargée aux ordres du général Frimont de la surveillance du Rhin, entre Lauterbourg et Germersheim.

Dans la nuit du 31 juillet au 1er août 1794, la 5e quitta ses

cantonnements, forte de 1.403 hommes présents sous les armes, pour se rendre à Kayserlautern et de là à Landstuhl, où elle fit partie de la 7e division sous les ordres du général Proudhon. Elle prit position en avant et à gauche de la ville. Pendant le mois d'août, cette division eut plusieurs fois l'occasion de repousser les partis prussiens qui s'avançaient sur la route de Hombourg à Kayserlautern.

Entre le 11 et le 13 septembre, la 5e demi-brigade passa à la 6e division aux ordres du général Meynier à Kayserlautern.

Le 18 septembre, l'ennemi prit l'offensive et dirigea ses attaques sur la gauche de l'armée. De grand matin, les principales forces se portèrent sur la brigade Sibaud (6e division) qui, malgré d'héroïques efforts, fut contrainte d'abandonner les villages d'Alsborn et d'Erkenbach.

Le 19, cette brigade reprit ses positions après avoir été renforcée de plusieurs bataillons dont un de la 5e demi-brigade (le 1er) ; néanmoins elle fut encore repoussée.

Les attaques du 20 étant beaucoup plus sérieuses, le général Meynier dut quitter Kayserlautern. La défense des hauteurs de Morlautern, en avant de la ville, par la brigade Cavrois, fut très vive. Un instant le 2e bataillon de la 5e s'y trouva compromis ; mais secouru à temps par quatre compagnies du 1er bataillon de la 74e, l'ordre ne tarda pas à s'y rétablir.

Un détachement de 130 hommes de ce même bataillon, jeté dans le Moulin de la Scierie, empêcha pendant quelques moments la cavalerie ennemie de passer par ce débouché lors de la retraite,

Les trois bataillons postés dans Eselsfurth: le 1er de la 5e de ligne, les 3es des 4e et 12e légères, sous les ordres de l'adjudant-général Jordy, se trouvant abandonnés à eux-mêmes par la retraite des généraux Sibaud et Cavrois sur Trippstadt, furent bientôt entourés par 6.000 hommes de cavalerie. Ces bataillons formés en carré repoussèrent plusieurs charges; mais enfin, privés de tout secours, pressés et

enveloppés de toutes parts, épuisés de fatigue, réduits à un petit nombre, ayant la plupart de leurs chefs tués ou blessés, ce qui restait de ces trois bataillons se rendit après la défense la plus héroïque et la plus meurtrière pour l'ennemi. *Le bataillon avait perdu* 450 *hommes*. Le chef de brigade **Bournot** et le chef de bataillon **Adam** (1) étaient blessés, cinq officiers étaient tués et sept blessés: du nombre de ces derniers, le lieutenant **Peltier** et le chirurgien-major **Forcade** qui, atteint de plusieurs coups de feu à la poitrine, parvint cependant à se dérober à l'ennemi.

Quant au 3e bataillon de la 5e, il paraît être resté à Kayserlautern jusqu'au moment de la retraite et n'avoir point pris part à ces différents combats.

A partir de cette date, la 5e demi-brigade n'existe pour ainsi dire plus. Du moment que le 1er bataillon (le 1er de l'ex-régiment de Piémont), qui représentait l'élément le plus solide du corps et lui donnait de la consistance, avait été enveloppé dans un véritable désastre, le reste ne pouvait plus entrer en ligne.

La demi-brigade fut bientôt employée pendant quelque temps, sous les ordres du général Vachot, au blocus de Manheim. Mais son effectif, déjà fort réduit, s'affaiblit encore par les maladies et les désertions, et elle fut presque toute l'année 1795 dans les rangs de la division du Bas-Rhin.

Elle passa ensuite à l'armée de Rhin et Moselle au commencement de l'année 1796.

Peu après, des arrêtés du Directoire (janvier et février 1796) prescrivirent la réorganisation de l'infanterie d'après des bases nouvelles. Ces décisions semblent avoir été exécutées pour la 5e dans le courant du mois de mars de la même année.

Vers cette époque en effet, elle fut amalgamée à Nussdorf avec la 206e ancienne. Mais le corps nouveau ainsi formé ne paraît avoir pris son numéro définitif (le 24e) que vers le

1. **Adam**, ex-volontaire du 4e bataillon de la Seine-Inférieure, puis chef de ce bataillon.

commencement de mai 1796. C'est le 9 de ce mois, croyons-nous, que la 24e nouvelle figure pour la première fois sur les situations de l'armée de Rhin et Moselle.

Cette dernière demi brigade devenue, à son tour, à l'organisation de 1803, le 24e régiment d'infanterie de ligne, a servi sous ce nom jusqu'en 1815 dans les rangs de l'armée impériale. Mais son histoire n'est plus la nôtre.

Il ne convient pas de s'étendre davantage sur l'existence de ce second et éphémère ancêtre du 5e de ligne auquel le temps a manqué pour se créer une légende dont nous puissions à juste titre nous enorgueillir.

Aussi bien une autre 5e demi-brigade destinée à porter plus tard le nom, qui nous est cher, de 5e Régiment d'infanterie de ligne existe déjà à l'armée d'Italie et nous convie à la suivre sur des champs de bataille glorieux.

TROISIÈME PARTIE
(1796-1815)

CHEFS DE BRIGADE — COLONELS (1)

Bourdois (Edme-Martin), 1er ventôse an IV.
Leféron, an V.
Guilliot, an VI (2).
Teste (François, baron), 21 thermidor an VIII.
Plauzonne (Louis-Auguste-Marchand, baron), 5 août 1806.
Roussille (Jean-Isaac, baron), 20 juin 1809.

CHAPITRE X

LA 5e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE DE LIGNE
(1796-1803)

I. — Campagne d'Italie sous Bonaparte. — 1796 à 1797.
Sièges de Milan; Lonato; Castiglione; Bassano: Saint-Georges (1796). La Favorite; Cimbras; Bolsano; traité de Campo-Formio (1797).

II. — Campagne d'Italie en 1799. — 1798 à 1803.
Pastrengo, Magnano, Cassagno, Bassignano, La Trébie (1799).
La 5e Demi-brigade prend le nom de 5e Régiment (1803).

I. — Campagne d'Italie sous Bonaparte. — 1796 à 1797.

Sièges de Milan; Lonato; Castiglione; Bassano; Saint-Georges (1796) La Favorite; Cimbras; Bolsano; traité de Campo-Formio (1797).

A la même époque à très peu près que la 5e demi-brigade d'infanterie de bataille, dont nous venons dans la deuxième

1. Chefs de brigade jusqu'au 8 novembre 1803, colonels à partir de cette date.

2. Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu nous procurer aucune pièce authentique sur le second et le troisième chef de brigade de la 5e de ligne.

partie de cet Historique de retracer l'existence, prend dans la série de nos corps d'infanterie un numéro qui nous est étranger, un corps tout différent de cette demi-brigade va tenir le cinquième rang dans l'infanterie française. Il doit le conserver jusqu'en 1815.

Ce corps qui existe en réalité à l'armée des Alpes depuis le 20 février 1790 (1er ventôse an IV), sous le nom de 46e demi-brigade provisoire, a été formé de la réunion des 146e et 193e demi-brigades de bataille. C'est seulement quelques mois après, dans le courant du mois de mai 1796, qu'il prend définitivement à la suite d'un tirage au sort le numéro 5.

Nous le suivrons au cours de ce chapitre, depuis sa création jusqu'au jour où un arrêté des consuls, renouant une vieille tradition militaire, rendra aux demi-brigades l'ancien et glorieux nom de régiment (8 novembre 1803) (1).

Mais avant de commencer son histoire proprement dite, il importe de donner quelques brefs renseignements sur les éléments qui allaient former la 5e demi-brigade, dite de ligne.

Ces éléments étaient :

1° La 146e demi-brigade ancienne ou de bataille;

2° La 193e demi-brigade de même formation,

1° La 146e avait été formée elle même :

a) Du 2e bataillon du 79e régiment (ci-devant Boulonnais). Ce régiment avait été créé en 1684,

b) Du 1er bataillon de volontaires de la Côte-d'Or. Ce bataillon avait été formé de volontaires de ce département le 27 mai 1791, il avait fait la campagne de 1793 aux armées du Nord et de Lyon, celles des ans II, III et IV à l'armée des Alpes.

c) Du 8e bataillon de l'Isère, connu aussi sous le nom de bataillon de Grenoble, formé avec des volontaires du département de l'Isère, vers le mois de septembre 1793 ; il fit les campagnes des ans II, III, IV à l'armée des Alpes.

La 146e, résultant de l'amalgame de ces trois bataillons, avait pris part à la campagne de l'an IV à l'armée des Alpes.

1. Exécution de la décision pour la 5me. L'arrêté des Consuls est du 1er vendémiaire an XII (24 septembre 1803).



2° La 193e demi-brigade avait été formée :

d) Du 1er bataillon du 109e régiment (ci-devant la Martinique), corps d'infanterie des colonies réuni à l'armée de terre par décret du 11 août 1791, et réorganisé sous le titre de 109e régiment d'infanterie, conformément à un décret du 5 mai 1792.

e) Du 1er bataillon de l'Yonne, formé de volontaires nationaux de ce département le 22 septembre 1791. Il fit les campagnes de 1791 à l'armée de la Moselle, an II à l'armée de la Moselle, an III à l'armée du Rhin.

f) Du 3e bataillon de la Loire-Inférieure, nommé aussi bataillon de Nantes, formé de volontaires de la Loire-Inférieure le 14 novembre 1794. Il fit les campagnes des ans II et III à l'armée de la Moselle.

La 193e formée de l'amalgame de ces trois bataillons fit la campagne de l'an IV à l'armée du Rhin.

En résumé, la 5e nouvelle allait se composer des restes des deux bataillons de vieilles troupes et de quatre bataillons de volontaires, qui, fondus depuis quelque temps déjà dans les demi-brigades de bataille, étaient de valeur à peu près égale.

A peine venait-elle de prendre son nouveau numéro à l'armée des Alpes, que la 5e de ligne reçut l'ordre de passer à l'armée d'Italie commandée alors, qui l'ignore? par le général Bonaparte.

Nous ne devons pas seulement à ce chef illustre la bonne fortune d'avoir à signaler des victoires, mais aussi celle de posséder les éléments nécessaires pour les raconter. C'est en effet par les ordres du général en chef de l'armée d'Italie que furent rédigés les historiques des actions, marches et opérations des demi-brigades de cette armée. Celui de la 5e va du 10 mai 1796 au 18 juin 1797. Nous le citons textuellement:

« La 5e demi-brigade de ligne qui faisait partie de l'armée du Rhin reçut l'ordre de passer en Italie et se mit en marche le 1er prairial an IV, traversa les Alpes au mont Saint-Bernard, la vallée d'Aoste et le Piémont, et arriva le 22 prairial à Milan, où elle fit le service de la place, bloquant en même temps le château.

« Le 1er messidor, deux de ses bataillons ouvrent la tran-

chée sous les ordres du général Despinois et restent sous les murs du château jusqu'au 11 du même mois, jour de la reddition. L'autre bataillon avait reçu l'ordre de se rendre au lac de Côme. Les soldats travaillèrent à la tranchée et aux batteries avec un zèle qui leur mérita des éloges de la part du général d'artillerie et du général de brigade Bertin qui présidaient à ces travaux.

« On y joignit une gratification pécuniaire de cinq livres par homme; une cinquantaine de soldats de la Demi-brigade furent attachés à l'artillerie pendant le siège. A cette expédition le corps perdit 20 hommes dont 6 tués et le reste blessé. Un bataillon prit possession du château, dont il fit le service, un autre faisait celui de la ville.

« Le 19 du même mois ces deux bataillons reçurent ordre de se rendre à Peschiera, où on les employa à réparer les fortifications, l'autre bataillon vint les rejoindre.

« Le 11 thermidor, la Demi-brigade se porta par la route de Peschiera à Vérone pour arrêter l'ennemi; elle garda différents passages, partit le lendemain sur ses pas, traversa Peschiera et longea le lac de Garde, où elle reçut différentes bordées des barques canonnières ennemies; nous établîmes sur la route deux pièces qui ripostèrent vigoureusement et leur firent gagner le large.

« Le 13 thermidor (31 juillet 1796) nous nous portâmes sur Lonato dont l'ennemi semblait vouloir s'emparer; effectivement il y entra et vint nous attaquer dans une position que nous occupions en arrière de cette ville. Nous gagnâmes les hauteurs de droite et de gauche, fîmes pendant une heure un feu de mousqueterie très suivi, ébranlâmes l'ennemi qui se reploya dans la ville. Le talonnant, nous y arrivâmes presque aussitôt, quoique obligés d'en briser les portes; on se battit dans les rues que nous traversâmes sous un feu qui partait de tous les points, par les portes, les croisées, etc...

« L'ennemi embusqué à la dernière porte de la ville faisait un feu d'enfer pour nous arrêter et donner à sa colonne

le temps de filer; cependant, il l'abandonna à la valeur de nos soldats, qui, bravant tout danger, parvinrent à le déloger et à le poursuivre, secondés par une partie de la Demi-brigade qui avait filé sur les hauteurs de droite pour le tourner.

« Le combat s'engagea de nouveau, dura trois ou quatre heures et l'ennemi, battu, nous abandonna le champ de bataille. La Demi-brigade fit ce jour-là 400 prisonniers, tua à l'ennemi 120 hommes et en blessa 150.

« De notre côté, la perte s'évalua à une dizaine de prisonniers, 90 blessés et 30 tués. De ce nombre fut le citoyen **Thomas**, capitaine commandant le 2e bataillon. Cet officier s'était signalé par la plus rare intrépidité, en se présentant le premier dans la rue et à portée de pistolet sous un feu qui ne laissait aucun vide. Sa mort était certaine, mais il fallait donner l'exemple qui fut bientôt suivi et par le sentiment de l'honneur et par le désir de le venger. Cet homme estimable a emporté tous les regrets. Les citoyens **Hairon**, lieutenant, et **Lebras**, sous-lieutenant de grenadiers, furent blessés. **Hairon** mourut de ses blessures. Cette affaire fut dirigée et commandée par les généraux de division Despinois et de brigade Bertin. »

C'était, on le voit, un magnifique début pour la 5e nouvelle. Il ne semble pas cependant que l'on ait, dans les rapports officiels, attribué au corps la part de gloire qui lui revenait dans cette journée; la 32e, dont nous ne voulons en rien diminuer le mérite, aurait un peu trop exclusivement accaparé les éloges, s'il faut en croire, du moins, la lettre du général de division Despinois (1), dont nous citons les principaux passages :

« L'on a enlevé au général de brigade Bertin, au 10e ré-

1. Cette lettre datée d'Alexandrie, le 23 août 1796, adressée au général en chef et écrite avec une liberté de style qu'expliquent seules les mœurs militaires et l'esprit égalitaire du temps, valut à son auteur la mise en disponibilité et un blâme sévère du Directoire. Elle est citée dans les Mémoires de Masséna (tome I-II).

giment de chasseurs à cheval, à la 5e demi-brigade la gloire qu'ils devaient partager avec la 32e.

« *Ce sont* 400 *hommes de la* 5e *demi-brigade* postés sur les hauteurs de Lonato, *qui ont été attaqués les premiers*. Des généraux de brigade sous mes ordres c'est le général Bertin qui a reçu et porte les premiers coups. C'est lui qui, *à la tête du bataillon de la* 5e *demi-brigade* prenant l'ennemi en flanc, l'a culbuté lui-même et nous a frayé le chemin de la victoire.....

« Mais j'étais tranquille, ajoutez-vous, la brave 32e était là. » Et moi aussi je la connais la brave 32e et j'en suis connu mais était-elle seule dans la journée ? Et le brave 10e régiment de chasseurs à cheval?... *Et la* 5e *demi-brigade qui s'est montrée l'émule de la* 32e *au combat de Lonato*, quoiqu'elle ait encouru depuis de justes reproches; ces deux corps n'étaient-ils point là enfin? »

Quoi qu'il en soit, reprenons la suite du journal des opérations de la 5e demi-brigade.

« Le 14, la demi-brigade se mit en marche, se dirigeant sur Brescia d'où elle repartit pour rejoindre l'ennemi qui s'était retiré à Gavardo.

« Le 16 au matin (3 août), nos éclaireurs rencontrèrent quelques avant postes de l'ennemi; ils les fusillèrent et les firent reployer.

« Sur les neuf heures, nous marchâmes à l'ennemi par le flanc (seules dispositions prises par le général de division Despinois); cette opération assez mal combinée ou plutôt sans combinaison de la part du général devait avoir une fâcheuse issue; en effet peu d'hommes pouvant donner à la fois, c'est-à-dire la tête seule de la colonne marchant par le flanc, l'ennemi gagna les hauteurs que nous eussions dû occuper, et nous força à la retraite au lieu de la victoire, qu'eussent rendue certaine de plus sages dispositions; encore ce ne fut qu'une supériorité manifeste qui nous y décida; une opiniâtreté mal entendue dans ce moment, sur ce terrain qui

ne permettait aucun changement de manœuvres, nous mettait tous entièrement au pouvoir de l'ennemi. Le général de brigade Bertin essaya, mais en vain, par son courage, de réparer les torts du divisionnaire (1) ; cependant, après une demi heure de retraite en désordre, une partie de la troupe ralliée par l'activité, la fermeté et le courage du citoyen **Gaillard** chef de bataillon, tandis que, sur un autre point, le général Bertin ramenait avec autant d'ardeur les soldats dans leurs rangs, on marcha de nouveau à l'ennemi et dans le plus bel ordre. Mais il n'engagea rien et alla reprendre ses positions ; nous fîmes quelques prisonniers à l'arrière garde. Cette journée nous valut la perte de 12 à 15 prisonniers, 10 tués et une trentaine de blessés du nombre desquels fut le citoyen **Vandierre**, lieutenant. Le même jour, nous reprenons notre position devant Brescia. »

Ajoutons, que dans ce combat du 3 août, *le nommé* **Meunier** (*Clément*), *tambour-major de la demi-brigade, prit une pièce de canon.*

« Le 17, toujours sous les ordres du général Despinois, nous nous mîmes en marche à huit heures du soir, marchâmes toute la nuit et arrivâmes à Castiglione le lendemain 18 thermidor (5 août), sur les neuf heures du matin ; nous prîmes place au centre de la ligne de bataille établie en avant de cette ville. A peine arrivés, toute la ligne se mit en mouvement, la bataille s'engagea jusqu'à quatre heures du soir environ. La Demi-brigade toujours en ordre et à son rang se battit avec courage ; parmi les nombreux prisonniers faits à l'ennemi dans cette bataille, nous en emmenâmes à notre part environ 400, prîmes deux pièces de canon et trois caissons. Nous eûmes environ cinq à six hommes blessés. Le général en chef commanda cette journée. »

1. On voit que, par un juste retour, si le général Despinois jugeait, il était jugé ; les habitudes révolutionnaires de discussion, les mœurs de club, n'avaient pas encore disparu des armées, même de celle que commandait Bonaparte.

Dans cette bataille où l'on a reconnu l'immortelle victoire de Castiglione et qui fut quelque temps désignée sous le nom de combat de Solférino, le sergent-major **Batault** (Pierre), plus tard capitaine à la demi-brigade, et le caporal **Chabot** (Jean), depuis sergent, se distinguèrent particulièrement.

Une des inscriptions de notre drapeau : CASTIGLIONE, rappelle cette glorieuse journée et l'ensemble des combats et des opérations qui la précédèrent (1).

« Le 19, nous dit ensuite la narration, le 19 thermidor, c'est-à-dire le 6 août, la Demi-brigade se porta sur les bords du Mincio pour passer ce fleuve et pénétrer à Borghetto où l'ennemi s'était retranché : mais comme il avait coupé le pont qui y conduisait, et le fleuve n'étant guéable sur aucun point, nous restâmes en bataille environ une heure, essuyâmes un feu d'artillerie assez vif, tandis que la nôtre ripostait aussi vigoureusement; nous prîmes ensuite une position où nous passâmes la nuit.

« Le lendemain 20, trois cents hommes de notre Demi-brigade faisant partie de la division de Peschiera bloquée par l'ennemi se trouvèrent dans la sortie que firent nos troupes; cette sortie fut commandée par le général Guillaume; le détachement de la 5e Demi-brigade se battit avec valeur. Il eut huit hommes faits prisonniers et cinq blessés. De ce nombre fut le citoyen **Rognon**, lieutenant, blessé gravement.

1. Mentionnons encore comme n'étant point indifférent à notre histoire, un passage se rapportant à Castiglione, de la lettre déjà citée du général de division Despinois au général en chef Bonaparte :

« La bataille de Solférino est arrivée; vous m'ordonnez de me rendre à Castiglione, j'y conduis la 5e Demi-brigade, nous marchons à l'ennemi. Le général Bertin est toujours avec moi, nous contribuons de tout notre pouvoir au succès de cette mémorable journée en débordant l'aile gauche de l'armée autrichienne et en décidant ainsi la retraite. Le général de brigade Bertin s'attache à la poursuite de l'ennemi avec le gros de sa troupe, il a deux ou trois combats à soutenir; à chaque pas il a devant lui des forces supérieures qui lui font face et qu'il renverse. Pour moi, je marche à la tête des *grenadiers de la 5e Demi-brigade* et je suis de mon côté l'ennemi jusqu'au delà de Cavriano. »

« Le même jour nous traversâmes Peschiera, débloqué tant par la division Masséna que par cette sortie de la garnison; nous laissâmes pour faire le service de la place notre même détachement et fûmes bivouaquer à deux lieues en avant de la ville.

« Le 21, destinés à harceler l'ennemi dans sa retraite, nous entrâmes dans Vérone et, sans nous y arrêter, nous allâmes prendre position à deux milles environ sur la route du Tyrol. Nous occupâmes cette position jusqu'au 15 fructidor suivant, faisant le double service des avant-postes et de la ville; pendant ce temps, nous fîmes partie de la division Augereau.

« Le 16 fructidor, toute la division se mit en marche dans le Tyrol, pour pénétrer à la poursuite de l'ennemi. Notre Demi-brigade parcourut pendant trois jours les montagnes et fit des reconnaissances sur tous les points même les plus inaccessibles. Notre but était de couper l'ennemi dans sa retraite; ne l'ayant pas rencontré, nous en fûmes quittes pour quatre jours de marches forcées, de privations et de fatigues incalculables. Nous descendîmes dans la gorge par Hotta, nous fûmes bivouaquer près de Roveredo et, le jour suivant, près de Trente.

« Le 20, abandonnant entièrement les hauteurs, nous filâmes jusqu'à Borgo, par la gorge qui conduit de Trente à Bassano, sans interruption ni repos dans notre marche.

« Le 21, la division dont nous faisions partie rencontra l'ennemi près d'un fort qui fait la limite du Tyrol et du Pays de Venise. La tête seule de la colonne donna. Une de nos compagnies de grenadiers envoyée sur les hauteurs de gauche à la poursuite de l'ennemi ramena une trentaine de prisonniers.

« Le 22 fructidor (8 septembre, jour du combat de Bassano). nous joignîmes les Autrichiens qui venaient de recevoir des renforts nombreux et avaient pris des dispositions pour nous disputer Bassano. En effet ils s'étaient retranchés et avaient établi de fortes et nombreuses batteries sur les rives de la

Brenta, prolongeant une ligne de défense depuis la rivière jusque sur les sommités des montagnes de droite et de gauche. La division les attaqua en même temps sur tous les points ; la 5e Demi-brigade qui occupait la gauche eut à soutenir sur ce point un feu des plus violents qui lui valut une perte de 20 hommes tués et 30 blessés. Mais à force de constance, de courage et d'audace, elle renversa tout ce qui était sur son front et contribua puissamment à la gloire de cette journée où l'ennemi fut battu sur tous les points, perdit environ 200 hommes restés sur le champ de bataille, laissa 6.000 prisonniers, abandonna presque en totalité son parc d'artillerie, ses munitions de guerre et de bouche, enfin essuya une déroute complète.

« Toutes les troupes qui composaient la division ayant pris part à ce combat, la 5e Demi-Brigade se distingua, où plutôt fit comme les autres, car c'étaient tous des Français.

« Le général de division Augereau commandait cette affaire et déploya du talent et du courage. Le général de brigade Bertin se battit violemment; parmi nos blessés, furent les citoyens **Lachat**, **Laroque** lieutenants, **Rivière** sous-lieutenant et **Poupier** capitaine.

Le 23, nous bivouaquâmes à trois ou quatre milles en avant de Bassano, le 24 près Padoue, le 25 et le 26, toujours en marche à la poursuite de l'ennemi, nous prîmes une position sous les murs de Legnago dont on formait le blocus. Jamais marche ne fut plus pénible : pour y arriver, nous fîmes au moins une lieue ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; un bataillon fut envoyé jusqu'à Ronco pour garder le passage de l'Adige sur ce point.

« Le 29, les deux autres bataillons se portèrent sur Mantoue où l'ennemi s'était jeté ; le même jour le bataillon détaché à Ronco vient rejoindre la Demi-brigade.

« Le 28, la 5e Demi-brigade fut placée en observation entre Mantoue et Vérone, où elle ne s'égara pas de route, comme nous l'avons vu avec étonnement dans les feuilles publiques;

(ayant un général à sa tête elle ne pouvait qu'exécuter ses ordres; et s'il était vrai que nous nous fussions égarés, c'eût été la faute du général et non celle de la Demi-brigade).

« Le 29 fructidor (15 septembre) (1) les troupes firent un mouvement général pour attaquer l'ennemi sous Mantoue; notre Demi-brigade, sous les ordres des généraux Bertin et Pigeon, le rencontra et l'attaqua près du château de la Favorite, où il nous attendait, retranché derrière les haies et dans les fossés, ce qui rendait sa position respectable et des plus difficiles à enlever; en effet, le combat dura depuis les onze heures du matin jusqu'à la nuit; *jamais affaire ne fut plus vive et plus sanglante que sur le point qu'occupait la 5e Demi-brigade*. L'ennemi, intéressé à conserver sa position, montra une opiniâtreté que la persévérance et le courage seuls des Français pouvaient surmonter; les officiers et les sous-officiers donnaient l'exemple et les soldats se battaient avec acharnement. La terre, jonchée de nos braves camarades tués ou mutilés, ne faisait qu'augmenter et redoubler l'ardeur de la Demi-brigade, résolue à venger leur mort par une victoire éclatante; elle la remporta complète, força l'ennemi à se jeter à la hâte dans Mantoue, ce qui était d'autant plus difficile que le local offrait continuellement à l'ennemi, à mesure qu'il perdait du terrain, des positions plus avantageuses les unes que les autres; c'étaient des fossés, des haies où il s'embusquait, des fermes où il se retirait et qu'il fallait prendre d'assaut.

« Malgré l'avantage multiple des positions, il laissa un nombre considérable de morts sur le terrain et beaucoup de prisonniers. Nous lui enlevâmes, au pas de charge et sous une grêle de mitraille, une pièce de 13 et trois autres de moindre

1. L'affaire qui eut lieu ce jour-là est, pour certains historiens, le combat de Saint-Georges, pour d'autres, une simple action préliminaire. Deux éditions différentes des Mémoires de Napoléon indiquent comme date du combat de Saint-Georges, l'une le 15, l'autre le 19 septembre.

calibre, différents caissons et des chevaux. Une autre pièce tomba entre les mains de quelques-uns de nos soldats qui, dans leur ardeur à poursuivre l'ennemi, la lui enlevèrent sous le feu des palissades et le canon de la place. Cette journée glorieuse nous coûta un peu cher par la perte d'environ 60 hommes restés sur le champ de bataille, 150 blessés et une vingtaine de prisonniers.

« Au nombre des morts fut le capitaine **Blandin**. Les regrets, on peut même dire les larmes de ses camarades et de la compagnie qu'il commandait, valurent l'oraison funèbre la plus touchante; qu'il nous soit permis ici de jeter une feuille de laurier sur sa tombe. Nous eûmes aussi à regretter d'autres camarades estimables par leur courage : ce sont les citoyens **Gattaud**, lieutenant, et **Carabin**, sous-lieutenant. Les citoyens **Valtat, Vernart, Anquetin**, lieutenants; **Desgiron, Harville**, capitaines; **Devaise, Humbert, Morissot, Girardelet**, lieutenants, et **Debauve**, capitaine, furent tous blessés grièvement; ces quatre derniers moururent de leurs blessures.

« Le général Bertin fut blessé en combattant vaillamment; les chefs de bataillon **Martin** et **Gaillard** (1) donnèrent pendant toute l'action des preuves d'intelligence et l'exemple du plus mâle courage; aussi furent-ils secondés par les officiers, sous-officiers et soldats, les uns ne pouvant être plus braves et plus ardents que les autres. »

Dans cette journée, le *caporal* **Pigeon** (*Hubert*) *sauva le drapeau du* 3e *bataillon dont la garde et le porte-drapeau venaient d'être tués.*

Le même jour, *un grenadier de la* 5e *de ligne* et le sergent Panizot de la 18e légère arrêtèrent seuls un peloton de cavalerie; au moment où ce peloton était secouru par deux pièces de canon sorties de la place (Mantoue), arriva la tête de

1. **Gaillard** (Denis) né à Dijon en 1747, entré au service en 1768. — Chef du 1er bataillon de la Côte-d'Or, le 6 octobre 1793. Passé en cette qualité à la 5e le 1er ventôse an IV. Chevalier de la Légion d'honneur le 14 juin 1804. Retraité le 1er août 1807.

la 5e Demi-brigade, qui s'empara des deux canons : les généraux prirent le nom du sergent Panizot, mais on perdit celui du brave grenadier de la 5e qui fut tué (1).

« Le même soir, nous primes à peu près la même position que nous devions occuper pour le blocus.

« Le 30, on disposa les différents postes gardant les routes, avec les pièces enlevées à l'ennemi. On tint cette position environ huit jours.

« Le 9 vendémiaire (an V), nous occupâmes le château de la Favorite, après avoir coupé les chemins, fait des abatis et établi les postes les plus avantageux ; tout fut tranquille jusqu'au 15.

« Le 16 vendémiaire (7 octobre) l'ennemi fit une sortie de Mantoue, du côté du Prado, força la ligne de blocus sur ce point, cherchant à pénétrer plus avant, dans la double intention de faire du fourrage et de nous prendre à revers ; une partie de la Demi-brigade fut employée à le faire rentrer ; on y réussit.

« Notre détachement lui fit à sa part 30 prisonniers, lui enleva 30 voitures de fourrage et 14 bœufs. Nous eûmes 3 hommes blessés et 1 tué.

« L'ennemi repoussé dans Mantoue, nous reprimes nos positions; jusqu'au 8 frimaire il ne se passa rien de remarquable ; un de nos bataillons occupait le château du Prado, un autre le village de Suave, le troisième Brancoli.

« Le 3 frimaire (23 novembre), les Autrichiens, qui éprouvaient déjà les horreurs du besoin dans Mantoue, firent une sortie par les trois points de la Favorite, Saint-Antoine et Prado ; elle fut annoncée de grand matin par le canon de la citadelle qui fit pendant une heure ou deux un feu des plus vifs et des plus soutenus pour détruire nos ouvrages et donner à leurs troupes plus de moyens de pénétrer. La sortie fut des plus vigoureuses par un nombre conséquent et décuple de celui des

1. Historique de la 18e légère.

assiégeants. La résistance fut aussi des plus opiniâtres ; ce ne fut qu'après quatre ou cinq heures de combat qu'ils purent enlever le château du Prado, Saint-Antoine et les postes qui les avoisinaient. Il y eut tant d'acharnement dans la défense que presque tous les chefs de poste furent blessés ou prisonniers, et par conséquent un grand nombre de soldats; forcés de céder au nombre, nous disputâmes le terrain pied à pied, et, quoique faibles en hommes, nous occupâmes si bien l'ennemi, qu'il échoua dans ses projets. (C'était de faire entrer des vivres et des fourrages dans Mantoue.)

« Un de nos bataillons arrêtait pendant ce temps une colonne qui se dirigeait sur Brancoli, lui prit deux pièces de canon, lui tua quelques hommes et lui fit des prisonniers.

« Les deux autres bataillons étaient toujours aux prises, lorsque, la nouvelle de quelques troupes de renfort ranimant les forces presque épuisées de nos soldats, ils demandèrent que l'on battît la charge sur tous les points; elle se fit entendre presque aussitôt. Cette marche toujours effrayante pour l'ennemi, ce passage si subit de la défensive à l'offensive, l'intimidèrent au point qu'il abandonna dans un clin d'œil le terrain qu'il n'avait pu gagner qu'avec huit heures de combat. Il rentra à la hâte, précipitamment et sans ordre, dans ses murs, laissant près de 100 morts, à peu près autant de blessés et 40 prisonniers. La perte de la Demi-brigade fut d'environ 75 hommes tués et blessés parmi lesquels les lieutenants **Rousset** et **Vernart** qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi et moururent des suites de leurs blessures, le dernier sans pouvoir occuper le grade de capitaine auquel il fut promu sur le champ de bataille même. Ces deux officiers, reconnus braves dans toutes les actions, ont emporté nos regrets. Les citoyens **Brûlé** et **Toublanc**, lieutenants, furent aussi blessés gravement ; enfin les citoyens **Piot**, capitaine, et **Quatrevaux**, lieutenant, furent blessés. L'ennemi nous fit environ 100 prisonniers, parmi lesquels 11 officiers; ces braves gens ne durent leur captivité qu'à trop de résistance. L'adjudant-général

Rhimbault, qui nous commandait, fit preuve du plus grand courage. Le chef de bataillon **Martin** se conduisit avec sa bravoure accoutumée.

« Le lendemain et jours suivants furent employés à réparer les ouvrages et retranchements détruits par l'ennemi, couper de nouveau les chemins et multiplier les abatis; cette derniere sortie de l'ennemi ne l'ayant pas encouragé, il resta dans ses murs jusqu'au 26, cherchant seulement à incommoder nos différents postes par le feu de la citadelle.

« Le 27 nivôse (16 janvier 1797), à quatre heures du matin, la 5e Demi-brigade se rendit sur la route de Saint-Antoine à Mantoue, prenant la droite d'une des colonnes que devait commander ce jour-là l'adjudant-général Rhimbault; il s'agissait d'arrêter le général autrichien Provera qui, ayant passé l'Adige près de Legnago, était déjà sous les murs de Saint-Georges avec environ 9 à 10.000 hommes.

« La colonne s'ébranla une heure avant le jour et traversa la Favorite (1), où ses éclaireurs se fusillèrent avec quelques avant-postes de l'ennemi; cela n'arrêta pas la marche de la colonne. A trois ou quatre cents pas de là, nous rencontrâmes un parti d'Autrichiens qui voulut nous disputer le passage; une fusillade générale s'engagea; l'adjudant-général Rhimbault fut blessé aux premières décharges à la tête des grenadiers. Le chef de bataillon **Martin** prit le commandement, il détacha quelques compagnies qui donnèrent la chasse à ce corps d'ennemis, en tuèrent quelques-uns, firent des prisonniers et s'emparèrent de deux pièces de canon du calibre 3.

« Nous attendions le jour avec impatience, nous dirigeant cependant sur le gros de l'armée ennemie; un brouillard des plus épais succédant à la nuit sembla la remplacer pendant deux

1. « Cette bataille fut appelée bataille de la Favorite, du nom d'un palais des ducs de Mantoue situé près du champ de bataille. » (Napoléon, *Mémoires*.) Nous citons à dessein ce texte qui dissipe une confusion de nom commise par certains auteurs entre cette affaire et celle déjà citée de Saint-Georges (15 septembre 1796).

ou trois heures. Cette obscurité retarda le moment de notre attaque. Les éclaireurs furent envoyés sur tous les points en avant de notre position pour s'assurer plus parfaitement de celle de l'ennemi; il occupait, dans un front très étendu, des fossés, des haies, et différentes fermes qui le couvraient sur la ligne.

« Le brouillard moins épais nous découvrant les uns aux autres, nous attaquâmes l'ennemi avec vivacité; il répondit vigoureusement, nous blessa quelques hommes et nous força de reployer à deux reprises consécutives. Le chef de la colonne, le citoyen **Martin** (1), et tous les officiers qui sentaient l'importance de cette journée, seule espérance de Wurmser dans Mantoue, ramenèrent de nouveau, par leurs discours, leurs exemples et quelques changements de dispositions dans l'attaque, les soldats à la charge.

« *Alors, on ne calcule plus le nombre de l'ennemi, ni l'avantage de ses positions ; il ne doit plus y avoir de pas rétrograde, les soldats ont juré de vaincre. La baïonnette en avant et sans s'amuser plus longtemps à une fusillade inutile, ils essuient celle de l'ennemi, qui ne les intimide pas plus que son artillerie.*

« *On le serre, on le presse on l'environne de toutes parts, tout ce qui fait résistance trouve la mort;* 3 à 4.000 *Autrichiens mettent bas les armes devant la* 5e *Demi-brigade* (*dont deux escadrons de cavalerie*); 22 pièces de canon de différents calibres, des caissons en proportion, environ 80 chariots de farine attelés de 6 bœufs chacun, furent pour la République le fruit de cette victoire. 4 à 5.000 hommes de la colonne de Provera se battaient encore devant Saint-Georges; nous nous y portions lorsque, le feu cessant tout à coup, nous apprîmes qu'ils venaient d'éprouver le même sort.

« Une affaire aussi chaude nécessitait la perte de beaucoup

1. Le chef de bataillon **Martin**, qui paraît avoir été, avec le commandant **Gaillard**, un des héros du siège de Mantoue, succomba plus tard sur un des champs de bataille de l'Italie en 1799. Il ne nous a été possible de préciser ni la date de sa mort, ni ses services.

de nos braves; elle ne s'éleva pas si haut qu'on devait le craindre; nous perdîmes environ 15 hommes tués sur le champ de bataille, nous eûmes 40 blessés. Les citoyens Bazard, Prost, Landon et Mathieu, lieutenants et sous-lieutenants, furent de ce nombre, ainsi que les citoyens Dufourd, capitaine, et Levesque, capitaine de grenadiers. Le général Dumas commandait la division, le chef d'état-major, général Berthier, était à cette affaire.

« Le même soir, chacun de nos bataillons alla reprendre ses positions respectives; on y resta jusqu'à la reddition de Mantoue, sous les murs de laquelle la 5° Demi-brigade a été employée sans interruption pendant tout le blocus.

« Ce même jour, les postes de la 5° Demi-brigade qui étaient restés à Prado se battirent vigoureusement contre la garnison de Mantoue qui fit une sortie, et ne put enlever ces postes.

Le 14 nivôse, la Demi-brigade reçut l'ordre de se rendre à Porto-Legnago sur l'Adige; elle y arriva le lendemain ayant marché toute la nuit; elle fit le service de cette place jusqu'au 30 pluviôse; le 1er ventôse, elle partit de Legnago et se rendit en deux jours à Vérone, le 3 à la Chiusa, le 4 à Hotta, le 5 à Roveredo où resta un bataillon, les deux autres dans les villages environnants.

« Le 7, deux bataillons furent envoyés, l'un à Torbolle, l'autre à Vago (1), à l'extrémité du lac de Garde, où ils restèrent jusqu'au 12; le 13 à Roveredo où ils se réunirent au bataillon qui y était resté.

« Le 14, toute la Demi-brigade partit pour Trente et, sans s'y arrêter, se rendit à Pergine, où restèrent deux bataillons; quelques compagnies furent envoyées dans le château qui domine ce village; un autre bataillon à Cadenorra; nous garantissions cette vallée des Autrichiens qui occupaient, der-

1. L'orthographe des noms propres est empruntée à la relation officielle; le temps nous a manqué pour contrôler cette orthographe aussi rigoureusement que nous l'aurions voulu. Cette observation est, d'ailleurs, générale pour toutes les citations de ce volume.

rière les montagnes et dans une vallée parallèle, des positions favorables sur les bords de l'Avis.

« Nos postes étaient multipliés autour de ce village et nos compagnies de grenadiers faisaient de continuelles reconnaissances sur les différents passages qui communiquaient d'une vallée à l'autre.

« Le 29 ventôse, nous quittâmes Pergine, suivant la gorge dans la direction de Bassano, nous occupâmes quelques jours la petite ville de Borgo. D'autres ordres nous ramenèrent dans des villages situés sur des montagnes à la droite de Pergine et de Trente ; le projet était d'aller débusquer l'ennemi de ses positions sur l'Avis.

« Le 30 ventôse (20 mars), sous les ordres du général Baraguey d'Hilliers, nous prîmes rang dans une des colonnes qui devaient attaquer l'ennemi dans Cimbras, protégé par une rivière des plus rapides et des positions que la nature devait rendre inexpugnables ; nos grenadiers tentèrent le passage de cette rivière et y réussirent ayant de l'eau jusqu'à la ceinture malgré son extrême rapidité, sous le feu de l'ennemi qui nous tirait en plongeant et roulait sur nous d'énormes quartiers de rocher. On enleva d'un clin d'œil tous les premiers postes ; les derniers devenaient d'autant plus difficiles à s'en emparer qu'ils s'accroissaient des autres, qui se repliaient continuellement sur eux.

« Ces derniers postes enlevés nous découvraient Cimbras et nous mettaient à sa hauteur. Tandis que les différentes troupes attaquaient de front ce village, défendu de toutes parts par les troupes réglées autrichiennes et les paysans armés, les grenadiers de notre demi-brigade gagnèrent sur la droite des hauteurs qui paraissaient inaccessibles, et filant sur les sommités, à la faveur des bois dont elles étaient couvertes, tournèrent Cimbras par cette opération aisée à combiner mais de la plus difficile exécution.

« L'ennemi nombreux de 1.000 hommes environ et rangé en bataille dans une petite plaine en dehors du village, se

trouvant attaqué de front et en flanc, abandonna le terrain, se sauvant dans le plus grand désordre.

« Le citoyen **Leféron**, depuis peu notre chef de brigade, harcela l'ennemi dans sa retraite et ramena un nombre considérable de prisonniers. Il justifia cette première journée qu'il nous conmandait devant l'ennemi, la réputation dont il jouissait dans le 63° demi-brigade où il servait auparavant. Dans cette action, la 5° Demi-brigade fit à sa part plus de 300 prisonniers et s'empara de deux pièces de canon, elle n'eut que cinq à six hommes blessés. »

Dans cette journée dite de Cimbras, se distinguèrent :

« *Le sergent-major* **Bécu** (*Gabriel*) *; il se jeta sur quatre tirailleurs autrichiens, en mit un hors de combat d'un coup de sabre et somma les autres de se rendre d'un ton de voix et d'un geste si menaçants, qu'ils mirent bas les armes. Il les amena tous les quatre prisonniers au quartier général.*

Le caporal **Vacheret** (*Martin*) *;il se mit à la tête de quelques soldats et s'élança sur une pièce de canon dont il s'empara le premier. Cette action lui valut le grade de sergent sur le champ de bataille.*

« Nous bivouaquâmes dans la petite plaine de Cimbras ; cette expédition fut commandée par les généraux Dumas et Baraguey d'Hilliers.

« Le 1er germinal (21 mars), sous les ordres de l'adjudant général Liébault, nous partîmes de Cimbras à six heures du matin, marchâmes sans nous arrêter, traversâmes des montagnes de neige et de glace et vînmes tomber à l'entrée de la nuit près de (1)... où l'ennemi essaya quelque résistance contre la tête de notre colonne ; on lui enleva quelques postes, on fit des prisonniers et nous passâmes sur une petite montagne de neige cette nuit que l'extrême rigueur du froid nous rendit bien longue.

« Le lendemain, poursuivant l'ennemi qui fuyait devant

1. Illisible dans le texte de la relation.

nous, nous nous rejoignîmes sur l'Adige aux troupes qui étaient venues de Trente par Saint-Michel et qui battirent l'ennemi. Quoique exténués de fatigue, nous repartîmes au bout de quelques heures et allâmes bivouaquer à Bronzollo.

« Le lendemain 4 germinal, nous arrivâmes à Bolzano, un bataillon fut détaché sur la gauche où il resta. Les deux autres prirent la route d'Innspruck; ils s'arrêtèrent deux ou trois jours sous Brixen; on les conduisit jusqu'aux portes de Mittelbach sans y entrer; on revint sur ses pas en changeant de direction.

« Cette journée fut employée à fouiller les montagnes sur lesquelles on bivouaqua le lendemain. Nous prîmes la route d'Innspruck, nous occupâmes pendant deux jours des positions dans un bois en deçà du village de.... (1)

« Nos grenadiers furent envoyés à l'avant-poste à un mille en avant du village.

« Depuis notre départ de Bolzano, les paysans armés faisaient des tentatives d'hostilités contre nos troupes peu nombreuses; nos deux bataillons reçurent ordre de retourner à Bolzano pour renforcer ce point. Nous y arrivâmes le 10 après deux jours de marche; nous nous réunîmes à un de nos bataillons que nous y avions laissé et qui, ce jour-là, eut un choc assez vif avec les troupes de Laudon, auxquelles il empêcha de pénétrer dans Bolzano; nous perdîmes dans cette affaire quatre ou cinq hommes tués et environ une dizaine de blessés. Nous en tuâmes quelques-uns à l'ennemi et lui fîmes une trentaine de prisonniers. De suite nous fûmes disséminés dans différents cantonnements autour de Bolzano.

« Le 13, les soldats de Laudon, général autrichien, et les paysans armés qui auparavant occupaient les hauteurs les plus reculées, s'étaient rapprochés presque à mi-côte des montagnes. Ce trop près voisinage ne laissait pas de donner quelques inquiétudes, et l'ennemi ayant attaqué nos avant-

1. Illisible dans le texte.

postes, on envoya nos compagnies de grenadiers pour les soutenir, il s'engagea une fusillade très vive; les grenadiers leur firent regagner les hauteurs.

« Un front si étendu et bien garni de monde ne laissait aucun passage à les tourner. L'ardeur ordinaire de nos soldats, d'ailleurs peu nombreux, les ayant portés trop loin occasionna la perte de quelques-uns tués, soit par le feu des carabines, soit par les rochers qu'on détachait sur eux. Cette troupe de braves fut forcée à la retraite; il en était temps, l'ennemi qui, plus qu'eux connaissait tous les passages, commençait à les cerner; le parti le plus sage et même la seule ressource fut de se jeter dans un château qui présentait quelques moyens de défense. Deux compagnies de grenadiers et deux du centre seulement s'y trouvèrent réunies; en un instant, trois ou quatre mille paysans entourent le château, font dessus un feu d'enfer et à différentes reprises s'approchent en hurlant, menaçant de l'assaut et de tout égorger si on ne se rend pas. La petite garnison ne répond aux menaces que par des coups de fusil ménagés et tirés à propos par les fenêtres et créneaux. Chaque décharge fait tomber des soldats de Laudon et des paysans; ils se retirent, puis reviennent à la charge, nos soldats les reçoivent toujours de même; enfin, la nuit tout à fait arrivée, on se barricade et disposés à périr tous ensemble plutôt que de capituler avec de cruels et de lâches paysans, on fait des armes de pierres, pour écraser les assaillants par les fenêtres, s'ils se présentent à l'assaut.

« La moitié de la nuit se passa sur le qui-vive, lorsqu'arrivèrent deux bataillons envoyés par le général Monier, pour nous débloquer; ils y réussirent, l'ennemi leur livrant le passage, et se retirant en silence à mesure qu'ils avançaient. Le courage et la fermeté de ces compagnies à se défendre dans le château leur mérita des éloges de la part du général.

« Ce même jour, une troisième compagnie de nos grenadiers se battit sur la gauche pendant quatre ou cinq heures, et repoussa l'ennemi qui descendait sur la ville. Cette compa-

gnie fit du mal à l'ennemi ; elle perdit elle-même trois ou quatre hommes tués et en eut quatre ou cinq de blessés, parmi lesquels le lieutenant **Eckendorf**.

« Le lendemain 14 germinal (3 avril), le général Monier fit partir deux bataillons et les trois compagnies de grenadiers de la 5e Demi-brigade avec l'ordre de s'emparer de la sommité d'une montagne à gauche de la route de Bolzano à Brixen ; à mesure que nous montâmes, nous fîmes reployer tous les postes établis en échelon les uns sur les autres. Parvenus à la cime, notre chef de brigade **Leféron** fit des dispositions pour nous maintenir contre une nuée de paysans forcenés qui vinrent nous attaquer avec fureur et en hurlant. Notre but était de garder seulement la position ; nous ne les chargeâmes pas et nous contentâmes de les faire rebrousser en leur tuant quelques hommes et en leur en blessant beaucoup. Nous n'en perdîmes qu'un, écrasé par une roche et eûmes deux officiers blessés par leurs carabines. Ce furent les citoyens **Peuthat**, capitaine, et **Miachon**, sous-lieutenant de grenadiers.

« Pendant que nous nous battions sur ce point, notre autre bataillon, resté dans le bas avec le fort de la division, se battit tout le jour et contribua avec tous les autres à empêcher l'ennemi de pénétrer dans Bolzano. Il perdit quatre hommes, eut quelques blessés parmi lesquels le citoyen **Chevreau** sous-lieutenant, resté au pouvoir de l'ennemi. Il est mort dans cette ville à la suite de sa blessure. Nous le regrettons.

« Les deux autres bataillons dont nous avons parlé bivouaquèrent dans leur position, une partie de la nuit ; ils se mirent en marche avant le jour et descendirent à Bolzano. La Demi-brigade l'évacua de suite ainsi que toute la division, prenant la route de Brixen.

« Nous marchâmes pendant quelques jours, faisant partie de la division Delmas, quittâmes les gorges du Tyrol, entrâmes dans celles de Salsbourg, à l'extrémité de cette province, traversâmes une partie de la Carinthie, par Villach, et nous

rabattîmes dans le Frioul où nous occupâmes jusqu'au... (1) les cantonnements d'Osoppo et de Saint-Daniel dont nous gardions les postes.

« Le (2)... nous reçûmes ordre de nous rendre à Vérone, nous étions à Vicence qui n'en est qu'à un jour de marche lorsqu'un contre-ordre nous ramena sur nos pas à Trévise.

« Le lendemain nous vînmes occuper le village de Malghera sur les bords du golfe de Venise. Nos compagnies de grenadiers s'emparèrent d'une petite île entre Malghera et Venise pour empêcher la communication avec la terre ferme.

« Le 26 floréal, à dix heures du soir, nous embarquâmes pour Venise où nous arrivâmes le lendemain à la pointe du jour. Depuis ce temps, nous faisons le service dans la place.

« Nous ne citons aucune action particulière, le grand nombre de ceux qui ont eu occasion de se signaler se trouvant assez heureux que le hasard des positions leur en ait fourni le moyen plutôt qu'à leurs camarades qui en eussent fait autant (3). »

Nous ne sommes pas associés complètement à ces conclusions peut-être un peu trop désintéressés de la relation officielle ; nous avons, au contraire, recherché avec soin ces actions individuelles qui, sans doute, trouvèrent dans la conscience de ceux qui les accomplirent leur meilleure récompense, mais ne doivent pas tomber dans l'oubli, surtout au Régiment pour lequel ils sont un héritage et un honneur.

Le traité de Campo-Formio (17 octobre 1797) amena la fin des hostilités. Il trouva la 5e Demi-brigade en garnison à Tortone avec son 3e bataillon à Alexandrie. Il lui assura environ une année et demie d'un repos bien mérité par cette suite de travaux et de combats qui avaient valu à la 5e une bonne renommée à l'armée d'Italie.

1. Illisible dans le texte.
2. Illisible dans le texte.
3. Venise, le 28 prairial an V de la République. Signé : **Leféron**, chef de brigade. **N.**, capitaine. **Bimot**, chef de bataillon. **Martin**, lieutenant. **Bourgeot**, sergent. **N.**, quartier-maître.

II. Campagne d'Italie en 1799. — 1798 à 1803

**Pastrengo ; Magnano ; Cassano ; Bassignano ; La Trébie (1799).
La 5e Demi-brigade devient le 5e Régiment (1803).**

L'année 1798 fut marquée par l'incorporation dans la 5e de ligne du 1er bataillon de la 11e légère.

Ce 1er bataillon n'était autre que le 3e bataillon de chasseurs de l'organisation de 1791 (ci-devant bataillon de chasseurs royaux corses et antérieurement Royal Corse). Ce bataillon fit les campagnes de 1792 à l'armée des Alpes et 1793 à l'armée d'Italie.

Il fut amalgamé, en exécution de la loi du 26 février 1793, avec le 2e bataillon de chasseurs révolutionnaires et le 4e bataillon de chasseurs des Hautes-Alpes, deux corps dont l'histoire ne nous intéresse nullement, puisque leurs éléments n'entrèrent pas directement dans la 5e. L'ensemble de ces trois bataillons forma la 3e demi-brigade légère de 1re formation, qui reçut en incorporation les chasseurs nationaux corses et fit les campagnes de 1793, des ans II, III et IV à l'armée d'Italie.

La 3e légère ancienne devint la 11e légère nouvelle à l'organisation de 1796.

Enfin à la date du 6 thermidor an VI (24 juillet 1798) le 1er bataillon de la 11e légère était incorporé dans la 5e Demi-brigade de ligne.

Quelque temps avant cette incorporation, la 5e Demi-brigade avait reçu l'ordre de se diriger sur Civita-Vecchia où elle allait sans doute faire partie des troupes destinées à l'expédition d'Égypte, quand un contre-ordre du Directoire, notifié par une lettre du général Leclerc, chef d'État-major de l'armée d'Italie, en date du 29 avril 1798, lui fit rebrousser chemin vers la vallée du Pô, où décidément la fixait sa destinée et où elle allait, moins d'une année après, prendre part à une nouvelle et malheureuse campagne (1799).

La politique envahissante du Directoire avait renoué contre la France une deuxième coalition ; le théâtre de la guerre comprenait maintenant toute notre frontière du nord et de l'Est, depuis la Hollande jusqu'à l'Italie.

La 5e fit partie de l'armée d'Italie commandée par le général

Schérer ; elle comptait à la 3e division d'infanterie (général Guieu), elle passa ensuite la division Montrichard.

C'est dans les rangs de cette dernière unité qu'elle prit d'abord part au combat de Pastrengo (26 mars 1799) (1).

Il s'agissait pour l'armée d'Italie de forcer la ligne de l'Adige et, plus au nord, de déposter l'ennemi de la forte position de Pastrengo. Des diversions très vives furent tentées contre Vérone et Legnago. C'est sous les murs de cette dernière place que combattit la 5e. Elle y déploya une fois de plus sa vigueur et sa fermeté. Mais cette journée lui coûta des pertes bien cruelles. Au nombre des blessés étaient les capitaines **Harville** et **Vassor**, les lieutenants **Coste**, **Guéneau** et **Martin**, les sous-lieutenants **Chabert** et **Mignotte**. Un grand nombre de sous-officiers et soldats restaient sur le champ de bataille. Peut-être eût-on pu mieux utiliser un sang précieux et le dévouement des soldats, restés dignes des beaux jours de l'armée d'Italie.

Dans ce combat se distinguèrent :

Le caporal **Pigeon** (*Hubert*) *déjà cité au combat de Saint-Georges. Il retira, avec trois de ses camarades, le général Vigne d'entre les mains des Autrichiens,* **Pigeon** *tua l'officier ennemi qui le conduisait ; lui et ses camarades intimidèrent les soldats ennemis qui abandonnèrent le général.*

Le soldat **Bassus** (*Étienne*) ; *soutenu par trois de ses camarades, il prit une pièce de canon et un caisson, il tourna la pièce contre l'ennemi et lui fit beaucoup de mal. Le même jour il pénétrait le premier dans un moulin et y faisait mettre bas les armes à 22 Autrichiens et à un officier.* **Bassus** *fut fait chevalier de la Légion d'honneur à la création de l'ordre.*

Le sergent-major **Cornillot** (*Jean-Baptiste*) *depuis lieutenant. Seul contre deux cavaliers autrichiens, il se défendit*

1. Les morts et les blessés de cette affaire sont portés sur les matricules du corps comme tués ou blessés à l'affaire du 6 germinal an VII, devant Legnano.

si vaillamment, qu'ils ne purent ni le blesser, ni le faire prisonnier.

La 5e allait encore prodiguer son dévouement et son sang dans la journée du 5 avril connue sous le nom de bataille de Magnano (1).

Ce jour-là, la Demi-brigade faisait partie, sous les ordres du général de division Montrichard, du centre commandé par le général Moreau, qui obtint les avantages les plus marqués et parvint jusque sur les glacis de Vérone. Malheureusement notre aile droite était compromise et le résultat de la journée nul.

Du nombre des morts de la 5e était le chef de bataillon **Bimot** ; du nombre des blessés, les capitaines **Santolini, Miachon, Berthet** et **Isnard**, le lieutenant **Rivière** ; le sergent **Pauthenier** (Antoine) fut cité comme s'étant distingué dans cette journée.

Après cette bataille, l'armée se trouvant réduite par les pertes et aussi par les garnisons laissées dans les places (en particulier la 5e avait son 3e bataillon à Ferrare), on dut procéder à une réorganisation complète. Toutes nos forces furent réparties en trois divisions. La Demi-brigade compta à celle du général Victor.

Quelques jours plus tard (20 avril), à un combat d'arrière-garde, le capitaine **Richard** (2) *fut fait chef de bataillon sur le champ de bataille.*

La 5e assista ensuite à la bataille de Cassano (27 avril) sans avoir été, semble-t-il, bien sérieusement engagée. Elle battit en retraite par Melegnano et Pavie sur Alexandrie, puis fut ensuite à Valenza.

Le 12 mai, elle était à l'affaire de Bassignano à la suite de

1. Sur les matricules : affaire du 16 germinal an VII, devant Vérone.

2. **Richard** (François) né a Dijon (Côte-d'Or) en 1760. Entré au service en 1779. Capitaine au 1er bataillon de la Côte-d'Or en 1794. Chef de bataillon le 1er floréal an VII. Retraité le 25 février 1808. Chevalier de la Légion d'honneur le 14 juin 1804.

laquelle « *le capitaine* **Levesque** (*Valentin*) (1) *fut fait chef de bataillon sur le champ de bataille.* » *A cette affaire le caporal* **Pigeon** (*Hubert*) (2), *déjà cité au combat de Saint-Georges et à la bataille de Pastrengo, participa beaucoup à la prise d'une pièce d'artillerie qui resta en notre pouvoir.*

Le 16 mai, la 5e combattait encore à San-Juliano ; le lendemain elle était détachée vers Acqui avec toute la division Victor destinée à aller tendre la main à l'armée de Naples dans la direction de la Spezzia. Cette marche donna lieu aux engagements du 17 mai près d'Acqui, et des 18 et 19 mai entre Acqui et Carcare. Le 29 mai, la jonction était opérée. A partir de cette date, la 5e va concourir aux opérations, non plus de l'armée d'Italie, mais de l'armée de Naples, sous Macdonald.

Le 12 juin, elle est au combat de Modène (où se distingue le soldat **Neveu** (Claude) (3) ; le 15 à Borgo-san-Domino ; le 16 à Plaisance.

Ces heureux débuts de l'armée de Naples allaient être suivies du sanglant insuccès des trois journées de la Trébie (17, 18 et 19 juin).

Dans cette lutte désastreuse, la division Victor fut particulièrement maltraitée. Cependant des pertes faites par la Demi-brigade dans ces trois jours nous n'avons pu retrouver que les noms du lieutenant **Boivin** et du sous-lieutenant **Mignotte**, blessés le 19. *Le sous-lieutenant* **Batault** (4), *déjà cité honorablement comme sergent-major à Castiglione et en diverses rencontres, fut nommé lieutenant le 19 juin sur le champ de bataille par le général en chef Moreau.*

1. **Levesque** (Valentin) né à Beaune en 1756. Sous-lieutenant au 1er bataillon de la Côte-d'Or en 1791. Chef de bataillon le 25 floréal an VII. Major le 11 brumaire an XII. Retraité par décret du 12 décembre 1806. Chevalier de la Légion d'honneur le 25 mars 1804. Avait remplacé le chef de bataillon **Martin**, mort à Lodi des suites de blessures reçues à l'une des premières affaires de la campagne.

2. Fait plus tard membre de la Légion d'honneur.

3. Fait plus tard chevalier de la Légion d'honneur.

4. Fait plus tard chevalier de la Légion d'honneur.

A la suite de cette défaite, nos deux bataillons qui avaient eu à supporter dans les rangs de la division Victor, d'abord les souffrances et les défaites de l'armée d'Italie, puis celles de l'armée de Naples, furent réduits presque à rien. Ils gagnèrent comme ils purent Gênes, par les Apennins.

Cependant, quelque temps après (septembre 1799), nous les retrouvons faisant partie de la division Pouget du corps du général Championnet. Ce corps se trouvait sur les Alpes, le jour de la bataille de Novi. Il descendit ensuite en Italie, tâcha de se rapprocher de Coni et d'opérer sa jonction avec les débris de l'armée de Joubert. Ces opérations donnèrent lieu dans le courant du mois d'août à un combat aux environs de Coni, le 4 août, à une affaire où le *soldat* **Neveu** (*Claude*) *déjà cité à Modène fut fait caporal sur le champ de bataille*. Le 20 septembre eut lieu le combat de Fossano ; le surlendemain, à une autre affaire, *le sous-lieutenant* **Martin** (*Denis-Joseph*) *fut nommé lieutenant sur le champ de bataille*.

Dans le courant du mois d'octobre, la 5e combattit successivement dans les bois de la Chiusa (3 octobre), à la Roccaforte (4 octobre), et à la Brunetto, devant Coni (18, 19 et 20 octobre).

Le 6 novembre, les deux bataillons actifs passèrent à l'armée du Danube (division Muller) et un peu plus tard à l'aile droite de l'armée du Rhin (division Chabert). Quant au 3e bataillon, bataillon de garnison de la 5e, il semble être resté dans Ferrare pendant toutes les opérations dont nous venons d'exposer le récit ; il fut fait prisonnier à la capitulation de la place ; puis échangé en vertu d'une convention spéciale, il revint en France, non sans avoir à batailler en route contre les Barbets, sortes de brigands, qui infestaient alors tout le Piémont ; il ne devait rejoindre les deux autres bataillons que vers le mois de mai 1800.

Dans le courant d'avril 1800, la Demi-brigade fut envoyée dans l'intérieur. Elle y resta réunie, occupant diverses garnisons de la Belgique et du nord de la France jusqu'au mois de

novembre 1800, époque où elle fut réduite à deux bataillons.

Le 1er, qui prit le nom de bataillon d'élite, fit alors partie du corps d'observation du Midi, devenu successivement armée d'observation du Midi, puis armée du Midi, sans avoir pris part sous ces dénominations, à aucune action de guerre.

Vers le commencement de 1802, le 1er bataillon fut rejoint par le 2e à Livourne ; la 5e y resta réunie jusqu'au jour, (8 novembre 1803) où elle fut portée à 4 bataillons et prit le nom de 5e Régiment d'infanterie de ligne.

Ainsi, le corps que nous avons considéré comme le troisième ancêtre militaire du Régiment, a parcouru sous la dénomination fameuse de 5e Demi-brigade, une carrière de sept années.

Vaillante la 5e s'est montrée à ses débuts, illustres par ces triomphes qui ont nom : Castiglione, Bassano, Saint-Georges, la Favorite.

Vaillante elle est restée dans la suite, quand sont venus les jours de défaite, après que le secret de la victoire eût été emporté en Egypte par le général en chef de l'armée d'Italie.

Sans doute, sous le rapport du courage, la 5e Demi-brigade ne diffère en rien des corps qui, avant et après elle, ont porté le numéro 5. A un autre point de vue, elle présente un caractère bien distinctif.

A nulle époque, l'initiative intelligente, l'audacieux entrain, l'enthousiasme du soldat français ne se sont donné aussi libre carrière et n'ont produit d'aussi beaux résultats. On peut dire que ces deux campagnes de 1796 et 1799 en Italie, dont la différence du commandement supérieur explique l'inégal succès, marquent vraiment l'apogée de la gloire de nos fan-

tassins et, si l'on nous permet de prononcer ce mot, de *nos troupiers*.

C'est donç aux *troupiers du* 5e que nous dédions tout particulièrement ce chapitre, dicté en quelque sorte par leurs prédécesseurs de la 5e Demi-brigade, tout plein des souvenirs héroïques qu'ils leur ont légués.

CHAPITRE XI

LE 5ᵉ RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE EN ITALIE ET EN DALMATIE

(1803-1808)

I. — **Campagne de 1805 en Italie.** — 1803 à 1805.

Caldiéro; La Brenta (1805).

En exécution de l'arrêté des consuls du 22 septembre 1803, la 5ᵉ Demi-brigade d'infanterie de ligne prenait, le 8 novembre de la même année, le nom de 5ᵉ Régiment d'infanterie de ligne. Par un second retour au passé, son chef de brigade **Teste** prenait le titre de colonel.

Ce n'étaient là que des modifications de forme; plus importante fut celle que constitua pour le Régiment l'incorporation dans ses rangs de la 87ᵉ demi-brigade de ligne. Cette incorporation eut lieu à la même date que le changement de dénomination du corps qui, en même temps, était porté de deux à quatre bataillons.

Donnons, suivant le principe que nous avons adopté,

quelques détails sommaires sur le corps nouveau qui entre dans nos rangs.

La 87e de ligne avait été formée, le 27 janvier 1799, avec des détachements des 22e, 29e, 51e et 94e demi-brigades de même arme; vers le mois de mai 1801, elle reçut les compagnies de carabiniers des 1er et 2e bataillons de la demi-brigade des hussards à pied; elle reçut enfin le dépôt du 1er bataillon de ce corps.

La 87e s'était trouvée : en l'an VII (1798-1799) à l'armée du Danube; en l'an VIII (1799-1800) aux armées d'Italie et de réserve; en l'an IX (1800-1801) à l'armée de réserve et à celles des Grisons, et en Helvétie; en l'an X (1801-1802) en Helvétie et dans le Valois; en l'an XI (1802-1803) en Helvétie, dans le Valais et à Livourne (Etrurie).

En résumé, la 87e apportait au 5e le concours d'éléments précieux qui paraissent s'être fondus sans trop de difficultés dans les rangs du Régiment. Cette fusion dut être singulièrement facilitée par ce fait que le colonel **Teste**, qui commandait le 5e, avait servi pendant quatre années comme chef de bataillon à la 87e.

Le Régiment, définitivement constitué, resta en garnison à Livourne jusqu'à la fin d'avril 1803. Vers cette époque il fut acheminé sur Turin, qu'il occupa, en envoyant quelques détachements dans les petites places du Piémont, jusqu'à la fin d'août 1805.

A cette époque, une nouvelle coalition s'étant encore refor
mée contre la France, le 5e allait être appelé à combattre su
les champs de bataille de l'Italie.

Le 20 août, l'ordre était donné d'envoyer le 5e à Bresc
en calculant les étapes, de manière à ce qu'il y fût rendu m
de vingt jours après. Il devait laisser son 4e bataillon à la
comme son dépôt et comme garnison de la citadelle de T
Le 29, le Régiment se mettait en marche et, passa
Verceil et par Milan, arrivait à Brescia quelques jours
la date fixée.

Le 15 septembre, nous le voyons dans les rangs de

sion de réserve Molitor, composée des régiments que le maréchal Masséna, commandant en chef de l'armée d'Italie, avait particulièrement distingués, et destinée à se porter partout où des opérations importantes pourraient l'exiger.

Ce jour-là, la division de réserve a son quartier général à Villafranca aux environs de Vérone, le 5e est cantonné dans Villafranca même, avec un point de réunion en avant de la ville.

Le 27 du même mois il est à Dossobuono.

Le 18 octobre, l'armée d'Italie est définitivement constituée, la division Molitor, devenue la 3e de l'armée, est au bivouac, de San-Giovanni à Ca-di-David. Le 5e en fait toujours partie.

Il ne prend pas part au combat livré le lendemain dans Vérone et à la suite duquel l'armée garde encore dix jours ses anciennes positions.

Sur ces entrefaites, le maréchal apprit la nouvelle des victoires remportées par la grande armée autour d'Ulm; elles furent annoncées à l'armée d'Italie par trois salves d'artillerie, mais on se proposa de les célébrer mieux encore en attaquant le lendemain 39 octobre.

L'attaque eut en effet lieu au jour indiqué; la division Molitor soutint aux environs de Vago un engagement qui d'abord paraissait de bien peu d'importance, mais s'anima peu à peu. Cependant l'effort principal semble avoir porté dans cette affaire sur la brigade Valory, 3e de la division, tandis que le 5e formait la 2e brigade (général Herbin). Le Régiment allait du reste jouer un rôle plus actif, dans la journée du lendemain qui fut la bataille de Caldiéro.

Au matin de la bataille, la division Molitor (1), qui forme la gauche de notre ligne, est en avant de Ca-del-Ara, faisant face aux hauteurs de Colognola. Par suite du départ du général Herbin elle est réduite à deux brigades: la 1re, commandée par le général Launay, comprend les 5e et 23e de ligne

1. Ces renseignements sont empruntés au rapport même du général de division Molitor.

et 100 dragons du 29e; la 2e, aux ordres du général Valory, comprend les 60e et 79e de ligne et un escadron du 29e dragons (ce régiment tiré de la division de cavalerie Mermet a été mis pour la journée à la disposition du général Molitor).

Après avoir reconnu la position, le maréchal Masséna ordonne l'attaque par la gauche et par la droite, le général Molitor commence celle de gauche.

Le général Launay, de la division Molitor, ayant, comme nous l'avons dit, sous ses ordres les 5e et 23e de ligne et 100 dragons du 29e, manœuvre de manière à tourner la droite des retranchements de Colognola, tandis que le général Molitor prenant lui-même le commandement du 3e bataillon du 60e, les attaques de front, laissant derrière lui le 79e avec le général Valory, un escadron du 29e dragons et un bataillon du 60e formant sa réserve.

Les assaillants ont bientôt franchi au pas de charge l'espace qui les sépare de la position ennemie, malgré le feu d'une artillerie formidable et de 10.000 fantassins retranchés.

« De toutes parts, on garnit les hauteurs de Colognola; *quelques soldats du 5e escaladent une redoute par les embrasures au moment du recul des pièces*; *les aigles de ce régiment flottent sur le parapet et attirent les regards des deux armées; une d'elle est brisée par un coup de mitraille,* 6 *officiers et sergents ou plutôt* 6 *héros se succèdent auprès des aigles et tous y reçoivent la mort.* Des forces très supérieures environnent nos troupes, les attaquent et les forcent à abandonner l'assaut des ouvrages pour se défendre. Celles-ci opposent quelque temps une grande vigueur, et sont enfin contraintes à se retirer ; mais les régiments ayant reformé leurs rangs au milieu de la charge, exécutent leur retraite sans désordre. *Le 5e Régiment, conduit par le colonel* Teste, *fait un dernier effort et remporte les débris de son aigle*; *ils sont tous décidés à périr plutôt qu'à l'abandonner. Quelques-uns des soldats ont été pris ou tués dans l'intérieur de la redoute.* »

L'ennemi tenta ensuite de tourner la droite de la divisio

Molitor, mais ce n'était plus au 5e, épuisé par des efforts surhumains qu'il appartenait de repousser cette attaque; le Régiment se contenta de se maintenir sur ses positions pendant le reste de la journée.

L'attaque de la division Molitor, en contraignant l'ennemi à renforcer constamment sa droite, et à dégarnir les autres points de sa ligne, facilita beaucoup le succès des autres divisions de l'armée.

« *La nuit seule*, a dit l'historien du Consultat et de l'Empire, « *la nuit seule sépara les combattants et couvrit de ses ombres* « *l'un des champs de bataille les plus ensanglantés du siècle.* »

Le 5e avait eu, comme on le pense, dans les pertes de l'armée française, une part proportionnée à son courage; il comptait parmi ses morts, le capitaine **Merlin**, les lieutenants **Rivière**, **Martin**, **Barsut** et 35 sous-officiers et soldats; le capitaine **Jeannin**, les sous-lieutenants **Legrand**, **Santona** et **Perroud**, et 22 sous-officiers et soldats devaient mourir de leurs blessures; les chefs de bataillon **Gaillard** et **Richard**, les capitaines **Santolini**, **Arnold**, **Robin** et **Noël**, le lieutenant **Brasseur**, les sous-lieutenants **David**, **Phélibeaux**, **Regnauld**, **Claudot** et **Chapuzet** (1), et 153 sous-officiers ou soldats, étaient blessés moins grièvement; enfin un certain nombre des nôtres, emportés par leur courage au milieu des redoutes ennemies, étaient, comme nous l'avons dit, restés au pouvoir des Autrichiens; beaucoup d'entre eux, mal nourris, mal soignés, dévorés par la fièvre, devaient mourir dans les hôpitaux de la Hongrie, de la Carinthie, de la Carniole, sans jamais revoir ces aigles qu'ils avaient si vaillamment défendues (2).

1. **Chapuzet** (**Louis**), entré au service le 5 février 1792, sous-lieutenant le 4 novembre 1804, devint dans la suite aide de camp du général Plauzonne (1809-1812); puis colonel du 154e. Il fut promu à ce dernier grade sur le champ de bataille même de Leipzig.

2. Tous ces renseignements sont empruntés à la matricule du Corps; les noms des morts et des blessés, relevés un à un, sont destinés à figurer au tableau d'honneur du 5e (salle d'honneur du Régiment).

Pour prix de tant de sang, sont cités dans l'ordre de l'armée : *Dans le 5ᵉ, le colonel* **Teste**, *combattant toujours à la tête de ce brave Régiment qui a pénétré dans les redoutes de Colognola; l'adjudant-major* **Gentil**; *enfin 6 militaires, dont le rapport regrette de ne pouvoir citer les noms, venant recevoir successivement la mort au pied de deux aigles du Régiment, plantés sur le parapet d'une redoute.*

Tant de sacrifices, tant d'héroïsme devaient cependant passer presque inaperçus; non seulement Caldiéro pâlit et s'effaça devant Ulm et Austerlitz; mais encore cette journée fut à peine comptée pour une victoire; nos troupes étaient cependant victorieuses: moralement, puisqu'elles avaient résisté dans la proportion de cinq contre sept sans se laisser entamer; matériellement, puisque, dans la nuit même, l'archiduc Charles fit évacuer son artillerie et ses bagages et dès le lendemain se mit en retraite.

L'armée française commença aussitôt sa poursuite, dont l'événement le plus saillant fut le combat de San-Piétro-in-Giu ou de la Brenta (4 novembre). Le 5ᵉ allait encore s'y distinguer.

Ce jour-là, l'ennemi venait d'évacuer, après une faible défense, la ville de Vicence. Il avait brûlé le pont de la Brenta; nos troupes à cheval, attachées après lui, traversèrent le torrent et furent bientôt suivies par la division Molitor, qui passa avec l'eau jusqu'à la ceinture pendant qu'on réparait le pont. Des reconnaissances s'assurèrent que l'armée autrichienne se retirait tout entière par la route de Trévise; dès lors le maréchal dirigea les divisions à sa poursuite.

L'arrière-garde ennemie fut harcelée pendant plusieurs milles; mais elle prit ensuite position à San-Piétro-in-Giu et remplit de soldats ce village qui, entouré de terrains et de prairies inondées, présentait un défilé facile à défendre; elle le soutint par plusieurs bataillons en ligne appuyés vers la gauche à un petit bois; le 23ᵉ de ligne attaqua alors le village où il trouva la plus vigoureuse résistance, mais dont bientôt une partie fut emportée.

Cependant les Autrichiens embusqués dans des canaux pleins d'eau tiraient sur le flanc de la cavalerie et des troupes qui occupaient le village.

A ce moment le maréchal fit avancer le 5e de ligne au pas de charge; le 1er bataillon fut dirigé par un de ses aides de camp sur la droite du village qui fut bientôt dépassée et tournée. Les autres bataillons pénétrèrent par la grande route; ils délivrèrent le 23e qui était engagé au milieu d'un gros corps d'Autrichiens; ceux-ci furent enfin chassés avec une perte de 900 prisonniers, d'une pièce de canon et d'un grand nombre de tués ou blessés. La difficulté des chemins, l'impossibilité de marcher à travers champs dans ce pays aqueux favorisaient leur retraite.

« Le colonel **Teste**, le lieutenant **Séguin**, les sous-lieutenants **Pageot**, **Avrain** et **Bidot** et le sergent-major **David** *s'étaient*, disait le rapport officiel, *montrés dans cette journée, dignes de la réputation du 5e de ligne.* »

La bataille de Caldiéro et le combat de San-Piétro-in-Giu portèrent très haut le nom du 5e à l'armée d'Italie.

Mais pareille justice ne devait pas lui être rendue partout: c'était en vain que le maréchal Masséna avait, à la suite de la charge brillante du 5e, nommé son chef général sur le champ de bataille, en vain que, dans une lettre du 10 novembre, il suppliait l'Empereur de confirmer cette nomination; ce n'est guère que vers le mois de juillet 1806 que nous verrons le général Teste définitivement en possession d'un grade si bien gagné.

Le 11 novembre, nous trouvons la division Molitor et le 5e à Cordenone sur la route de Valvassonne à Torre.

Le 19, d'après les ordres du général Masséna, le 5e partait de ses cantonnements pour se rendre à Cernizza sur la route de Goritz à Heidenschaft. Il devait servir de soutien à la division de réserve de cavalerie du général Espagne.

Les succès des Français n'avaient pas rendu très belle la position matérielle de l'armée, qui paraît avoir alors manqué

presque de tout ; le 23 novembre le général Molitor se plaignait au général en chef de ce que depuis quatre jours ses troupes n'avaient pas reçu de viande.

Quoi qu'il en soit, nous retrouvons le 6 décembre la brigade Launay (1re de la division Molitor) cantonnée à Goritz.

Le même jour la division Molitor se rendait à Santa-Croce ; puis continuant sa marche par Prehwald et Oberlaybach elle était le 11 à Laybach.

Le 25 décembre elle est cantonnée entre Laybach et Poprecht, elle est devenue 2e division du VIIIe corps de la Grande Armée.

Le 26 elle se remet en marche et se trouve le 27 à Saint-Oswald, le 28 à Franz, le 29 à Cilly, le 30 à Gennowitz, le 31 à Frechotivitz, enfin le 1er janvier à Marbourg ; elle prend ses cantonnements dans le cercle de ce nom.

Peu de temps après, le général Molitor reçut l'ordre (1) d'aller avec trois de ses régiments d'infanterie et quatre compagnies d'artillerie à pied, prendre possession de la Dalmatie qui venait de nous être cédée par le traité de Presbourg. Le général de division désigna pour l'accompagner les 5e, 23e et 79e de ligne.

Cette mission nouvelle confiée à la division terminait pour elle et pour le 5e la campagne d'Italie où le Régiment venait de se couvrir de gloire.

D'après une situation de l'époque, ces trois mois de guerre lui avaient coûté 153 morts et 346 blessés, soit en tout, 500 hommes atteints par le feu, presque le tiers de l'effectif moyen qui fut de 1.600 hommes.

II. — Campagne de 1806 en Dalmatie. — 1806 à 1808.

Raguse (1806)

Si l'entrée des Français en Dalmatie était restée, suivant l'expression officielle, une simple prise de possession, ce

1. L'ordre est de Schœnbrunn et supposé du 27 décembre 1805. — (Correspondance militaire de Napoléon Ier, tome III, page 505.)

chapitre se bornerait au récit d'une marche militaire, pénible à coup sûr mais point sanglante ni glorieuse pour le Régiment. Les choses cependant ne devaient point se passer de la sorte.

Qu'on s'imagine en effet une division de trois faibles régiments, s'avançant dans une longue bande de terrain, resserrée entre les montagnes et la mer ; celle-ci infestée de vaisseaux russes et anglais ; celles-là habitées par des Turcs perfides et pillards ; la province elle-même couverte d'une population à demi-barbare et hostile ; enfin, pour fermer ce cercle de malveillances et de périls, les Autrichiens exécutant avec la plus insigne mauvaise foi les clauses du traité de Presbourg, nous remettant sans une once de pain, sans un grain de poudre des places qui nous avaient été cédées avec tous leurs approvisionnements, et pour tout couronner livrant aux Russes, nos ennemis, les bouches de Cattaro, c'est-à-dire les positions maritimes et militaires les plus importantes de la province ; l'on comprendra sans peine que, dans ces conditions, cette prétendue prise de possession ait été une longue et difficile conquête, dont le récit est celui d'une véritable campagne.

Vers le 25 janvier, la division Molitor quitte Udine : le 2 février, nous voyons son général rendu à Trieste depuis deux jours, et fort embarrassé de la façon dont il traversera la Croatie, terre autrichienne et neutre qui, pour compliquer encore la question, sépare les deux provinces devenues françaises d'Istrie et de Dalmatie.

Enfin, après des négociations assez délicates, le libre passage fut accordé et la division partie le 5 de Trieste fut rendue le 10 à Ségua.

On fit un court séjour à Ségua ; puis la marche continua par Ottochatz, Gospich, Knin, Sébénico et Trau, jusqu'à Spalatro, où le général Molitor arriva le 26, avec le 5e, deux bataillons du 23e et une compagnie du 2e régiment d'artillerie ; c'était ces troupes que le général de division, laissant en

arrière le 81e et le 3e bataillon du 23e, destinait à l'occupation de l'Albanie autrichienne.

On devait se rendre par mer de Spalatro à Macarsca en profitant de l'abri que les îles de Brazza, Lésina et Curzola, situées à quelques distances de la côte, offraient contre les vaisseaux de guerre russes ; mais l'on fut retenu quelque temps par les vents contraires dans la première de ces deux localités, l'on s'embarqua seulement le 7 mars et l'on arriva le 8 à Macarsca.

Les efforts accomplis par les troupes étaient déjà considérables ; elles marchaient depuis une trentaine de jours, chaque journée étant en moyenne de huit à neuf fortes lieues, dont plusieurs dans des sentiers couverts d'énormes rochers, impraticables pour les chevaux et très difficiles pour les hommes. « Plusieurs soldats étaient morts de fatigue, la plupart étaient nu-pieds. »

Cependant, malgré ces obstacles et la difficulté des subsistances et des transports, les soldats avaient observé constamment la meilleure discipline et marché avec beaucoup de patience et de dévouement.

L'on apprit à Macarsca la fâcheuse nouvelle que nous avons déjà relatée ; les Autrichiens, au mépris de leurs engagements les plus formels, avaient livré aux Russes, les trois places de Budua, Castel-Novo et Cattaro.

Il ne s'agissait pas encore pour le moment de reprendre ces positions ; nous en étions réduits à occuper et à défendre celles déjà conquises.

Le 11, le général Teste (on lui donnait ce grade aux armées d'Italie et de Dalmatie quoi qu'il n'y eût pas été confirmé) (1), était chargé d'occuper avec le 5e l'intervalle compris entre les bords de la Cettina et ceux de la Narenta.

1. Le 5e était encore à attendre et pour longtemps la récompense de sa belle conduite à Caldiero. Le 15 mars en effet le général Molitor écrivait de Spalatro au général Teste la lettre suivante :

« Quoique je me sois empressé, mon cher général, dès avant la fin

Le 16, le Régiment était encore à Macarsca avec des détachements au Fort-Opus et à Imoski. Le 23e, qui devait concourir avec lui à l'occupation de l'Albanie, n'avait pas encore quitté Spalatro.

Dans les deux mois suivants (avril et mai 1806), des détachements du Régiment prirent part à quelques petites actions. qui eurent lieu sur la côte, ou plutôt dans les îles qui en étaient proches et qui forment, comme on le sait, un long cordon parallèle aux côtes de la Dalmatie.

Déjà le 14 avril, un bataillon du Régiment avait reçu l'ordre d'occuper la presqu'île Saint-Georges, extrémité méridionale de l'île de Lésina.

Au mois de mai, cette île soutint avec succès un siège de neuf jours.

Pendant ce temps le général Molitor faisait faire sur Curzola, située au sud de Lésina, une diversion destinée à diviser l'attention de l'ennemi, 300 hommes du 5e commandés par le capitaine Serrant entraient dans l'île le 8 mai sans éprouver grande résistance; mais lorsque, quelques jours plus tard, le détachement reçut l'ordre de revenir à Macarsca, il

de la dernière campagne, de remettre à M. le maréchal Masséna un état motivé de tous les militaires du 5e Régiment qui se sont le plus distingués dans cette guerre et qui ont mérité la décoration, S. A. I. le vice-roi d'Italie me fait demander de nouveaux états.

« En conséquence, vous ferez fournir tout de suite par le 5e Régiment, un état de proposition pour l'Aigle de la Légion d'honneur en faveur des militaires non admis à la Légion, qui se sont les plus distingués dans la campagne et qui ont le mieux mérité la décoration.

« Le nombre des sujets que peut présenter un régiment d'infanterie est fixé à huit dont moitié parmi les sous-officiers et soldats.

« Le 5e Régiment devra se conformer à cette fixation dans l'état qu'il vous présentera et que vous me transmettrez immédiatement en double expédition.

« Chaque état devra distinguer les batailles et les combats dans lesquels les sujets proposés se sont distingués. »

Les décorations demandées pour le 5e furent accordées à la date du 9 novembre 1806.

était déjà investi et attaqué par deux vaisseaux de 74 et une corvette russe.

Le capitaine **Serrant** fit de si bonnes dispositions qu'il soutint le combat avec avantage et parvint, la nuit du lendemain, à ramener tout son monde à Sabioncello, puis à travers la presqu'île de ce nom, jusqu'au point qui lui avait été indiqué.

L'ennemi avait perdu plusieurs hommes tués et blessés et l'officier russe commandant à Curzola avait été fait prisonnier de guerre. Nous n'avions que 2 blessés et 8 ou 9 disparus. Deux pièces de canon en fer dont l'ennemi aurait pu faire des trophées après notre départ avaient été enclouées et jetées à la mer. Résultat plus important, cette diversion avait dégagé l'île de Lésina (1).

Un ennemi plus redoutable que les Russes, la fièvre, continuait et accroissait tous les jours ses ravages; attribuée au manque de paille de couchage, à l'insalubrité du climat, à la mauvaise nourriture, elle sévissait cruellement et décimait nos rangs, en s'attaquant comme toujours de préférence aux conscrits, d'une santé et d'un moral moins éprouvés.

Cependant on se préparait à l'expédition sur Raguse; cette ville formait alors une république indépendante, et il était nécessaire de l'occuper ou tout au moins de s'y assurer le passage avant de pénétrer jusqu'aux bouches de Cattaro.

Le Régiment recevait l'ordre de former un petit dépôt et de l'envoyer à Zara; le 21 mai le général Lauriston, commissaire spécial de l'Empereur en Dalmatie, prenait le commandement du 5e et du 23e réunis. Il n'évaluait pas le premier de ces régiments à plus de 1.400 hommes.

La colonne aux ordres du général Lauriston, partie le 24 de Macarsca, était le 25 à 4 heures du soir à Stagno, où on laissa 450 hommes pour assurer les communications.

Quelques jours plus tard, la brigade était à Raguse; mais

1. Molitor au prince Eugène, de Spalatro, le 14 mai 1806.

là, affaiblie par les détachements laissés en arrière, les traînards, les malades, elle fut bloquée du côté de la terre par des Monténégrins et des Bocchais (1), mal armés, mal conduits, mais braves dans le combat et surtout cruels après la victoire; du côté de la mer l'escadre russe fermait le blocus.

Alors commença une lutte acharnée, qui devait nous coûter autant qu'une grande bataille et mettre cette poignée de braves si aventurés à deux doigts de leur perte.

Le 30 mai, 800 Albanais et Monténégrins attaquaient Ragusa-Vecchia, occupée par 200 hommes du 5e à la tête desquels se trouvait le capitaine **Serrant** (2). La fusillade commençant à devenir assez vive, le général Lauriston envoya 200 hommes par terre et 200 hommes par mer pour soutenir la petite garnison de Ragusa-Vecchia; mais quand les renforts arrivèrent, l'ennemi avait déjà reçu l'accueil qu'avait coutume de lui faire le capitaine **Serrant**; il avait été battu et poursuivi à travers les rochers pendant plus de neuf milles; tandis que nous n'avions qu'un caporal blessé et un soldat tué, un certain nombre d'Albanais et de Monténégrins restaient sur le carreau ; parmi les morts était un de leurs chefs les plus braves.

Les Ragusains, témoins de ce combat, venaient en force se ranger sous nos drapeaux; ils ne revenaient pas de leur étonnement, disaient-ils, en voyant nos fantassins sac au dos poursuivre à travers les rochers, les agiles Monténégrins.

Cependant les combats de détail se renouvelaient sans cesse, et, pour aggraver encore notre position, les Russes bombardaient sans relâche Raguse.

Le 2 juin, au combat dit des Moulins de Raguse, le major Valentin **Levesque**, les lieutenants **Thomas** et **Battault** étaient blessés.

1. Habitants des bouches de Cattaro.

2. **Serrant** (Joseph), né à Saint-Pierre (Martinique), en 1767. Servit dans la 87e. Incorporé au 5e comme capitaine en 1803. Chef de bataillon le 21 juillet 1806. Devenu général de brigade (29 septembre 1812).

Le 7 juin, c'était le lieutenant Mélignon, le 11 le sous-lieutenant Mesnilgrente, le 12 le sous-lieutenant Chosson qui étaient atteints.

Mais l'affaire de beaucoup la plus grave devait avoir lieu le 17 juin. Déjà le 15, la force de l'escadre russe s'était augmentée, et elle avait débarqué quelques marins; le 16, le général Lauriston, justement inquiet, visitait dès la pointe du jour nos avant-postes, dont le général Teste avec le 5° tenait la droite depuis le milieu des crêtes jusqu'à la position dite Chapelle des Morlaques.

Tout se borna, le 16, à une fusillade d'une heure; mais le 17 au matin, l'escadre russe commençait à bombarder l'île de la Croma; peu après, les avant-postes furent attaqués; le général Lauriston croyait à une escarmouche comme à l'ordinaire; vers 3 heures, voyant que la fusillade durait, il envoya un de ses aides de camp pour avoir des nouvelles; il se préparait à suivre avec des renforts, mais en ayant toujours l'œil sur l'île de la Croma, où il pensait que se porterait l'attaque principale.

Vers 4 heures et demie, au moment même où son aide de camp venait lui annoncer que tout allait bien, et que les troupes fatiguées de tirailler contre un adversaire indigne d'elles se préparaient à charger l'ennemi, le général, levant les yeux sur les hauteurs qui dominent et entourent Raguse et sur lesquelles on combattait depuis le matin, aperçut ses soldats se repliant dans le plus affreux désordre.

L'ennemi en effet avait habilement manœuvré; nous fatiguant depuis le matin par des escarmouches continuelles, il avait fait ensuite simuler une retraite par les Monténégrins à la poursuite desquels les nôtres s'élancèrent; et, quand entraînés par leur ardeur, ils furent bien éparpillés, ils trouvèrent devant eux, non seulement des barbares comme ceux à qui ils avaient eu affaire jusque-là, mais un corps de 5 à 6.000 fantassins russes débarqués de la veille et tenus soigneusement cachés pendant la nuit et la matinée.

Malheureusement quand le général Lauriston voulut rétablir le combat, il s'aperçut que la réserve avait été éparpillée sans ordres, il ne put que fermer les portes de la place et la sauver d'un coup de main.

Cette surprise et la déroute qui suivit nous coûtaient des pertes sérieuses parmi lesquelles le général Delegorgue tué sur le champ de bataille.

Le 5e comptait parmi les blessés le capitaine **Saurine** qui ne devait par survivre à ses blessures ; le capitaine **Lafargue**, les sous-lieutenants **David**, **Lefèvre** et **Bourgeois** (ce dernier atteint cinq fois).

La funeste issue de la journée n'avait pas empêché le commandant en chef de distinguer ceux qui s'étaient *signalés par leur bravoure ou leur sang-froid* ; de ce nombre étaient pour le 5e le capitaine de grenadiers **Henry** et son sous-lieutenant **Bourgeois**, dans l'attaque de terre ; du côté de la mer, le capitaine **Robin**, commandant l'île de la Croma, s'était particulièrement distingué.

Cet échec n'avait pu qu'aggraver notre situation, le bombardement redoublait d'intensité ; le blocus était devenu un véritable siège, heureusement mal conduit.

Dans la nuit du 17 au 18, on prit toutes les dispositions pour résister à un assaut général. La moitié de la garnison passa la nuit sous les armes. On fit passer 100 hommes de renfort dans l'île de la Croma, où le capitaine **Robin** (1) du 5e commandait une garnison de même effectif et où l'on prévoyait que se porteraient, le lendemain, les principaux efforts de l'ennemi.

En effet, dès la pointe du jour, les chaloupes canonnières, frégates et vaisseaux russes, firent un feu très nourri sur la redoute de l'île de la Croma. Ce feu ne fit aucun effet.

1. **Robin** (Claude), né à Villerotin (Côte-d'Or), en 1756. Entré au service en 1776. Sous-lieutenant le 10 août 1792. Capitaine le 6 novembre 1792. Passé chef de bataillon au 2e de ligne le 14 août 1806. Chevalier de la Légion d'honneur le 14 juin 1804.

« L'ennemi avait débarqué (1) pendant la nuit trois à quatre cents soldats de marine ; le matin, il en débarqua de huit à neuf cents ; de plus, ils étaient munis d'échelles et s'avançaient en chantant des chansons russes ; c'étaient toutes troupes réglées ; ils avaient la confiance d'emporter cette redoute très aisément. Le commandant du fort, qui avait prévu l'attaque à cause du débarquement de la nuit, les laissa approcher à portée de mitraille et fit une décharge avec deux pièces qu'il avait sur le front d'attaque. Les chansons cessèrent et l'ennemi s'arrêta tout court ; mais il engagea aussitôt une fusillade à laquelle les nôtres répondirent très vivement. »

De part et d'autre, l'on faisait passer des renforts dans l'île de la Croma ; de notre côté, l'effectif des combattants se trouva ainsi porté à 250 hommes.

« Pendant ce temps, l'ennemi, éprouvant trop de résistance sur le front qu'il avait d'abord attaqué, tourna la redoute pour attaquer d'un autre côté, qui était celui de la mer, redoutant beaucoup les batteries de la ville ; mais nos soldats connaissan. ce côté pour le plus fort et voyant que l'ennemi y était engagé montèrent sur les parapets, d'après l'exemple du brave capitaine **Darche** ; ils avaient alors plus de facilité pour découvrir l'ennemi, ils tuèrent dans cette position la plus grande partie des Russes, le reste prit la fuite avec tant de précipitation qu'il ne fut pas possible de les poursuivre, étant d'ailleurs soutenus par le feu de leurs vaisseaux et de leurs chaloupes.

« Les Russes laissaient sur la place 200 hommes tant tués que mortellement blessés ; ces derniers moururent tous dans la nuit ; ils emmenèrent plus de 300 blessés, dont beaucoup moururent à Ragusa-Vecchia où était leur hopital : nous avons eu 1 homme tué et 4 blessés.

« Le capitaine **Robin** du 5e, commandant l'île, avait avec lui beaucoup de braves officiers qui l'ont parfaitement secondé, entre autres le capitaine **Darche** qui, ennuyé de ne pouvoir

1. Nous empruntons tous ces détails à la relation du siège de Raguse, établie par le général Lauriston à la date du 28 août 1806.

bien découvrir l'ennemi caché dans des broussailles, monta sur le parapet, fit le tour de la redoute et appela les soldats qui suivirent son exemple ; les Russes remarquèrent cet officier, ils m'en ont parlé depuis, faisant l'éloge de sa bravoure et de la justesse de son tir ; cet officier a servi avec distinction avec les Miquelets dans l'armée des Pyrénées. »

Le 21, le capitaine de grenadiers Henry, du 5e, conduisit une reconnaissance du côté de Santa-Croce. Le chirurgien aide-major **Vial** du Régiment fut blessé dans cette journée.

Le même jour, le général Lauriston, qui n'avait pu donner de ses nouvelles au général Molitor le 17 juin, se hasarda de faire partir M. **Giraud**, vaguemestre du 5e, porteur d'une lettre dans laquelle il peignait sa situation désespérée et demandait du secours. M. **Giraud** parvint à remplir sa mission, à travers mille périls. C'est sans doute à lui que la France dut de voir échapper à un désastre les troupes enfermées dans Raguse et le général qui les commandait.

Le 27, on forma une compagnie de partisans de 100 hommes dont le commandement fut donné au capitaine **Darche**, du 5e, qui fut relevé de son poste à la Croma.

Le lendemain, l'on reçut des nouvelles du général Molitor qui, parvenu le 23 à Stagno, annonçait pour le 25 son arrivée à Raguse. Comme on était déjà au 28, on commença à avoir des inquiétudes sur son sort. Le général fit partir la compagnie de partisans, elle alla jusqu'à à Santa-Croce, fouilla tout le terrain, mais on ne put trouver un seul Russe ni Monténégrin (1), tous se retiraient ordinairement la nuit sur la montagne.

Le 30 juin au soir, une sortie fut organisée ; les partisans du capitaine **Darche** en furent, 100 hommes du 5e prirent également part à une fausse attaque du côté de Santa-Croce ; ceux-ci s'acquittèrent fort bien de leur mission et tirèrent fort à

1. Quoique l'ennemi n'ait pas été rencontré ce jour-là, les matricules du 5e portent le capitaine **Darche** blessé à la date du 28 juin. Il le fut peut-être par un boulet de l'escadre qui tirait sans cesse sur Raguse.

propos des coups de fusil qui inquiétèrent beaucoup l'ennemi.

Quant aux partisans, « ils montrèrent, dit le journal du siège, beaucoup de résolution ; le *capitaine* **Darche** *fit preuve d'audace et de moyens.* »

Il y avait plus d'un mois que la brigade du général Lauriston se trouvait enfermée dans Raguse, privée de ses communications avec l'armée française, perdue aux extrémités de la Dalmatie, supportant un bombardement incessant, manquant de vivres et dévorée par la fièvre ; cette situation pouvait prendre d'un jour à l'autre une issue fatale, quand, enfin, le 6 juillet, les troupes du général Molitor, à la suite d'un brillant combat livré aux Montenégrins, débloquèrent la garnison et entrèrent à huit heures du soir dans Raguse.

Les troupes assiégées avaient, de leur côté, fait une sortie pour se joindre à celles qui venaient les secourir; dans cette circonstance se distingua encore le capitaine **Darche**, dont le général Lauriston « eut particulièrement à se louer dans cette journée. »

Ce brave officier, dont nous venons plusieurs fois de prononcer le nom, est encore cité à la fin du journal du siège dans les termes suivants :

« M. **Darche** s'est distingué tant à la Croma que dans la sortie ; je demande pour lui la croix de la Légion d'honneur (1) ou le grade de chef de bataillon dans un régiment d'infanterie légère. »

Est également cité comme s'étant distingué :

« Jean **Savignac**, caporal au 5e Régiment, attaché momentanément à la compagnie des partisans, a eu cinq balles dans son chapeau et a reçu trois coups de baïonnette dans la sortie sur les hauteurs, qui a été faite le 17 juin. »

Peu de temps après le déblocus de Raguse, le général

1. Le capitaine **Darche** était d'ailleurs proposé, dans le corps, pour cette distinction. **Darche** (Michel), né à Perpignan en 1763. Entré au service en 1780, capitaine en 1789. Venu de la 11e légère au 5e de ligne le 6 thermidor an VI.

Marmont avait été mis à la tête de l'armée de Dalmatie. Il arriva le 2 août à son poste. Les Russes étaient rentrés à Cattaro, les Monténégrins et les Bocquais dans leurs villages. Un traité de paix, signé entre la France et la Russie, le 20 juillet à Paris, ordonnait la remise de l'Albanie vénitienne à l'armée française et l'évacuation de Raguse; tout semblait donc devoir se pacifier promptement (1) et le nouveau général en chef crut pouvoir consacrer quelque temps à pourvoir aux besoins les plus urgents de l'armée. Des progrès furent réalisés dans ce sens; les vivres furent améliorés (2), les hôpitaux multipliés et mis à portée des troupes, et la mortalité diminua au fur et à mesure que s'accroissait le bien-être. En même temps, tout se préparait pour la prise de possession des bouches de Cattaro; déjà nos avant-postes étaient placés presque en face de Castelnovo.

Malheureusement, sur ces entrefaites, l'on apprit que l'empereur de Russie avait refusé de ratifier le traité du 20 juillet, dit traité d'Oubril. Marmont reçut l'ordre de rentrer en Dalmatie et de se tenir en observation devant les Autrichiens, après avoir pourvu à la défense de Raguse. Ce résultat ne pouvait être mieux assuré que par un succès obtenu sur les Russes et leurs barbares alliés.

Le 26 septembre, l'on dut se retirer sur Ragusa-Vecchia. Déjà des Grecs, sujets turcs, cherchaient à intercepter les communications de l'armée avec Raguse; il fallut placer le 5e Régiment sur les hauteurs de Breno pour contenir ceux de Trébigne, qui menaçaient d'aller de nouveau piller les faubourgs de Raguse, brûler les moulins, détruire l'aqueduc, et couper les eaux. Lorsque le Régiment parut, tout rentra dans l'ordre.

Le 27, les Bocquais et les Monténégrins au nombre de mille

1. Mémoires du maréchal Marmont, duc de Raguse, tome III.

2. Ils en avaient singulièrement besoin, en particulier un commissaire des guerres, du nom prédestiné de Volant, expédiait de Venise à Zara tous les blés gâtés qu'il pouvait se procurer.

environ vinrent attaquer nos avant-postes. Ils furent repoussés. Le capitaine **Darche** fut blessé dans cette affaire.

Le 29, on fut avisé que les Russes avaient reçu des renforts. Portés au nombre de sept mille hommes, tant de troupes de ligne que de compagnies de débarquement, soutenus par quatre à cinq mille Monténégrins, trois mille Bocquais et deux mille Grecs sujets turcs, ils avaient pris position au col de Debilibrick, en avant de la vallée de la Suttorina.

Deux heures après avoir reçu ces nouvelles, les troupes se mirent en marche. On laissa au camp devant Ragusa-Vecchia tous les malingres. Les soldats déposèrent leurs effets, se chargèrent de vivres et de cartouches, et l'on se mit en route dans la nuit du 29 au 30 avec 5.900 baïonnettes.

Le jour nous trouva encore à une lieue de l'ennemi ; dès que l'on fut en présence, le général Marmont le fit attaquer par un bataillon de voltigeurs commandé par le colonel **Plauzonne** (1), du 5ᵉ, et composé des compagnies des troisièmes et quatrièmes bataillons des 5ᵉ, 23ᵉ et 79ᵉ régiments (2), et soutenu par un bataillon de grenadiers des mêmes régiments, conduits par le général Lauriston.

L'ennemi ne tint pas et se retira sur des hauteurs plus considérables. On l'y joignit et l'on découvrit distinctement la ligne russe établie sur le col de Debilibrick. Les deux bataillons d'élite furent réunis sous les ordres du général Lauriston et reçurent l'ordre de suivre le plateau situé au dehors des grandes crêtes, de chasser deux ou trois mille paysans qui y occupaient une position assez forte et de tourner ainsi celle des Russes. Ces troupes se mettaient en mouvement lorsque les Russes disparurent. Leurs alliés, abandonnés à eux-mêmes, ne présentaient plus qu'une proie facile.

Le lendemain (1ᵉʳ octobre) de cette affaire, connue sous le nom de combat de Debilibrick, l'ennemi avait disparu de la

1. Il venait de succéder au colonel **Teste**, enfin promu général.

2. Comme on le verra dans la suite, les compagnies de fusiliers des 3 et 4ᵉ bataillons du Régiment venaient de partir pour l'Italie.

position où il s'était retiré la veille au soir. Le régiment d'élite, qui nous intéresse particulièrement, puisqu'il était commandé par le colonel du 5e et comprenant les quatre seules compagnies du Régiment qui aient pris part à ce combat, le régiment d'élite suivit la dernière crête et arriva au sommet de la montagne sur la croupe de laquelle Castelnovo est bâti. Il eut à combattre une nuée de paysans précédant un bataillon russe. L'attaque des voltigeurs n'ayant pas réussi, le bataillon des grenadiers marcha, ayant à sa tête le général Launay et enleva les positions.

Le régiment d'élite ne prit plus part au reste des opérations de cette deuxième journée, dite de Castelnovo, à la suite de laquelle les Russes se rembarquèrent sous la protection du feu de leurs vaisseaux.

Le lendemain, on mit le feu aux faubourgs de Castelnovo, qui était en quelque sorte la place d'armes des insurgés. Pendant cette opération, mille à douze cents paysans et quelques Russes vinrent attaquer notre gauche et furent fort mal reçus.

Ces trois affaires avaient coûté aux Russes 350 hommes tués et 6 à 700 blessés; nous leur avions fait en outre 211 prisonniers. Les paysans y avaient perdu 400 hommes tués et plus de 800 blessés. Grâce à la vigueur de nos attaques et à la célérité de nos mouvements, nous n'avions que 25 hommes tués et 130 blessés. Du nombre des morts du 5e était le capitaine adjudant-major **Pierrard**. Le capitaine **Arnold** mourut, peu après, des suites de blessures reçues dans cette journée.

Après ces succès, la retraite pouvait s'effectuer sans péril ni déshonneur. L'on employa tout le mois d'octobre à mettre en état de défense Raguse, où on laissa une garnison respectable, et le 1er novembre, le gros des troupes, dont le 5e, s'achemina vers la Dalmatie. Le Régiment fut placé à Trau et aux Castellis.

Mais seuls, les 1er et 2e bataillons occupèrent cette garnison; les 3e et 4e ou du moins leurs cadres, versant leurs hommes

valides dans les deux premiers, étaient partis le 16 septembre (1) de Zara pour Padoue et de cette ville pour Grenoble où stationnait le dépôt du corps. Ces cadres devaient, suivant une coutume familière à l'Empereur et qui lui permettait d'organiser sans cesse de nouvelles armées pour l'exécution de ses vastes projets, être remplis de conscrits. Nous verrons plus tard ces deux bataillons prendre part à des opérations distinctes de celles de la portion principale du Régiment.

L'année 1808 marque un événement important dans l'histoire de l'infanterie : le décret du 18 février (2) qui portait réorganisation de cette arme, et dotait le Régiment d'un cinquième bataillon de dépôt.

Du reste, toute la période allant du mois de novembre 1806 au commencement d'avril s'écoula sans que le 5e prît part à aucune opération de guerre.

Nos soldats n'étaient pas pour cela livrés à l'inaction. Le général Marmont qui allait devoir à la bravoure de ses troupes, à ses services comme chef et administrateur, le titre de duc de Raguse, se montrait soucieux de l'amélioration matérielle et morale de la province dont le gouvernement lui était confié.

A l'exemple des légions romaines, nos soldats ont couvert le pays de routes magnifiques et destinées à longtemps leur survivre. « Chaque fraction de route, nous apprend Marmont

1. L'ordre de l'Empereur est du 10 juillet; il parvint à l'armée de Dalmatie le 8 août.

2. Les traits principaux de la nouvelle organisation étaient les suivants : les régiments d'infanterie de ligne étaient portés à cinq bataillons dont quatre de guerre et un de dépôt; chaque bataillon de guerre comprenait six compagnies : une de grenadiers, quatre de fusiliers et une de voltigeurs. Les bataillons de dépôt étaient à quatre compagnies de fusiliers; chaque compagnie comptait 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant, 1 sergent-major, 4 sergents, 8 caporaux, 121 soldats. Le Régiment devait donc atteindre l'effectif de 3.970 combattants, dont 108 officiers et 3.862 sous-officiers ou soldats. Disons enfin que chaque régiment d'infanterie de ligne avait une aigle, et chaque bataillon de guerre une enseigne.

lui-même, reçut le nom du régiment qui l'avait faite, et ce nom, ainsi que ceux du colonel et des officiers supérieurs, furent gravés sur le rocher. »

Comme sur les rochers ces inscriptions impérissables où figurent les noms de nos devanciers, les souvenirs de la domination française en Dalmatie sont restés à jamais gravés dans les cœurs.

N'est-ce pas une consolation pour nous de songer que tous ces morts du 5e couchés par le feu ou par la fièvre dans les cimetières de Raguse, de Macarsca, de Knin, de Zara, de Sébénico, de Spalatro, ont porté dans ces contrées lointaines, avec le drapeau de la France, les idées et les bienfaits de la civilisation?

CHAPITRE XII

LE 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE A LA GRANDE ARMÉE, EN ITALIE ET EN ILLYRIE

(1809-1810)

I. — Les 1er et 2e bataillons à l'armée de Dalmatie et au XIe Corps de la grande armée (1809).

L'hiver de 1809 fut employé en Dalmatie à se préparer à une guerre prochaine contre l'Autriche, dont les dispositions malveillantes ne faisaient plus de doute pour personne.

Après avoir fourni les garnisons nécessaires, le général Marmont, duc de Raguse, forma dans les environs de Zara, de Benkowatz et d'Ostrovitza l'armée prête à entrer en campagne ; sa force était de 9.500 hommes d'infanterie, 400 cavaliers et 12 pièces de canon, répartis entre deux divisions ; le 5e (1).

1. Il ne s'agit ici, bien entendu, que des deux premiers bataillons du 5e, les deux autres comptaient alors à l'armée d'Italie.

alors cantonné à Ostrovitza, formait, avec le 18ᵉ léger, la 1ʳᵉ brigade (général Soyez) de la 1ʳᵉ division (général Montrichard).

L'armée autrichienne, à peu près double de la nôtre, mais composée de troupes de qualité inférieure, était aux ordres du général Stoisevich.

La mission confiée à l'armée de Dalmatie ne consistait pour le moment qu'à faire une diversion en faveur de l'armée d'Italie, aux succès de laquelle ses mouvements étaient subordonnés et avec laquelle elle devait ensuite faire sa jonction.

Les hostilités commencèrent vers la fin d'avril ; elles donnèrent lieu à un engagement livré le 30 avril sur les bords de la Zermagna, rivière qui sépare la Dalmatie de la Croatie.

A cette affaire, connue sous le nom de combat d'Evernich, le 5ᵉ perdit le sous-lieutenant **Cornet**, mortellement blessé ; les capitaines **Coste et Bertrand** furent atteints moins gravement.

Le surlendemain 2 mai, l'on apprit les fâcheux débuts de la campagne d'Italie, le retour de l'armée du prince Eugène sur la Piave et jusqu'à l'Adige, par suite de la perte de la bataille de Sacile. L'armée dut renoncer à son mouvement offensif et reprendre ses anciennes positions.

Cependant les succès inaccoutumés des Autrichiens avait rempli l'archiduc Jean d'une telle présomption qu'il osa écrire au général Marmont pour lui proposer d'évacuer la Dalmatie, vu l'impossibilité pour l'armée d'être secourue et son entier isolement. Il offrait d'ailleurs galamment au général français les meilleures conditions, en raison de la réputation de ses troupes et par considération pour lui. Marmont ne s'abaissa pas jusqu'à répondre.

Heureusement le 11 mai, l'on reçut des nouvelles plus encourageantes : celles des succès de la Grande Armée près de Ratisbonne, la marche de Napoléon sur Vienne et, comme conséquence, la marche en avant de l'armée d'Italie. Le lendemain 13 mai, l'armée de Dalmatie reprit à son tour l'offensive.

Le 17, fut livré le combat de Gradchatz auquel le 5e semble avoir pris peu de part ; il allait se dédommager dans les deux affaires de Gospich (21 et 22 mai) qui coïncidèrent avec les deux sanglantes journées d'Essling.

Au premier de ces combats, où le général de brigade Soyez fut grièvement blessé, le 5e Régiment marcha sur la colonne de gauche de l'ennemi et la fit replier.

Le lendemain 22, l'attaque fut engagée par le 23e de ligne ; ce régiment fut soutenu par le 5e de ligne et le 18e léger aux ordres du colonel **Plauzonne** qui avait succédé au général Soyez, depuis sa blessure.

« *Ce combat*, disait le duc de Raguse dans son rapport à l'Empereur, est *fort honorable pour le colonel* **Plauzonne** *et pour le 5e Régiment.* »

Le colonel **Rousille** qui prit peu après le commandement du 5e nous donne les détails suivants sur cette affaire :

« Le colonel du 5e de ligne, **Plauzonne**, s'y distingua particulièrement et fit une charge vigoureuse qui lui mérita l'honneur d'être élevé au grade de général. Le général Plauzonne fut remplacé sur le champ de bataille par le commandant **Rousille** du 8e léger, qui reçut l'ordre, néanmoins, de continuer à commander l'arrière-garde, et le 5e Régiment fut commandé temporairement par un chef de bataillon. »

Le 23 mai on entra dans Gospich ; le 26 on fut à Ségua et le 28 à Fuime, où l'armée se rassembla le 29, avec l'intention de repartir le surlendemain pour se joindre à l'armée d'Italie.

Le duc de Raguse appréciait comme il suit la valeur déployée par ses troupes dans cette courte campagne :

« L'ennemi, disait-il à l'Empereur,.... a eu environ six mille hommes hors de combat et un très grand nombre de déserteurs. Nous avons combattu et marché tous les jours, pendant douze heures, et les soldats, au milieu des privations, des fatigues et des dangers, se sont toujours montrés dignes des bontés de Votre Majesté. Je devrais faire l'éloge de tous les colonels, officiers et soldats, car ils sont tous mus du

meilleur esprit; mais je ne puis dire trop de bien des colonels **Bertrand, Flauzonne** et Bachelu qui sont des officiers de la plus grande capacité. »

Nos pertes s'élevaient, dans les trois affaires que nous avons citées, à 800 hommes tués et blessés: le 5° en avait sa forte part et comptait en particulier parmi ses blessés le chef de bataillon **Joly**, les capitaines **Pilloux-dit-Launay, Serrant** et **Robillard**, le lieutenant **Montprez** et les sous-lieutenants **Ribrout** et **Rabiet**. Le capitaine **Pilloux-dit-Launay** mourut des suites de ses blessures.

Le 31 mai, l'armée de Dalmatie partit de Fiume et se randit le même jour à Lippa, le 1er juin à Adelsberg, le 2 à Loits et à Oberlaybach, le 3 à Laybach où elle séjourna le 4, et où elle reçut des détachements destinés à ses régiments qui réparèrent à peu près les pertes de la première partie de la campagne.

Dans les trois ou quatre jours qui suivirent, on opéra des marches et des contre-marches dans le but de couper la retraite à la colonne du général autrichien Chasteler échappée du Tyrol. Le résultat cherché ne fut pas atteint.

On séjourna encore une douzaine de jours à Laybach, que l'on quitta le 16 juin, pour se mettre à la poursuite du général Guilay. On fut le même jour à Oswald, le 18 à Cilly où s'engagea un combat d'avant-garde, le 19 à Gonovitz. Puis, ayant appris que l'ennemi avait coupé le pont de Marbourg sur la Drave, on fut obligé de s'engager dans les montagnes pour aller surprendre, plus haut sur cette rivière, les ponts de Volkermarkt et de San-Peter que l'on atteignit le 22.

Le général Marmont reçut alors l'ordre de se porter le plus tôt possible à Gratz où l'on croyait compromise la division Broussier laissée dans cette place par l'armée d'Italie pour former son arrière-garde et se relier avec l'armée de Dalmatie.

Malheureusement, pour diverses raisons, l'on n'atteignit Gratz que le 27 juin, ce qui valut au général en chef de l'armée de Dalmatie des reproches, d'ailleurs bien flatteurs

pour ses troupes. « *Marmont*, lui disait l'Empereur, *vous avez les meilleurs corps de mon armée*, je désire que vous soyez à une bataille que je veux donner et vous me retardez de bien des jours (1). »

L'on quitta Gratz le 28 juin, et l'on se mit à la poursuite de l'ennemi, dont on attaqua l'arrière-garde à Gleisdorf; de là on se porta sur Feldbach où l'on reçut l'ordre d'être rendu sur les bords du Danube le 4 Juillet au soir. La division Montrichard, dont faisait partie le 5e de ligne, s'y rendit en passant par Bruck, Semmering, Neustadt et Ebersdorf où se réunirent les deux divisions de l'armée de Dalmatie.

Le 6, avant le jour, elle passa le Danube et se trouva à six heures du matin en ligne, au centre de l'armée, en avant de la Garde Impériale; elle assista dans cette position à la bataille de WAGRAM que rappelle l'une des inscriptions de notre drapeau, bien que la part prise par le 5e au gain de la bataille ait été, pour ainsi dire, nulle.

Pendant cette journée, en effet, le corps de Marmont fut constamment tenu en réserve à côté de la Garde, c'est dire qu'il n'y a dans son inaction rien que d'honorable pour lui. Nos pertes dans cette bataille se bornèrent d'ailleurs à 5 hommes, dont 1 mortellement frappé, atteints par des boulets perdus.

Au soir de la victoire, l'armée de Dalmatie campa en carré autour de la tente de l'Empereur.

Le 7 juillet elle fut dirigée sur Volkersdorf et arriva dans la journée à mi-chemin de cette localité. Le lendemain, étant augmentée d'une division bavaroise et de sept régiments de cavalerie, elle reçut l'ordre de former l'arrière garde de l'armée dans la direction de Nikolsbourg. Mais à peine partis, l'on apprit que l'ennemi ne suivait plus cette route, qu'il avait pris à gauche, et bivouaquait, une lieu plus loin, sur la route de Laa; on dut pour établir les avant-postes s'engager avec l'arrière garde de l'ennemi; on occupa Mistelbach.

1. Napoléon à Marmont, Schœnbrunn, le 28 juin, cité dans les mémoires du duc de Raguse, livre XII, correspondance.

Le lendemain 9, on marcha sur Poisdorf et sur Staat : il faisait ce jour-là une chaleur insupportable; beaucoup de soldats restèrent en arrière et le mal fut augmenté par l'ivrognerie et le désordre. La Moravie est riche en vins, d'immenses caves renferment toujours la récolte de plusieurs années. Celles de Staat furent forcées et l'ivresse, ajoutée à la chaleur et à la fatigue, anéantit, pour ainsi dire, dans un moment, toute l'infanterie de Marmont (1). Heureusement que l'ennemi était en retraite, et que bientôt le bruit du canon allait ramener chacun à son rang et rétablir la discipline.

Le 10, à la pointe du jour, l'on passa un ravin qui se jette dans la Thaya, et l'on aperçut l'ennemi en position, au nombre de cinq à six mille hommes, à Znaym, dont les journées du 10 et du 11 juillet allaient porter le nom.

L'on se décida à attaquer ; mais bientôt l'on s'aperçut que l'on avait affaire à 60.000 hommes avec un peu plus de 10.000 et l'on fut forcé de se tenir sur la défensive.

La division Claparède (précédemment Montrichard), à laquelle comptait le Régiment, fut d'abord maintenue en réserve mais on comprend que tout le monde dut être engagé, en raison de la prodigieuse infériorité de nos forces.

Le lendemain 11, le combat reprit ; soutenu par le corps du maréchal Masséna, le corps de Marmont attaqua l'ennemi; la nouvelle de l'armistice eut peine à arrêter l'ardeur de nos troupes, et en particulier de l'armée de Dalmatie, toute fière de combattre pour la première fois sous les yeux de l'Empereur, survenu pendant l'engagement.

Ces deux journées glorieuses mais en définitive inutiles, nous coûtèrent des pertes sanglantes ; parmi les morts du 5e, était le capitaine **Barthès** ; du nombre des blessés, les capitaines **Dugué**, **Carré** et **Porthemont**, les lieutenants **Géronimi**, **Montprez**, **Giraud**, **Dewitte** et les sous-lieutenants **Mouillon**, **Grinewald** et **Rabiet**. Les matricules nous don-

1. Mémoires du duc de Raguse, tome 3, livre XII, page 245.

nent aussi les noms de 19 sous-officiers et soldats du 5e tués sur le champ de bataille de Znaym, de 13 blessés mortellement et de 129 atteints moins grièvement.

L'armée de Dalmatie allait être récompensée, dans la personne de son chef, de la bravoure qu'elle avait déployée à Znaym et de la marche à la fois prudente et hardie qui l'avait conduite à travers mille périls des bords de l'Adriatique aux confins de la Bohême. Le général Marmont, duc de Raguse fut fait maréchal de France.

Le 17 juillet, l'armée de Dalmatie prenait le nom de XIe corps de la Grande Armée (1).

Le XIe corps fut dirigé sur Krems; on lui assigna pour vivre le cercle de Korneubourg; il se reposa de ses fatigues dans l'abondance et le plus grand bien-être. Mieux encore, l'Empereur, qui n'avait pas vu quelques-uns de ces braves régiments depuis bientôt treize années, vint les passer en revue. Il leur témoigna une grande satisfaction, leur accorda beaucoup d'avancement et les combla de récompenses qui, il faut le dire, n'étaient pour la plupart que la réparation d'injustes et longs oublis. En particulier le colonel **Roussille**, chef du Régiment, fut fait baron de l'Empire, avec une dotation de 4.000 francs, dont les biens fonds étaient situés en Hanovre (2).

Cependant la paix avec l'Autriche était signée vers le milieu d'octobre. Le 22 de ce mois le XIe corps partit de Vienne pour se rendre à Gratz, où il séjourna; de là, il s'achemina vers Laybach où il arriva le 8 novembre. Le 5e formait alors avec le 18e léger, les 79e et 81e de ligne la 2e division (général Claparède) du corps d'armée.

Le XIe corps, d'ailleurs, d'après une lettre du ministre de la guerre en date du 14 décembre 1809, allait prendre le nom d'armée d'Illyrie et occuper l'ensemble des possessions françaises récemment agrandies, désignées sous le nom de provinces illyriennes.

1. Le major général au Maréchal Marmont, Schœnbrunn le 17 juillet.
2. Récit de M. le colonel Baron **Roussille**.

Laissons pour un temps dans ces contrées les 1er et 2e bataillons du Régiment, dont, nous le répétons encore, il a été exclusivement question dans les événements que nous venons de retracer, et retournons aux deux autres dont nous allons maintenant exposer le rôle distinct, les marches et les combats au cours de la campagne de 1809.

II. — **Les 3e et 4e bataillons en Italie et dans le Tyrol.** 1809.

Sacile; Venise; Lavacca; Méeran (1809).

L'on a déjà vu que les 3e et 4e bataillons du Régiment avaient quitté la Dalmatie vers le milieu de septembre 1806 pour gagner Padoue et y former le dépôt du 5e, plus tard transféré à Grenoble lors de la réorganisation de 1808.

Le 1er janvier 1809, le 4e bataillon (commandant **Bizien**) (1) formait avec les deux bataillons de même numéro des 11e et 23e de ligne, un régiment provisoire (aux ordres du commandant Chevalier), de la 5e division de l'armée d'Italie (quartier-général à Padoue).

Le 1er mars nos deux bataillons sont établis à Feltre et réunis aux ordres du major Bourgault, du Régiment; ils comptent toujours dans la 5e division de l'armée d'Italie. Cette division, aux ordres du général Barbou, a son quartier général à Trévise.

Dans le commencement de l'année 1809, ces deux bataillons sont, en prévision d'hostilités prochaines avec l'Autriche, portés au complet de guerre par l'arrivée successive de conscrits instruits au dépôt du corps et acheminés sur l'Italie, en bataillons de marche.

C'est le 10 avril, qu'eut lieu, non pas la déclaration de guerre de l'Autriche, mais l'invasion du territoire italien par laquelle l'archiduc Jean, général en chef ennemi, crut pou-

1. **Bizien** (Joseph-Maximilien)... Entré au service en 1791. Chef de bataillon au 5e le 1er septembre 1806. Major au 6e de ligne le 20 juillet 1811.

voir remplacer cette formalité. Le prince Eugène, vice-roi d'Italie et commandant en chef de notre armée, prit en toute hâte les mesures nécessaires pour réunir nos troupes bien disséminées.

Le 12, la division Barbou était à Pordenone, le 13 à Sacile, le 14 en avant du petit village de Fretta, le 15, jour de la surprise de Pordenone, elle occupa le soir Sacile, prenant position en avant de la Livenza et couvrant les deux flancs de la ville qui allait donner son nom à la bataille du lendemain 16 avril.

Dans cette malheureuse journée, la division Barbou, d'abord placée à l'extrême gauche, dut ensuite former à Fontana-Fredda le centre de notre seconde ligne, avec ordre de ne tenter aucun mouvement offensif avant que la division Seras, à sa droite, ne fût parvenue à s'emparer du village de Porcia.

Malheureusement l'enlèvement de cette localité, située en terrain accidenté et défendue par les Autrichiens avec un rare acharnement, présentait des obstacles presque insurmontables. Le général Barbou fut obligé d'envoyer au secours de la division voisine trois bataillons dont les deux du 5e qui prirent à cette attaque une part très active. Le village fut enlevé mais il ne tarda à succomber de nouveau sous l'effort des masses autrichiennes. D'autre part, notre gauche menaçait d'être débordée. A cinq heures du soir le prince Eugène ordonna la retraite.

Le général Barbou ne put l'opérer et dégager ses trois bataillons si vivement aux prises avec l'ennemi, qu'en exécutant avec sa réserve une vigoureuse attaque.

La journée était perdue pour nous, mais nos soldats ne s'en pouvaient faire le reproche. « Il est peu de batailles, dit le Journal historique de la campagne de 1809 (1), dont le gain

1. C'est à ce journal, rédigé par le général de division comte Vignolle, Chef de l'état-major général de l'armée d'Italie que nous avons emprunté et emprunterons les détails relatifs à nos deux bataillons détachés.

ait été disputé avec un aussi grand acharnement et une telle inégalité de nombre. *La valeur des troupes de l'armée d'Italie ne se manifesta jamais avec plus d'éclat.* »

Les pertes de nos deux bataillons ne laissaient pas d'être sensibles ; nous comptions parmi nos morts le lieutenant **Carriven** et une dizaine de sous-officiers et soldats ; le lieutenant **Cornet** et une vingtaine d'hommes étaient blessés mortellement; enfin les capitaines **Tisnès**, **Thibault**, **Brasseur**, le lieutenant **Faucon**, les sous-lieutenants **Hélie de Trépel**, **Quarré** et **Grollet** et plus de 120 sous-officiers et soldats recevaient des blessures moins graves.

Il y avait là, comme nous l'avons dit, des pertes sensibles, mais rien que d'honorable à inscrire dans l'histoire du corps, puisque nous n'avions, dans la bataille même, laissé entre les mains de l'ennemi que peu ou point de prisonniers.

« Mais dans la nuit, le prince Eugène ayant cru devoir pousser la retraite jusqu'à Conegliano pour se couvrir le plus tôt possible de la Piave, le mauvais temps, l'encombrement des voitures d'artillerie et des bagages, leur croisement avec les troupes produisirent un désordre fâcheux. Les soldats peu surveillés par leurs chefs au milieu de cette confusion se répandirent dans les maisons au risque d'y être faits prisonniers (1). »

C'est ce qui arriva à beaucoup d'entre eux, et, pour ne parler que du 5°, nos deux bataillons perdirent en pris et en égarés au moins autant d'hommes que le feu de l'ennemi en avait couché sur le champ de bataille.

Le sort des prisonniers n'était d'ailleurs guère enviable; comme quatre années auparavant pour les prisonniers de Caldiero, ce ne fut que le petit nombre de ceux de Sacile qui parvinrent après la paix à regagner le Régiment. La plupart moururent de la fièvre dans les prisons ou les hôpitaux de l'ennemi.

1. Thiers. *Histoire du Consulat et de l'Empire*, livre XXXV.

Le 17 à neuf heures du matin, la division Barbou se mit en marche, après avoir détruit à Brugnera le pont sur la Livenza. Le lendemain elle continua son mouvement sur Mestre, où son général reçut l'ordre de se rendre avec huit bataillons dont les 3e et 4e du 5e de ligne à Venise, qui se trouvait découverte par la retraite de l'armée d'Italie.

Mais tandis que cette armée devait peu après prendre à Raab et à Wagram la glorieuse revanche de Sacile, nos deux bataillons se trouvaient condamnés, au moins pour un temps, à être investis dans une place forte.

Le général Barbou avait pris le commandement de Venise et s'était occupé de suite de la mettre en état de défense et de perfectionner les travaux de la place, des ouvrages environnants, et en particulier du fort de Malghera dont l'importance était capitale, en ce qu'il unissait Venise au continent et permettait à la garnison de se lier aux opérations de l'armée.

Nos deux bataillons furent employés aux travaux de ce fort, qui étaient à peine ébauchés dans certaines parties; en maint endroit l'accès de l'ouvrage était facile.

On était loin d'être parvenu à un état satisfaisant, lorsqu'un parlementaire autrichien se présenta le 23 avril au matin devant le fort, demandant sa reddition au nom de l'archiduc Jean. Le général Barbou lui déclara qu'on lui répondrait sur la brèche.

« On était occupé à faire des abatis sous la protection des avant-postes à mi-chemin de Mestre lorsque, vers trois heures, de fortes colonnes de grenadiers hongrois débouchèrent sur toutes les avenues du fort de Malghera et formèrent aussitot une circonvallation. Le général Barbou fit retirer ses troupes et ses travailleurs sous la protection du canon du fort. Celui de l'ennemi ne tarda pas à jouer; nos troupes réparties sur la première enveloppe du fort engagèrent un feu soutenu avec l'ennemi; il déboucha sur plusieurs lignes au front de l'ouest et se porta avec audace sur le bord

du fossé qui fut couvert de ses morts. Le feu se soutint jusqu'à la nuit close sans autre résultat pour l'ennemi.

« L'archiduc Jean présidait à cette attaque; elle lui coûta plus de six cents hommes de ses meilleures troupes. Notre perte fut de vingt hommes tués ou blessés dont un officier. »

Les pertes, uniquement supportées par le 5e, furent plus considérables que ne l'avoue la relation officielle; ainsi deux de nos officiers furent blessés, c'étaient le capitaine **Mélignon** et le sous-lieutenant **Petit**, ce dernier devait succomber, six jours après, à ses blessures.

On s'attendait pour le 24 à une nouvelle attaque, on employa la nuit à s'y préparer; mais on ne découvrit au point du jour que les avant-postes de l'investissement; on s'occupa dès lors à perfectionner les travaux du fort de Malghera, quoiqu'ils fussent souvent interrompus par le feu de l'ennemi. Car un corps de cinq mille hommes bloquait Venise et observait particulièrement Malghera.

Le 27 le général Vial gouverneur nommé par l'Empereur parvint à forcer le blocus et prit le commandement de la place.

L'investissement dura jusqu'au 4 mai ; ce jour-là, le général Vial fut averti de la marche de l'armée d'Italie et de l'approche de la division Durutte; il prescrivait au général Barbou de faire le soir une sortie du fort de Malghera, d'attaquer les troupes qui formaient le blocus et d'opérer sa jonction avec le général Durutte; mais sur l'avis de la marche de ce général, l'ennemi s'était retiré sur Trévise. il fut vivement harcelé par nos troupes de sortie, qui opérèrent à onze heures du soir leur jonction avec celles de l'armée d'Italie. Le blocus de Venise avait duré seulement douze jours.

Après sa levée, le général Vial demanda à conserver les deux bataillons du 5e réunis à Venise, se fondant, dans sa lettre du 28 mai, sur le faible effectif de la garnison et le besoin qu'avaient nos bataillons de compléter leur instruction.

Le 15 juin le major **Bourgault** du 5e fut chargé de com-

mander une colonne envoyée dans la vallée de la Brenta pour réprimer les incursions des habitants révoltés du Tyrol. Dans une lettre qu'il adressait à l'Empereur le 21 juillet, le général Vial dit avoir eu beaucoup à se louer, au cours de cette petite expédition, du major **Bourgault**, qui, à son retour, cumula le commandement du 5e avec celui de la division du centre et de la place de Venise.

Deux mois après, le général Vial était nommé au commandement de nos troupes dans le Tyrol où l'insurrection régnait en maîtresse. Maintenant, il demandait à emmener avec lui les deux bataillons du 5e.

Ceux-ci le précédèrent même; le 25 septembre, le major **Bourgault** partait en colonne avec nos deux bataillons chargé de purger de brigands les deux routes de Fusine à Padoue et de Trévise à Vicence, et de pousser au besoin jusqu'à Citadella.

Cette mission remplie, le Régiment fut envoyé comme renfort au général Peyri qui commandait provisoirement nos troupes ; il fut inquiété dans sa marche en avant de Primolano et aux environs de Borgo di Valsugana et de Sourella, mais parvint à destination, et le général Peyri le plaça à Cagnola.

Le 2 octobre, l'on voulut profiter de ce renfort pour chasser les insurgés de la vallée du Lavis, le 5e fit partie des bataillons destinés à attaquer de front la position ennemie; à trois heures, le 3e de ligne italien et cinq bouches à feu commencèrent une fausse attaque; les insurgés se défendirent avec obstination; pendant ce temps le 5e de ligne, la 15e demi-brigade provisoire et partie du 14e léger avec deux pièces de canon et la cavalerie passèrent à gué le torrent à Vado au-dessus de Lavis. Cette colonne placée aux ordres du major **Bourgault**, ayant commencé à tourner le village et attaqué à dos les insurgés qui le défendaient, ces derniers s'enfuirent dans le plus grand désordre. La cavalerie les poursuivit au delà de Saint-Michel. Leur perte fut de 400 hommes et 50 prisonniers. La

nôtre fut pour l'ensemble des troupes engagées de 2 hommes tués et 15 blessés.

Sur ce terrain déjà parcouru en 1797 par la 5ᵉ Demi-brigade et où les anciens soldats pouvaient rappeler à leurs jeunes émules de glorieux souvenirs, quatre des nôtres se distinguèrent : « *Le sergent* **Brun** *et les trois grenadiers*, **Eporte**, **Léonard** et **Soupier**, du 5ᵉ, *prirent une pièce de canon et tuèrent, à eux quatre, vingt insurgés qui les défendaient.* »

La nuit du 4 au 5 et le 5 au point du jour, les insurgés firent une attaque générale et la renouvelèrent le matin du 6 avec une grande fureur ; à la suite de cette dernière journée dite de Lavacca où nous eûmes le capitaine **Tisnès** blessé, le général Peyri battit en retraite sur Trente.

Le 13, le général Vial vint prendre le commandement ; sous ses ordres eurent lieu de nombreuses actions de détail auxquelles le 5ᵉ prit part, et à la suite desquelles, moins d'un mois après, on crut l'insurrection étouffée.

Malheureusement elle reprit avec plus de vigueur encore, ce qui donna lieu le 16 novembre à un combat assez important, dit de Méeran.

Le 5ᵉ avait été envoyé dans la petite ville de ce nom où il faisait partie de l'avant-garde du général Rusca. La date du 16 avait été choisie pour des opérations d'ensemble dans la vallée du Vintschgau ; quatre colonnes furent formées, mais les ordres furent mal compris, et l'on opéra avec tant de décousu que l'une d'elles tomba tout entière aux mains de l'ennemi.

Celle dont faisaient partie nos bataillons et que commandait le colonel Boy du 1ᵉʳ léger napolitain, ne fut pas aussi malheureuse, mais elle ne put se maintenir qu'au prix des plus grands sacrifices contre les insurgés occupant, en nombre infiniment supérieur, le plateau de Tyrol, qui domine Méeran. L'on en vint même à manquer de munitions et à n'avoir plus que la baïonnette pour se défendre contre les insurgés, excellents tireurs et qui, en outre, suivant leur tactique habituelle, nous écrasaient en roulant d'énormes rochers.

Le soir, le général Rusca, ayant appris que les insurgés menaçaient nos communications avec Bolzano, ordonna la retraite. Cette journée coûtait à nos troupes 295 hommes tués, blessés ou prisonniers ; du nombre des blessés du 5e étaient le capitaine **Thibault** et le sous-lieutenant **Grollet**, tous deux déjà atteints par le feu à Sacile. Le major **Bourgault** (1) avait déployé dans cette journée ses talents militaires.

L'on attendit quelque temps à Bolzano d'être réapprovisionné en vivres et surtout en munitions ; puis l'on reprit l'offensive, et le 25 novembre, l'avant-garde atteignait l'entrée du Vintschgau, où l'on ne tarda pas à être rejoints par un détachement de chasseurs Bavarois qui avaient traversé sans encombre toute la vallée. Peu après, l'insurrection put être considérée comme réprimée, au moins dans cette partie du Tyrol, et nos troupes n'y furent plus maintenues que par mesure de précaution.

Nos bataillons furent rappelés à Bolzano ; ils en partirent, le 3e le 19 janvier 1810, et le 4e le lendemain, pour gagner successivement Trente, Bassano, Palmanova et l'Illyrie.

Tels étaient, du moins, les ordres donnés ; en réalité nos deux derniers bataillons durent recevoir contre-ordre et être mis en route sur le dépôt du corps sans avoir pénétré en Illyrie, où seuls, les deux premiers bataillons prirent part aux opérations dont on va lire le récit.

III. — Le Régiment aux armées d'Illyrie et d'Italie. 1810.

Expédition dans la Croatie Turque (1810).

Le court séjour du 5e à l'armée d'Illyrie ne fut marqué que par un événement important, une expédition dans la Croatie

1. **Bourgault** (Louis-Loup-Etienne-Martin). Né à Villeneuve-la-Guyard (Yonne) en 1758. Entré au service en 1791. Major le 1er avril 1807. Colonel en second le 15 avril 1811. Blessé près de Courtray le 23 floréal an II. — Cité au passage du Rhin le 30 vendémiaire an V, et le 20 germinal an V, où on lui dut la conservation de cinq compagnies d'in-

turque, commandée par le général en chef Marmont et à laquelle le Régiment prit part.

Au cours de la guerre entre l'Autriche et la France, les Turcs, un peu à notre instigation, il faut l'avouer, avaient passé la Save et fait main basse sur les terres des habitants de la Croatie autrichienne. A la paix, ils refusèrent de rien restituer.

Maintenant que cette province était nôtre, le procédé nous paraissait de moins bon goût, et Marmont, après avoir renoncé à faire fond sur la bonne volonté et la bonne foi des pachas turcs, se détermina, dans le commencement de mai 1810, à employer la force pour les mettre à la raison.

Le capitaine turc de Bihacz eut d'abord l'audace d'attaquer le premier nos postes dans la journée de 5 mai. Voulant mettre un terme à tant d'extravagance, on marcha sur lui le lendemain même. Il avait réuni environ 1.200 hommes d'infanterie, 800 cavaliers et 8 pièces de canon.

Mais toute cette canaille supporta à peine la vue de nos régiments; on lui tua une cinquantaine d'hommes, on lui prit ses canons, et on ne la revit plus jamais. Notre perte n'était que d'un mort et de neuf blessés. Le soir même, les villages d'Isachich et de Glokot étaient incendiés par nos soldats et surtout par nos alliés Croates; les terres appartenant aux régiments d'Ogulin et d'Ottochatz leur furent restituées.

Il ne restait plus qu'à reprendre celles du régiment de Zleim et, pour cela, à s'emparer du fort du Czétin, qui, vingt et un ans auparavant avait, défendu par 700 hommes, arrêté pendant trente-sept jours 25.000 Autrichiens. On arriva, le 10, devant l'ouvrage; les Turcs, intimidés par les exemples des jours précédents, l'avaient évacué, le laissant pourvu de son artillerie et de vivres pour un long siège.

De ce côté aussi, le bien volé fut restitué et tout rentra

fanterie et trois escadrons de chasseurs. Cité encore le 13 frimaire an IX, et à la bataille de Biberach où il fit de sa main sept prisonniers dont un officier.

dans l'ordre. La situation parut même si bonne au duc de Raguse qu'il mit en route le jour même pour Udine deux régiments.

Le 5e, qui en était, quitta donc, pour toujours, l'Illyrie et compta quelques mois à l'armée d'Italie en attendant le jour où sa mauvaise étoile allait le faire désigner pour l'armée de Catalogne.

Les dix-huit mois dont l'histoire forme ce chapitre nous ont, on le voit, permis de citer peu de noms glorieux, sauf celui de Wagram dont, à certains égards, on pourrait trouver peu justifiée l'inscription sur notre drapeau.

Pourtant si l'on veut bien penser, non pas seulement à la bataille même, mais aux événements et aux combats qui la précédèrent et la suivirent, à Evernich, à Gospich, à Znaym, journées auxquelles le 5e prit une part plus qu'honorable, se souvenir aussi du rôle joué par nos 3e et 4e bataillons vers la même époque, l'on peut justement laisser à notre compte de gloire ce triomphe éclatant, préparé et couronné par les travaux et la vaillance de nos devanciers.

CHAPITRE XIII

LE 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE (PORTION PRINCIPALE), EN CATALOGNE

(1810-1814)

I. — **Le 5e de Ligne en Catalogne** (1810-1814)

Mataro; Trenta-Passo (1811). Altafulla; Castelfollit; Olot; Saint-Vincent; Lagarriga (1812). Castel-Bisbal (1813).

Vers le 1er mars 1810, les 3e et 4e bataillons du 5e étaient en route pour Grenoble où stationnait le dépôt du Régiment, ils y étaient rendus vers le 1er avril.

Le 3e bataillon (commandant Hézard) partit le premier pour la Catalogne ; le 1er août, il était à Avignon, le 1er octobre à Perpignan; enfin, le 1er novembre 1810, nous le voyons figurer pour la première fois dans le corps d'armée de Haute-Catalogne (général Baraguey d'Hilliers), faisant partie de l'armée de Catalogne commandée en chef par le maréchal Macdonald.

Le bataillon est stationné à Figuières; le 1er décembre suivant, il est à Barcelone dans les rangs de la division Maurice-Mathieu.

Du 1er janvier 1811 au 15 mai de la même année notre 3e bataillon occupe le même emplacement et il ne se passe rien d'intéressant.

Mais le 15 mai, nous voyons arriver en Catalogne 1.254 hommes du 5e; ce sont les 1er et 2e bataillons du Régiment qui, sous les ordres du colonel **Roussille**, ont quitté Udine en Frioul dans les derniers mois de 1810.

Maintenant que trois bataillons du 5e sous les ordres directs du colonel se trouvent réunis à l'armée de Catalogne, il n'est pas sans intérêt d'exposer, d'après l'historien du Consulat et de l'Empire, la situation de la province où le Régiment va opérer pendant près de quatre années.

« En Catalogne, dit-il, tout était en combustion. Les miquelets appuyés et excités par l'armée espagnole de Catalogne, qui avait sa base à Tarragone désolaient cette province. Il n'y avait pas de défilé près duquel ils n'attendissent les convois pour attaquer les escortes trop faibles, leur arracher leurs prisonniers, égorger entre leurs bras les malades et les blessés et leur enlever les vivres qu'elles étaient chargées d'introduire dans les places et surtout dans Barcelone.

« Tandis que les miquelets rendaient les routes de l'intérieur impraticables, les flottilles anglaises rendaient tout aussi dangereuses les routes qui longeaient la mer. La ville de Barcelone, où il fallait nourrir à la fois la garnison et les habitants, avait de la peine à subsister, bien qu'une armée entière, celle du maréchal Macdonald, fût exclusivement consacrée à la ravitailler, et qu'on eût hasardé plusieurs expéditions maritimes pour lui envoyer des vivres et des munitions. »

Le général Maurice-Mathieu était gouverneur de la ville et c'est dans les rangs de sa division et de la brigade du général Plauzonne (ancien colonel du Régiment), que le 5e allait d'abord prendre part aux incessants combats de détail, résultant de la difficile situation dont nous avons reproduit l'exposé.

Le premier de ces combats se livra le 25 mai à San-Celoni,



où se distinguèrent les capitaines adjudants-majors **Carré** et **Lefebvre** et le capitaine **Boivin** (1).

Vinrent ensuite les affaires du Mont-Ordal (10 septembre) où fut blessé le capitaine **Messageot** ; de Badalone (19 septembre) ; la défense de la redoute de Moncado où furent blessés les lieutenants **David** et **Pothier**, et où se distingua le lieutenant de grenadiers **Génibeaux**.

Le 19 octobre, le général Decaen succéda au maréchal Macdonald comme commandant en chef de l'armée de Catalogne.

Le 18 novembre eut lieu un engagement près de San-Boy et, trois jours après, l'affaire un peu plus importante de Mataro. Le colonel **Roussille** fut blessé à la tête du Régiment. Le chef de bataillon **Huret**, les capitaines de voltigeurs **Luzu** et **Gallet**, les capitaines **Goffard** et **Dugué**, les lieutenants **Legrand** et **Grinewald** y montrèrent de la bravoure.

Le 2 décembre, le général Maurice-Mathieu réunit toutes les troupes disponibles pour aller au-devant du général Decaen venant de Figuières escorté par la division Lamarque et ne pouvant cependant arriver à entrer dans la ville, siège de son difficile commandement.

On partit à neuf heures du soir, et l'on accéléra la marche de façon à pouvoir tomber sur les derrières de l'ennemi au moment où il attaquerait la colonne de Figuières. Après une marche de quatorze lieues coupée seulement par un repos de deux heures à Granollers, l'on arriva le 3 au matin au défilé de Trenta-Passo dont les hauteurs dominantes étaient occupées par la division ennemie de Sarsfield.

L'avant-garde, formée en trois colonnes, attaqua aussitôt l'ennemi ; le 5e Régiment d'infanterie soutenu par quelques partisans et deux compagnies d'élite d'infanterie légère, char-

1. La plupart des citations concernant les officiers dans les affaires qui vont suivre sont empruntées à un état de proposition fourni au commencement de 1812 par le colonel **Roussille** au général Beurmann, commandant la brigade dont faisait partie le Régiment.

gea l'ennemi à la baïonnette, le chassa d'un amphithéâtre de positions très escarpées, le culbuta sur tous les points et lui tua ou blessa environ 600 hommes. Pendant ce temps, la division Lamarque attaquait l'autre côté du défilé et bientôt les deux colonnes se réunissaient au cri de : *Vive l'Empereur !*

« Toutes les troupes et les officiers ont fait leur devoir, disait le général Maurice-Mathieu dans un rapport au gouverneur sur cette affaire, leur marche comme V. E. a pu s'en convaincre, a été longue et pénible ; mais ils ont oublié leurs souffrances dès qu'il s'est agi de combattre. »

Les capitaines de voltigeurs **Paissé** et **Luzu**, le premier blessé dans cette journée, le capitaine adjudant-major **Tardiveau** également atteint, et qui avait chargé l'ennemi à la tête de son bataillon, *le chirurgien aide-major* **Abbadie** *qui était venu panser les blessés sous le feu*, les capitaines **Dugué** et **Goffard**, le *lieutenant* **Legrand** *arrivé le premier à tous les assauts*, son collègue **Grinewald** et le sous-lieutenant **Bizouart** avaient donné dans cette journée l'exemple de la plus grande valeur.

Nous ne voulons pas terminer ce récit des événements accomplis en 1811 sans signaler que le lieutenant **Mouillon**, un vieux combattant d'Italie, s'était distingué à la tête de l'artillerie régimentaire, restée devant Figuières pour être employée au siège de cette place tombée aux mains des Espagnols.

Le début de l'année 1812 voit l'arrivée en Catalogne du 4e bataillon du Régiment ; nous l'avons laissé à Grenoble le 1er avril 1810 ; il s'y trouve encore le 1er janvier 1811, mais le 1er juillet de cette dernière année, il est à Toulon, le 1er octobre à Marseille, le 1er janvier 1812 à Perpignan après une marche accomplie avec beaucoup d'ordre, et où, chose rare à cette époque, il n'avait pas compté un seul déserteur (1) ; enfin le 9 janvier il est à Girone et va compte

1. A la date du 26 décembre 1811, le commandant Folard rendait compt dans les termes suivants de l'esprit et de l'instruction de son bataillon

pour un temps assez court à l'armée de Catalogne, sans toutefois prendre part aux opérations des trois premiers bataillons.

Ceux-ci assistaient, le 24 janvier 1812, au combat d'Alta-Fulla, qui eut lieu dans les conditions suivantes :

Le général Maurice Mathieu, renforcé le 21 janvier au soir de la division Lamarque, se sentit en état de rétablir les communications de Barcelone avec Tarragone. Il partit dans la nuit du 21 au 22, avec 3.000 hommes, formant, aux ordres du général Devaux, une brigade où comptait le 5ᵉ et s'empara des hauteurs qui dominent les gorges voisines du Col d'Ordal ; le 22 à cinq heures du soir, on parvint à Villafranca, en dissimulant le plus possible ses forces, de manière à donner à l'ennemi la tentation de nous attaquer.

Le 23, après avoir simulé un mouvement sur Saint-Saturni, on partit à dix heures du matin pour Vendrell que l'on quitta à onze heures du soir ; après avoir forcé quelques avant-postes qui se trouvaient en avant de Torre-d'Embarra, on arriva le 24, avant le jour, sur les hauteurs d'Alta-fulla, d'où l'on reconnut, à la lueur des feux, la ligne et la position des ennemis. Ils étaient portés sur les hauteurs qui dominent la rive droite de la Gaya, la droite appuyée à la mer, la gauche occupant le mamelon au dessus de Sarran. Les troupes furent formées en quatre colonnes ; celle où entraient le 5ᵉ de ligne et le régiment de Nassau enleva avec la plus vive ardeur les hauteurs de Tamarit, couronnées par la droite ennemie.

« Le bataillon est composé de conscrits de 1811, venus les deux tiers du département de l'Ourthe et un tiers du département du Rhône; les Liégeois sont naturellement soumis, les Lyonnais le sont facilement devenus. Les uns et les autres, façonnés à la vie militaire, feront de bons soldats; ils sont pleins de bonne volonté et ne sont point mécontents d'aller en Espagne : je crois que le gouvernement peut avec sûreté se servir d'eux partout où il jugera à propos de le faire; la meilleure preuve que je puisse fournir de ce que j'avance est que ce bataillon n'a eu jusqu'à ce jour aucun déserteur. L'instruction du bataillon est bonne; il peut exécuter d'une manière satisfaisante tout ce qui fait partie de l'école de bataillon. »

Les Espagnols, renfoncés sur tous les points, cherchèrent deux fois à se rallier ; mais ils furent constamment mis en fuite, leur déroute fut complète ; la moitié au moins de leurs troupes jeta ses armes et chacun s'en fut pour son compte. Les montagnes et les ravins profonds facilitèrent la fuite de ces débris.

L'ennemi fut poursuivi jusqu'à la nuit dans toutes les directions. 2.000 hommes, pris, tués ou blessés et toute l'artillerie ennemie enlevée étaient les trophées de cette brillante journée dans laquelle toutes les troupes avaient rivalisé d'ardeur et de courage. Nos pertes étaient peu considérables. Les capitaines **Messageot** et **Jacquemin** qui, ce jour-là, commandaient chacun un bataillon, le capitaine de voltigeurs **Luzu**, les capitaines **Dugué** et **Goffard**, les lieutenants **Legrand** et **Grinewald**, le sous-lieutenant **Bizouard**, tous noms qui nous sont déjà familiers depuis Mataro et Trenta-Passo, s'étaient distingués dans la journée d'Alta-Fulla.

Quelques jours après, le 5e, rentré à Barcelone, recevait l'ordre de quitter cette place, pour aller, au lieu du 102e de ligne, compter à la brigade Beurmann qui occupait la Haute-Catalogne. Ce mouvement était effectué le 29 janvier.

Le 15 février, l'Empereur donnait l'ordre que le 4e bataillon du 5e de ligne fût dirigé sur Barcelone où il croyait que se trouvaient encore les trois premiers bataillons ; ceux-ci devaient recevoir tous les hommes valides, et les cadres du 4e bataillon devaient ensuite rejoindre le dépôt. Ces ordres qui n'exigèrent naturellement aucun mouvement sur Barcelone furent exécutés le 11 mars, et les cadres désignés se mirent en route vers Grenoble où les attendaient de nouveaux soldats et une meilleure destinée que de guerroyer en Catalogne.

Le mois de mars se passa en marches et contre-marches de peu d'importance ; mais, dans les premiers jours d'avril, se livrèrent quelques combats assez sérieux.

Le général Decaen était parti le 6 avril pour se mettre à la

tête du petit corps d'armée stationné à Bezallu, et commencer des opérations actives. L'on annonçait que l'ennemi avait concentré ses forces à Olot et à Ripoll; des rapports sans doute exagérés évaluaient ses forces à environ 11.000 hommes d'infanterie, 1.200 cavaliers et quelques canons. Milans, Manso, Rovira et le baron d'Eroles étaient les principaux chefs de ces bandes peu disciplinées, mais parfois assez vaillantes au combat.

Le 7 le général en chef arriva à Bezallu, la journée du 8 fut employée en reconnaissances; le lendemain se livra le combat de Castelfollit. Deux à trois mille insurgés placés en arrière de cette localité ne se distinguèrent que par la rapidité de leur fuite. Deux bataillons du Régiment, qui purent seuls approcher l'ennemi, comptèrent 4 hommes tués et une dizaine de blessés.

Le 16 eut lieu l'affaire plus importante d'Olot. L'on savait depuis quelques jours que l'ennemi, fort d'environ trois mille hommes, se rassemblait à Ridoura et à Saint-Privat et toutes les mesures avaient été prises en prévision d'une attaque.

Le jour même du combat, la diane fut battue à trois heures du matin. Le général Beurmann se rendit sur le Mont-Olivet avec le 2e bataillon du 5e de ligne et les miquelets de Sainte-Colombe, ayant le projet de partir de là, à la pointe du jour, pour pousser une reconnaissance dans les montagnes qui se trouvent entre la route de Ripoll et celle de Vich.

Le 3e bataillon du 5e faisait partie de la réserve maintenue dans la ville même d'Olot aux ordres du colonel **Roussille**.

Au point du jour, une forte colonne ennemie, venant de Ridoura et composée de bandes de Milans et de Rovira s'avança, entre les routes de Vich et de Ripoll, un autre détachement était à cheval sur la route de Vich; enfin la bande de Fabrega s'éparpilla sur les hauteurs en amphithéâtre, qui s'étendent de Bastet à la route de Bagnollers. Le tout formait à peu près 4000 hommes d'infanterie et 40 à 50 chevaux sous les ordres supérieurs de Milans, s'avançant avec beaucoup

d'assurance et ayant fait le serment, non de vaincre ou de mourir, mais de venir déjeuner le jour même à Olot.

Ils avaient compté sans le général Beurmann qui, d'après les directions prises de part et d'autre, devait se heurter à leur première colonne; ils l'abordèrent avec impétuosité, mais le 2e bataillon du 5e les reçut comme des gens que l'on attend et à qui l'on a fait faire volte-face plus d'une fois. L'acharnement fut grand de part et d'autre; les Espagnols furent enfin forcés de céder, nous abandonnèrent leurs positions, et en prirent une très forte plus loin; le général Decaen envoya aussitôt deux fortes compagnies du 5e au général Beurmann pour occuper son ancien emplacement et lui donner la facilité de poursuivre ses premiers succès; c'est ce qu'il fit, en même temps que nous repoussions une attaque des ennemis sur la ville.

Le général Beurmann résolut de porter un coup décisif aux ennemis en s'emparant de la forte position qu'occupaient les troupes de Milans et de Rovira. Il se mit à la tête des trois compagnies du 2e bataillon du 5e flanquées par les miquelets de Sainte-Colombe et appuyées par le reste du bataillon; il se précipita sur l'ennemi, lui tua et lui blessa beaucoup de monde, s'empara de sa position et le fit poursuivre par le chef de bataillon **Folard**, commandant notre 2e bataillon, qui s'acquitta fort bien de sa mission. A tel point, que non seulement les troupes qui lui étaient opposées, mais les autres fractions ennemies, craignant de voir leur retraite coupée, prirent la fuite avec précipitation; l'affaire prit fin aux environs d'Olot vers dix heures et demie du matin, mais les troupes envoyées à la poursuite ne rentrèrent que dans la nuit.

L'ennemi avait perdu environ 250 hommes tués ou blessés; de notre côté, nous comptions 6 morts et 80 blessés dont deux officiers du Régiment, le capitaine de voltigeurs **Perrotin** et le lieutenant de grenadiers **Génibaux**.

Ces deux officiers, « *le 2e bataillon du 5e et son excellent chef*

le commandant **Folard** (1), *qui avaient fait des merveilles»* (2), les capitaines **Jacquemin** et **Carré**, les lieutenants **Monden** et **Grinewald** étaient cités comme s'étant particulièrement distingués dans le combat.

Le 24 avril, l'armée de Catalogne passait sous les ordres supérieurs du général Suchet, commandant en chef l'armée d'Aragon ; mais cette modification, toute de forme, ne touchait en rien aux attributions du général Decaen, ni à la situation de ses troupes.

La fin du mois d'avril, les mois entiers de mai, juin, juillet et le commencement d'août 1812 se passèrent sans événements importants; le 5° comptant à la division de Haute-Catalogne, aux ordres du général Lamarque, avait pendant ce temps son 1er bataillon à la brigade du colonel Petit et ses 2° et 3° bataillons à la brigade de réserve Expert de la Tour, se portant successivement sur tous les points menacés.

La fin d'août et le mois de septembre allaient être signalés par quelques engagements. Le 24 août, le général Expert marchant de la Tordera sur Mataro avec le 5° de ligne et un escadron du 29° chasseurs rencontrait l'ennemi sur les hauteurs d'Arens del Mont; celui-ci prit la fuite aussitôt, mais notre avant-garde s'empara de 30 chevaux.

Le 30, toutes les bandes aux ordres de Rovira attaquèrent Olot. Le 1er bataillon du 5° de ligne les repoussa et leur tua 2 officiers et 10 hommes et en blessa un plus grand nombre. Le bataillon perdit 4 hommes.

Le 1er septembre, le général Expert, dont la brigade composée du 5° de ligne et du 23° léger était cantonnée à San-Boy

1. **Folard** (Simon-Victor), né à Bourg-Saint-Andéol (Ardèche). Entré au service en 1793. Venu au 5° comme chef de bataillon le 14 août 1810. Promu au grade supérieur le 9 mai 1813. Campagnes de Saint-Domingue, de Prusse (1809). Blessé à Lubeck et à Essling. Cité au combat de Lubeck (rapport du maréchal Soult). Chevalier de la Légion d'honneur le 14 mai 1807.

2. Expressions du général Decaen dans son rapport.

sur le Llobregat, fit une expédition sur Valirana, chassa l'ennemi de toutes ses positions et le mit en fuite.

Le 18, la même brigade, faisant mouvement d'Arens de Mont sur Mataro, fut attaquée sur les hauteurs de Saint-Vincent par une bande d'insurgés que commandait le général Milans. L'ennemi fut aussitôt culbuté, poursuivi jusqu'à la nuit au delà des montagnes, et perdit 300 hommes. De notre côté nous eûmes parmi nos blessés le lieutenant **Hélie de Treprel** et le sous-lieutenant **Bizouard.**

Deux mois se passèrent ensuite sans événement important, mais le 2 novembre fut livré le combat assez sérieux de Lagarriga.

Depuis quelque temps déjà, le général Lascy réunissait et organisait une grande partie de l'armée insurgée à Vich, il avait annoncé dans toute la Catalogne que les Français ne pourraient plus pénétrer dans cette capitale de l'insurrection et que s'ils marchaient vers les défilés avoisinants, il était déterminé à les combattre et sûr de les vaincre. Le général Decaen résolut de profiter de ces dispositions pour rencontrer l'ennemi dans le centre de la Catalogne, là précisément où il lui était le plus facile de réunir tous ses moyens pour le combattre.

Le 24 octobre la brigade de réserve Expert fut réunie à Saint-André, le 30 elle était à Granollers.

Le 2 novembre, à sept heures du matin, elle se détacha du gros des troupes pour les flanquer, en passant par Lamella et le village nommé El-Sarrat; de là, on aperçut en position la plus grande partie des forces ennemies commandées par le général Lascy, le baron d'Eroles et Manso, et retranchées dans cinq positions successives formant trois lignes; ces positions semblaient inexpugnables et l'ennemi avait sur nous une grande supériorité numérique : l'attaque n'en fut pas moins résolue.

Il s'agissait d'enlever les deux premières positions qui constituaient la première ligne, la brigade fut formée en trois

colonnes : la première composée du 23e léger attaqua sur le flanc gauche ; la deuxième fut formée par le 1er bataillon du 5e de ligne aux ordres du commandant **Folard** qui fut chargé d'attaquer l'ennemi par son flanc droit, autant que le terrain le lui permettrait (l'ennemi avait, à son extrême droite, un rocher à pic ayant plus de 300 pieds de haut).

Le 2e bataillon du Régiment formait la troisième colonne chargée d'attaquer de front (mouvement d'autant plus opportun et plus facile que l'ennemi avait dirigé son attention et son feu sur ses deux ailes). L'arrivée de la troisième colonne encouragea infiniment les deux premières qui enlevèrent les positions sans hésiter, malgré la vigoureuse résistance qu'elles rencontrèrent ; on se battit avec acharnement de part et d'autre. L'ennemi laissa les deux redoutes couvertes de morts et de blessés sans avoir le temps de faire sauter l'épaulement qu'il avait miné.

Le général Lascy qui était en position avec sa réserve devant l'ermitage de Puy-Gratieuse, voyant ses deux premières positions enlevées, ses troupes fuyant à toutes jambes pour gagner les autres, fit marcher 7 à 800 grenadiers ou voltigeurs pour les défendre. Mais le général Expert, s'étant avisé de ce mouvement, fit avancer à son tour deux petites pièces de montagne et le 3e bataillon du 5e formant sa réserve ; il les plaça en avant des deux premières redoutes prises, d'où elles firent un feu de file à demi-portée de balle sur les réserves ennemies ; celles-ci, qui arrivaient en hurlant et à une assez bonne allure, firent alors demi-tour ; ce que voyant le général Lascy, il renonça à défendre la cinquième position qu'il s'était réservée comme réduit. La brigade Expert manquant de cartouches ne put pousser très loin la poursuite.

L'ennemi avait perdu dans cette affaire, qui avait duré deux heures, plus de 450 hommes; notre perte était moins considérable ; le 5e comptait cependant parmi ses morts le lieutenant **Ragon** et 17 hommes ; parmi ses blessés, les capitaines **Perrotin**, **Géronimi** et **Gallien**, le sous lieutenant **Mugnier** qui

avait perdu le bras droit dans cette affaire, et 17 sous-officiers et soldats.

Le général de brigade, qui n'avait eu dans la journée qu'à se louer de la conduite des troupes sous ses ordres et en particulier du 5e de ligne, demandait à la suite de son rapport le grade d'officier de la Légion d'honneur pour le chef de bataillon **Folard** ; le grade de chef de bataillon pour le capitaine **Gallien** ; la croix de la Légion d'honneur pour les capitaines **Géronimi** et **Perrotin** et le sous-lieutenant **Mugnier** ; le grade de chirurgien-major pour M. **Brel** aide-major au Régiment, en récompense des bons services qu'il avait rendus dans la journée, en pansant les blessés sur le champ de bataille.

D'autres propositions faites quinze jours après le combat nous permettent cette fois de ne pas citer seulement des noms d'officiers, mais encore ceux de trois des braves soldats qui avaient contribué à leur gloire ; c'étaient, au 1er bataillon, le caporal **Prat** (Edme-Louis) ; au 2e le sergent **Evrard** (Claude) ; au 3e le grenadier **Monnecaut** (Louis). On demandait pour eux la croix de la Légion d'honneur.

Le général en chef félicitait peu après ses troupes dans un ordre du jour, dont nous citons les principaux passages :

« S. E. le général en chef témoigne sa satisfaction à la division Lamarque et à la brigade Expert pour leur belle conduite dans les combats qui ont été livrés aux forces ennemies les 2 et 3 de ce mois. Tous les officiers et toutes les troupes ont rivalisé de courage et d'ardeur.

« Le 23e et 32e légers, le 5e de ligne... ayant eu par les circonstances plus d'obstacles à vaincre ont fait preuve du plus grand dévouement.

« L'ennemi s'était flatté qu'il nous serait impossible de forcer sa position et de pénétrer jusqu'à Vich ; les montagnes les plus escarpées, des postes retranchés et minés, rien n'a pu ralentir l'ardeur des troupes de l'armée de Catalogne. Toutes les difficultés ont été surmontées et l'ennemi a été chassé des

passages difficiles qu'il a voulu nous fermer ; nous sommes aujourd'hui à Vich, capitale de l'insurrection, le quartier-général du chef des insurgés.... »

Peu après le combat de Lagarriga, la brigade Expert rentrait dans Barcelone ; au 15 décembre, d'ailleurs, le 5ᵉ de-ligne ne comptait plus à son ancienne brigade, mais bien à la division du général Maurice-Mathieu, gouverneur de Barcelone.

Nous n'essayerons pas d'entrer dans le détail, qui serait fastidieux, des mille sorties entreprises par cette garnison, obligée à un déploiement de forces considérable chaque fois qu'elle allait ravitailler Tarragone ou chercher à se ravitailler elle-même vers Girone et la France ; ce n'est qu'une longue suite de marches et de contre-marches, aboutissant à des engagements sans importance. Mentionnons simplement les faits les plus saillants survenus dans cette année 1813, où nous a amenés le cours de notre récit.

Le 24 mars, les cadres du 3ᵉ bataillon, le commandant Folard et huit autres officiers quittèrent la Catalogne pour aller rejoindre, les premiers le dépôt du corps, les autres les destinations nouvelles qui leur étaient affectées. Tous devaient être appelés sous peu à défendre dans les rangs de la Grande Armée la grandeur, puis l'indépendance de la patrie ; nous suivrons bientôt, sur ces champs de bataille éloignés de la Catalogne, ces fractions détachées de notre Régiment ; restons pour le moment avec nos deux premiers bataillons, destinés, à leur grand regret, à continuer dans une ingrate contrée une lutte non sans périls mais presque sans gloire.

Il nous faut pousser jusqu'au 17 mai 1813 pour trouver une affaire qui ait mérité l'honneur d'un nom : celui de combat de La Bisbal.

Le 16 le général Maurice Mathieu s'était rendu avec toutes ses forces sous les murs de Tarragone pour y faire les distributions nécessaires, il marcha ensuite sur Brafin où le général espagnol Copons avait réuni une partie de ses forces. On



trouva Brafin évacué par les ennemis qui avaient été prendre position au col de Sainte-Christine.

Le 17, vers deux heures du matin, les troupes passèrent la Gaya, laissant Pingtimos sur la droite et prenant le chemin de la Rocca de Liura. Les Espagnols occupaient la forte position de la Tour d'Aguas pour fermer le chemin aux troupes qui retournaient à Barcelone. On marcha à l'ennemi, qui se voyant attaqué au centre et manœuvré sur sa droite (c'est l'expression peut-être un peu trop elliptique du rapport officiel), évacua la position de la Tour d'Aguas qui fut occupée sur-le-champ par nos troupes. Ce succès nous rendit maîtres des positions d'Arbos et de Vendrell. On poursuivit les insurgés jusqu'au village de La Bisbal qu'ils occupaient; ils furent forcés de l'abandonner, ils y revinrent à plusieurs reprises, mais en furent toujours chassés; le général Maurice-Mathieu réunit alors ses troupes, occupa ensuite Arbos et revint enfin par le chemin habituel de Villafranca et du col d'Ordal à Barcelone où l'on fut le lendemain.

Nous avions eu dans cette journée de La Bisbal un officier blessé, le sous-lieutenant Francot.

Pendant une partie des mois de juin et juillet 1813, le 5e quitta Barcelone pour faire partie de la brigade aux ordres du colonel Petit opérant en Haute-Catalogne. Cette unité n'effectua que quelques courses sans intérêt.

Le 31 juillet, le Régiment comptait de nouveau à la garnison de Barcelone.

Le 14 août, l'armée de Catalogne était réunie à l'armée d'Aragon et passait sous le commandement, non plus nominal, mais effectif de l'illustre maréchal Suchet duc d'Albufera.

Suchet nous apprend lui-même dans ses mémoires « qu'en prenant le commandement des braves troupes que lui remettait le général Decaen, il leur témoigna sa satisfaction et l'estime que méritaient les faits d'armes qui avaient honoré leur courage »

« L'armée de Catalogne, dit-il ailleurs, se composait d'un fond de vieux régiments éprouvés cent fois dans les combats et depuis plusieurs années aguerris contre les Catalans, les plus vigoureux soldats de l'insurrection espagnole. »

Malheureusement, le nouveau général en chef de l'armée d'Aragon et de Catalogne n'allait pas pouvoir conduire à la victoire les troupes qu'il jugeait d'une manière si flatteuse : l'armée qu'il commandait était sans cesse affaiblie par des détachements qu'on lui demandait pour aller renforcer les troupes qui résistaient à l'invasion.

Déjà, un peu avant sa prise de commandement, 8.000 conscrits ayant été destinés à l'armée de Catalogne, chaque régiment avait dû envoyer 120 hommes formant le cadre d'un 6e bataillon pour les recevoir, les armer, les habiller et les organiser en division de réserve. Le détachement du 5e avait été dirigé sur Nîmes aux ordres du chef de bataillon Lefebvre (16 juin).

Dans ces conditions l'armée ne pouvait que battre en retraite le plus lentement possible ; le 1er février, elle se retirait sur Girone ; le 8 mars elle était ramenée sous Figuières ; le 5 avril les deux bataillons du 5e, forts encore de 1.701 hommes, et comptant à la division Lamarque, étaient encore en territoire espagnol à Villafan ; enfin le 1er avril ces troupes tant de fois victorieuses repassaient les Pyrénées, se dirigeant sur Narbonne où elles devaient apprendre la nouvelle de l'abdication de l'Empereur.

Peu après, le 5e Régiment d'infanterie recevait l'ordre de se diriger sur Grenoble, dépôt du corps, et y prenait, en vertu de l'ordonnance du 12 mai 1814, la dénomination nouvelle de 5e Régiment d'infanterie (Angoulême).

Les trois années que nous venons de parcourir ont été, pour le 5e et surtout pour ses deux premiers bataillons, une suite ininterrompue de luttes sanglantes, de victoires sans cesse renouvelées mais toujours stériles; autant de noms obscurs que l'histoire n'a point voulu retenir, mais dont les héritiers du 5e de ligne de nos grandes guerres doivent garder précieusement le souvenir. Leurs ancêtres ont en effet montré là comme partout de remarquables qualités, la discipline, la vaillance, l'esprit de sacrifice.

Pourquoi faut-il que le sang, si souvent et si généreusement répandu, ait coulé sur cette ingrate terre de la Catalogne; et que l'armée, dont le maréchal Suchet, bon juge en matière de vaillance, prisait si haut les services, n'ait pu tout entière, au lieu des bataillons improvisés qui la remplacèrent dignement, mais incomplètement, apporter, à la Grande Armée, au soir de la première journée de Leipzig, un appoint peut-être décisif qui eût transformé la défaite en victoire et sauvé la Patrie!

CHAPITRE XIV

LE 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE (BATAILLONS DÉTACHÉS) A LA GRANDE ARMÉE

(1812-1814)

I. — Campagne de 1813 (3e et 4e Bataillons).

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, c'est le 11 mars 1812 que le 4e bataillon du 5e ligne, ou du moins son cadre, composé des officiers, des sous-officiers, des caporaux et de quelques vieux soldats, quitta la Catalogne pour se rendre à Grenoble, dépôt du Régiment, où des conscrits furent immédiatement incorporés dans ses rangs.

Le 1er octobre de la même année, il était sous les ordres du commandant Marot, et formait, avec deux bataillons de même numéro des 11e et 79e de ligne, la 13e demi-brigade provisoire commandée par le major Tripp, 2e brigade (général

Schobert), de la 31e division (général Lagrange) du XIe corps (général Grenier) de la Grande Armée.

C'est dans les rangs de ces unités que notre 4e bataillon fut d'abord poussé jusqu'aux extrémités de l'Allemagne (il était à Stettin le 15 janvier 1813), puis fut entraîné dans la retraite de la Grande Armée, jusqu'aux jours où celle-ci retrouva, sous les ordres de l'Empereur, le secret de l'offensive et de la victoire.

Le 2 mai 1813, fut livrée la bataille de Lutzen.

Le XIe corps, maintenant commandé par le maréchal Macdonald duc de Tarente, enleva le village de Rapitz, puis ceux de Kitzen et d'Eisdorf. Après les IIIe et VIe corps, ce fut lui qui fut le plus sérieusement engagé, à en juger du moins par ses pertes qui furent d'environ 2.000 hommes. Les pertes particulières du 4e bataillon du 5e étaient les suivantes :

Tués sur le champ de bataille : le lieutenant **Favetier** et 15 sous-officiers et soldats. Blessés et morts plus tard des suites de leurs blessures, 7 hommes. Blessés moins grièvement : le capitaine **Tissot**, le lieutenant adjudant-major **Legrand** et 86 hommes.

Le 5e prit ensuite part à la poursuite des coalisés et, quelques jours plus tard, aux deux glorieuses journées de Bautzen (20 et 21 mai).

Quoique, d'une façon générale, les pertes du XIe corps aient été plus considérables dans la première de ces deux journées que dans la seconde, la proportion inverse semble exister dans les pertes de notre bataillon qui n'a aucune perte enregistrée pour le 20, mais est compté comme ayant le 21 : les capitaines **Touchard** et **Tardiveau**, 6 hommes tués sur le champ de bataille, et 54 blessés.

La marche en avant de nos troupes conduisit le 8 juin, jour de l'armistice de Pleiswitz, le XIe corps à Lowenberg, dont le cercle lui fut assigné comme cantonnement, pendant la suspension des hostilités.

A leur reprise, le 4e bataillon du 5e participa à la marche

offensive en Silésie de nos troupes commandées par l'Empereur puis, quand celui-ci fut parti pour livrer la bataille de Dresde et eut laissé devant Blucher le maréchal Macdonald, à la funeste bataille de la Katzbach (26 août).

Heureusement, la veille au soir, la division Ledru, où comptait maintenant notre 4ᵉ bataillon, avait été désignée pour remonter la rive gauche du Bober et surprendre Hirschberg, point situé sur cette rivière, mais dans les montagnes. Cet ordre devait être exécuté le 26 au matin. Malgré une pluie d'orage qui avait duré la nuit entière et fait déborder toutes les rivières, la division se mit en marche à l'heure prescrite. La diversion inutile qu'elle fit sur Hirschberg lui épargna du moins le désastre dans lequel fut enveloppée une partie du XIᵉ corps, et comme elle avait le Bober entre elle et l'ennemi, elle put sans peine rejoindre l'armée en retraite.

Une alternance régulière de retours offensifs, renouvelés chaque fois que l'Empereur venait renforcer et commander lui-même ses troupes en Silésie, et de marches rétrogrades nécessitées par la hardiesse de l'ennemi en son absence, devaient amener le XIᵉ corps à occuper dans les premiers jours d'octobre les environs de Dresde, face à la Silésie.

A la même époque, une suite d'événements, sur lesquels il nous faudra revenir, avait conduit également notre 3ᵉ bataillon comptant au XIᵉ corps, à proximité de la capitale de la Saxe.

Ce rapprochement permit d'effectuer pour le 5ᵉ de ligne la réunion en un même corps et sous le même chef des deux bataillons qui servaient séparément à la Grande Armée. Cette réunion avait été depuis quelque temps déjà ordonnée en principe, par l'Empereur, pour tous les régiments dont plusieurs bataillons se trouvaient dans ces conditions.

Qu'était devenu, cependant, notre 3ᵉ bataillon depuis le 1ᵉʳ avril 1813, date à laquelle nous l'avons abandonné, jusqu'au moment où nous le retrouvons, c'est-à-dire à la fin septembre de la même année? Exposons-le brièvement.

Le 3e bataillon, aussitôt après son départ de Catalogne, où il avait versé ses hommes dans les deux premiers bataillons, n'emmenant que son cadre, semble s'être rendu directement, sans même passer par son dépôt, à Mayence où il devait se reformer avec des conscrits de 1813, appelés d'avance et « destinés à recevoir comme première instruction militaire les sanglantes leçons du champ de bataille. »

Notre bataillon, arrivé le 3 juillet sur le Rhin, dut faire partie d'abord de la 44e division appartenant au corps d'observation de Mayence.

Mais peu après, il compta à la 45e division (général Razout) du même corps d'armée. Il composait, avec les 3e bataillons des 11e et 60e de ligne, la 26e demi-brigade provisoire.

Parti le 5 juillet de Mayence, il s'achemina par Hocheim, Francfort, Séligenstadt, Wurtzbourg, Bamberg, Cronach, Auma, Géra, Altenburg, Rochlitz, Nossen et Dresde, sur Gieshubel en avant de cette dernière ville.

Il y parvint le 17 août, jour même de la reprise des hostilités. Il était alors aux ordres du commandant Copin et comptait à la 26e demi-brigade provisoire (brigade Edmond d'Esclevin), (45e division, Razout), du XIVe corps, commandé par le maréchal Gouvion Saint-Cyr.

Peu après, notre 3e bataillon allait prendre part aux deux batailles de Dresde (26 et 27 août 1813).

Dans la première de ces journées, la 45e division était chargée de défendre la partie de l'enceinte allant de la barrière de Dippoldiswalde au faubourg de Friédrichstadt.

Ce ne fut pas le point sur lequel porta l'attaque principale des coalisés, et d'ailleurs nos troupes combattaient presque constamment à couvert. Les pertes de cette journée se bornèrent donc pour le bataillon à 2 hommes tués et 8 blessés. En outre, le lieutenant Mathelier était atteint par le feu.

La journée du lendemain 27 fut pour nous encore moins meurtrière, et le bataillon ne semble avoir pris à la seconde bataille de Dresde, d'autre part que sa présence.

Le 3e bataillon eut de nouveau affaire à l'ennemi dans la journée du 8 septembre, dite combat de Dohna.

Dans cette affaire où le XIVe corps repoussa vers les hauteurs d'où elles menaçaient de nous accabler, les masses aux ordres de Witgenstein et de Kleist, nous perdîmes 4 morts, un blessé mortellement; le capitaine **Thill**, le lieutenant **Deléchaud** et 40 hommes furent blessés moins grièvement.

Quelques jours plus tard lorsque l'on fut forcé à la retraite, il se livra près de Peterswalde, le 12 septembre, un combat qui ne nous coûta guère qu'un homme blessé.

C'est vers cette époque, avons-nous dit, que l'on profita de la proximité où se trouvaient les XIe et XIVe corps pour réunir les deux bataillons du 5e qui combattaient à la Grande Armée.

Dans une situation à la date du 20 septembre, nous les voyons figurer tous deux, à la 1re brigade de la division Ledru (31e de l'armée et 1re du XIe corps).

Nous avons laissé celui-ci dans les premiers jours d'octobre en avant de Dresde sur la route de Silésie. Il semble qu'il ait eu à livrer un combat de détail le 5 octobre, entre Dresde et Bautzen.

Car nous avons relevé sur les matricules du 5e les noms d'un homme tué et de 4 hommes blessés à cette date. De plus le chef de bataillon **Copin** (1), commandant le 3e bataillon, porte également dans ses états de service la mention d'une blessure reçue le 5 octobre à Bischofswerda.

Maintenant, quelques jours à peine nous séparent des graves et désastreux événements de Leipzig.

Dans la première des trois journées de cette gigantesque bataille, c'est-à-dire le 16 octobre, le XIe corps, dans les rangs duquel nos bataillons combattirent, fut d'abord dirigé sur Holzhausen, à gauche de Liebertwolkowitz, pour faire face

1. **Copin** (Louis-Michel), né à Boissy-Maugis (Orne) en 1763. Soldat au 79e en 1788. Capitaine le 27 décembre 1806. Chef de bataillon le 14 juin 1813. Retraité le 9 juillet 1814. Blessé à Sacile, Bischoffswerda et Leipzig. Chevalier de la Légion d'honneur le 14 juin 1813.

aux Autrichiens de Klenau ; il était destiné dans le
la journée à repousser cet adversaire le plus loin
puis à se rabattre sur le flanc droit de l'enn
attaqué de front devant Liebertwolkowitz et Wach

Il réussit d'abord rejetant Klenau et le forçant à
une grande étendue de terrain, enleva Seyfferts
les divisions Ledru et Gérard et ne fut arrêté q
positions de Gross-Possnau et du Bois de l'Univers

En résumé, vers trois heures, il avait rejeté s
Possnau la brigade prussienne Ziethen, les briga
chiennes Splény et Schöffer et la division autrichien
Même la vieille redoute suédoise, qui l'avait
arrêté à sa droite venait d'être emportée ; on sait q
nements survenus à la droite française empêchèr
pereur de porter au centre et à gauche des forces
pour écraser l'ennemi, disposant d'ailleurs d'une s
numérique considérable.

Le XIe corps n'en avait pas moins vaillamment
dans cette première bataille, dite de Wachau.

Dans les pertes constatées de cette journée, pertes
ment inférieures à la réalité (1), nous relevons les
sous-lieutenants **Renault** et **Broulard** morts sur
de bataille, des chefs de bataillon **Legrand** (2)
tier (3), des capitaines **Lafaye** et **Pintrel**, des so

1. Contrairement à tout ce que nous avons dit jusqu'ici,
cules ne peuvent plus nous fournir une base certaine pour
des pertes : à la suite des trois journées de Leipzig, un gra
d'hommes ne reparurent plus et furent portés avec la menti
fait prisonnier en Saxe. Beaucoup de morts et les blessés qui
rent au manque de soins et au typhus furent mentionnés

2. **Legrand** (Vivant), né à la Maison-Dieu (Côte-d'Or), le
bre 1774. Entré au service le 6 juillet 1792. Sous-lieutenan
let 1806. Chef de bataillon le 21 septembre 1813. Blessé
Lutzen et Leipzig. Chevalier de la Légion d'honneur le 21 j

3. **Sabatier** (Charles), né à Paris en 1772. Entré au servic
Chef de bataillon au 5e le 8 novembre 1813. En non-activité
let 1814. Chevalier de la Légion d'honneur le 17 mai 1813.

nants **Dumay** et **Billette**, de 17 hommes morts et de 41 blessés dont les noms figurent au tableau d'honneur du Régiment ; mais on ne sait certainement pas la totalité de ceux des hommes qui ont, ce jour-là, versé leur sang pour la patrie.

Le lendemain 17 fut une journée de repos, d'un triste repos, entre la bataille de la veille et celle du lendemain.

Dans la journée du 18, en effet, nous allons avoir à combattre avec 190.000 hommes contre 300.000.

L'armée et particulièrement le XIe corps devait tenir une position beaucoup plus rapprochée de Leipzig que celle de l'avant-veille, mais l'on ne se retirait pas sans jonche r le so de cadavres ennemis. A Zuckelshausen, à Holzhausen, où se trouvait le corps de Macdonald, on tint tête à la division prussienne de Ziethen, et aux Autrichiens de Klénau et on leur tua beaucoup de monde avant de rétrograder sur Stotteritz, qui devint la nouvelle position du XIe corps, où les coalisés trouvèrent des lignes immobiles, imposantes et qu'ils avaient peu de chance de faire céder. Les attaques tentées de ce côté n'eurent en effet aucun résultat.

Le major **Marot** (1) qui, après avoir commandé le 4e bataillon à Lutzen, réunissait sous son commandement à Leipzig le groupe des deux bataillons du 5e, était blessé le 18 et devait mourir le 23 des suites de ses blessures ; 12 hommes morts et 4 blessés (proportion inaccoutumée et inadmissible) furent inscrits plus tard sur les contrôles comme ayant été atteints dans la seconde bataille de Leipzig.

Le lendemain 19, le XIe corps dut défendre la partie sud de Leipzig pour protéger la retraite du gros de l'armée.

La troisième journée de Leipzig se borna, comme on le sait, à une lutte confuse et plus inégale encore que les jours

1. **Marot** (Jean-Jacques), né en 1769. Entré au service en 1793. Sous-lieutenant le 29 brumaire an III. Chef de bataillon le 22 mars 1812. Major le 28 septembre 1813. Blessé mortellement à Leipzig. Cité en l'an VII à l'affaire de Trani (royaume de Naples). Chevalier de la Légion d'honneur le 22 mars 1812. Officier du même ordre le 21 mai 1813.

précédents, puis à une retraite transformée en déroute par l'explosion imprévue et désastreuse du pont de Lindenau.

Parmi les pertes constatées de la journée, nous relevons les noms du capitaine **Deléchaud**, blessé et mort plus tard des suites de ses blessures, du chef de bataillon **Copin** et du sous-lieutenant **Hardy**, blessés moins grièvement, enfin de 8 hommes tués et de 12 blessés.

En réalité presque tout l'effectif des 3° et 4° bataillons disparut dans cette fatale journée et ce ne furent que quelques débris sauvés par miracle qui suivirent la retraite de la Grande Armée sur Mayence.

Ces débris prirent part, le 22 octobre, à un combat d'arrière-garde livré sur l'Unsrutt, et le 30 du même mois à la victoire de Hanau, glorieuse mais insuffisante revanche de Leipzig.

Quand on fut enfin arrivé à Mayence (vers le 4 novembre environ), tous les hommes valides des deux bataillons furent versés dans les cadres du 3°, tandis que ceux du 4° se dirigeaient sur le dépôt, pour y être encore une fois remplis de conscrits. Nous reviendrons plus tard à ce dernier bataillon ; suivons pour le moment le 3°, qui continua à faire partie, dans les rangs du XI° corps, du faible rassemblement de troupes chargé, aux ordres du maréchal Macdonald dont le quartier général était à Cologne, de défendre le Rhin inférieur.

II. — Campagne de France (1814) (3° bataillon).

Mormant; Nangis; Montereau (1814).

La France était envahie. Les quelques débris qui figuraient nos armées se replièrent au fur et à mesure des progrès de l'ennemi. Cette retraite amena successivement le XI° corps de Cologne à Liège, puis à Mézières et enfin à Châlons. C'est là qu'allaient commencer, pour le 3° bataillon du 5°, les opérations de la campagne de France proprement dite.

A la suite des combats de Brienneet de la Rothière l'armée

de Silésie aux ordres de Blucher poussa devant elle sans grand'peine les forces presque insignifiantes qui gardaient la vallée de la Marne et qui durent se replier encore de Châlons sur Epernay, sur Château-Thierry et enfin sur Meaux.

Lorsque après avoir désorganisé l'armée de Silésie, l'Empereur tourna ses coups contre l'armée de Bohême aux ordres de Schwarzenberg il emmena avec lui de Meaux vers la vallée de l'Yères les troupes du XI° corps.

Celles-ci assistèrent donc au combat de Nangis (17 février 1814), puis prirent part à la poursuite de l'armée de Bohême, qu'elles suivirent par Bray, Nogent-sur-Seine, Troyes et la Ferté-sur-Aube. C'est dans cette dernière localité que la division Brayer (3° du XI° corps) et précisément celle dont faisait partie notre 3° bataillon, livra à l'arrière-garde autrichienne un combat assez heureux.

Après le départ de l'Empereur, l'armée principale des coalisés reprit l'offensive, et nous fûmes obligés à notre tour d'effectuer une retraite qui ne se termina guère qu'à Provins.

Vers le milieu de mars, le XI° corps prit part à cette marche hardie qui, tandis que les ennemis s'avançaient sur notre capitale, amena le gros de nos forces sur Arcis-sur-Aube, Vitry-le-François et Saint-Dizier. On sait que la première et la dernière de ces deux localités furent témoins de deux combats glorieux, mais inutiles, auxquels participa le XI° corps.

Puis, quand on revint à marches forcées par Sens à Fontainebleau, le XI° corps d'armée fut cantonné à Chailly, au débouché de la forêt vers Paris ; on sait que l'Empereur nourrisait l'espoir de reprendre avec les troupes qu'il avait sous la main, la capitale tombée aux mains de l'ennemi.

La défection du VI° corps, et plus encore la force des choses empêchèrent la réalisation de ce projet, et la première abdication fut signée.

En vertu des conventions conclues alors avec les puissances alliées, les troupes du XI° corps durent être cantonnées dans

le département d'Eure-et-Loir. C'est à Chartres que se trouvait notre 3e bataillon, quand il reçut l'ordre au commencement de juin 1814, de regagner son dépôt à Grenoble, emplacement désigné pour la reconstitution du Régiment.

Par un hasard difficile à expliquer, il nous a été impossible de retrouver dans les matricules du corps le nom d'un officier ou d'un soldat tué ou blessé dans l'une quelconque des affaires dont nous venons de terminer la rapide énumération. Il faut attribuer cette omission au désordre qu'entraîne ordinairement la défaite. Remarquons en outre que le XIe corps eut la mauvaise fortune de ne prendre une part signalée à aucune des grandes batailles de cette campagne.

Campagne de France (1814) (4e et 6e bataillons).

Combat de Saint-Julien (Léman) (1814).

Il nous faut maintenant suivre sur un théâtre de guerre différent, mais malheureusement toujours sur notre territoire, puisque la France était envahie sur tous les points, les destinées de notre 4e bataillon.

Comme nous l'avons vu, ce qui restait des cadres du 4e bataillon du 5e s'était vers la fin de 1813, dirigé de Mayence pour Grenoble, où quelques conscrits, à peine instruits, mal équipés, mal armés, mais capables encore de faire quelque figure aux ordres des vieux officiers et des sous-officiers d'élite qui les commandaient, allaient prendre part à la défense de la Savoie et de la frontière des Alpes.

Au début de l'année 1814, le 4e bataillon encore en voie de formation, comptait dans les rangs de la division Marchand (4e de l'armée de Lyon); peu de temps après, il prenait part (le 19 février) au combat de la Croix-Rouge qui lui coûtait quelques blessés; le 1er mars suivant, il s'engageait plus sérieusement au combat de Saint-Julien (Léman) où le capitaine **Duserre** recevait de graves blessures auxquelles il ne devait pas survivre ; le sous-lieutenant **Toublanc** et une

trentaine d'hommes furent atteints plus légèrement par le feu de l'ennemi.

Cependant, sur cette partie de la frontière comme sur toutes les autres, ces faibles débris étaient incapables de résister aux masses qui nous envahissaient. Le 4e bataillon du 5e qui avait reculé jusque dans le département de la Drôme, fut, en vertu des conventions signées avec les alliés, refoulé plus loin encore ; et c'est à Saint-Flour (Cantal) que le trouva l'ordre d'aller rejoindre son dépôt.

Comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, un 6e bataillon du 5e de ligne, aux ordres du commandant Lefebvre, avait été formé, vers la fin de 1813, d'éléments analogues à ceux du bataillon dont nous venons de retracer la courte existence.

L'histoire du 6e bataillon est moins longue encore : tout ce que nous pouvons en dire, c'est qu'il fit partie successivement de la réserve de Nîmes et de la réserve des Pyrénées, qu'il n'eut jamais affaire à l'ennemi et qu'il se trouvait à l'époque du décret de réorganisation à Narbonne où il avait réjoint les 1er et 2e bataillon du Régiment.

Quant au 5e bataillon, qui continuait à former le dépôt du Régiment, les événements l'avaient forcé à rétrograder de Grenoble sur Avignon.

Enfin un dernier élément du corps figura encore dans cette campagne de 1814 : deux compagnies du 5e bataillon, envoyées de Grenoble vers la fin de 1813 pour rejoindre à Mayence les 3e et 4e bataillons, furent arrêtées par l'invasion et utilisées au point où elles se trouvaient, c'est-à-dire à Belfort. Elles concoururent à la défense de cette place ; dans une des journées du siège (le 27 janvier 1814) le sous-lieutenant **Barthèlemy**, qui faisait partie du cadre de ces compagnies fut blessé.

Ce dernier détail complète l'exposé, qui est la plupart du temps une énumération plutôt qu'un récit, de la part prise par ces éléments improvisés du 5e à la dernière des guerres du premier Empire. La confusion que nos recherches n'ont malheureusement pu tout à fait dissiper, n'est qu'un reflet du désordre qui régna dans ces formations hâtives ; et en parcourant ces pages, l'on doit moins s'étonner de ce que de pareilles troupes n'ont pas fait que de ce qu'elles sont parvenues à faire ; n'y pas trouver un sujet d'abattement, mais de courage, et ne perdre jamais le souvenir des efforts que la France, même affaiblie par vingt ans de guerre et la conquête du monde, a su réaliser encore pour la défense de son honneur et de son indépendance.

CHAPITRE XV

LE 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE (ANGOULÊME) DE LA RESTAURATION

(1814-1815)

I. — Reconstitution du Régiment (1814).

La réorganisation de l'armée et de l'infanterie opérée en vertu de l'ordonnance du 12 mai 1814 ne fut qu'un travail de reconstitution et d'amalgame des éléments épars des troupes impériales.

Un certain nombre de régiments furent sacrifiés, d'autres perdirent leur numéro, en avançant de quelques rangs, par suite de l'occupation des numéros restés vacants pendant le premier Empire.

Mais le 5e, grâce à son faible numéro, ne fut ni sacrifié, ni modifié. On se contenta de donner en l'honneur du duc d'Angoulême, neveu du roi Louis XVIII, le nom de Régiment d'Angoulême au 5e Régiment de ligne formé avec les six bataillons de l'ancien 5e, dont nous avons écrit l'histoire, et donné

les emplacements au commencement de juin 1814, et dans lequel on incorpora les éléments suivants :

1° Le 1er bataillon du 114e régiment de ligne. Ce régiment, créé le 10 mars 1808 sous le titre de 1er régiment provisoire et formé de détachements des 7e, 10e, 16e et 17e régiments d'infanterie légère, dénommé 114e de ligne vers septembre 1808, avait fait partie de l'armée d'Aragon et s'était acquis, sous les ordres du maréchal Suchet, une bonne renommée militaire.

2° Le 1er bataillon du 1er régiment de flanqueurs grenadiers de l'ex-Garde impériale. Ce régiment, créé le 25 mars 1813, avait fait les campagnes de 1813 en Saxe et de 1814 en France.

Ainsi, de Narbonne, les 1er, 2e et 6e bataillons; de Chartres, le 3e bataillon ; de Saint-Flour, le 4e bataillon ; d'Avignon, le 5e bataillon ou dépôt du 5e de ligne ; de Montpellier, le 1er bataillon du 114e ; de Gien, le 1er bataillon du 1er régiment de flanqueurs grenadiers, s'acheminèrent vers Grenoble où le Régiment fut reconstitué sous les ordres du colonel **Roussille** et formé à trois bataillons, chacun de six compagnies, dont une de grenadiers et une de voltigeurs.

Il ne faudrait pas croire cependant que la réunion de ces huit bataillons constituât un effectif trop considérable. Les désertions, les réformes, le renvoi de la conscription de 1815 avaient fait dans les rangs des vides nombreux qui ne furent comblés qu'en partie par le retour des prisonniers de guerre rendus à leur patrie par la paix.

Cette paix devait se prolonger jusqu'au foudroyant retour de l'île d'Elbe, qui allait mettre le Régiment dans la plus difficile situation où puissent se trouver des soldats, en le plaçant entre ses sentiments les plus chers et le devoir militaire.

II. — Le retour de l'île d'Elbe (1815).

L'Empereur, débarqué le 1er mars au golfe Jouan, avait couché le 6 au soir à Corps et avait dirigé sur la Mure sa petite

armée formée en trois colonnes, dont une d'avant-garde aux ordres du général Cambronne (1).

D'autre part le général Marchand qui commandait la 7ᵉ division militaire à Grenoble et qui ne voulait pas livrer sans combat à Napoléon une place de cette importance, avait résolu d'intercepter sa route en faisant sauter le pont de Ponthaut, établi sur une petite rivière, la Bonne, qui se jette dans le Drac, affluent de l'Isère, et barrer la route de Gap.

On envoya à ce pont de la Bonne (nous dit l'historien du Consulat et de l'Empire auquel nous allons emprunter presque textuellement le récit qu'il nous a donné de ces événements) : « une compagnie d'artillerie, une compagnie du génie et un bataillon du 5ᵉ de ligne, dont on augurait bien à cause de sa parfaite discipline (2). Ce bataillon était commandé par un officier très distingué nommé **Lessard** (3), ayant servi jadis dans la garde impériale, mais rigoureux observateur de ses devoirs, et résolu à tenir ses serments. » Le commandant **Lessard** avait reçu les instructions suivantes :

« Il est ordonné à un chef de bataillon du 5ᵉ de ligne, de partir aujourd'hui, 6 mars, à deux heures après-midi de Grenoble pour se rendre à la Mure, pour protéger les ouvrages qu'une compagnie de sapeurs est chargée de faire afin de faire sauter le pont de Ponthaut au moment où les troupes de Bonaparte se montreraient.

« A partir de demain 7, ce bataillon ne laissera passer personne pour aller du côté de Gap et laissera passer ceux

1. Une autre de ces colonnes était commandée par le chef de bataillon Guasco, grand-père de M. le colonel actuel du Régiment.

2. L'auteur cité nous parle, du reste, à la page précédente « du 5ᵉ *d'infanterie bien commandé et bien discipliné* ».

3. **Lessard**, né en 1778 à Rennes. Entré au service en 1793. Sous-lieutenant en 1802. Lieutenant en 1805. Capitaine en 1807. Chef de bataillon en 1813. Venu au 5ᵉ le 29 juillet 1814. Major le 31 mars 1815. Rentré au 5ᵉ le 24 août 1815. Licencié le 28 septembre 1815. Blessé deux fois à Eylau. Blessé le 24 mars 1814 près de Soissons. Chevalier de la Légion d'honneur le 29 décembre 1805. Officier le 13 juillet 1808.

qui viendront. Il fera reconnaître le long de la rive en remontant la rivière, les gués et les passages qui pourraient s'y trouver, et tâchera de les faire rendre impraticables s'il y a le moyen.

« Dans le cas où les troupes se montreraient, M. le commandant de bataillon ferait sauter le pont et se retirerait sur Grenoble.

« On pourrait attendre quelque temps pour observer le mouvement de ces troupes, dans le cas où il pourrait le faire sans se compromettre.

« Il prendra du reste toutes les précautions qui lui seront suggérées par les circonstances pour avoir des renseignements positifs sur la marche de l'ennemi, ses projets, etc....., et profitera de toutes les circonstances pour me tenir informé de ce qui se passera (1). »

Tels étaient les ordres donnés, mais en raison du trouble qui agitait tous les esprits, ils ne furent exécutés que tardivement; le bataillon ne partit que dans la soirée et son avant-garde n'arriva que vers minuit à la Mure.

Il y avait déjà été devancé par soixante chasseurs et quelques lanciers polonais de l'avant-garde impériale, commandées par le capitaine Laborde. Celui-ci avait commencé à faire le plus tranquillement du monde et de concert avec la municipalité le logement de la colonne, quand survint un adjudant-major du 5e qui, de son côté, venait aussi préparer le logement pour son bataillon et la compagnie du génie qui lui avait été adjointe. La cocarde blanche et la cocarde tricolore se trouvèrent donc en présence par ce singulier hasard.

« A la cocarde que vous portez, dit le capitaine Laborde « à son collègue, je crois que vous êtes ici pour un autre but « que le mien; cependant, dites-le moi avec la franchise qui « doit nous caractériser, sommes-nous amis ou ennemis? » Il lui fut répondu: « Deux vieux compagnons d'armes seront

1. De Mauduit. *Les derniers jours de la Grande Armée.*

« toujours d'accord. » — « Alors faisons le logement ensem-« ble, » lui répliqua le capitaine Laborde. Mais saisissant le moment où celui-ci était occupé, l'adjudant-major du 5e de ligne s'esquiva, alla aussitôt rendre compte à son chef de bataillon et ne retourna pas à la Mure (1). »

Cependant, comme les deux adjudants-majors, les troupes des deux partis se trouvaient en présence.

« Bientôt on se mêla, et les lanciers cherchant à fraterniser avec les soldats du 5e les trouvèrent bien disposés, mais gênés par la présence de leurs officiers. Néanmoins il s'établit entre eux de nombreux entretiens, et déjà les soldats du 5e inclinaient visiblement vers les lanciers, lorsque le chef de bataillon **Lessard**, survenu presque aussitôt, et redoutant pour sa troupe le contact des soldats de l'île d'Elbe, résolut de la faire rétrograder et de rebrousser jusqu'au village de la Frey. De son côté Cambronne, arrivé aussi à la Mure, craignant qu'au milieu de ces pourparlers, un homme pris de vin ne provoquât une collision, ce que Napoléon lui avait recommandé d'éviter, alla chercher ses gens pour ainsi dire un à un, afin de les ramener en deçà de Ponthaut. Ainsi de part et d'autre on abandonna la Mure. Toutefois le pont de Ponthaut resta au pouvoir de Cambronne.

« La nuit se passa de la sorte, l'anxiété la plus vive régnant chez ceux qui étaient chargés d'arrêter Napoléon, comme chez ceux qui le suivaient. Pendant ce temps, le chef de bataillon du 5e avait fait une marche rétrograde de quelques heures pour empêcher toute communication entre ses soldats et ceux de Napoléon, et s'était arrêté dans une bonne position, ayant à droite des montagnes, à gauche des étangs. Il était en mesure de se défendre, et procurait à sa troupe un peu de repos. Il attendit jusque vers midi, ne voyant rien venir, et se flattant déjà que Napoléon aurait changé de route, ce qui l'eût déchargé d'une immense responsabilité.

1. De Mauduit. *Les derniers jours de la Grande Armée.*

« Vers une heure quelques lanciers se montrèrent, et plusieurs d'entre eux s'approchèrent assez près pour être entendus des soldats du 5e leur annonçant que l'Empereur allait paraître, les pressant de ne pas tirer et de se donner à lui. Le brave chef de bataillon, fidèle à son devoir, les somma de s'éloigner, menaçant de faire feu s'ils s'obstinaient à donner à sa troupe des conseils de défection.

« Ces cavaliers se replièrent sur une colonne plus considérable qui s'avançait et paraissait être de plusieurs centaines d'hommes. Cette colonne était celle de l'île d'Elbe, dirigée par Napoléon lui-même. Il avait couché à Corps, était venu à la Mure, où il avait laissé à sa troupe le temps de manger la soupe, et s'était ensuite dirigé sur la position où on lui disait que se trouvait un bataillon du 5e de ligne, avec quelques troupes d'artillerie et du génie, dans l'attitude de gens prêts à se défendre. Les lanciers qui s'étaient repliés lui avaient dit que les officiers semblaient disposés à résister, mais que probablement les soldats ne feraient pas feu. Napoléon regarda quelque temps avec sa lunette la troupe qui était devant lui, pour observer sa contenance et sa position. Dans ce moment survinrent des officiers à la demi-solde, déguisés en bourgeois, qui lui donnèrent des détails sur les sentiments de la troupe chargée de lui barrer le chemin. — L'artillerie et le génie ne tireraient pas, assuraient-ils. Quant à l'infanterie, l'officier qui la commandait ordonnerait certainement le feu, mais on doutait qu'il fût obéi.

« Napoléon, après avoir entendu ce rapport, résolut de marcher en avant, et de décider par un acte d'audace une question qui ne pouvait plus être décidée autrement. Il rangea sur la gauche de la route l'avant-garde de Cambronne, sur la droite le gros de sa colonne, et en avant la cinquantaine de cavaliers qu'il était parvenu à monter. Puis d'une voix distincte il commanda à ses soldats de mettre l'arme sous le bras gauche, la pointe en bas, et il prescrivit à l'un de ses aides de camp de se porter sur le front du 5e, de lui dire qu'il allait

s'avancer, et que ceux qui tireraient répondraient à la France et à la postérité des événements qu'ils auraient amenés. Il avait raison, hélas! et ceux qu'il interpellait ainsi allaient décider si Waterloo serait inscrit ou non sur les sanglantes pages de notre histoire!

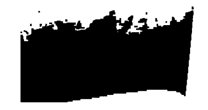
« Ses ordres donnés, il ébranla sa colonne et marcha en tête, suivi de Cambronne, Drouot et Bertrand. L'aide de camp envoyé en avant aborda le bataillon, lui répéta les paroles de l'Empereur, et le lui montra de la main, qui s'approchait. A cet aspect les soldats du 5ᵉ furent saisis d'une anxiété extraordinaire, et regardant tantôt Napoléon, tantôt leur chef, semblaient implorer ce dernier pour qu'il ne leur imposât pas un devoir impossible à remplir. Le chef de bataillon, les voyant troublés, éperdus, devina bien qu'ils étaient incapables de tenir devant leur ancien maître, et, d'une voix ferme, ordonna de battre en retraite. — *Que voulez-vous que je fasse?* dit-il à un aide de camp du général Marchand, qui était en mission près de lui; *ils sont pâles comme la mort, et tremblent à l'idée de faire feu sur cet homme.* — Tandis qu'il bat en retraite, les cinquante lanciers de Napoléon courent au galop sur le 5ᵉ, non pour le charger, mais pour le joindre et lui parler. Le brave Lessard croyant qu'il va être attaqué ordonne sur-le-champ à ses soldats de s'arrêter, et de présenter la baïonnette aux assaillants. Les lanciers arrivés sur les baïonnettes du 5ᵉ le sabre dans le fourreau crient: — *Amis, ne tirez pas; voici l'Empereur qui s'avance.* — Et en effet Napoléon, arrivé aussitôt qu'eux, se trouve devant le bataillon et à portée de la voix. S'arrêtant alors: *Soldats du* 5ᵉ, s'écrie-t-il, *me reconnaissez vous?* — *Oui, oui!* *répondent plusieurs centaines de voix.* — Ouvrant alors sa redingote, et découvrant sa poitrine: — *Quel est celui de vous,* ajoute-t-il, *qui voudrait tirer sur son empereur?* — Transportés à ces derniers mots, artilleurs et fantassins mettent leurs schakos au bout de leurs sabres et de leurs baïonnettes en criant *Vive l'Empereur!* puis rompent leurs rangs, entourent Napoléon et baisent ses mains en

l'appelant leur empereur, leur père! Le chef du bataillon d[illegible] 5e abandonné de sa troupe ne sait que devenir, lorsque Napo[illegible]léon, se débarrassant des mains des soldats, court à lui, l[illegible] demande son nom, son grade, ses services, puis ajoute[illegible] : « *Mon ami, qui vous a fait chef de bataillon? — Vous, sir*[illegible]*e. — Qui vous a fait capitaine? — Vous, sire — Et vo*[illegible] *vouliez faire tirer sur moi?* — *Oui*, répliqua ce brave homm[illegible] e, *pour remplir mon devoir.* — Il remet ensuite son épée à Napoléon, qui la prend, lui serre la main et d'une voix où [illegible]e perce pas la moindre irritation, lui dit : « Venez me retro[illegible]ver à Grenoble. » En ce moment le geste, l'accent de Nap[illegible]léon indiquent qu'il ne prend l'épée de ce digne officier q[illegible]e pour la lui rendre. S'adressant alors à Drouot et à Bertrand[illegible] : « Tout est fini, leur dit-il, dans dix jours nous serons a[illegible]x Tuileries. » — En effet après ce grave événement la questi[illegible]n paraissait résolue et il n'était plus douteux qu'il régner[illegible]it encore. Combien de temps, personne ne le savait! (1) »

Le 5e suivit l'Empereur à Grenoble, à Lyon, à Mâcon, à Pa[illegible]s. Le 1er juin, à l'assemblée du Champ de Mai en recevant [illegible]es aigles, il jurait de périr, s'il le fallait, pour les défendre co[illegible]re les ennemis de la patrie et du trône.

Moins de vingt jours après, le 5e allait tenir son serme[illegible]... mais, hélas! à Waterloo!

1. Thiers. *Histoire du Consulat et de l'Empire.* Livre LVII.



CHAPITRE XVI

LE 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE DES CENT JOURS

(1815)

I. — Campagne de Belgique. — 1815.

Les deux mois et demi qui séparèrent le retour de l'île d'Elbe du commencement de la campagne de Belgique furent employés avec une fiévreuse activité à la reconstitution de notre armée. Cependant le rappel des hommes de la conscription de 1815, et des hommes en congé, fut loin de donner les résultats que l'on pouvait en attendre. Pour le 5e de ligne en particulier, l'on ne put reconstituer que deux bataillons de guerre; le 3e qui se forma plus tard arriva plus tard pour prendre part aux hostilités.

Les deux bataillons de guerre furent compris, dès la première organisation dans le VIe corps d'observation aux ordres du général comte de Lobau, destiné à devenir plus tard le VIe corps de la Grande Armée et à former en raison de son excellente composition, une sorte de réserve que l'Empereur semble avoir ménagée presque avec autant de soin que sa garde. Malheureusement ce corps fut affaibli de 10.000 hommes qui

allèrent combattre l'insurrection de Vendée et manquèrent singulièrement sur le champ de bataille de Waterloo.

Le 5e ne fut pas détourné de la frontière; au début des hostilités, il formait avec le 11e de ligne la 1re brigade (général Estève) de la 19e division (général Simmer) du VIe corps (comte de Lobau) de la Grande Armée aux ordres de l'Empereur.

On sait que le VIe corps avait été acheminé de Paris sur Soissons, Laon et Maubeuge.

Au soir du 14 juin (anniversaire de la bataille de Marengo comme le rappela l'Empereur dans une proclamation célèbre), et veille du commencement des hostilités, le VIe corps se trouvait à Beaumont, derrière la forêt de ce nom, qui masquait à l'ennemi la présence de la Grande Armée.

Le 15, le corps d'armée devait se mettre en mouvement dans les traces du IIIe corps, dont le retard se répercuta dans sa marche.

Dans la journée du 16, qui devait être celle de la bataille de Ligny, le VIe corps passa la Sambre sur le pont de Charleroy, laissa un bataillon à la garde de cette ville, et des bagages, puis fut placé à l'embranchement des routes de Fleurus et des Quatre-Bras, prêt à se porter suivant les circonstances et la décision du comte de Lobau, soit à Fleurus vers la droite, du côté de l'attaque principale de l'Empereur contre les Prussiens, soit, vers la gauche, aux Quatre-Bras du côté de l'attaque accessoire du maréchal Ney contre les Anglais.

Plus tard la violence de la canonnade ayant averti le comte de Lobau que la plus importante bataille était à droite, il se dirigea vers Fleurus et vint, prenant la place de la garde impériale qui exécutait l'attaque décisive, former la réserve de l'armée.

C'est dire que le VIe corps et par conséquent le 5e de ligne ne prirent à la victoire d'autre part que leur présence. Les matricules du corps ne mentionnent donc naturellement aucune perte pour cette journée.

Il ne nous est pas moins permis de constater que, pour la troisième fois, ces champs de Fleurus voyaient notre vieux Régiment assister à une victoire française. Navarre y avait suivi Luxembourg, le 5° d'infanterie y avait combattu sous Jourdan : le 5° de ligne n'avait attendu qu'un mot de l'Empereur pour rendre plus décisif son dernier triomphe.

Le lendemain 17, le VI° corps fut mis le premier en marche pour se porter par la grande chaussée de Namur à Bruxelles sur les Quatre-Bras où le maréchal Ney avait livré la veille aux Anglais une bataille indécise. La division Teste avait été détachée du VI° corps et mise aux ordres du maréchal Grouchy pour poursuivre les Prussiens. Mais le 5°, dans les rangs de la division Simmer, restait toujours sous les ordres du comte de Lobau et de l'Empereur.

Dans la poursuite des Anglais de Quatre-Bras à Mont-Saint-Jean, le corps d'armée marchait immédiatement après le Ier corps aux ordres du comte d'Erlon.

Le lendemain 18 juin, l'une des plus funestes dates de notre histoire, le VI° corps fut d'abord placé en réserve au centre de l'armée à droite et à gauche de la chaussée de Bruxelles.

Plus tard, lors de l'apparition des premières colonnes prussiennes, celles du IV° corps aux ordres du général Bulow, le VI° corps français formé en potence à la droite dut prendre sur le versant est des hauteurs qui regardaient la Dyle, une position de résistance contre ce nouvel et dangereux ennemi. Le corps du comte de Lobau réduit à 7.500 baïonnettes, quittant le centre, « traversa le champ de bataille avec une lenteur imposante. Il alla s'établir en potence à notre droite parallèlement à la chaussée de Charleroy et formant un angle droit avec notre ligne de bataille » (1). La droite était à la ferme l'Hanotelet, la gauche au château de Frichermont se liant vers la ferme de Papelotte à la division Durutte, du Ier corps.

Grâce à des dispositions habiles, la lutte de moins de

1. Thiers. *Histoire du Consulat et de l'Empire.* Livre LX.

8.000 hommes contre 30.000 put se prolonger quelque temps, mais elle devint impossible lorsqu'aux forces ennemies vinrent s'ajouter les 30.000 nouveaux combattants de Pirch Ier et de Ziethen.

Il était six heures du soir, le VIe corps avait déjà perdu le tiers de son effectif. On le fit appuyer à gauche par la division Durutte vers les fermes de la Haye et de Papelotte, à droite par la jeune garde, vers Planchenois.

La lutte continua encore, le VIe corps se comporta toujours vaillamment. Mais on sait quelle issue funeste et irréparable devait avoir cette journée héroïque. Le corps d'armée fut entraîné dans la déroute générale.

Il nous a été impossible, malgré toutes nos recherches, de déterminer le rôle particulier joué par la 19e division, et encore moins par le 5e de ligne dans cette lutte tragique. Le voile de l'oubli s'est étendu sur la plupart des nobles efforts dont le récit aurait pu nous adoucir l'amertume de la défaite.

Du moins, emprunterons-nous les lignes suivantes au récit du chef qui commandait le Régiment dans la journée du 18 juin 1815 :

« *Le colonel* **Roussille** *fut blessé pendant cette bataille désastreuse, ainsi que le commandant du 1er bataillon, l'adjudant et six officiers, quatre perdirent la vie. Dans le 2e bataillon, il y eut parmi les officiers trois morts et cinq blessés. Le 5e Régiment perdit donc en tout, tués ou blessés, vingt et un officiers. Sur seize cents hommes présents au Régiment avant la bataille, douze cents périrent glorieusement en défendant l'indépendance nationale; quatre cents seulement survécurent au désastre de la patrie.* »

Les matricules du Régiment ne nous donnent pas, à beaucoup près, des pertes aussi considérables; pour les officiers en particulier, nous n'avons pu retrouver que les noms suivants. Tués: le capitaine adjudant-major **Bluet** (1), les

1. **Bluet**, né en 1786 à Thionville (Moselle). Entré au service en 1805. Capitaine le 22 janvier 1814. Blessé à Caldiero (Italie) en 1805; à Raguse

sous-lieutenants **André** et **Giron**; blessé mortellement: le lieutenant **Michelin**. Blessé: le capitaine **Philibeaux**.

Il faut dire que ces matricules furent closes définitivement dans un moment où ce n'était ni un titre de gloire ni de faveur d'avoir versé son sang pour la patrie; beaucoup parmi les blessés avaient d'ailleurs abandonné, le lendemain même de la bataille, une cause qu'ils savaient à jamais perdue.

Quoi qu'il en soit, le 22 juin 1815, le VIe corps tout entier, rallié par la division Teste, qui n'avait même pas eu la consolation de combattre, ne comptait pas plus de 2.000 hommes. C'est avec ce faible effectif, diminué chaque jour par les désertions, que le corps d'armée prit part à la retraite sur Paris; aux environs de la capitale eut lieu un combat, le dernier de nos longues guerres et qui coûta la vie à un vieux sous-officier du corps, le deuxième porte-aigle du Régiment, chevalier de la Légion d'honneur. Il s'appelait Jean-Joseph **Micoux**.

Nous citons à dessein ce nom, celui du dernier militaire du 5e Régiment d'infanterie du Consulat et de l'Empire, atteint par le feu de l'ennemi.

Maintenant le Régiment, l'armée même n'existent plus. Nous ne suivrons pas le 5e dans les douloureuses étapes qui l'amenèrent sur la Loire puis à Mareuil, petite ville de la Dordogne. C'est là qu'il termina, le 3 décembre 1815, les dix-neuf années d'une existence où le repos avait été la rare exception, les marches et les combats la règle constante et glorieuse.

(Albanie) en 1806; à Meeran (Tyrol) en 1809; à Lasmedas (Catalogne) en 1810. Trois blessures à Olot (Catalogne) en 1812, à Arenys-del-Mar (Catalogne) en 1812.

Voudra-t-on nous laisser, avant de clore ces pages où nous avons exposé bien imparfaitement la part prise par le 5e d'autrefois à la grande épopée du commencement de ce siècle, jeter encore un regard sur ce passé qui doit nous être cher?

Regard d'admiration et d'envie sur ces vaillants soldats toujours en guerre, toujours face à face avec l'ennemi auquel ils infligèrent de si cruelles défaites.

Sans doute, le Régiment dont nous portons le numéro n'a pas eu la bonne fortune d'assister aux plus glorieuses d'entre les journées qui marquent le point culminant des grandeurs impériales: Austerlitz, Iéna, Friedland, manquent singulièrement à notre drapeau comme à notre histoire.

Mais du moins la 5e Demi-brigade nouvelle a suivi à ses débuts le jeune vainqueur de Castiglione; plus tard le 5e d'infanterie a fourni à l'Empereur de vieux cadres qui ont conduit d'héroïques enfants à la victoire dans les champs de Lutzen et de Bautzen. C'est lui encore qui a donné au proscrit de l'île d'Elbe le moyen de jouer une suprême partie désastreusement mais noblement perdue à Waterloo!

L'Italie comme la Saxe, la Catalogne comme la Bohême, la Dalmatie comme la Belgique, la moitié de l'Europe enfin, a vu flotter le glorieux emblème où le numéro du 5e Régiment d'infanterie de ligne se détachait en lettres d'or sur les trois couleurs de la patrie.

Ainsi, en quelque lieu que l'honneur et le devoir nous appellent, nous sommes sûrs de rencontrer sur le chemin qui mène à la victoire l'empreinte des pas de nos aînés.

QUATRIÈME PARTIE
(1816 — 1819)

COLONELS

Capdeville (François, baron de), 25 octobre 1815.
Foullon de Doué (Joseph-Julien, vicomte), 9 avril 1817.

CHAPITRE XVII

LA 5ᵉ LÉGION DÉPARTEMENTALE
LÉGION DES HAUTES-ALPES
(5ᵉ Régiment de ligne)

(1816-1819)

I. — La Légion des Hautes-Alpes (1816-1819).

Comme nous le disions dans l'avant-propos qui figure en tête de ce récit, la 5ᵉ légion départementale, Légion des Hautes-Alpes, dotée d'un nom choisi pour effacer le souvenir de nos victoires ne devait apporter aucun tribut à notre gloire militaire. Elle ne parcourut qu'une courte et obscure carrière, et nous bornerions son histoire à la reproduction

d'une notice inscrite à la première page de la matricule du 3e léger qui lui dut son origine, si nous ne voulions ici saisir une occasion de faire toucher du doigt la vérité du principe qui a servi de base à cet historique et qui est le suivant : *suivre l'histoire du numéro*, au lieu de s'attacher à la méthode spécieuse des prétendus ancêtres historiques.

On lit en effet dans les auteurs militaires qui ont traité la question des transformations successives de notre infanterie (1) que la Légion des Hautes-Alpes fut formée du 9e régiment de ligne.

En réalité, cette légion fut composée des anciens militaires *originaires du département des Hautes-Alpes*, *sans distinction de corps*, qui, n'ayant d'autre famille que le régiment, consentirent et même demandèrent à continuer leur service.

La Légion des Hautes-Alpes fut cela et rien que cela.

Par conséquent, prétendre relier par son intermédiaire un corps créé postérieurement, comme le 3e léger qu'elle forma par exemple, avec un ancien régiment, comme le serait, pour continuer l'exemple, le 9e de ligne avec lequel on prétend qu'elle fut formée, c'est franchir d'un pied trop agile le fossé le plus large, le plus profond que l'on rencontre dans notre histoire militaire depuis la création des régiments jusqu'à nos jours. Ce fossé, la deuxième Restauration l'avait volontairement creusé entre l'armée du passé et les corps qui devaient former le noyau de l'armée de l'avenir (2).

Passons cependant à l'exposé même des faits.

La Légion départementale des Hautes-Alpes (5e Régiment d'infanterie de ligne) (3) fut organisée à Gap le 16 mars 1816

1. Par exemple, le général Susane, dans son *Histoire de l'ancienne infanterie française*.

2. Cette constatation qui s'appliquerait tout aussi bien aux légions départementales de l'Aveyron et de la Drôme dont fut formé le 5e Régiment d'infanterie de ligne actuel, nous a empêché de nous référer au travail d'une commission qui a établi sur la base des ancêtres historiques une histoire de Régiment.

3. Cette mention figure sur les registres matricules.

par M. le colonel baron de **Capdeville**, conformément à l'ordonnance du roi du 3 août 1815 et à l'instruction du ministre de la guerre en date du 5 septembre 1815, suivant procès-verbal établi par M. Charles Roussillon, commissaire des guerres employé à Gap, faisant fonctions de sous-inspecteur aux revues.

La Légion fut d'abord formée à un bataillon au moyen de 159 hommes réunis au chef-lieu du département ; de ce nombre, qui composait le dépôt provisoire, on comptait 140 sous-officiers et soldats sortant des différents corps de l'armée licenciée et 19 engagés volontaires.

M. le baron François de **Capdeville** avait été nommé colonel de la Légion, par ordonnance du roi du 25 octobre 1815. Les engagements volontaires augmentèrent ensuite l'effectif de la légion, mais insensiblement et avec des progrès moins rapides depuis la loi du 10 mars 1818 sur le recrutement de l'armée.

Le colonel baron de **Capdeville** partit en retraite par suite d'une ordonnance du roi en date du 9 avril 1817.

M. le colonel **Foullon de Doué** lui succéda et prit le commandement de la Légion par une autre ordonnance royale en date du 8 avril 1817.

Les jeunes soldats appelés, par ordonnance du roi du 3 décembre 1818, sur les deux classes de 1816 et 1817, et qui formaient la première moitié du contingent départemental de ces deux classes furent incorporés le 15 février 1819.

D'après l'ordonnance du roi du 17 février 1819, qui comprend la légion dans l'arme de l'infanterie légère, la dénomination primitive du corps fut modifiée, dès lors on l'appela Légion départementale des Hautes-Alpes (5e régiment d'infanterie légère).

A partir de ce jour l'existence de ce corps ne nous intéresse plus, puisqu'il n'est plus le *corps d'infanterie de ligne de numéro* 5, dont nous devons retracer l'histoire.

Il nous suffira d'ajouter que, conformément à l'ordonnance du roi en date du 23 octobre 1820 et aux instructions du ministre de la guerre en date des 4, 8 et 14 novembre de la même année, la Légion forma, le 6 février 1820, le 3e Régiment d'infanterie légère (colonel marquis de Tressan).

CINQUIÈME PARTIE

(1820-1890)

COLONELS

ɔussier (Nicolas, baron), 17 novembre 1820.
rbé (Pierre-Mathieu), 1er novembre 1823.
thieu de Boissac (Charles-Henry-Eugène), 11 juillet 1827.
rdier (Aymard-Philippe-Joseph), 28 novembre 1828.
.avier d'Albicy (Auguste-Nicolas), 27 décembre 1829.
ard (Félix-Valéry), 20 août 1830.
vaux (François-Amand-Marie), 27 novembre 1840.
cbe (Jean-Pierre-Alexis). 22 juillet 1842.
net (Adolphe, comte de), 11 décembre 1848.
ımbarlhac (Louis-André-Antoine de), 19 janvier 1855.
ıbert (Eugène), 24 décembre 1858.
yer (Pierre-Bruno-Auguste), 12 août 1864.
ıandré (Jean-Jacques-Alexandre-Oscar-Louis', 5 mars 1872.
ısery (Joachim-Léonce), 16 novembre 1877.
ımond (Baptiste), 3 mai 1879.
et (Léon), 14 juin 1884.
ısco (Alfred-Edouard), 11 juillet 1889.

CHAPITRE XVIII

LE 5e DE LIGNE SOUS LA RESTAURATION (1)

(1820-1830)

I. — Création du Régiment (1820)

Les légions de l'Aveyron et de la Drôme.

Le 14 décembre 1820, le Régiment est organisé à Marseille par M. le baron Toussaint maréchal de camp, inspecteur général. Il est formé des légions de l'Aveyron et de la Drôme. Il estcommandé par M. le baron **Broussier**.

La notice historique suivante, relative aux légions de l'Aveyron et de la Drôme est inscrite en tête de la première matricule du 5e de ligne actuel :

1. A partir de la date à laquelle nous sommes parvenus l'historique du Régiment existe à l'état de document officiel. Nous ne nous sommes pas cru autorisé à en remplacer le texte par notre rédaction personnelle. Tout au plus nous permettrons-nous d'abréger ce volumineux récit, et d'autre part d'indiquer sous forme de notes les points intéressants qui nous sembleraient avoir été omis.

Légion de l'Aveyron.

Le 17 décembre 1815, à Rhodez, elle a été organisée à trois bataillons avec les militaires du département de l'Aveyron, provenant de l'ancienne armée (1) qui avaient été réunis en compagnies provisoires.

Le 21 février 1816, à Rhodez, elle a été réduite à un bataillon en exécution de la circulaire du 28 janvier précédent.

En 1818 et 1819, elle a reçu les contingents des classes de 1816 et 1817 du département de l'Aveyron.

Le 16 juin 1819, à Perpignan, elle a été formée à deux bataillons, conformément à l'ordonnance du 17 février précédent.

En 1819 et 1820, elle a reçu partie du contingent de la classe de 1818 du département de l'Aveyron.

Légion de la Drôme.

Le 1er mars 1816, à Valence, elle a été organisée à un bataillon avec les militaires du département de la Drôme provenant de l'ancienne armée (2) et qui avaient été réunis en compagnies provisoires.

Le 16 mai 1818, elle a reçu, par incorporation, la compagnie départementale de la Drôme.

En 1818 et 1819, elle a reçu les contingents des classes de 1816 et 1817 du département de la Drôme.

Le 1er juillet 1819 à Marseille, elle a été formée à deux bataillons conformément à l'ordonnance du 17 février précédent.

En 1819 et en 1820, elle a reçu partie des contingents de la classe 1818 du département de la Drôme.

Le 7 janvier 1821 le drapeau du Régiment est béni à Marseille.

En 1822, le Régiment quitte Marseille pour tenir garnison à Lyon où il reste jusqu'à la guerre d'Espagne à laquelle il prend part.

1. *Avec les militaires du département de l'Aveyron provenant de l'ancienne armée.* Est-il besoin de faire ressortir à quel point ces quelques mots viennent à l'appui de la thèse que nous avons soutenue dans le chapitre précédent et par conséquent du principe même sur lequel a été basé le présent Historique ?

2. Même observation qu'à la note 1.

II. — Guerre d'Espagne (1823).

Blocus de Figuières; combats de Llado et de Llers (1823).

Les événements principaux de la guerre d'Espagne sont relatés, dans le rapport historique suivant, envoyé le 17 juillet 1824 au ministre de la guerre par le conseil d'administration présidé par le colonel **Barbé** commandant le Régiment.

Le Régiment était en garnison à Lyon lorsque la guerre fut déclarée aux constitutionnels espagnols.

Cette déclaration fit penser au Régiment qu'il allait enfin trouver l'occasion de donner à Sa Majesté des preuves de sa fidélité et de son dévouement. En effet, le 20 février, il reçut de S. E. le Ministre de la guerre l'ordre de se rendre à Perpignan.

Les 12 et 13 mars suivants, il se met en route pour se rendre à cette destination où il arrive les 2 et 3 avril.

Il fut désigné pour faire partie de la 9e division, du IVe corps d'armée, commandée par M. le lieutenant général baron de Damas.

Après avoir passé la revue de cet officier général et celle de M. le maréchal Moncey, duc de Conégliano, le Régiment fut prendre des cantonnements à Prades et dans les environs; il y séjourna jusqu'au 13 avril, époque à laquelle le Régiment franchit la frontière à Gousgousse; il fut camper devant Puycerda afin de soutenir le 1er régiment d'infanterie légère qui s'était emparé de cette ville.

Ce premier mouvement fit croire que le Régiment était destiné à occuper la Cerdagne espagnole, et à menacer le fort d'Urgel, mais S. M. le maréchal Moncey changea cette disposition et le Régiment fut dirigé sur le Perthus où il passa la frontière les 19 et 22 avril; après avoir pris successivement position à Llers, Pont-des-Moulins et Villa Bertrand, il entra dans Figuières (1), le 25 du dit mois, ayant à sa tête M. le

1. On connaît le proverbe : « Figuières appartient à l'Espagne en « temps de paix et à la France en temps de guerre. »

maréchal de camp vicomte de Maringoné, et fut chargé, sous les ordres du général, du blocus du fort de San-Fernando.

Pendant les journées des 25 et 26 avril, le Régiment eut à essuyer une vive canonnade de l'ennemi; plusieurs militaires furent blessés par des éclats de pierre et par l'écroulement d'une muraille. « *Le fusilier* **Montalon** *montra dans cette journée une rare intrépidité*; il était en faction dans un poste avancé et placé dans une guérite qui servait de point de mire à une batterie ennemie, il resta ferme à son poste, malgré les coups de canon tirés sur lui, et qui traversèrent sa guérite, jusqu'au moment où, frappé lui-même par un boulet, il tomba grièvement blessé. *Il reçut pour cette action la décoration de la Légion d'honneur.* »

Le 12 juin M. le baron de Damas, ayant été informé que Mina manifestait l'intention de venir secourir le fort de Figuières, donna l'ordre au 1er bataillon du Régiment d'aller à la rencontre de l'ennemi. M. le vicomte de Maringoné à la tête de ce bataillon, sortit de Figuières, vers les trois heures de l'après-midi et se dirigea sur Llado où il arriva à onze heures du soir avec les troupes royalistes espagnoles qu'il avait prises en passant à Villafan et à Vignonet. Quelques heures après, un bataillon du 8e de ligne arriva à la même position. M. le baron de Damas, ayant pris le commandement des troupes, fit occuper les hauteurs qui environnent Llado; on se maintint dans cette position pendant toute la journée du 13; le 14, on se dirigea sur Llers afin de couvrir le fort de Figuières, dans le cas où Mina aurait pris une autre route. L'ennemi ne s'étant pas présenté, les troupes furent reprendre leurs anciennes positions.

Le 24 juin, 120 hommes sortirent du fort de San-Fernando et se dirigèrent au pas de course sur la porte de la ville dite de la Jonquière. Le mouvement que l'on remarquait dans le fort faisait craindre que cette troupe ne fût soutenue par des forces plus considérables.

Des ordres furent donnés à une compagnie de voltigeurs

de se tenir prêts pour l'attaque; « mais, M. le sous-lieutenant Dumas, qui était de garde à la dite porte, s'étant porté rapidement en avant à la baïonnette avec 12 fusiliers, a fait prendre la fuite à l'ennemi et l'a poursuivi jusqu'aux trois quarts de la rampe qui est entre la ville et le fort. Il s'est ensuite retiré au petit pas en faisant feu sur les militaires qui paraissaient sur les remparts. L'ennemi a eu deux blessés. — M. Dumas *a obtenu pour cette action la décoration de la Légion d'honneur.* »

Le 26 du même mois, l'ennemi, fort de 400 hommes, fit une nouvelle sortie précédée de plusieurs bordées de coups de canon, et se dirigea sur la porte de la Jonquière. « M. le capitaine Moretti, de garde à ce poste, se porta à l'avancée, et détacha M. le lieutenant de Tournefort, avec quelques hommes. Une vive fusillade s'engagea; mais, comme elle ne ralentissait pas la marche de l'ennemi, dont le but semblait être d'atteindre la porte de la Jonquière, M. Moretti sortit avec 40 hommes, chassa l'ennemi et le poursuivit jusqu'au pied du glacis; il ordonna ensuite la retraite qui fut exécutée dans le plus grand ordre sous le feu très vif de l'artillerie du fort; nous avons eu un homme tué et quelques blessés. M. Moretti *a reçu la décoration de la Légion d'honneur pour cette belle action.* »

Le gouverneur du fort ayant été informé que 180 prisonniers espagnols que l'on conduisait en France devaient passer sous le fort, fit sortir le 9 août deux colonnes fortes chacune de 400 à 450 hommes afin de délivrer les prisonniers l'une de ces colonnes se dirigea au pas de course sur Villa Bertrand, tandis que l'autre occupait les hauteurs environnantes. Nos grenadiers et voltigeurs les y devancèrent.

Ce mouvement s'opéra sous le feu très vif de l'artillerie du fort; arrivé à Villa-Bertrand, M. de Cormier ordonna M. Rombeaud de rester dans cette position avec les grenadiers du Régiment, une compagnie de royalistes espagnols deux escadrons du 22e chasseurs à cheval, et d'envoyer

tirailleurs sur la Muga. Il se porta de sa personne avec la 1re compagnie de voltigeurs, commandée par M. le capitaine de Montigny, vers une ferme située entre le fort et Villa-Bertrand où l'ennemi se disposait d'entrer. L'approche de nos troupes empêcha l'ennemi d'exécuter son projet, il s'enfuit en se dirigeant vers le fort; les voltigeurs le suivirent de près et le repoussèrent jusqu'à une petite distance de la fausse porte. M. **Toulouse**, sous-lieutenant, le sergent **Combes** et quatre voltigeurs ont été blessés.

Le 16 août, le gouverneur du fort ayant aperçu quatre bœufs qui paissaient non loin des glacis du côté des royalistes espagnols, fit sortir un détachement qui tomba à l'improviste sur ces animaux et s'en empara. M. le capitaine Carcenac qui était de garde à la porte de la Jonquière se porta à l'avancée et fit tirer sur ce détachement; comme la fusillade était fortement engagée, M. le vicomte de Maringoné envoya M. le lieutenant-colonel de **Cormier** porter au commandant des troupes royales des ordres pour soutenir le combat. A moitié chemin M. de Cormier rencontre une douzaine de constitutionnels; cet obstacle ne l'arrête point, il pousse son cheval, reçoit une décharge de mousqueterie de tout ce détachement et malgré une forte contusion à la hanche, quoique son cheval eût le cou traversé d'une balle, il gagne Hostalet et remplit sa mission; nous eûmes deux soldats blessés dans cette escarmouche.

« *Le fusilier* **Ferlin**, *étant en faction le 9 septembre, fut grièvement blessé par un éclat d'obus et ne voulut point se retirer que sa faction ne fût achevée.* »

2.500 constitutionnels de la garnison de Barcelone, commandés par le colonel Fernandès, débarquèrent entre Masnou et Mongat dans la nuit du 13 au 14 septembre et se dirigèrent sur San-Celoni, d'où ils firent une démonstration sur Hostalrich, menacèrent Vich et se portèrent sur Olot (1). Cette

1. L'on reconnaît les noms familiers des campagnes du 5e en Catalogne de 1811 à 1814.

marche montrant les projets de l'ennemi, les mesures les plus promptes furent prises pour les déjouer.

M. le vicomte de Maringoné donna l'ordre au 3e bataillon et aux compagnies d'élite du 2e bataillon du 5e Régiment de ligne de se tenir prêts à marcher vers midi. Il se mit à leur tête, sortit de Figuières et prit le chemin de Navata. Dans sa route il fut renforcé par 50 chasseurs du 22e chasseurs à cheval. M. le lieutenant-général baron de Damas arriva aussi le même soir à Navata avec un bataillon du 8e de ligne et un bataillon de l'armée de la Foi. Des positions furent prises et l'on y passa la nuit. Nos forces furent alors calculées, elles s'élevaient de 16 à 1.800 hommes.

Le 15, au matin, M. le baron de Damas fit marcher ses troupes sur Llado. Ayant été informé peu après son arrivée que l'ennemi se dirigeait aussi sur ce point, il donna l'ordre aux compagnies de voltigeurs des 5e et 8e de ligne et à la compagnie de chasseurs du bataillon royaliste espagnol, de se porter sur la route de Bessalie, pour reconnaître les mouvements de l'ennemi et confia cette avant-garde à M. le marquis d'Eyragues, capitaine d'état-major; cette troupe qui gravissait une montagne escarpée et couverte d'arbres ne pouvait être bien éclairée et par conséquent reconnaître sa position aussi, à peine arrivée au sommet elle rencontra la colonne ennemie. M. d'Eyragues, que trop d'ardeur emportait, se porta en avant avec la compagnie de voltigeurs du 5e de ligne, commandée par M. le capitaine Cussac, mais l'ennemi était supérieur en nombre. M. d'Eyragues s'en aperçut, il se retirait avec cette compagnie, lorsqu'il fut blessé mortellement. Les autres compagnies furent alors attaquées par des forces considérables et après quelques moments de résistance, elles firent un léger mouvement rétrograde. M. Cussac fut grièvement blessé dans cette action.

La position de cette avant-garde devenait très dangereuse M. le vicomte de Maringoné vint à leur secours avec le bataillon du 8e de ligne; alors un feu très vif commença dans

l'intention de couvrir Llado; il fit un changement de direction à gauche et plaça les Français sur la hauteur, tandis que les royalistes espagnols, qui étaient à la droite, couvraient le chemin de ce village. Les royalistes ayant abandonné cette position, l'ennemi qui marchait avec beaucoup de résolution s'en empara et déborda en tout sens les troupes du général de Maringoné; mais les bonnes dispositions de ce général permirent au bataillon du 5° de ligne, à 400 hommes de l'armée de la Foi et à 70 chasseurs du 22° d'arriver.

Les 4°, 5° et 6° compagnies de 5° de ligne commandées par M. Chatelet furent placées en réserve sur un plateau qui séparait notre position de celle de l'ennemi. M. de Bonchamp, chef de bataillon, chargea M. Bert, lieutenant, commandant la 2° compagnie, d'aller prendre cette position sur une hauteur dont les constitutionnels voulaient s'emparer, et de s'y maintenir; la 3° compagnie commandée par M. le capitaine Carton reçut l'ordre d'aller sous les ordres directs de M. de Bonchamp, chef de bataillon, seconder la 2° compagnie qui avait à faire un mouvement avantageux sur notre droite. M. le vicomte de Maringoné voyant ses troupes s'isoler de celles commandées par M. le baron de Damas, et craignant d'être coupé fit repasser le ravin; sa retraite ne fut point inquiétée, la position occupée par M. Chatelet, capitaine, empêcha l'ennemi d'aller plus avant.

M. le baron de Damas s'étant aperçu que l'ennemi cherchait à déborder notre droite, voulut reconnaître par lui-même la position que l'on venait de quitter. Suivi de quelques officiers de son état-major, il se porta de ce côté et après avoir couru le plus grand danger il parvint auprès du capitaine Chatelet auquel il donna l'ordre de partir avec les 4° et 5° compagnies et de repousser les troupes qui se portaient sur notre gauche. Cet officier attaqua l'ennemi par une vive fusillade qui dura jusqu'au soir, et le contint dans sa position; **M. Chatelet** *montra dans cette occasion courage et savoir faire*; il reçut dans cette action une forte contusion à la cuisse, ce qui ne l'empêcha pas

de rester à son poste. M. de **Tournefort** lieutenant, M. **Drogue** sous-lieutenant, et plusieurs soldats furent aussi blessés.

Cependant les constitutionnels voyant ce mouvement rétrograde du 8e de ligne continuèrent avec plus d'assurance leur mouvement et portèrent leurs forces sur notre droite. Les compagnies du 5e de ligne qui jusqu'alors n'avaient essuyé qu'un feu ordinaire, furent attaquées vigoureusement. Elles résistèrent et même forcèrent l'ennemi à se prolonger sur notre droite plus qu'il n'en avait eu d'abord l'intention. M. le baron de Damas voyant cette nouvelle attaque et ne pouvant disposer de la réserve, forte à peine de 200 hommes, fit porter vers la droite le bataillon de 8e de ligne qui n'était plus nécessaire à la gauche, la cavalerie s'y porta également avec rapidité.

Une position importante fut prise par la compagnie de grenadiers du 8e de ligne, M. le vicomte de Maringoné qui sentit que sa présence y était nécessaire, s'y porta de sa personne. Les constitutionnels s'apercevant que notre gauche était dégarnie y jetèrent quelques troupes. La 1re compagnie du 5e de ligne commandée par M. le capitaine Vesan se porta en avant. Cette compagnie concourut avec M. le capitaine Chatelet à maintenir l'ennemi.

La partie n'était point égale; aussi M. le baron de Damas voulut faire avancer les royalistes espagnols qui avaient été laissés en réserve; mais ils avaient abandonné leur position et on les perdit de vue: alors M. de Bonchamp, chef de bataillon, chargea à la baïonnette avec les grenadiers du 5e de ligne et les chasseurs du 22e.

L'ennemi fut culbuté et ne songea plus qu'à se retirer sur San-Martin de Saseras. *M. de* **Bonchamp** *quoique grièvement blessé, est cependant resté à son poste.* L'approche de la nuit ayant empêché de profiter de ce mouvement, nos troupes s'emparèrent de l'emplacement que l'ennemi venait de quitter. Le résultat de cette journée a été 450 hommes tués ou blessés et quelques prisonniers du côté de l'ennemi. Le

5e de ligne a eu 15 hommes tués, 9 officiers et environ 70 sous-officiers et soldats blessés.

L'incertitude où l'on était sur la direction que l'ennemi prendrait le lendemain cessa le 16 septembre vers les trois heures du matin. M. le baron de Damas fut informé qu'il se portait sur le fort de Figuières en passant par la chapelle de Bodelle. Il fit donc marcher sa troupe sur Llers, elle y arriva à onze heures du matin et y précéda l'ennemi de trois heures environ. On trouva dans ce village un bataillon de marche de 250 hommes environ qui avait déjà pris position. Dès l'arrivée de nos troupes, M. le vicomte de Maringoné fit placer le bataillon du 5e de ligne en colonne serrée par peloton, faisant face au chemin de Terradas, celui du 8e à gauche, et le bataillon de marche appuyant aux premières maisons de Llers. M. de Tumelier, colonel du 22e chasseurs fut placé avec ses chasseurs sur un terrain en face du chemin du fort, et M. Demus lieutenant, avec la 4e compagnie du 5e de ligne, prit position à la droite sur un mamelon qui dominait les deux routes, avec ordre de défendre cette position jusqu'à l'extrémité. — Les royalistes furent dirigés sur Ferradas avec ordre de s'en approcher et de prévenir le général s'ils étaient attaqués. Ce dernier ordre ne fut point exécuté, aussi les constitutionnels parurent vers une heure de l'après-midi et se portèrent jusqu'à demi-portée de fusil de la position où se trouvait M. Demus, couvrant leur flanc gauche par une nuée de tirailleurs. La compagnie de grenadiers du 8e fut envoyée à leur rencontre, mais, trop inférieure en nombre, elle fut promptement repoussée.

L'ennemi continuait sa marche avec beaucoup de résolution lorsque M. Demus, voyant le moment favorable, commença le feu et blessa les colonels Fernandès et Pucciorotti, ainsi qu'un grand nombre de soldats. Ce feu très vif et très meurtrier n'arrêta pas les constitutionnels. Ils avançaient toujours, alors M. de Bonchamp ordonna un feu de bataillon qui fut si bien exécuté que l'ennemi fut forcé de se replier dans le plus

grand désordre et de se jeter dans un ravin qui est au pied de la montagne qui couvre le fort de Figuières. M. le vicomte de Maringoné, craignant que Fernandès ne cherchât à entrer dans le fort, se mit à la tête du 5° de ligne et se dirigea au pas de charge vers le plateau. Ce mouvement rapide se fit si à propos que l'ennemi découragé cessa son feu et demanda à capituler. Le résultat de cette capitulation a été de 2.000 prisonniers.

MM. les officiers et sous-officiers du 5° de ligne dont les noms suivent sont désignés dans le rapport de M. le baron de Damas comme s'étant distingués dans les journées des 15 *et* 16 *septembre, savoir*:

MM. de **Bonchamp**, chef de bataillon; **Mauduit de Saint-Martin**, **Chatelet**, capitaines; **Chaumont**, capitaine adjudant-major; **Bert**, **Demus**, de **Tournefort**, **Bonenfant**, **Monguillon**, lieutenants; de **Christol**, **Lafon**, **Drogue**, sous-lieutenants; d'**Hérail de Brisis**, sergent-major; **Bou-lon**, **Mercadier**, sergents, et **Isoard**, voltigeur.

Les succès brillants obtenus à Llado et à Llers devaient nécessairement avoir une grande influence sur la reddition du fort de Figuières; en effet le gouverneur ayant perdu tout espoir de secours demanda à capituler et le 30 septembre la garnison de San-Fernando, forte d'environ 2.000 hommes, sortit du fort et déposa les armes sur les glacis devant 1.200 Français.

Le commandement du fort fut confié à M. le lieutenant-colonel de Cormier, et le 2° bataillon du 5° de ligne sous les ordres de M. Chas fut désigné pour y tenir garnison. Les 1er et 3° bataillons restèrent dans la ville de Figuières. Ce dernier bataillon partit le 8 octobre pour aller tenir garnison à Gironne où il resta jusqu'au 16 novembre.

Enfin le régiment quitta Figuières le 16 décembre; il rentra en France par le Perthus et fut prendre ses cantonnements à Céret, Moreillas et Bellegarde.

Le régiment comptait à la suite de cette campagne 13 offi-

ciers blessés, 17 soldats morts sur le champ de bataille et 11 morts aux hôpitaux à la suite de blessures.

Depuis sa rentrée en France jusqu'en 1830, le 5ᵉ est constamment stationné sur le territoire national. L'état-major du Régiment occupe Perpignan, du 7 janvier 1824 au 5 novembre 1825; Gap, du 28 novembre 1825 au 3 décembre 1826; Grenoble, du 6 décembre 1826 au 5 mai 1828; Valence, de mai 1828 à mars 1829.

A cette époque, le Régiment quitte Valence où il était réuni pour se rendre à Paris.

La révolution de juillet trouve le 5ᵉ de ligne dans la capitale. Au milieu des agitations que produit cet événement, le Régiment conserve sa discipline et il concourt efficacement au rétablissement de l'ordre (1).

1. Nous nous sommes demandé, assez anxieusement, si nous laisserions passer sans commentaires l'euphémisme peut-être un peu exagéré sous lequel le texte officiel couvre le rôle très actif joué par le 5ᵉ de ligne dans les journées de juillet 1830. La vérité, que nous préférons même à la gloire du Régiment, et que, d'ailleurs, nous n'apprenons à personne, est la suivante : pour la seconde fois, le 5ᵉ de ligne, en abandonnant la cause des Bourbons, fut un des principaux auteurs de leur exil. Nous n'avons, bien entendu, pas à juger les motifs qui le firent agir, non plus en 1830 qu'en 1815, non plus à Paris qu'à la Mure. — D'ailleurs, pour de plus amples détails, consulter, par exemple: l'*Histoire des deux Restaurations*, par M. de Vaulabelle. (Tome VII. pages 292, 333, 337, 397 et suivantes.)

CHAPITRE XIX

LE 5ᵉ DE LIGNE SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE ET LA DEUXIÈME RÉPUBLIQUE

(1830-1852)

I. — Première campagne de Belgique. — 1830 à 1831.

Première campagne de Belgique (1831).

Le 5 octobre 1830, le Régiment se rend à Givet et à Rocroy; cette dernière ville est le lieu de garnison de l'état-major.

Le 2 juillet 1831, un détachement formé des compagnies d'élite du Régiment et des cadres de 8 compagnies complétées à 1.700 hommes partent de Givet pour se rendre à Verdun et y recevoir des mains du roi le drapeau du Régiment.

Le Régiment reçoit, peu après, l'ordre de former trois

bataillons de guerre (1) et un dépôt qui se compose de la 6e compagnie de chacun de ces bataillons dont on fait passer tous les hommes valides dans les autres compagnies, et qui reçoit ceux incapables d'entrer en campagne.

Le 9 août le Régiment entre en Belgique formant l'avant-garde de la division Barrois dont il fait partie. Il est à la 1re brigade commandé par M. le maréchal de camp baron Harlet. Il exécute une marche dont les principales étapes sont : Dinant, Namur, Gembloux, Bilsen, Tongres, puis il rentre en France à la fin du mois de septembre par Namur, Soignies et Dour.

Pendant ce temps le dépôt reste à Charleville. Le 4e bataillon qui a été formé à huit compagnies dont deux d'élite occupe successivement Charleville et Sedan.

L'état-major et les trois bataillons de guerre occupent le 29 septembre Bouchain et Valenciennes, ils sont le 19 novembre à Lille où le 4e bataillon et le dépôt viennent les rejoindre le 21 décembre.

Le 27 octobre 1832, les trois bataillons de guerre quittent Lille pour aller cantonner à Roubaix et Turcoing, où ils resteront jusqu'à leur entrée en Belgique, tandis que le 4e bataillon et le dépôt continueront à tenir garnison à Lille.

Le 7 novembre les deux compagnies d'élite du 4e bataillon sont portées au complet de 108 combattants et partent successivement pour Valenciennes et Maubeuge où s'organisent les brigades qni doivent former la division de grenadiers et voltigeurs réunis.

1. La mise sur pied de guerre du Régiment et la courte campagne qui va suivre se rattachent à la première intervention des Français en Belgique, lorsque 50.000 de nos soldats, commandés par le maréchal Gérard, arrêtèrent, par leur seule entrée en Belgique, les progrès du prince d'Orange et l'obligèrent de se replier sur le territoire hollandais.

II. — Deuxième campagne de Belgique (1). 1832 à 1846.

Siège d'Anvers (1832).

Le 15 novembre 1832, le 5e Régiment d'infanterie de ligne faisant partie de la 1re brigade (baron Harlet), de la 1re division (Th. Sébastiani), de l'armée du Nord (M. le maréchal Gérard), a quitté ses cantonnements de France à sept heures du matin pour entrer en Belgique par la route de Courtray.

Passant successivement par Courtray, Gand et Tamise, l'état-major est arrivé le 30 novembre à Beveren. Le Régiment cantonne dans cette ville et aux environs.

L'état-major, les 2e et 3e bataillons ont quitté leur cantonnement à six heures du matin pour se rendre à Burst, point désigné pour traverser l'Escaut, où ils sont arrivés à neuf heures.

Le passage de la rivière a eu lieu immédiatement et successivement par compagnie en commençant par la droite, et au moyen d'une douzaine de barques environ destinées à ce service.

Aussitôt que la musique a été embarquée, elle a fait entendre les airs nationaux: la *Marseillaise*, la *Parisienne*, etc..., et a continué de jouer ainsi sur la rive droite pendant que le Régiment a opéré son passage, mouvement qui a eu lieu à deux quarts de portée environ du canon de la citadelle.

A dix heures et demie les 2e et 3e bataillons étaient en entier sur la rive droite, leurs chefs les ont aussitôt formés en colonne serrée par peloton auprès de la digue pour attendre l'ordre que M. le colonel avait envoyé chercher au quartier général de la division Fabre.

Le 1er bataillon est parti à neuf heures de ses cantonnements, est arrivé à Burst à dix heures et a opéré son passage;

1. La deuxième intervention française en Belgique était motivée, est-il besoin de le rappeler, par le refus de la Hollande, d'accéder au traité dit des 24 articles, signé à Londres entre les grandes puissances, et reconnaissant l'indépendance de la Belgique.

à onze heures, il occupait son rang de bataille à la droite du Régiment et dans le même ordre.

A dater de ce jour, le Régiment compte détaché à la 2e brigade (d'Hincourt) de la 4e division (Fabre).

A trois heures, le Régiment s'est mis en marche pour ses différents cantonnements, où il n'est arrivé qu'à sept heures du soir.

L'état-major, la section hors rang, les 2e et 3e bataillons ont couché dans la commune d'Aerstelaer; le 1er bataillon dans le commune de Hemixem.

Le 2 décembre, le Régiment a fourni trois compagnies d'élite pour la garde de la tranchée (1). Ce sont les grenadiers et voltigeurs du 1er bataillon et les grenadiers du 2e; la 1re compagnie du 1er bataillon a fait le service du grand parc d'artillerie.

A midi l'on a battu la générale dans les différents cantonnements. Le Régiment s'est réuni à la hâte et s'est porté d'après l'ordre de M. le général Fabre, le 1er bataillon dans un champ à hauteur de Hoboken et les 2e et 3e bataillons à même hauteur sur la grande chaussée de Boom et d'Anvers, d'où il a été témoin de la fusillade engagée entre les Hollandais sortis de la citadelle et les nôtres.

A trois heures, l'ennemi s'étant retiré, le secours du 5e de ligne est devenu inutile. Les trois bataillons se sont réunis en colonne serrée par division, derrière la ferme Liploit où M. le lieutenant général Fabre est venu honorer le Régiment de sa visite. A quatre heures le Régiment est rentré dans ses cantonnements de la veille.

Le 3 décembre le 1er bataillon et la 1re section de la 1re compagnie du 2e bataillon ont été travailler à la tranchée à six heures du matin et sont rentrés dans leurs cantonnements à sept heures du soir.

1. Le 20 novembre, l'armée française sous les ordres du maréchal Gérard avait commencé le siège de la citadelle d'Anvers, défendue par le général Chassé et 5.000 Hollandais.

Les 2e et 3e bataillons devant former la garde de tranchée, se sont rendus à midi précis à Berchem sous les ordres de M. le colonel **Gréard** pour y attendre M. le major de tranchée.

Là, les armes ont été chargées, après quoi les deux bataillons ont été conduits par M. le major Maurin devant l'église Saint-Laurent, d'où ils ont été répartis dans les tranchées en présence de M. le général d'Hincourt qui était de service. Ce jour-là, les grenadiers du 1er bataillon ont eu deux hommes blessés.

Le 4, le 1er bataillon a été travailler à la tranchée à six heures du matin, il est rentré le soir à sept heures dans ses cantonnements. Lorsque, par ordre de M. le maréchal, la batterie numéro 5 a tiré le premier coup de canon, le Régiment, de service à la tranchée, a fait entendre le cri de *Vive le roi*, comme témoignage de sa joie. A deux heures, les 2e et 3e bataillons ont été relevés de la garde de tranchée et sont rentrés dans leurs cantonnements.

Le 5, le Régiment a fourni deux compagnies pour travailler à la tranchée. Ce sont: les grenadiers du 2e et les voltigeurs du 3e bataillon. Le Régiment a couché dans ses cantonnements.

Le 6, les 2e et 3e bataillons partis à six heures du matin se sont rapprochés de la citadelle et ont pris de nouveaux cantonnements, savoir: l'état-major, la section hors-rang, les 2e et 3e bataillons dans la commune de Hobsken. Le 1er bataillon est resté dans son cantonnement de Hemixem.

Le 7, le 1er bataillon, les grenadiers et la 1re compagnie du 2e bataillon ont pris le service de digue. Le reste du Régiment a couché dans les cantonnements.

Le 8, les grenadiers du 1er bataillon ont eu à la digue trois hommes blessés et un tué. A quatre heures de l'après-midi, le Régiment a fourni quatre compagnies pour travailler à la tranchée toute la nuit. Ce sont les 2e, 3e, 4e et 5e du 2e bataillon. Ce détachement de travailleurs a eu pendant la nuit

quatre hommes blessés. Le reste du Régiment a couché dans ses mêmes cantonnements.

Le 9, le 3ᵉ bataillon a été travailler à la tranchée à six heures du matin, quelques compagnies ont été renvoyées dans la journée, le reste y a travaillé jusqu'à sept heures du soir. A midi, le 1ᵉʳ bataillon est rentré du service de la digue dans ses cantonnements. Le Régiment a eu six blessés et un tué.

Le 10, le Régiment a fourni sous les ordres de M. le colonel **Gréard** deux bataillons pour la garde de tranchée (ce sont les 1ᵉʳ et 2ᵉ).

A midi, ces deux bataillons se sont rendus à Borchem. Là, leurs chefs leur ont fait charger les armes et ensuite ils ont été répartis dans les différentes tranchées par les soins de M. le major Maurin.

Vers les six heures du soir par l'ordre de M. le maréchal de camp de tranchée, le 1ᵉʳ bataillon a commencé la fusillade sur la lunette Saint-Laurent à l'effet de soutenir les sapeurs qui travaillent à la descente du fossé. Le 2ᵉ bataillon est venu relever le 1ᵉʳ à deux heures du matin et a continué la fusillade jusque vers les huit heures. Le Régiment a eu 2 officiers blessés, 22 sous-officiers et soldats blessés et 3 soldats tués.

Le 11, les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons ont été relevés de la garde de tranchée à 1 heure et sont rentrés immédiatement dans leurs cantonnements. Les grenadiers, la 1ʳᵉ et 2ᵉ du 3ᵉ bataillon ont été placés de garde à la digue. Le reste du Régiment a couché dans ses mêmes cantonnements.

Le 12 MM. les chefs de bataillon ont passé leur inspection en tenue de route à trois heures de l'après-midi. Les grenadiers, les 1ʳᵉ et 2ᵉ compagnies du 3ᵉ bataillon sont rentrés de la digue vers les sept heures du soir. Le reste du Régiment a couché dans ses mêmes cantonnements.

Dans les différents engagements que le Régiment a eu à soutenir au siège de la citadelle d'Anvers, il a éprouvé les pertes suivantes :

Deux officiers blessés, MM. **Fournols** (1) capitaine, et **Château** (2) lieutenant, blessés ; 8 sous-officiers ou soldats tués ; 41 sous-officiers ou soldats blessés (3).

Le 13 décembre, le Régiment repasse sur la rive gauche de l'Escaut, puis il est cantonné dans les environs de Beveren jusqu'au 30 du même mois.

Le Régiment est alors chargé d'escorter la deuxième colonne de prisonniers hollandais (4) ; il rentre en France par Saint-Nicolas, Deynze, Courtray, Ypres, puis il gagne par Bailleul et Cassel la ville de Lille où il est caserné à dater du 7 janvier 1833.

Afin d'honorer le Régiment dans la personne de son colonel, le roi l'a nommé commandeur de la Légion d'honneur et, sur sa demande, accordé trois croix d'officier et quinze de légionnaire à ceux qui s'étaient rendus le plus recommandables, soit par d'anciens services, soit par des actions plus récentes dans la dernière campagne.

Les compagnies, faisant partie de la division d'élite, qui aussi avaient pris part aux travaux du siège, eurent leur part dans les récompenses accordées à cette division par Sa Majesté, elles *reçurent trois décorations de la Légion d'honneur* (5).

1. **Fournols**, né en 1784, Entré au service dans la garde impériale en 1806 ; capitaine dans la légion de l'Aveyron en 1815. Blessé à Heilsberg 1807, Ligny 1815, Figuières 1822, Anvers 1832. Chevalier de la Légion d'honneur le 14 septembre 1813. Officier de cet ordre le 24 décembre 1832.

2. **Château** (Jean-Guillaume), né en 1789. Entré au service en 1808 : sous-lieutenant au corps en 1823, lieutenant en 1830; capitaine en 1838. Chevalier de la Légion d'honneur le 12 janvier 1833.

3. Les noms de tous les sous-officiers ou soldats du 5e tués ou blessés au siège de la citadelle d'Anvers figurent au tableau d'honneur du Régiment (salle d'honneur).

4. La citadelle d'Anvers avait capitulé aux mains des Français le 24 décembre après vingt-quatre jours de tranchée ouverte.

5. Le 4e bataillon formé pour la campagne fut d'abord réduit à un demi-bataillon, la dissolution de ce demi-bataillon et le classement des cadres en provenant eut lieu à Saint-Omer le 10 avril 1834.



Du 4 janvier 1833 au 8 octobre 1845, le Régiment n'a pas quitté le territoire ; les garnisons occupées par son état-major pendant cette période ont été successivement : Lille, Ardres, le camp de Saint-Omer, Calais, Saint-Omer, Rennes, Vannes, Angers, Dax, Oloron, Saint-Jean-Pied de Port, Pau, Toulouse et Perpignan.

Le 8 octobre 1845, le Régiment reçut l'ordre d'entrer en Afrique ; les divers détachements rallièrent Perpignan les 8, 10 et 12 octobre. Puis à la suite de l'inspection générale passée par M. le lieutenant-général comte de Castellane, les trois bataillons de guerre sous le commandement de M. le colonel **Roche** furent constitués à 6 compagnies (1 de grenadiers, 1 de voltigeurs, 4 du centre). Quant au dépôt, il fut formé des 3es et 5es compagnies des bataillons de guerre.

III. — **Campagnes du 5e en Afrique**. 1845 à 1852.

Campagnes d'Afrique (1845-1850)

Le 17 octobre 1845, le 1er bataillon s'embarque à Port-Vendres sur le *Labrador*, et arrive à Oran le 20 octobre. Le 2e bataillon s'embarque sur le vapeur l'*Orénoque* le 20, et débarque à Oran le 23. Le vapeur l'*Asmodée* quitte Port-Vendres le 23 avec le 3e bataillon et le débarque à Mers-el-Kébir le 26.

Le 5e de ligne va rester en Afrique jusqu'à la fin de 1850 ; il y a lieu d'extraire du récit officiel des opérations et des combats auxquels il a pris part pendant ces cinq années les faits principaux qui vont suivre (1).

1. Quoique la relation donne, quelques pages plus loin, un aperçu de la situation militaire de la province d'Oran au commencement de 1846, il n'est peut-être pas sans intérêt d'exposer dès maintenant l'état général de nos affaires en Algérie, au moment où le Régiment y débarqua, c'est-à-dire vers la fin d'octobre 1845. Seize mois à peine s'étaient écoulés depuis la victoire d'Isly, et cependant la domination française en Algérie courait le plus grave péril qui l'eût jamais menacée. Telle est du moins l'opinion exprimée par M. Camille Rousset dans

Le 21 janvier 1846, à la suite de deux colonnes exécutées par le 2e bataillon, le colonel adresse au Régiment l'ordre suivant :

« Le 2e bataillon sous les ordres de M. le chef de bataillon de **Brancion**, *officier supérieur aussi capable et zélé qu'énergique et plein d'élan*, faisant partie de la colonne expéditionnaire de Sidi-Bel-Abbès commandée par M. le général Korte, partit de ce dernier point le 28 novembre et expéditionna pendant vingt-deux jours durant lesquels il contribua puissamment à faire deux razzias. Dans la première consommée le 13 décembre cette colonne prit aux tribus arabes révoltées (les Beni-Meniarins), qui ne se défendaient que faiblement, leurs troupeaux, un nombre assez élevé de têtes de bétail. Mais dans la seconde, exécutée le 17 du même mois, après des marches forcées de nuit et à travers les montagnes et des difficultés innombrables, les Beni-Heliherens, portion des Djaffras, tribu montagnarde, guerrière et parjure, furent atteints, chargés avec impétuosité et battus par la colonne qui leur tua 80 hommes, leur prit 5.000 têtes de bétail, quelques chevaux et chameaux et une cinquantaine de femmes, d'enfants et de vieillards. Dans cette dernière rencontre, le 2e bataillon reçut dignement et sérieusement le baptême du feu, et se montra ce qu'il sera toujours, d'une rare bravoure et d'un remarquable élan. Il fut tellement acharné à la poursuite de l'ennemi qu'il avait débusqué d'une position avantageuse, après avoir essuyé son feu et lui avoir tué plusieurs hommes, que leur digne commandant, M. de **Bran-**

son *Histoire de la conquête de l'Algérie* et fondée sur l'autorité du général Trochu, aide de camp en 1845, du maréchal Bugeaud, et sur celle du maréchal lui-même. Quoi qu'il en soit, à la suite de la levée de boucliers de Bou-Maza, de la grande insurrection fomentée par Abd-el-Kader, des désastres de Sidi-Brahim et d'Aïn-Temouchent, le maréchal obtint l'envoi en Afrique de six régiments d'infanterie et deux de cavalerie. Douze, puis dix-huit colonnes mobiles furent formées et rayonnèrent, en particulier, de l'intérieur vers la limite méridionale du Tell, itinéraire obligé de l'émir.

cion (1), eut peine à retenir la brillante ardeur de nos jeunes soldats et à les empêcher de s'acharner à la poursuite d'un ennemi qui fuyait devant eux...

« Le colonel savait bien qu'il en serait ainsi, car il connaît les généreux sentiments qui animent les militaires de tous grades composant le Régiment, et ceux du 2e bataillon peuvent être certains que leurs camarades des 1er et 3e bataillons leur paieront cette dette d'honneur contractée envers eux, la première fois qu'ils auront le bonheur de rencontrer l'ennemi et de le combattre. Oui, c'est ainsi que nous rivaliserons toujours, et que nous contribuerons à donner à notre numéro (2) le lustre dont l'honorèrent nos devanciers dans les guerres de l'empire.

« Au bivouac d'Agbal, le 21 janvier 1846,

« *Le colonel du 5e de ligne,*

« Signé : **Roche**. »

Nous touchons à l'époque où le 5e de ligne va participer plus directement aux courses lointaines et aux opérations politiques de l'armée. Seulement, pendant près de huit mois encore, l'avantage de marcher réuni sera refusé au Régiment. Chaque bataillon opérera de son côté, souvent à d'énormes distances des autres.

Voici en peu de mots quel était au mois de février 1846 la situation militaire de la province d'Oran :

Le mouvement insurrectionnel des Arabes ayant gagné de proche en proche de l'ouest à l'est de l'Algérie, Abd el-Kader,

1. **Brancion** (Adolphe-Ernest, Raguet de), né à Condé (Nord), élève de l'école militaire de Saint-Cyr en 1818, sous-lieutenant le 1er octobre 1821, chef de bataillon le 24 avril 1845, venu au 5e le 6 septembre 1846. Etait chevalier de la Légion d'honneur du 4 mai 1840. Plus tard colonel et mort héroïquement devant Sébastopol.

2. L'on voit que, malgré une éclipse passagère, le souvenir du passé glorieux du 5e de ligne du premier Empire ne s'était pas éteint : est-il, d'ailleurs, même utile de faire observer que c'était au numéro 5 et non à un prétendu ancêtre historique, que le 5e de 1846 et son colonel entendaient rattacher leurs traditions?

après plusieurs pointes audacieuses, avait fini par se montrer jusqu'à 15 ou 20 lieues d'Alger du côté du Fondouck. Autant dans l'espoir de lui couper la retraite sur le Maroc que pour l'empêcher de traverser la ligne partant de Tlemcen, et se prolongeant dans l'est par Sidi-bel-Abbès, Mascara, Tiaret, etc..; dans le but aussi de contenir par notre présence les populations disposées à l'émigration ou à l'hostilité, le gouverneur général avait ordonné la formation d'un bon nombre de colonnes mobiles croisant sans cesse au sud des points indiqués ci-dessus et communiquant entre elles autant que possible.

Ce fut pour continuer ce système de guerre et d'observation que le lieutenant-général de Lamoricière, ayant donné une autre destination aux anciennes troupes placées sous son commandement, fit sortir d'Oran le 1er bataillon du 5e de ligne et deux bataillons du 44e sous les ordres provisoires du colonel Roche. Parties le 20 février 1846, ces troupes arrivèrent à Mascara le 25, avec un convoi de voitures et de bêtes de somme, et firent partie de la colonne mobile ci-après sous la direction supérieure du lieutenant-général de Lamoricière :

1° Un bataillon d'élite formé des voltigeurs et grenadiers du 2e bataillon du 5e de ligne et de deux compagnies d'élite du 12e léger; 2° 1er bataillon du 5e de ligne (commandant Grandchamp, colonel Roche; 3° 1er et 3e bataillons du 44e de ligne : 4° deux escadrons de chasseurs d'Afrique et deux de spahis; 5° une section d'artillerie de montagne; 6° 200 mulets du train (vivres pour quinze jours).

Pendant que cette colonne quitte Mascara, une autre ayant à sa tête le colonel Pourailly du 12e léger est chargée de parcourir les environs d'Oran. Le 3e bataillon du 5e de ligne (commandant Raguet de Brancion, lieutenant-colonel Mayran) en fait partie. Elle a pour objectif de fermer à Abd-el-Kader l'espace compris entre Oran et la colonne Gachot (ancienne colonne Korte) qui, prenant part au mouvement général,

appuyé du Sud vers l'Est. — Cette colonne secondaire concourt donc au même but général que celle où figure une partie du 5ᵉ de ligne et son colonel.

Pendant près de trois mois, au milieu des difficultés occasionnées, soit par le terrain, soit par le mauvais temps, la colonne Lamoricière rayonne autour de Fremdah, de Tiaret, de Takdempt, de Begraya située aux confins du Tell et du Fersou. Elle explore le pays des Hachems, des Fliktas, des Bamas, des Ouled-Chérif, des Harars; elle va des hauts plateaux à l'Ouarensenis et de l'Ouarensenis aux hauts plateaux; elle poursuit presque dans les déserts les tribus en fuite, atteint et razzie des tribus récalcitrantes, reçoit la soumission de plusieurs autres, vide des silos, perçoit l'impôt, fait des prisonniers, cherche à ravitailler la colonne du général Yousouf qui, avec le colonel Camou, a failli s'emparer d'Abd-el-Kader.

Elle tient en un mot la campagne depuis le 4 mars jusqu'au 31 mai, jour de sa rentrée dans Oran.

Pendant cette période de trois mois, la colonne a été plusieurs fois fractionnée et une fraction a opéré sous les ordres directs du colonel du 5ᵉ de ligne. Les faits les plus remarquables qu'elle ait accomplis sont: 1° la poursuite de la grande tribu des Harrars jusqu'à la pointe orientale du Chott-el-Ghergui, malgré de longues fatigues et de violents ouragans sous lesquels la troupe est restée un moment engourdie; 2° les razzias faites sur des fractions dissidentes des Assessenas, des Ouled-Chérif et de quelques autres douars; 3° le paiement de plus de 700.000 francs intégralement effectué par la tribu des Harrars citée plus haut; enfin l'obstacle victorieusement opposé à Abd-el-Kader qui évidemment avait la double intention de pénétrer dans le Tell et de donner la main à Bou-Maza par l'Ouarensenis, et qui n'a pu y réussir (1).

1 Toute cette campagne de 1845-1846 est ainsi caractérisée par M. Camille Rousset, dans son ouvrage déjà cité: « Cette campagne, *la plus difficile et la plus sérieuse qui ait été faite en Algérie*, ne se dis-

Tandis que le poste de Saida demeurait confié aux quatre compagnies du centre du 2e bataillon du 5e de ligne, et que les deux compagnies d'élite de ce même bataillon étaient une seconde fois destinées au service de Mascara, le 3e bataillon (commandant de Brancion), sous les ordres du lieutenant-colonel Mayran, se détachait de la colonne Pouráilly et était envoyé dans la subdivision de Tlemcen. De son côté, le 1er bataillon était à peine de retour à Oran, que déjà on le lançait de nouveau contre des tribus hostiles qui devaient le conduire jusque sur le Chott-el-Gharbi, plus loin dans le désert que n'étaient encore allées les plus vieilles troupes africaines.

Ces faits de guerre suffisaient pour poser dignement le 5e de ligne dans l'opinion publique de l'armée.

Mais avant d'entrer dans les détails de la course extraordinaire que le 1er bataillon fit au mois de juin 1846, une partie de la mission assignée au 3e bataillon trouve ici sa place dans l'ordre des dates.

Parti d'Oran le 14 avril 1846 avec la colonne Pouráilly, le 3e bataillon s'occupa d'abord de travaux de route au delà du poste d'Ain-Temouchent. C'est non loin de là qu'on trouve les marabouts de Sidi-Moussa, tristement célèbres par l'inexplicable capitulation du lieutenant Marin, en septembre 1845.

Le 3e bataillon, encore pour les travaux de route, partit bientôt pour le camp d'Ouzidan près la Sefsef, et y fut mis sous les ordres du colonel Chadeysson (du 15e léger); il passait ainsi et jusqu'à nouvel ordre dans la subdivision de Tlemcen.

Le mauvais temps fit lever le camp d'Ouzidan le 2 mai, et rentrer les troupes dans Tlemcen, jusqu'au 12 mai, jour du départ de la colonne Cavaignac.

Ce jour là, le général Cavaignac, en présence de toutes les

tingue par aucun trait saillant, par aucun combat de quelque importance. Elle est admirable et fastidieuse; il est impossible de la décrire en détail; l'historien y perdrait sa peine et le lecteur son attention. » (*Revue des Deux-Mondes*, livraison du 15 août 1888, page 792.)

troupes, remit solennellement au sergent Lavaissière (du 8e bataillon de chasseurs à pied) la carabine d'honneur qui lui avait été envoyée au nom du Prince Royal. Le sergent Lavaissière était un des rares et braves soldats survivant aux héros de Sidi-Brahim. Après des efforts inouïs, il était parvenu à rentrer dans Djemma-Ghazaouat sans avoir abandonné sa carabine.

Le 14 mai, une horrible nouvelle parvint au 3e bataillon à Lalla-Maghrnia: 300 prisonniers français avaient été massacrés par Bou Hamédi sur un ordre écrit de la main d'Abd-el-Kader.

La colonne du général Cavaignac part le lendemain 15, sa course a un triple but: 1° poursuivre ou inquiéter les Deiras si c'est possible; 2° s'opposer à l'émigration des Djaffras qui, dit-on, sont en route pour le Maroc en côtoyant le désert avec l'intention d'imiter la grande fraction des Beni-Amer qui, tout récemment, s'est internée du côté de Fez, et s'est déclarée sujette de l'empereur Abd-er-Rahman; 3° prêter main-forte à environ 300 tentes arabes qui veulent rentrer en Algérie et en sont empêchées par Abd-el-Kader.

Le 16 mai, étant au marabout de Sidi-Djaber, le corps expéditionnaire est définitivement constitué ainsi qu'il suit:

Infanterie, 1re colonne, sous les ordres du colonnel Chadeysson: deux bataillons du 15e léger, un bataillon de zouaves; 2e colonne, colonel de Mac-Mahon : deux bataillons du 41e de ligne, 10e bataillon de chasseurs d'Orléans, 3e bataillon du 5e de ligne.

L'artillerie doit marcher, tantôt avec une colonne, tantôt avec une autre, selon les circonstances. La cavalerie compte huit escadrons sous les ordres des colonels Gagnon et Morris (750 sabres).

La colonne a d'abord franchi les frontières du Maroc, a mis en fuite quelques douars des tribus Angades, en a rasé d'autres des Ouled-Sidi-Benthala, et après plusieurs marches, soit de jour, soit de nuit, qui l'ont conduite dans diverses directions autour de l'Oued-Tiouly et des plateaux de Missoume,

elle s'est abouchée au retour avec les autorités de la petite ville d'Ouchda, et a déposé ses prises le 21 mai à Lalla-Marghnia; ces prises consistent en 3.000 têtes de bétail, et un petit nombre de prisonniers de guerre. La 2e colonne, dont fait partie le 5e de ligne, n'a eu eu à tirer quelques coups de fusil que le 20 mai, faisant arrière-garde en quittant le bivouac l'Oued-Tahiret. C'est ce jour-là surtout que toutes sortes de douars émigrés, mourant de faim, et de misère, sont rentrés sous la protection de nos armes, La première chose que les infortunés réclament: c'est à manger. Les soldats de la 3e compagnie du 3e bataillon de grand'garde au camp de l'Oued-Tahiret, leur donnent une partie de leur biscuit.

Le 23 mai, la colonne du général Cavaignac est partagée en deux, la moitié reste à Lalla-Maghrnia, l'autre composee du 15e léger, des zouaves, du bataillon du 5e de ligne, du 8e bataillon d'Orléans. des chasseurs de France et d'Afrique, part pour Djemma-Gazhaouat. Elle y arrive le 4 mai, et s'occupe d'ouvrir une route allant sur la frontière du Maroc.

Le 5 juin, les zouaves, le bataillon du 5e de ligne et le 8e bataillon des chasseurs d'Orléans, plus toute la cavalerie quittent Djemma-Gazhaouat et passent par le col de Bab-el-Taza, pour aller s'établir deux jours après sur la Tafna à Hamed-ben-Jemrach. Cette colonne est sous les ordres supérieurs du colonel Morris; elle ne quitte la Tafna que le 12 pour aller se ravitailler à Lalla-Maghrnia.

L'expédition contre les M'Sirda est décidée, mais avant d'en commencer le récit, reportons-nous un instant dans la subdivision d'Oran, où le 1er bataillon du 5e de ligne s'organise à la hâte pour piquer de nouveau dans le Sud. Trois jours seulement se sont écoulés depuis son retour à Oran.

Il en part le 4 juin et arrive le 7 à Sidi-Bel-Abbès. Là, la colonne aux ordres du colonel **Roche**, dite colonne expéditionnaire du Sud est constituée comme il suit :

1er bataillon du 5e de ligne (commandant Grandchamp, lieutenant-colonel Denoue); 2e bataillon du 1er régiment de la

Légion étrangère ; deux escadrons du 1er chasseurs de France, un du 2e ; un du 2e chasseurs d'Afrique (1) ; une section d'artillerie, train, etc...

La cavalerie y compris le goum d'Oran est sous le commandement du colonel Walsin-Estherazy.

La marche de cette colonne est assez intéressante pour la suivre jour par jour et pas à pas.

Le 7 juin elle quitte Sidi-bel-Abbès et prend la direction sud-sud-ouest ; elle s'arrête un instant vers plusieurs puits et va camper le soir à l'Oued-Tamara.

Le bivouac du lendemain est sur l'Oued-Telagha ; le 9, elle s'enfonce sous une forêt de chênes magnifiques et arrive de bonne heure au poste de Daya. Là elle prend pour vingt jours de vivres, et se munit de ce qui est indispensable pour une pointe dans le désert.

Des renseignements ont fait connaître au colonel Roche la présence des tribus insoumises. En conséquence il forme une colonne mobile avec toute sa cavalerie (environ 800 chevaux) et ses compagnies d'élite qu'il place sous les ordres du commandant Grandchamp; lui-même se met à la tête de cette colonne.

Le départ a lieu le même jour, 9 juin, à deux heures de l'après-midi ; le reste de la colonne et le convoi aux ordres du lieutenant-colonel Denoue, quitte Daya une heure plus tard.

La direction est au sud-ouest, mais désormais il n'existe plus de route tracée, on marchera au moyen de la boussole et des indications données soit par des cartes incomplètes, soit par des guides arabes qui seront souvent en défaut.

Pendant sept heures, le pays est encore légèrement accidenté et très boisé par places. Les bois finissent vers dix heures du soir, et le fantassin ne trouve plus sous ses pieds que des branches d'alpha, si incommodes pour la marche. A

1. Ces quatre escadrons font ensemble environ 550 chevaux.

minuit, on descend par une pente douce dans une vaste plaine qui s'étend au sud vers Ras-el-Ma ; il y a là un ruisseau qui ne coule plus, mais qui a conservé quelques flaques d'eau. Les deux colonnes s'y arrêtent. La 1re en repart une heure après, la 2e à sept heures du matin seulement, le 10 juin. Le pays est une série de plateaux couverts de sable. La seule végétation est l'alpha et l'achia ; quelques mares d'eau sont rencontrées ça et là. Le soleil et la terre sont brûlants; vers midi, halte au puits de Tarifa et à six heures du soir on atteint les puits de Taarzeza où le bataillon d'élite est déjà arrêté attendant la 2e colonne. Pendant ce temps le colonel a pénétré avec sa cavalerie huit lieues plus loin dans le Sud sur les traces des tribus insoumises. Le 11 juin il est rejoint par le lieutenant-colonel Denoue, avec tout son monde à Mecheria-Schlongui. Le but de la course de la veille a été manqué. Les renseignements étaient inexacts et les tribus poursuivies (Djaffras et Ouled-Balaghr) se sont séparées à notre approche. La colonne ne les en tient pas quittes et les poursuit encore. Elle continue le 12 juin à se diriger vers le sud, bivouaque au pays de Bou-el-Kessen, près de certaines mares assez abondantes, et s'y repose jusqu'au 16. A 1 heure de l'après-midi, malgré la chaleur qui est excessive et l'incertitude des renseignements, elle s'enfonce avec une nouvelle résolution dans la direction du sud-sud-ouest et s'arrête vers sept heures du soir dans un pli de terrain qui peut cacher ses feux à l'ennemi. Toutefois elle ne passera pas la nuit là, elle attend simplement le lever de la lune, qui éclairera ses pas.

A dix heures du soir, chacun secoue le sommeil et on se met en marche. Le jour qui paraît met à nu toutes les solitudes du désert. Les berges du Chott-el-Gharbi apparaissent dans le lointain.

Les troupes sont en marche dans l'ordre suivant : — une partie du goum en éclaireurs. — Deux bataillons en deux colonnes parallèles à 100 mètres d'intervalle, l'artillerie au centre devant le convoi qui s'avance compact. — La cavalerie et

le reste du goum sur les flancs. — Un bataillon formant arrière-garde... A sept heures du matin, on atteint le chott. C'est un immense enfoncement orienté à l'ouest-sud-ouest est-nord-est dont les escarpements souvent coupés à pic ont de 30 à 40 mètres de hauteur. Le fond du terrain, qui est de sable et de nitre, a de 12 à 16 kilomètres de large et est en grande partie couvert d'eau salée. Çà et là sont des puits de 3 à 5 mètres de profondeur contenant de l'eau claire et fraîche mais qui se ressent plus ou moins par son amertume du banc de sel nitrique sur lequel elle repose.

Cependant l'attention était vivement éveillée par de larges masses de poussière dont le chott était obscurci à sa surface. Etait-ce l'ennemi ? — On ne tarda pas à distinguer des troupeaux qui s'enfuyaient vers le sud. Aussitôt le colonel se lance accompagné du goum et de la cavalerie. Le reste de la colonne s'arrête au bas des berges, moins les compagnies d'élite qui posent leurs sacs et se portent en avant pour soutenir le mouvement.

Les Arabes, selon leur habitude, ont disséminé leurs troupeaux dans toutes les directions. Nos cavaliers s'attachent à leur poursuite jusqu'à quatre lieues au delà de l'autre berge du chott. Les chevaux harassés sont à bout de leurs forces, leur fatigue seule impose une limite à cette course audacieuse. Au milieu de quelques engagements, soit à coups de fusil, soit corps à corps, un chasseur de France et plusieurs Arabes du goum sont tués. L'ennemi laisse entre nos mains des morts, des blessés, et environ 6.000 têtes de bétail que nos compagnies d'élite parviennent à réunir et à concentrer sur l'Oglat-el-Merra. Le gros de la colonne rejoint au même endroit à trois heures de l'après-midi, mais non sans peine, car il fait une chaleur suffocante, et des soldats manquant d'eau sont tombés de lassitude et d'inanition.

L'Oglat-el-Merra où se trouvent une vingtaine de puits, est un vaste emplacement situé près de la berge sud du Chott-el-Gharbi; pour y arriver (toute récapitulation faite), la cavalerie.

depuis la veille, a parcouru à peu près 30 lieues presque sans débrider; l'infanterie a marché à peu près pendant 26 heures et n'a pas mangé depuis 18 heures.

L'eau des puits el-Merra désaltère moins les hommes qu'elle ne les rend malades. Les animaux mêmes s'en ressentent. Aussi le 15, à cinq heures du soir, le colonel Roche donne le signal du départ et va camper avec ses prises au-dessus des rampes nord du chott. Ainsi la colonne commence à rétrograder. Mais, au désert, le retour est aussi pénible que la marche en avant. Ce sont les mêmes espaces à franchir. C'est la même aridité, la même détresse, c'est toujours l'eau et le bois qui manquent, l'eau surtout. On compte sur une mare, sur un xedir. Une journée a suffi pour que le soleil l'ait complètement dësséchée.

Le soldat se laisse aller au désespoir malgré l'exhortation de ses officiers et le danger qu'il y a à rester en arrière. Le soldat s'étend sur le sol brûlant et demande la mort. Quelquefois il se la donne lui-même; c'est ce qui est arrivé le 16 juin à deux hommes de la Légion étrangère et à un chasseur de France.

Le 5° de ligne supporta toutes ses fatigues avec une héroïque abnégation.

Le 17 juin, la colonne bivouquait à Mecheria-Slhongui. Le 18, après avoir aperçu la montagne de forme bizarre que les indigènes ont nommée *la vache et le veau*, elle atteignait péniblement l'Oglat-Versouta à neuf heures du soir. Le 19, elle était à Ras-el-Ma à six heures du soir, elle y faisait séjour, arrivait à Daya le lendemain assez tard, rentrait le 25 à Sidi-bel-Abbès et y restait jusqu'au 2 juillet. Les derniers jours de marche avaient encore eu leur grande souffrance. La grande chaleur et la poussière incessamment soulevée par un vent violent (le sirocco) avaient rudement éprouvé les organisations les plus vigoureuses.

C'est au retour de cette course si aventureuse que le colonel fit paraître l'ordre du jour suivant :

« Officiers, sous-officiers et soldats du 1er bataillon du 5e de ligne, aujourd'hui que vous voici à Sidi-bel-Abbès de retour de la laborieuse expédition que vous venez d'accomplir avec courage, patience et énergie, j'éprouve le besoin de vous témoigner toute ma satisfaction et même ma gratitude pour la belle conduite que vous avez tenue dans cette circonstance.

« Partis d'Oran le 4 juin, vous avez, le 14 du même mois, puissamment contribué à faire une excellente razzia sur des tribus insoumises et bien longtemps rebelles, les Djaffras, les Beni-el-Thar, les El-Aghouat, les Ouled Séguir, les Ouled-Balaghr, etc., etc., et cela à soixante-dix lieues du point de départ, vous avez fait pour atteindre ce but deux marches forcées et franchi dix myriamètres chaque fois. Vous avez enduré la soif, si difficile à supporter, et avez résisté au sirocco, dont les effets sont si redoutables. Tout cela n'a pas été fait sans effort, sans souffrir; mais vous avez tout surmonté avec cet esprit d'ordre et de discipline qui vous a toujours caractérisés; vous avez été, en un mot, admirables, et tels que je savais bien vous trouver dans les circonstances difficiles.

« Nous n'avons pu atteindre l'ex-émir, ni ses infâmes satellites, ses réguliers, assassins de nos frères d'armes prisonniers sans défense, nous n'avons pu, dis-je, apaiser les mânes irritées de nos malheureux compagnons d'armes. Une telle chance n'a pu nous favoriser lorsque nous le désirions si ardemment; déçus de nos espérances, nous avons poussé jusqu'au Chott-el-Gharbi et atteint les ennemis qui ne nous croyaient pas capables d'aller jusqu'à eux en traversant une immensité privée d'eau et en supportant le soleil si ardent dans cette saison. Nous les avons refoulés jusque dans le Maroc, nous avons accepté la soumission de ceux qui sont venus à nous et frappé ceux qui osèrent s'arrêter et combattre les armes à la main.

« En un mot, ce que vous avez fait donne la mesure de ce que

vous pouvez entreprendre. Viennent les circonstances, elles vous trouveront pleins d'élan et animés d'un mâle courage. Vos compagnons des 2e et 3e bataillons apprendront avec joie que vous faisiez partie de la colonne du Sud que votre colonel avait l'honneur de commander et qui a terminé la campagne d'été par un coup d'éclat.

« Au bivouac de Sidi-bel-Abbès, le 26 juin 1846.

« *Le colonel du 5e de ligne,*

« Signé : **Roche.** »

Nous avons dit plus haut que l'expédition contre les M'Sirda avait été décidée, nous étions au 12 juin. Le colonel Morris s'était porté de la Tafna à Lalla-Maghrnia et le corps du général Cavaignac s'était reconstitué jusqu'au 16 mai; seulement, la 3e colonne sous les ordres du lieutenant-colonel Mayran avait reçu un bataillon de plus, le 10e de chasseurs d'Orléans. La colonne partit le 14 juin, s'arrêta quelques heures au confluent de la Mouilah et de l'Isly, et s'engageant dans la montagne, alla bivouaquer au fond de l'entonnoir dit : l'Ogla-sidi-bou-Djemmam ; pendant cette journée, il y eut des coups d'une chaleur si lourde et si suffocante qu'un grand nombre de fantassins tombèrent à demi asphyxiés. L'embarras devint très grand aux cacolets.

Le 15 juin la 3e colonne, flanquant à gauche, reçut bientôt l'ordre de s'écarter avec la cavalerie et ne tarda pas à se trouver en face du pâté des montagnes des Beni-Snassim. Depuis le matin des cavaliers de cette puissante tribu nous suivaient et observaient nos mouvements. Ce fut là le moment critique des affaires militaires dans l'ouest de l'Algérie, les Beni-Snassim nous avaient toujours été hostiles plus ou moins ostensiblement, notamment lors des événements de septembre 1845. En leur qualité de Marocains, il devenait important de savoir s'ils se décideraient pour la guerre ou pour la paix. Les 17 à 18.000 fusils dont, dit-on, ils pouvaient disposer restèrent muets, et la colonne se jeta alors à la droite dans le pays des



M'Sirda. Bientôt la fumée qui s'élève ça et là indique que le châtiment commence. Les moissons déjà en meules et en gerbes sont impitoyablement brûlées. Plusieurs villages sont enlevés par la cavalerie et livrés aux flammes. Des troupes et quelques prisonniers sont rassemblés sur l'Oued-Kys, près duquel on fait une halte de trois ou quatre heures. Vers deux heures, par une chaleur excessive, la colonne se remet en marche. Elle se fractionne à gauche et à droite selon les difficultés énormes du terrain, et suivant qu'elle a à raser ou à incendier les villages kabyles qui apparaissent de tous côtés. Vers cinq heures, les profonds ravins et les obstacles se multiplient, le 5e de ligne n'arrive que tard au village d'El-Bleder où le bivouac a été établi pour la nuit. Pendant toute cette journée les Kabyles n'ont paru en masse nulle part, ils étaient en fuite, quelques-uns éperdus ou cachés tombaient sous les coups de nos soldats exaspérés par tant d'affreux et récents souvenirs et aussi par la vue des dépouilles de nos camarades qu'ils découvraient dans toutes les maisons. Une trentaine de ces malheureux, surpris dans un ravin, furent tués par la 2e colonne.

Le lendemain 16 au matin, la 3e colonne renforcée de pièces de montagnes a l'ordre de se tenir au village et d'éviter surtout l'accompagnement par les Kabyles. Elle y reste trois heures pendant que le convoi et le reste des troupes défilent péniblement par des ravins déchirés et des crêtes étroites. Les mauvais pas sont tels que l'infanterie elle-même est forcée de s'y engager par un. Ce n'est qu'à 6 ou 7 kilomètres plus loin que les corps se divisent pour détruire les villages qui paraissent dans toutes les directions. Généralement nous ne voyons l'ennemi qu'à distance, soit fuyant, soit rétrogradant sous nos coups de fusil, soit groupé sur des rochers tout à fait hors de notre portée. Les lenteurs et à-coups du convoi, les passages difficiles, la grande chaleur, la privation presque absolue d'eau potable, et enfin l'impossibilité de calculer les haltes par suite de l'ignorance où l'on est

de la position respective des troupes, tout concourt à rendre cette journée très fatigante. Nous nous établissons le soir au bivouac d'En-Temrath sur l'Oued-Gharda, qui est dominé de tous côtés. Les montagnes rocheuses et escarpées qui ferment le nord ont au moins 1.000 à 1.200 mètres d'élévation. Des postes kabyles s'y tiennent en permanence. De toutes parts la flamme et la fumée s'échappant de nombreux villages, disent par où nos troupes ont passé pour arriver au bivouac d'En-Temrath.

Le 17 juin, tous les chefs de corps sont rassemblés devant la tente du général. Il est huit heures du matin, un indigène questionné déclare que les montagnards qui sont en face nous seront toujours hostiles, et troubleront sans cesse la sécurité de nos routes à venir, si on ne prend de suite le parti d'aller les écraser. « Retranchés sur leurs rocs escarpés, dit-il, ils se croient à l'abri de vos coups et ils se considéreront comme vainqueurs tant que les Français ne se seront point montrés chez eux » La preuve de ce que dit cet homme est en quelque sorte au bout de ses paroles : les Kabyles, sans souci de ce qui s'est passé la veille, chez leurs voisins, se montrent en nombre sur leurs crêtes les plus hautes. Il en est qui s'approchent assez pour tirer sur le camp. Deux colonnes sont immédiatement formées sous les ordres des colonels Chadeysson et Mac-Mahon, pour fouiller la montagne de divers côtés. Les deux compagnies d'élite du 3e bataillon du 5e de ligne composent un bataillon avec 200 chasseurs du 8e bataillon d'Orléans.

Deux heures s'étaient à peine écoulées que plusieurs villages étaient incendiés, et qu'une partie de la population était atteinte sur les rochers et dans les grottes qui bordent la mer. Il faut jeter un voile sur le massacre qui eut lieu en cet endroit. Deux cents individus, parmi lesquels des femmes et des enfants furent tués ou jetés dans la mer.

Les Kabyles ayant tiré quelques coups de fusil, comme essai de distance, les hommes du 8e d'Orléans et la compagnie

de voltigeurs du 5ᵉ de ligne avaient riposté, puis s'étaient précipités à l'encontre du danger avec beaucoup de résolution, tandis que les zouaves, le 41ᵉ de ligne et d'autres soldats débouchaient de plusieurs points différents.

Le sang fut versé (il faut le dire), plus par le 8ᵉ d'Orléans que par les autres corps. C'était une sorte de vengeance directe; toutefois quelques prisonniers, hommes, femmes et enfants, furent amenés au camp avec des troupeaux.

La colonne ne quitte En-Temrath que le 19 juin, après la stipulation de quelques conditions imposées aux M' Sirda et elle va s'établir à Djemma-Gazhaouat avec le bataillon de zouaves, le 8ᵉ d'Orléans et quelques escadrons de chasseurs d'Afrique et de France, le tout sous le commandement supérieur du colonel Grand.

Le 30 juin, le bataillon du 5ᵉ de ligne sous les ordres du lieutenant-colonel a pour mission de se rendre à Nedroma pour protéger l'arrivée à Djemma de 400 isolés de divers corps.

La colonne entière forte d'environ 2.000 combattants part le 8 juillet pour Lalla Maghrnia. Des bruits de guerre ont circulé, Abd-el-Kader rentré des provinces de l'Est a rejoint sa deira. Les troupes régulières de l'empereur Abd-er-Rhaman ne s'y sont point opposées, les tribus Angades encore moins. Enfin il paraît prudent de surveiller la frontière du Maroc.

La chaleur est très forte depuis plus de trois semaines, elle est intolérable sous les murs de Lalla-Maghrnia; aussi le colonel Grand ne s'y arrête que peu d'instants. Le 10, il traverse l'Ouedfou, descend la rive droite jusqu'à sa jonction avec l'Oued-ain-el-Abbas, et s'établit au bivouac dans l'angle formé par ces deux cours d'eau. Ce bivouac est celui qu'occupa le maréchal Bugeaud la veille de la bataille d'Isly.

Le 18 juillet, le bataillon du 5ᵉ de ligne a l'ordre de retourner à Oran, mais arrivé à Ain-Temouchent où il conduit un convoi, il reçoit contre-ordre et arrive à Tlemcen; autant en route que pendant le séjour près de Lalla-Maghrnia

les troupes ont presque constamment subi l'action d'un sirocco insupportable. Quand ce vent cessait de souffler, c'était pour faire place à la privation pour ainsi dire absolue d'air respirable, et souvent le thermomètre a monté jusqu'à 48 degrés à l'ombre et 64 au soleil.

Depuis le 29 juillet jusqu'au 22 août, le service de place de Tlemcen et les travaux du génie pèsent presque uniquement sur le 3e bataillon du 5e de ligne ; au 22 août seulement quelques troupes rentrent de diverses courses ; au sujet des services rendus dans la subdivision de Tlemcen par le 3e bataillon M. le colonel **Roche** a fait paraître l'ordre du jour ci-après:

« Le colonel s'empresse de porter à la connaissance du Régiment que le 3e bataillon vient aussi de cueillir sa part de gloire et de payer une dette contractée envers les 1er et 2e bataillons. Détaché dans la subdivision de Tlemcen, il faisait partie de 3e colonne placée sous les ordres du lieutenant-colonel **Mayran**, officier supérieur dont le sang a déjà baigné la terre d'Afrique. Le 3e bataillon a assisté à toutes les courses pénibles qui ont été faites dans le pays compris entre la frontière du Maroc, Lalla Maghrnia et la mer. C'est principalement les 14, 15 et 16 juin qu'il eut des engagements à soutenir, et frappa si vigoureusement les M'Sirda complices du massacre de Sidi-Brahim. Le 17 juin, les compagnies d'élite, réunies à 200 hommes du 8e bataillon d'Orléans ont été lancées contre les Kabyles, et les voltigeurs particulièrement y ont mis un entrain qui leur a valu des compliments mérités. Nullement arrêtés par les difficultés d'un pays montagneux, ils coururent au combat avec résolution en échangeant avec l'ennemi une vive fusillade, les voltigeurs se sont révélés en cette circonstance comme de vieux soldats aguerris. Le colonel se fait un devoir de témoigner au 3e bataillon sa vive satisfaction pour sa conduite toujours brillante, pour son courage, l'énergie et la résignation avec laquelle il a surmonté les chaleurs brûlantes de la saison. Avec de tels hommes, il n'est rien d'impossible, et si les circonstances faisaient que

le Régiment fût en entier réuni, ces antécédents prouvent ce dont il serait capable. »

Au bivouac sous Sidi-bel-Abbès, le 1er juillet 1846.

Le colonel du 5e de ligne,
Signé : **Roche.**

L'influence d'Abd-el-Kader dans le Maroc, inspirant quelques inquiétudes, les troupes de la subdivision de Tlemcen s'étaient partagées pour parer à tout événement. Le 3e bataillon averti d'abord de se tenir prêt à partir pour le haut Hisser finit par se diriger le 13 septembre sur l'Oued-bou-Messaoud, il se réunit là au général Cavaignac avec plusieurs bataillons et une section d'artillerie, sortis de Tlemcen sous les ordres du lieutenant-colonel. Le 16, à six heures du soir, l'ordre est donné aux troupes de se mettre en marche. Les nouvelles de l'ouest sont de nouveau à la guerre. Le chérif Bou-Maza est à la frontière et cherche à réunir les populations; les troupes sont réparties en trois colonnes, ainsi qu'il suit : 1re colonne colonel de Mac-Mahon, 2e bataillon du 41e et 1er de zouaves; 2e colonne, lieutenant-colonel Mayran, 3e bataillon du 12e léger et 1er bataillon du 5e de ligne; 3e colonne, chef de bataillon de Lourmel, 8e et 10e d'Orléans. La cavalerie forte de 900 chevaux est commandée par le lieutenant-colonel Tremblay.

Le 16 à minuit, le bivouac s'établit à Oued-Souffenirod. Le lendemain nous sommes à Lalla-Maghrnia. Des tribus émigrées rentrent en Algérie en assez grand nombre sous la protection des autorités d'Onchda, qui se sont entendues à cet égard avec le général Cavaignac.

Le 18, on va bivouaquer dans l'angle formé par l'Isly et la Mouilah, près du marabout de Sidi-Mohamed-bou-Assin, et on se prépare sérieusement au combat. La conviction est que Bou-Maza a réussi à entraîner contre nous les Beni-Snassen et quelques tribus limitrophes. Mais le lendemain les fortes reconnaissances poussées en avant n'annoncent rien. Ce serait trop beau d'être attaqués en cet endroit réellement propice et

lorsque nous avons à opposer à l'ennemi neuf beaux bataillons, un goum nombreux, 900 sabres et 8 pièces d'artillerie. Toutefois le rhamadan tire à sa fin, et l'anniversaire du 23 septembre 1845 s'approche. Le fanatisme des bons musulmans n'a pas besoin de tant de stimulants pour les exciter à brûler de la poudre contre les chrétiens. — Le général ordonne qu'on fasse séjour à Bou-Assen Ce n'est que le lendemain 20 septembre qu'il se résout à prendre le chemin de Djemma-Ghazaouat. A cet effet la colonne s'engage dans le défilé long et étroit de Bou-Rick et va camper à El-Aioum sur les chemins tourmentés au milieu des Djeballa, population kabyle travaillée depuis quelques semaines par les prédications ou écrits de Bou-Maza qui se fait appeler aussi Bou-zif (père du sabre).

Le 20 septembre, nous descendons les versants nord de Djeballa, nous laissons à gauche les Achach, et le champ de combat de Montagnac, nous visitons religieusement le marabout de Sidi-Brahim, dont les murs sont encore empreints de taches de sang. Deux jours après nous sommes à Djemma-Ghazaouat, et dans une cérémonie commémorative, l'armée donne avec recueillement un douloureux survenir à nos glorieux frères d'armes.

Le 24 septembre le 3e bataillon du 5e de ligne part pour Tlemcen, où il arrive le 27 avec d'autres troupes, en passant par Nedroma, Bab-el-Taza, la Tafna, l'Oued-Zeytoun, l'Oued-Ben-Messaoud, Hamaya. En entrant dans Tlemcen, il trouve le colonel et les deux premiers bataillons du Régiment qui sont là depuis quelques jours. Cette réunion était impatiemment désirée.

Depuis le 2 juillet 1846, voici ce qui était advenu aux 2e et 1er bataillons. Le 2e bataillon était rentré à Oran venant de Mascara vers le commencement de juillet. Quant au 1er bataillon il était à peine de retour de la rude expédition des chotts, qu'on l'avait lancé de nouveau au delà de Daya du côté de Ras-el-Ma, il fit alors partie d'une colonne aux ordres

du colonel **Roche**, composée de plusieurs bataillons et escadrons, ces derniers commandés par le chef d'escadrons Gastu. Pendant huit jours cette petite colonne rayonna autour de Ras-el-Ma, détruisant et brûlant les moissons des Beni-Mathar et autres tribus en état d'insoumission, elle retourna ensuite à Sidi-Bel-Abbès, y séjourna quelques jours pour surveiller les environs et rentra dans Oran vers le 22 juillet.

Vers cette époque le 5e de ligne ravitaille Sebdou à deux reprises, le 24 septembre et le 8 octobre 1845.

Le 24 janvier 1847, le Régiment se joint à une forte colonne avec laquelle le général Cavaignac pénètre dans les montagnes des Traras.

Le 19 février, le colonel **Roche** est envoyé dans le pays des Oulassas avec une colonne composée du 5e de ligne, du 2e bataillon du 41e de ligne, de 60 chevaux et d'une section d'artillerie.

Le 1er avril de la même année, le 1er bataillon quitte Tlemcen pour faire partie d'une colonne dite du Sud qui s'organise à Daya sous le commandement du général Cavaignac et qui est ainsi composée : 1er bataillon de zouaves, 10e bataillon de chasseurs d'Orléans, 1er bataillon du 5e de ligne, 1er bataillon du 48e de ligne, pièces d'artillerie (colonel de Mac-Mahon); escadrons du 2e hussards et du 1er spahis (colonel Gagnon).

Le 1er bataillon revient le 23 avril à Tlemcen, son point de départ, après avoir fait une longue, pénible et insignifiante expédition qui a coûté fort cher sans aucun résultat.

Le 29 mai, le 2e bataillon (commandant Née) fait partie de la colonne appelée à opérer chez les Misserda, sous les ordres de M. le général d'Arbouville; cette colonne part de Tlemcen le 25 mai et est dissoute le 6 juin.

Le 10 septembre, les 1er et 3e bataillons sous le commandement de M. le lieutenant-colonel Bisson partent de Tlemcen pour aller faire partie de la colonne de l'ouest commandée par M. le colonel de Mac-Mahon.

Le 3e bataillon rentre d'abord à l'Isser puis à Tlemcen,

mais le 22 novembre il rejoint de nouveau, conduit par le colonel Roche, la colonne de l'ouest campée au marabout de Sidi-Mohammed-Oussin à la frontière du Maroc et maintenant commandée par le lieutenant général de Lamoricière.

Le 30 novembre, le 2e bataillon vient rallier la portion principale du Régiment, mais peu après (23 décembre), l'émir Abd-el-Kader s'étant rendu au lieutenant général de Lamoricière les opérations de la colonne de l'ouest sont terminées et chaque bataillon reçoit l'ordre de rentrer dans sa garnison.

Pendant le cours de l'année 1848, le 5e de ligne continue à parcourir la province d'Oran, mais sans prendre part à aucun engagement important.

Le 14 décembre la République donne de nouveaux drapeaux aux régiments français; pour rehausser la pompe de cette cérémonie, M. le général Pélissier ordonne que les chefs de corps iront eux-mêmes chercher à Oran ce symbole de l'honneur du soldat.

M. le colonel Roche se fait accompagner dans cette excursion par M. le commandant Castellan et M. l'adjudant-major de Compagnon; son escorte se compose des sapeurs, de la musique des grenadiers commandée par M. Niepce et de la 1re compagnie de voltigeurs que M. Carrère commande provisoirement.

Ce détachement rentre le 20 décembre à Mostaganem, il rencontre, à une lieue de cette ville, M. le général Bosquet commandant la subdivision, avec son état-major et le reste du Régiment en bataille ; digne appréciateur des sentiments qui doivent animer le soldat à la vue de son drapeau, le général Bosquet adresse au 5e de ligne une courte allocution qui rappelle à tous qu'un soldat qui ne peut plus vivre pour glorifier son drapeau, doit savoir mourir pour le défendre.

Il profite de cette circonstance pour adresser quelques paroles flatteuses à M. le colonel Roche qui vient d'être promu général; à son tour, celui-ci en le remerciant témoigne

dans ses paroles humides de larmes, le regret qu'il a de quitter un si brave Régiment, et combien il est heureux de pouvoir avant de se séparer de ses frères d'armes leur remettre lui-même leur nouveau drapeau.

Le 1er janvier 1849, il remet le commandement du Régiment à M. de Castellan, chef de bataillon ; le 11 du même mois, M. Née, chef de bataillon plus ancien, arrive du Sig où il était commandant supérieur et le remplace, dans ce commandement, jusqu'au 20 janvier 1849, date de l'arrivée au corps de M. de **Monet**, promu colonel du 5e de ligne, par arrêté du président du conseil chargé du pouvoir exécutif, en date du 11 décembre 1848.

A la date du 21 février 1849, le 5e est toujours stationné dans la province d'Oran ; son dépôt est à Alais, il est formé par les 3es compagnies des trois bataillons de guerre.

En avril 1849 une portion du Régiment fait partie de la colonne expéditionnaire sous les ordres de M. le général Bosquet dans les Dharas, les Flittas et les Beni-Ouragts.

Cette portion se compose de deux bataillons de marche formés et commandés comme il suit : 1er bataillon (commandant Née), grenadiers, voltigeurs, 1re, 2e et 4e compagnies du 1er bataillon ; 2e bataillon (commandant de La Tour du Pin), 5e et 6e du 1er, grenadiers, voltigeurs et 1re du 3.

Quant à l'ensemble de la colonne, il était commandé comme il suit : 1° commandant en chef, M. le général Bosquet ; 2° commandant de l'infanterie, M. de **Monet**, colonel du 5e de ligne ; 3° commandant de la cavalerie, M. Reisser, chef d'escadrons ; 4° chef d'état-major de la colonne, M. Lambert, capitaine ; 5° remplissant les fonctions de chef d'état-major auprès de M. le colonel de **Monet** en l'absence de M. le général Bosquet, M. le capitaine adjudant-major de Compagnon.

Il comprenait les troupes suivantes : 1° un goum arabe ; 2° deux escadrons du 4e chasseurs d'Afrique ; 3° un escadron de spahis ; 4° deux bataillons du 5e de ligne ; 5° un bataillon d'indigènes dit de Mostaganem ; 6° une escouade de sapeurs

du génie; 7° une demi-section d'artillerie; 8° une ambulance; 9° une centaine de mulets du train pour porter dix jours de vivres; 10° un troupeau de bœufs.

Cette colonne se mit en marche le 17 avril, se rendit à Udouth où elle séjourna quelques jours, leva les amendes chez les Jonès, les Cherfa et les Acha-cha, passa par Mezourna, le Djebel des Flittas et rentra à Mostaganem le 17 mai.

C'était la dernière expédition importante à laquelle le 5e devait prendre part jusqu'à son retour d'Afrique.

Son départ s'effectua vers la fin de 1850 en trois détachements.

Le 1er sous les ordres de M. le lieutenant-colonel Née, comprenant le 1er bataillon sauf la 6e compagnie, s'embarque le 26 novembre à Arzew le port sur le vapeur le *Véloce* et débarque le 4 novembre à Toulon.

Le 2e commandé par le colonel de Monet et composé de l'état-major, de la 6e compagnie du 1er bataillon, du 2e bataillon en entier, du 3e bataillon sauf la 3e compagnie et la 1re section de la 6e, s'embarque le 4 décembre à Arzew sur le vapeur le *Vauban* et arrive le 8 décembre à Toulon.

Le 3e commandé par M. le chef de bataillon Danthès et comprenant la 1re compagnie et la 1re section de la 6e compagnie du 3e bataillon, s'embarque à Arzew le 5 décembre sur le *Vautour*, débarque à Alger le 16, y séjourne jusqu'au 23, jour de son embarquement sur la frégate à vapeur le *Labrador*, arrive en rade de Toulon le 25, et y débarque le 30 après avoir été soumis à une quarantaine de cinq jours.

Dans l'intervalle, la section hors rang et le dépôt, formé des 1re et 2e compagnies (qui avaient relevé les 3es au commencement de 1850), rejoint à Toulon la portion principale, à la date du 19 décembre.

Le Régiment est maintenant réuni entier à Toulon ou aux environs.

Il convient de reproduire ici l'ordre suivant du général

Pelissier qui résume en quelques phrases nobles et chaleureuses les éminents et honorables services rendus par le 5ᵉ de ligne pendant son séjour en Afrique :

« Au quartier général à Oran, le 24 novembre 1850.

« Au moment de la rentrée en France du 5ᵉ de ligne, le général de division commandant la province d'Oran se fait un devoir de saluer le départ de ce Régiment par le présent ordre qui sera porté à la connaissance des troupes :

« Officiers, sous-officiers et soldats du 5ᵉ de ligne, après avoir pris part pendant cinq ans aux travaux de guerre et de colonisation de la division d'Oran, vous êtes rappelés en France. Vous y emportez les regrets et l'estime de vos compagnons d'armes, *vous avez noblement rempli votre tâche et je me plais à le proclamer au moment des adieux.*

« Votre Régiment a assisté aux derniers actes de la lutte désespérée que les Arabes ont soutenue contre la fortune de nos armes. En 1845, votre quartier-général était à Sidi-bel-Abbès, ce camp devenu aujourd'hui une ville d'avenir. En 1846, vous combattiez les Harars dans le désert et les Kabyles de l'ouest sur la côte ; en 1847, votre drapeau se déployait sur les oasis lointains, dans ces régions inexplorées dont les habitants reconnaissent enfin aujourd'hui notre suprématie; un peu plus tard vous étiez témoins de la reddition de l'émir, enfin, en 1848, nous étouffions ensemble dans les montagnes des Hittas et des Beni-Houras les dernières protestations armées du peuple vaincu.

« Depuis, la colonisation est devenue votre champ de bataille ; soldats du 5ᵉ de ligne, vos bras robustes n'ont cessé d'être employés au développement de la richesse publique comme ils l'avaient été pour la gloire du pays.

« *Partez satisfaits et justement enorgueillis du rôle honorable que vous avez rempli*; soyez toujours comme vous l'avez été jusqu'ici, patients, subordonnés, résolus, restez fidèles à cette devise de votre drapeau : *Valeur et Discipline*

« C'est la discipline autant que les autres vertus guerrières qui font la force et la dignité des armées; peut-être la Patrie aura-t-elle plus d'une fois besoin de votre dévouement et de votre courage, soyez toujours prêts à vous immoler à ses grandeurs, vos baïonnettes doivent assurer sa puissance et votre sang doit couler jusqu'à la dernière goutte pour l'honneur de son pavillon et le triomphe de ses lois. »

« *Le général commandant la province d'Oran,*

Signé : PÉLISSIER

CHAPITRE XX

LE 5e DE LIGNE SOUS LE SECOND EMPIRE

(1852-1870)

I

Depuis la fin de l'année 1852, jusqu'au mois d'août 1860, le 5e ne compte à son actif aucune campagne et reste constamment en France.

Pendant cette période l'état-major du Régiment occupe les emplacements suivants: mai 1852 à juillet 1854, Paris; juillet 1854 à octobre 1855, camp du Nord; octobre 1855 à octobre 1857, Lille; octobre 1857 à avril 1859, Tours; avril 1859 à mai 1860, Paris; mai 1860 à août 1860, camp de Châlons.

Les faits principaux à signaler pendant ces huit années sont les suivants:

Le 21 février 1851, le 5e reçoit l'ordre de former 3 bataillons de guerre et un dépôt. Cette prescription est immédiatement exécutée. Les trois premiers bataillons destinés à faire partie de l'armée de Lyon sont de 6 compagnies; le dépôt qui

se rend à Langres est formé des 3e et 4e compagnies des bataillons de guerre.

En mai 1852, les 3 bataillons de guerre sont envoyés de l'armée de Lyon à celle de Paris; à leur arrivée à Paris ils sont placés sous les ordres de MM. les généraux Levasseur et Répond (3e division, 3e brigade).

Le 21 septembre les deux premiers bataillons réformés à 8 compagnies sont réunis tandis que le 3e bataillon rejoint le dépôt à Pontoise.

Le 14 avril de la même année le 5e de ligne passe de la 3e à la 2e brigade (général Carbuccia) de la 3e division de l'armée de Paris.

Le 28 février 1854, par suite de mouvements dans l'armée de Paris et de la suppression d'une brigade dans la 3e division, le Régiment est de nouveau placé sous le commandement de M. le général Répond dont la brigade prend le numéro 1 de la division.

En juillet 1854, le Régiment reçoit l'ordre de départ pour le camp du Nord (Ambleteuse). L'armée du Nord est sous le commandement de l'Empereur.

La division dont le Régiment fait partie (1re division, général comte de Borelly) du 2e corps d'armée (général de division Guesviller), est ainsi composée: 1re brigade, général de Noüe : 13e bataillon de chasseurs à pied, 3e léger, 28e de ligne. — 2e brigade, général B. Fririon : 5e de ligne, 38e de ligne. — 3e et 7e batteries du 8e d'artillerie, 3e compagnie du génie.

A dater du 5 mai 1855, les 3 bataillons de guerre formés avec les 1er et 2e bataillons et les compagnies d'élite du 3e comptent 6 compagnies, dont deux d'élite. Le 4e bataillon est constitué des 6 compagnies du centre de l'ancien 3e, il est destiné à former le dépôt.

Le 13, le 14 et le 15 octobre, le Régiment quitte le camp.

Le 5 mai 1856, le Régiment en exécution du décret du

16 avril précédent est réorganisé à 3 bataillons de 8 compagnies chacune.

Par décision ministérielle du 13 avril 1859, les régiments doivent être complétés à 4 bataillons; cette opération est effectuée le 18 avril 1859.

Le 4e bataillon formé en conséquence est dissous le 9 novembre de la même année.

Le 2 août 1860, le Régiment reçoit l'ordre de se tenir prêt à partir pour la Syrie.

II. — Campagne de Syrie (1). — 1860 à 1870

Campagne de Syrie (1860-1861).

L'Europe s'était émue à la nouvelle des massacres de Damas, de Deir-el-Kamar et de quelques autres villes de Syrie. Il fallait mettre un terme à de pareilles atrocités, et en présence du mauvais vouloir et de l'impuissance des Turcs, chacun tournait les yeux vers la France, car il était évident pour tout le monde que Napoléon III pouvait seul, par une détermination soudaine, arrêter en temps utile le fanatisme barbare qui menaçait de couvrir de sang et de ruines tout le Liban.

Mais déjà, l'Empereur avait donné des ordres pour la formation d'un corps expéditionnaire, et, cédant à l'initiative du gouvernement français, les représentants des grandes puissances réunies à Paris réglaient d'un commun accord le mode d'intervention.

Le 2 août 1860 le Régiment, comme il a été dit, reçoit l'ordre de se tenir prêt à partir pour la Syrie. Le 1er bataillon, sous les ordres du commandant de Laguigneraye, quitte le camp de Châlons le 4 août et se rend par les voies rapides à Marseille où il arrive le 6 au matin.

1. Consulter pour plus de détails, le récit de M. le colonel **Caubert**, commandant le Régiment en Syrie (manuscrit original au dépôt de la guerre, copie aux archives du corps).

L'Empereur arrive le 6 août au camp de Châlons et le 7 il passe la revue de départ des troupes désignées pour faire partie de l'expédition de Syrie, il leur adresse les paroles qui suivent :

« SOLDATS,

« Vous partez pour la Syrie, et la France salue avec bonheur une expédition qui n'a qu'un but, celui de faire triompher les droits de la justice et de l'humanité. Vous n'allez pas en effet faire la guerre à une puissance quelconque, vous allez aider le sultan à faire rentrer dans l'obéissance des sujets aveuglés par le fanatisme d'un autre siècle.

« Sur cette terre lointaine, riche de grands souvenirs, vous ferez votre devoir et vous vous montrerez dignes de ces héros qui ont porté glorieusement dans ce pays la bannière du Christ. Vous ne partez pas en grand nombre, mais votre courage et votre prestige y suppléeront ; car partout, aujourd'hui, où l'on voit passer le drapeau de la France, les nations le saluent avec respect. Elles savent qu'il y a une grande cause qui le précède et un grand peuple qui le suit. »

Le 8 août l'état-major du Régiment et le 2e bataillon commandés par le colonel Caubert prennent le chemin de fer à neuf heures du matin au Petit-Mourmelon et arrivent à Marseille le 18 à une heure du matin.

Le 8 août, départ pour la Syrie des grenadiers, de la 1re et de la 2e compagnies du 1er bataillon par le paquebot l'*Amérique*, des Messageries impériales.

Le 10, l'état-major du Régiment, et le 2e bataillon moins les voltigeurs s'embarquent sur le *Gange*, paquebot des Messageries impériales.

Le 12, la 3e, la 4e, le 5e la 6e compagnie et les voltigeurs du 1er bataillon ainsi que les voltigeurs du 2e bataillon prennent passage sur le *Simoïs* paquebot des Messageries impériales. M. le capitaine Gayraud les commande.

Le 16, l'*Amérique* arrive à Beyrouth. Les trois premières

compagnies du 1er bataillon sont débarquées et vont camper au bois des Pins, à 3 kilomètres de la ville.

Le 20, le *Simoïs*, mouille en rade de Beyrouth, et le lendemain à neuf heures du matin, les compagnies qui étaient à bord rejoignent celles déjà établies au camp des Pins.

A cette date, le 2e bataillon et l'état-major sont campés... sur le rivage de la baie de Navarin. En effet, le *Gange* sur lequel ils se sont embarqués a subi une grave avarie.

Le 14, vers six heures de l'après-midi, l'arbre de couche de la machine du *Gange* se brise et le bâtiment complètement privé de la force motrice de la vapeur, est réduit à marcher à la voile, alors que l'encombrement du navire rend toute manœuvre presque impossible. Le vent est très faible et contraire, c'est à peine si le bâtiment peut gouverner. Une voie d'eau se déclare à fond de cale ; dans cette circonstance le 5e de ligne prête à l'équipage le concours le plus énergique.

Après diverses péripéties le navire remorqué par le *Stadium*, vapeur du Lloyd autrichien, jette l'ancre le 20, dans la baie de Navarin sur les rivages duquel ses passagers restent jusqu'au 29.

A cette date l'*Indus*, paquebot de la compagnie impériale, entre à huit heures du matin dans la baie de Navarin. Il a l'ordre de remorquer le *Gange* jusqu'à Beyrouth.

Le camp est levé à onze heures. Les deux bâtiments quittent le mouillage à cinq heures de l'après-midi et prennent la route de Syrie. Le colonel **Caubert**, la section hors rang, les grenadiers, la 1re, la 2e et la 3e compagnie du 2e bataillon sont à bord du *Gange*. Le lieutenant-colonel de Landreville est sur l'*Indus* avec la 4e, la 5e et la 6e compagnie du même bataillon. Le *Gange* et l'*Indus* mouillent à sept heures du soir dans les eaux de Beyrouth le 2 septembre. Les compagnies débarquent le 3 à sept heures du matin, et vont ensuite s'établir au camp des Pins (1).

1. Le corps expéditionnaire de Syrie est ainsi composé : commandant en chef, le général de Beaufort; infanterie, 5e et 13e régiments

Depuis cette époque jusqu'au 1er juin 1861, le Régiment a occupé la Syrie et fait partie de plusieurs colonnes expéditionnaires dont aucune, du reste, n'a eu la bonne fortune de combattre.

Le 1er juin, le général de Beaufort adressait au corps expéditionnaire l'ordre suivant:

« SOLDATS,

« En vous envoyant en Syrie, l'Empereur vous avait indiqué lui-même le but avant tout désintéressé de votre mission: il n'a pas dépendu de vous qu'il ne fût promptement et complètement atteint, et rappelés en France, vous pouvez y rentrer la tête haute avec la conscience du devoir loyalement accompli.

« L'impartiale histoire dira comment une question toute d'humanité est devenue une lutte purement politique.

« Au milieu d'une situation difficile, vous, du moins, vous n'avez rien à vous reprocher, votre discipline a toujours été parfaite, mal installés, sans distraction pendant un rude hiver après des chaleurs exceptionnelles.

« Au milieu d'une inaction qui vous pesait, vous avez su comprendre que votre devoir se bornait à attendre avec confiance, à être toujours prêts à obéir. Vous avez ainsi prouvé que vous possédiez le sentiment du devoir, du dévouement et de l'abnégation, qualités plus rares et non moins précieuses que le brillant courage qui vous distingue et qui fait de vous d'incomparables soldats.

d'infanterie de ligne, 16e bataillon de chasseurs, 1er bataillon du 1er zouaves. Cavalerie, un escadron du 1er hussards, un du 1er chasseurs d'Afrique, un du 2e, un du 2e spahis; artillerie, 5e batterie du 1er régiment d'artillerie à pied, 1re batterie du 1er escadron du train d'artillerie, 1re batterie du 10e régiment d'artillerie montée (batterie de campagne); génie, 6e compagnie du 2e bataillon du 2e régiment; train, une compagnie du 2e et une du 3e escadron; ouvriers d'administration, deux sections d'ouvriers d'administration des 11e et 15e compagnies, un détachement d'infirmiers; gendarmerie, deux brigades à pied, une à cheval.

« Par la lettre que je vous ai fait connaître, l'Empereur vous a déjà donné un témoignage de sa haute satisfaction. Soyez-en certains, il n'a pas cessé d'être content de vous.

« Les populations du Liban ont appris à vous aimer et à vous estimer; vous leur avez donné d'utiles exemples; votre passage laissera au milieu d'elles des traces profondes et tôt ou tard, s'il plaît à Dieu, luira sur ces contrées un meilleur avenir.

« Je n'ai pas besoin de vous dire à quel point je regrette de n'avoir pas eu l'heureuse chance de vous conduire au combat; je sais que je pouvais tout attendre de vous. Puissions-nous nous retrouver bientôt sur un terrain meilleur, sur un terrain tout militaire où nulle entrave ne viendra gêner notre libre action.

« Ce n'est pas sans amertume que je vous dis adieu. Conservez toujours un bon souvenir de votre général qui sera fier de vous avoir commandés. »

A Beyrouth, le 1er juin 1861,

Le général de division commandant le corps expéditionnaire,

Signé : DE BEAUFORT.

Le 2 juin, le 1er bataillon sous les ordres du commandant de Laguigneraye s'embarque sur le *Vauban* et arrive à Toulon le 13. Le 5, l'état-major et le 2e bataillon sous les ordres du colonel **Caubert** s'embarquent sur l'*Amazone*, bâtiment de l'Etat, et débarquent le 18 à Toulon.

Depuis sa rentrée de Syrie (juin 1860) jusqu'au 23 juillet 1870, date à laquelle il est désigné pour faire partie de l'armée du Rhin, le Régiment est stationné en entier sur le territoire national ; l'état-major et le dépôt occupent successivement: en juin 1861 Blois ; en mars 1864 Lyon-Laval (1) ; en décembre 1866 Bastia-Laval ; en juillet 1868 Bastia-

1. Quand une date est suivie de deux noms de localité, le premier nom indique la garnison de l'état-major, le second celle du dépôt.

Ajaccio ; en avril 1869 Toulon; en octobre 1869 Nice-Toulon; en juillet 1870 Toulon.

Cette période de neuf années n'a présenté aucun fait méritant d'être signalé, sauf toutefois la suppression des compagnies d'élite, à la suite de laquelle le Régiment s'est trouvé composé, le 9 octobre 1868, de trois bataillons à huit compagnies chacun.

III. — Guerre contre l'Allemagne (1870-1871)

Belfort, Reims, Sedan. Défense du plateau de Floing (1870).

Le 24 juillet 1870, le Régiment commandé par le colonel **Boyer** et fort de trois bataillons de six compagnies est désigné pour faire partie de l'armée du Rhin. — 1re brigade, général Guiomar, de la 2e division, général Liébert, du VIIe corps d'armée, général Douay Félix, en formation à Belfort.

Le 4e bataillon fort de quatre compagnies et commandé par M. le chef de bataillon de Loffre ne doit quitter Toulon que sur de nouveaux ordres. Le dépôt commandé par M. le major Villain (1) et fort de deux compagnies reste à Toulon.

Le 26 juillet le 5e de ligne reçoit à deux heures de l'après-midi l'ordre de partir pour Belfort le jour même.

Le soir même, il quitte Toulon en deux colonnes pour gagner sa nouvelle destination par les voies rapides. La première colonne composée de l'état-major, du 1er bataillon et des trois premières compagnies du 2e part de la gare de Toulon à 8 heures 40 minutes du soir sous les ordres du colonel. La deuxième, composée des trois compagnies de gauche du 2e bataillon et de tout le 3e bataillon, part sous les ordres du lieutenant-colonel à minuit et demi. La première colonne arrive à Belfort le 28 à trois heures de l'après-midi, la deuxième

1. Aujourd'hui général de division et commandant le IXe corps d'armée.

à quatre heures et demie. Tout le Régiment est campé provisoirement sur les glacis le long de la rive gauche de la Savoureuse.

Le lendemain 29, il quitte le campement et vient s'établir à Bellevue où il reste jusqu'au 4 août, fournissant des travailleurs à la redoute en construction sur ce point, et complétant l'instruction des hommes nouvellement arrivés de la réserve.

Le 4 août le Régiment quitte Belfort pour se rendre en chemin de fer à Altkirck, il dépasse la ville et campe à mi-côte sur les hauteurs de Vittershof,

Le 5, il quitte Vittershof et va camper à Rixheim, entre Mulhouse et le Rhin, dans l'angle formé par le canal et le chemin de fer.

Le 6, le général quitte cette position, traverse le canal qu'il fait surveiller par les grand'gardes et la cavalerie, et la brigade s'établit à Modenheim, au nord de Mulhouse, la droite s'appuyant au pont du canal qui est solidement gardé.

Le 7, les nouvelles arrivées du Ier corps forcent le général à se replier sur Belfort. Le Régiment quitte Modenheim à 9 heures et vient coucher à Dannemarie.

Le 8 il arrive à Belfort, et prend de nouveau position à Bellevue où il reste jusqu'au 17, fournissant comme la première fois des travailleurs à la redoute et complétant l'instruction des réserves.

Le Régiment ayant reçu un fort détachement composé de soldats inexpérimentés, le général ordonne la création d'un petit dépôt, à Belfort; le petit dépôt est mis sous les ordres de M. le capitaine Chambau, auquel on adjoint M. le lieutenant Etienney.

Le 17, le Régiment prend de nouveau le chemin de fer pour se rendre en deux colonnes au camp de Châlons, où se forme et se concentre l'armée confiée au maréchal de Mac-Mahon. Les colonnes arrivent au camp le 19, la première à cinq heures du soir, la deuxième à minuit et demi.

Le 20, le Régiment quitte le camp, et va bivouaquer entre Vadenay et Bouy.

Le 21, il évacue les hommes malingres sur Paris et se porte à Sillery où il séjourne le 22.

Le 23, il campe à Saint-Martin l'Heureux ; le 24, à Contreuves ; le 25, il atteint Vouziers et s'établit sur la rive gauche de l'Aisne face à la rivière.

Le 26, il traverse la ville et va prendre position de l'autre côté de la rivière, face à la position de la veille. Une reconnaissance de cavalerie ayant signalé l'ennemi au défilé de Grandpré, le camp est levé immédiatement et le Régiment reprend sa marche sur la route de Grandpré, il est arrêté peu de temps après et formé sur la droite de la route, face au défilé. Le génie établit une tranchée-abri pour couvrir le front du Régiment qui reçoit l'ordre de bivouaquer sans dresser des tentes, les hommes placés en avant des faisceaux et prêts à se jeter sur leurs armes à la première alerte. Cette alerte ne vint pas.

Le 27, les positions furent rectifiées, le Régiment fut placé sur les hauteurs à droite de la route, à environ un kilomètre des positions de la nuit.

L'ennemi étant signalé, les bagages furent remis en route le soir même à dix heures.

Le lendemain, 28, le régiment quitta ses positions à deux heures du matin, laissant de grands feux allumés pour faire croire à sa présence. Il suivit la division qui battait en retraite en occupant toutes les positions et alla camper à Boult-au-Bois.

Le 29, il arriva à Oches.

Le 30, à Remilly. Il fut établi sur les hauteurs à droite de la route avec mission de garder les ponts établis sur la Meuse à ce point.

Le 31, les ponts fatigués par le passage incessant de tout le matériel cédèrent de bonne heure, le Régiment dut quitter son campement sans bruit avant le jour, il longea la rive

gauche de la Meuse et alla chercher le passage de la rivière à Sedan. Il traversa la ville et campa dans les jardins et prairies qui l'avoisinent. L'ennemi étant signalé de toutes parts, le général fit modifier le campement et occuper, un peu avant la nuit, les hauteurs qui couvrent Sedan au nord.

Le 1er septembre, le Régiment prit de bonne heure ses positions de combat, lutta toute la journée contre des forces quatre fois supérieures, et sous le feu d'une artillerie formidable. Il ne se replia que lorsqu'il se vit débordé sur les deux flancs que les troupes voisines avaient été obligées d'abandonner (1). Acculé au rempart de la place dont toutes les portes étaient encombrées, il se résigna avec peine à y entrer.

Trois ou quatre cents hommes suivirent le colonel **Boyer** au combat de Balan et eurent l'insigne honneur de tirer les derniers coups de fusil de la journée (2).

Tout le Régiment campa le soir sur les remparts.

La journée avait coûté au Régiment les pertes suivantes : officiers tués ou blessés mortellement : MM. **Josse** (3), chef de bataillon, **Courtot** et **Enchéry** capitaines, **Durut** capitaine adjudant-major, **Solanges** et **Mornas** lieutenants; **Macquart** et **Charrier**, sous-lieutenants ; officiers blessés MM. de **Vérigny** (4), chef de bataillon, **Soviche** et **Lefol**

1. « La division se replia lentement sous la protection des 6e bataillon de chasseurs à pied, 53e et 5e régiments. » (Prince Bibesco, *Belfort, Reims, Sedan*, page 157.)

2. « Ils marchèrent (le général de Wimpfen et le général Lebrun), entraînant sur leurs pas une partie des soldats qui les entouraient et quelques bataillons de la division Liébert (VIIe corps), que ce général était parvenu à amener jusque-là. (Prince Bibesco, ouv. cit., page 162.)

3. **Josse** (Joseph-Antoine-Adrien), né en 1825, entré au service en 1843, sous-lieutenant le 1er octobre 1845, chef de bataillon au 5e en 1869; campagnes d'Afrique, d'Orient, d'Allemagne. Chevalier de la Légion d'honneur le 14 août 1855. Mort à l'ambulance de la 1re division du VIIe corps par suite de la fracture des deux jambes par un éclat d'obus et une balle dans le mollet droit.

4. **Vérigny** (Arthur-Jean-Joseph de la Chasse de), né en 1829, entré au service en 1847, sous-lieutenant le 1er octobre 1849, chef de bataillon au 5e en 1866. Campagnes d'Italie et de France. Blessé de deux coups

capitaines; **Quentin** et **Larrey** adjudants-majors, d'**Huteau**. **Lapadu-Hargues** et **Cruzel**, lieutenants, **Dominique**, **Riol** et **Guiu**, sous-lieutenants : sous-officiers, caporaux et soldats tués 48, blessés 158 (1), disparus 382.

Ajoutons enfin, comme terme de comparaison, que le 1er septembre au matin, l'effectif du régiment était de 64 officiers, 128 sous-officiers et 2.118 caporaux et soldats.

Le lendemain 2, le 5e de ligne bivouaqua à l'est de la porte de Paris. Le même jour, la proclamation suivante fut portée à la connaissance de l'armée renfermée dans Sedan :

« Soldats,

« Hier nous avons combattu contre des forces très supérieures. Depuis le point du jour jusqu'à la nuit vous avez résisté à l'ennemi avec la plus grande valeur et brûlé jusqu'à la dernière cartouche. Epuisés par cette lutte, vous n'avez pu répondre à l'appel qui vous a été fait par vos généraux et par vos officiers, pour tenter de gagner la route de Montmédy et de rejoindre le maréchal Bazaine. Deux mille hommes seulement ont pu se rallier pour tenter un suprême effort. Ils ont dû s'arrêter au village de Balan et rentrer dans Sedan où votre général a constaté avec douleur qu'il n'existait ni vivres ni munitions de guerre.

« On ne pouvait songer à défendre la place que sa situation rend incapable de résister à la nombreuse et puissante artillerie de l'ennemi.

« L'armée réunie dans les murs de la ville ne pouvant ni la défendre, ni en sortir, les moyens de subsistance manquant pour la population et pour les troupes, j'ai dû prendre la triste détermination de traiter avec l'ennemi.

de feu à Sedan. Chevalier de l'ordre royal militaire de Savoie — Nommé lieutenant-colonel du 39e de ligne le 30 octobre 1870.

1. Les noms des sous-officiers et soldats tués ou blessés à Sedan ont été soigneusement recueillis par nous sur les matricules du corps. Nous espérons qu'ils figureront au Tableau d'honneur du 5e, comme ceux de leurs camarades qui ont payé avec un meilleur succès, mais non avec un meilleur courage, leur dette envers la patrie.

« Envoyé au quartier général prussien avec les pleins pouvoirs de l'Empereur, je ne pus d'abord me résigner à accepter les clauses qui m'étaient imposées. Ce matin, seulement, menacé d'un bombardement auquel nous n'aurions pu répondre, je me suis décidé à de nouvelles démarches et j'ai obtenu des conditions dans lesquelles vous sont évitées, autant qu'il a été possible, les formalités blessantes que les usages de la guerre entraînent le plus souvent en de pareilles circonstances.

« Il ne nous reste plus, officiers et soldats, qu'à accepter avec résignation les conséquences des nécessités contre lesquelles une armée ne peut lutter : manque de vivres et de munitions pour combattre.

« J'ai du moins la consolation d'éviter un massacre inutile et de conserver à la Patrie des soldats susceptibles de rendre encore dans l'avenir de bons et brillants services. »

Le général commandant en chef,

Signé : DE WIMPFEN.

Le 3 septembre parut l'ordre suivant du général commandant la 2e division du VIIe corps :

« Officiers, sous-officiers et soldats de la 2e division du VIIe corps,

« Vous avez combattu vaillamment sous les murs de Sedan, votre conduite dans la journée du 1er septembre a fait l'admiration de tous. Ecrasés par une artillerie formidable, vous avez dû vous retirer devant un ennemi quatre fois supérieur en nombre. Votre retraite vous honore et vous pouvez être fiers de votre défaite. Mon estime et mon affection vous sont acquises à jamais, et au moment de nous séparer, pour vous en donner une dernière preuve, je partagerai votre sort, je partirai avec vous en captivité (1).

1. Est-il même utile d'ajouter à ces témoignages d'estime, celui du prince Bibesco qui, dans son ouvrage déjà cité, nous donne entre autres, les détails suivants : « Le général Liébert maintenait sa divi-

« Au revoir, ayons foi dans l'avenir, et prions tous Dieu qu'il protège la France. »

Le général de division,
Signé : Liébert

A la date où parut cet ordre, le Régiment campait dans l'île de Glaize qu'il ne devait quitter que pour prendre la route de l'exil.

Une consolation devait du moins être apportée à ces tristesses : le drapeau du 5e de ligne ne tomba pas aux mains de l'ennemi. Déchiré et enterré au soir de Sedan comme les enseignes de Navarre au soir d'Hochstedt, il fut sauvé par trois sous-officiers, les nommés **Mary, Etling** et **Donnadieu**, qui le déterrèrent, traversèrent les lignes ennemies, et rapportèrent au dépôt du corps, à Toulon, où il fut reçu avec le cérémonial accoutumé, ce précieux emblème de l'honneur du Régiment. Versé après la guerre à la direction d'artillerie de Caen, ce glorieux débris figure aujourd'hui au musée d'artillerie des Invalides (1).

sion ferme sous une pluie de fer » (page 145), et ailleurs : « Il est vrai que notre excellente 2e division (Liébert), quoique débordée sur sa gauche, extrêmement réduite, accablée sous le nombre, défend encore son terrain pied à pied, mais elle ne se bat presque plus que pour sauver l'honneur » (page 156). — Disons enfin que la division Liébert comptait parmi ses blessés mortellement le colonel de Linages, chef d'état-major, le chef d'escadron Parmentier, de l'état-major, le lieutenant-colonel Clauzet, commandant l'artillerie, et parmi les blessés moins grièvement, le général Guiomar, commandant la brigade où comptait le 5e de ligne. (Ouv. cit., page 172.) »

1. Nous n'avons pas hésité à accueillir ici cet épisode, qui ne figure pas sur l'historique proprement dit du corps, mais a reçu une consécration officielle du fait de son inscription sur les états de services des trois sous-officiers qui sauvèrent le drapeau. Aussi bien les personnes à qui leur amour de la gloire du 5e a donné la patience de lire avec attention son histoire, nous reprocheront-elles moins notre hardiesse que notre extrême réserve. Peut-être eussent-elles voulu trouver ici un exposé des traits particuliers de bravoure qui, dans ces funestes journées, furent à la louange des militaires du corps. Mais, n'était-ce pas aller tout droit contre les intentions formelles du chef qui commandait alors le Régiment et n'a manifestement pas voulu qu'une

Comme épilogue au récit de ces journées, l'Historique du corps reproduit la lettre suivante adressée le 17 octobre au colonel **Boyer** par le général de division Liébert :

« Mon cher colonel,

« Il est certain que le jour se fera sur la bataille de Sedan, et que l'on rendra pleinement justice à ceux qui y ont, comme vous, pris une part si glorieuse. Mais en attendant que cette heure réparatrice sonne pour tous, et bien que j'aie témoigné par un ordre du jour en date du 3 septembre la satisfaction que j'éprouvais pour la valeureuse conduite des troupes composant la 2e division du VIIe corps, je tiens à vous répéter personnellement que le *Régiment que vous commandez a montré autant de calme que de vigueur, et que vous devez être aussi fier d'être placé à sa tête que je le suis de vous avoir eu sous mes ordres.*

« En présence des égarements passagers de l'opinion publique, égarements dus aux fuyards de Sedan, j'ai cru de mon devoir de vous donner l'assurance qu'il n'était pas possible de faire mieux et de se conduire plus bravement que vous et les vôtres. Il est hors de doute *qu'en toute autre circonstance la défense du plateau de Floing* contre des assaillants dix fois supérieurs en nombre et appuyés par une artillerie formidable, *aurait couvert de gloire la 2e division du VIIe corps.*

préoccupation personnelle se fît jour dans son triste récit; d'autre part, avions-nous le droit d'introduire dans un ouvrage en quelque sorte officiel des renseignements qui, après cette abstention, eussent pris un caractère essentiellement privé? Nous ne l'avons pas cru. Maintenant, si quelques anciens officiers ou soldats du 5e veulent bien nous adresser, au sujet de ces journées, comme d'ailleurs de tout le temps embrassé par cet Historique, des détails complémentaires, nous les recevrons avec reconnaissance et sommes, en ce qui dépend de nous, tout prêt à les faire figurer dans un récit de forme plus personnelle. Jamais pourtant nous ne chercherons à donner aux pages qui retraceront les événements de cette période, une meilleure conclusion que ces nobles paroles du général Liébert : « Au revoir, ayons foi dans l'avenir, et prions tous Dieu qu'il protège la France. »

« Espérez donc que justice vous sera rendue, mon cher colonel, et croyez à mes sentiments de sincère affection. »

Neuwied, le 17 octobre 1870,

Le général de division,

LIÉBERT.

Le 23 août, le 4e bataillon est augmenté de deux compagnies qui prennent les numéros 5 et 6.

Le lendemain ce bataillon fort de 13 officiers et de 305 sous-officiers et soldats part, par les voies rapides, pour Paris où il arrive le 26 et forme le 1er bataillon du 121e régiment d'infanterie.

Le dépôt qui était de deux compagnies seulement à la fin de juillet 1870, s'accroît de nombreuses compagnies formées successivement par ordre du Ministre de la guerre, et versées dans les corps suivants : 1re compagnie au 134e de ligne, 2e au 30e de marche, 3e au 39e, 4e et 5e au 42e, 6e au 59e, 7e et 8e au 62e, 9e au 70e, 10e au 71e, 11e au 82e, 12e au 87e de marche.

De plus, un détachement de 500 hommes se rendit le 14 septembre 1870 au Mans et fut versé dans l'armée du général Chanzy.

Enfin, il avait été formé deux compagnies prenant la dénomination de 1re et 2e provisoire, et destinées à recevoir, instruire, habiller et armer tous les hommes dirigés sur le dépôt, quelle que fût leur provenance. Ces deux compagnies étaient commandées par des capitaines en retraite admis sur leur demande à prendre du service pour la durée de la guerre. Le 1er février 1871, une 13e compagnie de dépôt était formée.

Le 6 mars, le dépôt recevait l'ordre de quitter Toulon pour

se rendre au camp des Alpines. Il y arrivait le 10 mars. Par décision ministérielle du 15 mars, le 105e créé pendant la guerre devait se fondre dans le 5e.

Le 105e avait été formé à Paris, le 18 août 1870, des 4es bataillons des 2e, 11e et 9e de ligne. Il porta le numéro et le nom de 5e Régiment de marche jusqu'au 6 novembre.

Dès sa formation il fait partie de la 1re brigade (général Mattat) de la 1re division (général d'Exea), du XIIIe corps (général Vinoy). Il participa à la défense de Paris, notamment à la bataille de Champigny, et fut licencié le 25 mars 1871 (1).

Le 31 mars, presque tous les officiers de l'ex-105e arrivaient au camp des Alpines; mais le 13 avril, en exécution d'une dépêche ministérielle de la veille, tous les officiers du 5e et de l'ex-105e présents au camp se réunissaient à Auxerre pour y concourir à la formation du 16e provisoire.

1. Un certain nombre de régiments d'infanterie ont, croyons-nous, compris dans leur historique celui du régiment de marche de leur numéro créé pendant la guerre. Nous n'avons pas cru devoir adopter cette manière de faire, contraire aux principes d'après lesquels a été établi ce travail. Nous aurions d'ailleurs été bien vite obligé de céder au 105e de ligne la partie vraiment intéressante de ce récit, c'est-à-dire les opérations militaires dont l'honneur lui revient sans conteste.

CHAPITRE XXI

LE 5e DE LIGNE SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE
(1870-1890)

I. — Le 5e de ligne sous la troisième République (1870-1890)

Reconstitution du Régiment (1871). Distribution des Drapeaux (1880).

En exécution des ordres du Ministre de la guerre en date du 15 mars 1871, relativement à la réorganisation des régiments d'infanterie, la 13e compagnie de dépôt, la 1re et la 2e provisoires deviennent le 12 avril de la même année, 1res compagnies des 1er, 2e et 3e bataillons.

Le Régiment reçoit en même temps l'ordre de se rendre du camp des Alpines à Evreux. Il part le 20 mars et arrive le 23.

Les sous-officiers et soldats prisonniers de guerre en Allemagne rallient le 5e de ligne isolément ou formés en petits détachements, et le Régiment se reconstitue au fur et à me-

sure de leur rentrée par la formation successive des compagnies.

Depuis cette époque, jusqu'à la date actuelle (1ᵉʳ août 1890), le Régiment (à l'exception du 2ᵉ bataillon, qui a été détaché environ dix-huit mois en Algérie), a constamment été stationné sur le territoire où il a occupé successivement les garnisons suivantes :

Mars 1871 à octobre 1871. . . .	Régiment réuni.	Evreux.
Octobre 1871 à juin 1874. . . .	Régiment réuni.	Le Havre.
Juin 1874 à septembre 1875. . .	Régiment réuni.	Caen.
Octobre 1875 à septembre 1879.	Etat-major, 1ᵉʳ, 2ᵉ, 3ᵉ bataillons.	Gouvern. de Paris.
	Dépôt et 4ᵉ bat.	Falaise.
Octobre 1879 à septembre 1882.	Régiment réuni.	Caen.
Octobre 1882 à septembre 1885.	Etat-major, 1ᵉʳ, 3ᵉ, 4ᵉ bataillons.	Gouvern. de Paris.
	Dépôt et 2ᵉ bat.	Falaise.
Octobre 1885 à septembre 1888.	Régiment réuni.	Caen.
Octobre 1888 à août 1890. . . .	Etat-major, 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons.	Gouvern. de Paris.
	3ᵉ bataillon. . .	Falaise.

Les faits principaux à signaler pendant cette période sont les suivants :

Le 24 juillet 1871, le colonel Boyer passe la revue du Régiment dans la cour de la caserne d'Evreux, après avoir fait paraître l'ordre du jour suivant :

« Officiers, sous-officiers et soldats, en exécution des ordres du Ministre de la guerre, nous allons nous séparer de notre drapeau, nous ne le laisserons pas partir sans lui faire de solennels adieux.

« Soyons fiers de l'avoir tenu ferme devant l'ennemi ! Saluons-le avec orgueil ! N'oublions pas qu'il a vu tomber sur le champ de bataille nos meilleurs camarades ; et en défilant pour la dernière fois devant lui sachons nous inspirer de leur dévouement et soyons prêts au même sacrifice. »

Après la revue le conseil d'administration du Régiment et



M. l'adjoint à l'Intendance militaire se sont réunis et ont signé le procès-verbal suivant:

« L'an mil huit cent soixante et onze, le vingt-quatre juillet, nous, Viallet de Presle, adjoint à l'Intendance militaire, à la résidence d'Evreux, chargé de la surveillance administrative du 5e Régiment d'infanterie, en exécution de la circulaire ministérielle du 5 juillet 1871, prescrivant de remettre à l'artillerie les drapeaux que possèdent actuellement les corps, sur l'invitation de M. le colonel commandant le 5e de ligne, nous sommes rendu à la caserne Saint-Sauveur.

« Le conseil d'administration étant réuni, de concert avec lui, nous avons prescrit l'expédition immédiate par les transports de la guerre à M. le commandant de l'artillerie à Caen du drapeau du 5e Régiment d'infanterie.

« De tout quoi a été dressé le présent procès-verbal que les membres du Conseil d'administration ont signé avec nous. »

Le procès-verbal est signé: de Presle, adjoint à l'Intendance militaire; Jamelin, officier d'habillement; Vermont, trésorier; Cauvin, capitaine; Deloy, major; Boune, chef de bataillon; Mousseron de la Chaussée, lieutenant-colonel (1); Boyer, colonel.

Le 29 août, il est procédé à la réorganisation complète du Régiment, qui. placé depuis peu sous le commandement de M. le colonel **Désandré**, compte maintenant 4 bataillons à 6 compagnies.

Le 15 octobre 1873, en exécution d'une circulaire ministérielle du 30 septembre précédent, trois compagnies (1re du 3e bataillon, 2e du 2e, 5e du 3e) sont désignées par le sort pour concourir à la formation du 129e dont la création a été prescrite par décret du 29 septembre 1873.

Le 22 octobre, en exécution d'une circulaire du 30 septembre précédent, le Régiment compte 3 bataillons de 6 compagnies et un dépôt de 3 compagnies.

Le 13 avril 1875, en vertu de la loi du 13 mars même année, les 5e et 6e compagnies du 3e bataillon et la 3e compagnie du dépôt sont supprimées; le Régiment est réorganisé

1. Les lieutenants-colonels figurant sur les matricules existant actuellement au corps (1870-1890) sont: MM. Hulot, Fariau, Collasse, Combarieu, Brusley, Fresney, enfin M. de la Villatte, actuellement lieutenant-colonel du Régiment.

à 4 bataillons de 4 compagnies chacun, plus 2 compagnies de dépôt.

Le 12 juillet 1880, une députation composée de M. le colonel **Tramond**, un capitaine, le sous-lieutenant porte-drapeau, un sous-officier, un caporal et trois soldats, se rend à Paris pour assister à la distribution des drapeaux.

Le 14 juillet les drapeaux sont remis solennellement par le Président de la République aux députations des corps.

Le 25 juillet, le Ministre adressait à l'armée l'ordre suivant :

« Avant de distribuer leur drapeau aux députations des divers corps, le Président de la République a prononcé l'allocution suivante :

« Officiers, sous-officiers, et soldats qui représentez « l'Armée française à cette solennité,

« Le gouvernement de la République est heureux de se trouver en présence de cette armée vraiment nationale que la « France forme de la meilleure partie d'elle-même, en lui « donnant toute sa jeunesse, c'est-à-dire ce qu'elle a de plus « cher, de plus généreux, de plus vaillant, la pénétrant ainsi « de son esprit et de ses sentiments, l'animant de son âme et « recevant d'elle en retour ses fils élevés à la virile école de « la discipline militaire, d'où ils rapportent dans la vie civile « le respect de l'autorité, le sentiment du devoir, le sentiment « de dévouement, avec cette fleur d'honneur et de patriotisme « et ces mâles vertus du métier des armes, si propres à faire « des hommes et des citoyens.

« Si rien n'a coûté au pays pour relever son armée, rien n'a « coûté à l'armée pour seconder les efforts du pays, et par « l'application au travail, par l'étude, par l'instruction, par la « discipline, elle est devenue pour la France une garantie du « respect qui lui est dû et de la paix qu'elle veut conserver : je vous en félicite et je vous en remercie.

« C'est dans ces sentiments que le gouvernement de la

« République va vous remettre ces drapeaux ; recevez-les
« comme un gage de sa profonde sympathie pour l'armée,
« recevez-les comme les témoins de votre bravoure, de
« votre fidélité au devoir, de votre dévouement à la France,
« qui vous a confié avec ces nobles insignes la défense de
« son honneur, de son territoire et de ses lois. »

« L'Armée tout entière en recevant les drapeaux de la République apportés par ses députations écoutera avec respect cette manifestation si élevée des sentiments de son Chef suprême.

« Encouragés par lui, nous devons redoubler d'efforts pour justifier la confiance qu'il nous accorde, pour élever nos cœurs à la hauteur de nos austères devoirs et pour confirmer la conscience de notre force, qu'un travail soutenu pendant une période déjà longue nous a justement donnée.

« Après la solennité mémorable du 14 Juillet le Président de la République a bien voulu m'écrire qu'il avait admiré la belle tenue des troupes, la précision de leurs mouvements. Les présidents du Sénat et de la Chambre ainsi que les membres de ces assemblées m'ont témoigné aussi leur satisfaction.

« C'est avec bonheur que je transmets ces éloges mérités, non seulement aux troupes du gouvernement de Paris, mais aussi aux troupes de tous les corps qui étaient représentées à cette grande fête militaire où toute la France était de cœur avec nous. Je les adresse également à nos concitoyens de l'armée territoriale qui font aujourd'hui par leur travail l'éclatante prospérité de la République et qui sont prêts à défendre son territoire, ses lois et l'honneur de ses drapeaux. »

Le Ministre de la guerre,
Signé : Farre.

Le 25 juillet, le drapeau du Régiment lui est remis par le colonel à la suite d'une revue passée par M. le général commandant la 12e brigade d'infanterie.

Le même jour, le colonel adressait au corps l'ordre suivant:

« Officiers, sous-officiers et soldats du 5e d'infanterie,

« Je vais vous remettre le nouveau drapeau du Régiment, qui m'a été confié par M. le Président de la République.

« Ce drapeau abrite dans ses plis les noms des batailles mémorables auxquelles ont assisté nos ancêtres : CASTIGLIONE, WAGRAM, ANVERS.

« Il porte la devise : *Honneur et Patrie.*

« Nos souvenirs glorieux et nos devoirs futurs.

« Vous saurez être dignes du noble héritage qui nous est légué ; vous saurez remplir tous les devoirs que résume notre devise. J'en ai pour garants votre discipline, votre patriotisme et votre respect du gouvernement de la République.

« Si la France était menacée, je sais que vous seriez tous avec moi les ardents émules de ces héroïques soldats français de tous les temps qui ont fait la Patrie forte, glorieuse, et respectée. »

Le colonel commandant le 5e de ligne,

Signé : **Tramond.**

Le 1er août 1881, le 2e bataillon, sous les ordres de M. le commandant de Lauweyreins, quitte Caen par les voies ferrées à destination de Toulon, où il arrive le 3.

Il est placé, avec un bataillon du 28e de ligne et un du 123e, sous les ordres de M. le lieutenant-colonel Gaillard, du 123e, commandant le groupe.

Le 26 août, le bataillon s'embarque sur l'*Algésiras*, en destination de Bougie où il arrive le 30.

Il reste en garnison en Algérie, conservant sa portion principale à Bougie, et envoyant des détachements à Akbou, à Sétif, à Takitount, etc..., jusqu'au 1er décembre 1882.

A cette date il reçoit l'ordre de rentrer en France, s'embarque à Bougie à bord de l'*Ajaccio* en destination de Marseille, où il débarque le 9. Il arrive le 13 à Falaise où il doit tenir garnison.

Le 1er octobre 1887, en application de la loi du 25 juillet

de la même année, le 3e bataillon et les deux compagnies de dépôt du 5e sont supprimés. Le 3e bataillon passe au 162e d'infanterie. (Décision ministérielle du 29 juillet 1887.) Les hommes des deux compagnies de dépôt sont répartis dans les autres compagnies du Régiment. Le 4e bataillon prend le numéro 3.

Le Régiment est maintenant composé de 3 bataillons de 4 compagnies chacun, plus un cadre complémentaire de bataillon.

Disons enfin que le 5e Régiment d'infanterie de ligne est actuellement commandé par M. le colonel **Guasco** (1), qu'il fait partie de la 12e brigade d'infanterie aux ordres de M. le général *Chambert*, de la 6e division d'infanterie aux ordres de M. le général *Donnio*, enfin du IIIe corps d'armée, commandé par M. le général *du Guiny*.

Ici se termine l'exposé de la carrière plus de trois fois séculaire déjà parcourue par le 5e Régiment d'infanterie de ligne ; récit trop long sans doute, et pourtant à bien des égards incomplet, indigne du Régiment et de sa gloire.

Heureusement ce livre n'est pas à jamais fermé ni l'existence qu'on vient d'essayer d'y décrire à jamais éteinte.

D'autres ajouteront à l'ouvrage aujourd'hui inter-

1. Remplaçant à la date du 11 juillet 1889, M. le colonel **Livet**, promu général de brigade par décret du même jour.

rompu des pages écrites d'une main plus sûre, retraçant de meilleures destinées réservées au 5e par l'avenir.

Cet avenir, nous le rêvons pour nous et pour ceux qui nous suivront, non pas exempt d'épreuves ni de sacrifices, mais fait, s'il plaît à Dieu, de victoires qui restaureront l'intégrité du sol national, et le prestige des armes françaises.

Ces chères espérances ne sauraient offrir de meilleurs gages que les souvenirs de notre antique gloire, les triomphes de demain ne peuvent présenter de plus sûrs garants que ceux d'hier, *Lens*, *Fleurus*, *Jemmapes*, *Valmy*, *Castiglione*, *Wagram*, *Anvers*.

De ces noms immortels, les uns figurent, les autres pourraient à aussi juste titre être inscrits sur l'emblème que la Patrie nous a confié comme une image de ses lois, de son honneur, de son âme même.

Gardons intacte cette légende des victoires de nos ancêtres militaires, gardons-la tous, depuis le chef respecté du Régiment, jusqu'au dernier arrivé des soldats, gardons-la comme un souvenir, comme un exemple. Et peut-être un jour nous sera-t-il permis de la faire revivre mieux que par un récit.

Peut-être alors la redoutable épée qui fit une si sanglante trouée dans le régiment des gardes hessoises tracera-t-elle un large sillon dans les rangs d'un autre corps ennemi, consterné, lui aussi, de la furie de ce « *régiment diabolique*. »

Peut-être un autre colonel du 5e, se souvenant de Jemmapes, entraînera-t-il le Régiment à l'assaut, en proférant notre vieux cri de guerre: **en avant Navarre sans**

peur! et derrière lui trois mille poitrines rediront-elles : **en avant Navarre sans peur!**

Peut-être enfin des mains aussi vaillantes qu'à Caldiero. aussi souvent renouvelées par la mort, iront-elles planter et maintenir sur le parapet d'une redoute le drapeau du 5e,

Transpercé de balles, noir de poudre, tout sanglant,

Mais haut et ferme, et faisant flotter aux yeux de l'armée entière ses plis glorieux où passera. comme un frisson, le souffle des âmes héroïques de nos pères.


APPENDICES

APPENDICE I

Etats de services des Colonels du Régiment.

I. — GARDES DU ROI DE NAVARRE.

Pauliac (de).

Colonel des gardes 1573, *mort par suite de blessures* reçues au siège de la Rochelle 4 juin 1573.

Lavardin (Jean de Beaumanoir, marquis de).

Colonel des gardes 1576, a quitté le service du roi de Navarre 1578, maréchal de camp au service de la France 20 juin 1586, *Maréchal de France* 1595.

Vignolles-la-Hire (Bertrand de).

Capitaine aux gardes 1588, jusqu'au licenciement du corps le 2 août 1589, maréchal de camp 12 septembre 1616, lieutenant-général 7 juillet 1636.

II. — RÉGIMENT DE VALIRAULT.

Valirault (François de).

Mestre de camp d'un régiment d'infanterie au service du roi de Navarre, mestre de camp du Régiment du 2 août 1589 au 22 mars 1594.

III. — RÉGIMENT DE NAVARRE.

Boësse Pardaillan (Pierre d'Escodeca, baron de).

Capitaine au régiment de Valirault, mestre de camp d'un régiment de son nom 1er janvier 1572, replacé au Régiment en

1594, colonel de Navarre 22 mars 1594, a quitté le corps en 1616, maréchal de camp 22 mars 1619.

Gouverneur de la citadelle de Bourg en 1601.

Thémines (Antoine Pons DE LAUZIÈRES, marquis de).

A obtenu le Régiment janvier 1617, l'a conservé jusqu'en 1621, maréchal de camp 1621, *tué au siège de Saint-Jean-d'Angély* en 1621.

Frontenac (Henri de BUADE-PALLUAU, comte de).

Nommé au Régiment 1621, *tué au siège de Saint-Antonin* 1622.

S'est distingué en 1622 à l'expédition de l'île de Ré.

Bury (Henri de NEUFVILLE DE VILLEROY, comte de).

Etait mestre de camp d'un régiment de son nom 1622, a obtenu celui de Navarre juillet 1622, l'a conservé jusqu'en 1628.

Tavannes (Henri de SAULX, marquis de).

A obtenu le Régiment 1er mars 1628, maréchal de camp 24 décembre 1629. s'est démis du Régiment octobre 1630.

Saint-Simon (Charles de ROUVROY, marquis de).

A obtenu le Régiment 1630, l'a conservé jusqu'en 1635, lieutenant général 1642.

S'est distingué en 1630 à l'attaque des retranchements du Pont de Carignan.

Avaugour (Louis de BRETAGNE DE VERTUS, comte d').

Pourvu du Régiment de Navarre 1635, s'est retiré en 1639.

Blessé au siège de Saint-Omer, 8 juillet 1638.

Fors (Louis POUSSART DU VIGEAN, marquis de).

Pourvu du Régiment 1639, *mort à l'ennemi* au siège du fort Rantzau, 5 juillet 1640.

Blessé pres de Thionville le 7 juin 1639, après avoir ramené cinq fois ses compagnies à la charge.

Montglat (François de Paule de CLERMONT SAINT-GEORGES, marquis de).

Né à Turin 1620, a obtenu le commandement du Régiment juillet 1640, l'a conservé jusqu'en 1643.

Blessé au siège de la Bassée en 1641.

Grand-maître de la garde-robe du Roi en 1644. Décoré des ordres de Sa Majesté en 1661.

Thémines (Charles de Lauzières, marquis de).

Né vers 1620, volontaire au siège de Hesdin 1639, pourvu du Régiment 22 mars 1643. Maréchal de camp 1er mai 1646, *tué au siège de Mardyck*, août 1646.

Campagnes en Artois en 1639, 1640 et 1641, en Roussillon 1642.

Estrées (Jean, comte d').

Né en 1628. Pourvu d'un régiment d'infanterie de son nom 20 juin 1637, le commanda au siège de Gravelines 1644, pourvu d'un autre régiment 19 avril 1646, et de celui de Navarre 27 janvier 1647, maréchal de camp 8 février 1649, s'est démis du Régiment 1651. Lieutenant général 16 juin 1655. *Maréchal de France* 24 mars 1681.

Campagnes sur terre et sur mer de 1644 à 1694.

Blessé au siège de Gravelines 1644, dans un combat naval 1677.

Vice-roi de l'Amérique en 1686. Chevalier des ordres de Sa Majesté 31 décembre 1688, a commandé successivement dans le Poitou, l'Aunis, la Saintonge, la Bretagne, etc.

Broutay (Barthélemy de Quélen, vicomte du).

Né en août 1624, entré au service comme volontaire 1644, pourvu du Régiment de Navarre 20 juin 1651, maréchal de camp 16 janvier 1652, capitaine-lieutenant de la compagnie des chevau-légers de la reine-mère 4 mai 1653, démissionnaire du Régiment mars 1666, *mort à Douay des suites de ses blessures* 13 juillet 1667.

Avait combattu à Fribourg (1644), à Nordlingen (1645), à un grand nombre de sièges sur le Rhin, en Flandre, en Espagne, en Franche-Comté, etc., de 1644 à 1650. A conduit le Régiment à l'expédition d'Afrique 1664.

Blessé mortellement au siège de Tournay 1667.

Lavardin (Henri Charles de Beaumanoir, marquis de).

A obtenu le Régiment mars 1666, s'en est démis 1670.

A assisté à plusieurs sièges en Flandre 1667.

Ambassadeur à Rome 1667, décoré des ordres du Roi 1688.

Kerman (Charles Sébastien de Maillé, marquis de).

Colonel du Régiment 1670, *tué à l'ennemi* au siège de Nimègue en 1672.

Albret (Charles-Amanjeu, marquis d').

Enseigne au régiment du Roi 15 janvier 1667, parvenu à la lieutenance 1670, au commandement du Régiment de Navarre 19 mars

1673, brigad er 12 mars 1675, a obtenu un régiment de cavalerie de son nom 20 juillet 1676, et le Régiment d'infanterie Vivarais 22 novembre 1676, s'est démis de celui de Navarre 17 février 1677, maréchal de camp 25 février 1677, *mort à l'armée de Flandre* 1678.

Campagnes en Flandre (1667) et en Franche-Comté (1668). Siège de Maestricht (1673), bataille de Senef (1674).

Cité honorablement dans le rapport du maréchal de Turenne sur la bataille de Turckheim (5 janvier 1675).

La Vieuville (René-François, marquis de).

Colonel du Régiment 17 février 1677, s'en est démis 1680.

S'est distingué à la bataille de Saint-Denis. A été gouverneur du Poitou.

Souvré (Charles, chevalier de).

Lieutenant dans Picardie 1662, capitaine au Régiment 24 octobre 1663, major 4 mars 1668, lieutenant-colonel 18 octobre 1674, brigadier 25 février 1677, colonel du Régiment 7 mars 1680.

Blessé à l'attaque des retranchements de Wœrden 1672.

Inspecteur général de l'infanterie 6 octobre 1680.

La Rochefoucauld (François DE LA ROCHEFOUCAULD, duc de LA ROCHEGUYON puis duc de).

Né le 17 juillet 1663, a servi dans les mousquetaires depuis 1677, a obtenu le Régiment 4 septembre 1683, brigadier 9 janvier 1691, a servi dans Navarre jusqu'en 1696, maréchal de camp 3 janvier 1696.

Siège de Luxembourg (1684), conquête du Palatinat (1689), Fleurus (1690), Nerwinden (1693).

Blessé dans cette dernière affaire.

Grand maître de la Garde du roi et grand-veneur de France 20 septembre 1679. Créé duc de la Rocheguyon par lettres du même mois. Chevalier des ordres du roi 1724.

Maulevrier (François-Edouard COLBERT, marquis de).

Né vers 1675, entré dans la 1re compagnie de mousquetaires 1695, sous-lieutenant du régiment du Roi 9 mai 1696, lieutenant 16 août 1696, colonel de Navarre 14 novembre 1696, brigadier 26 octobre 1704.

Pionsac (Gilbert de CHABANNES, marquis de).

Né le 16 juillet 1646, enseigne au Régiment 1664, sous-lieutenant 1666, lieutenant 1669, capitaine 1673, commandant de

bataillon 8 septembre 1693, lieutenant-colonel 14 février 1703, colonel du Régiment 4 avril 1706. Brigadier 19 septembre 1704. A quitté le Régiment janvier 1709.

A partagé pendant plus de quarante années la gloire des belles actions du Régiment ; s'est signalé à Hochstedt. Gouverneur de l'île d'Oléron pour sa retraite.

Gassion (Jean, marquis de).

Né le 1[er] juillet 1678, a fait sa première campagne dans les mousquetaires 1696, sous-lieutenant au régiment du Roi 1697, a levé un régiment d'infanterie de son nom 1702, colonel du Régiment 16 février 1709, brigadier 29 mai 1710, maréchal de camp 1[er] février 1719, s'est démis du Régiment 1719. Lieutenant général 1[er] août 1734.

Au siège d'Ath, en 1702, se distingua en attaquant la demi-lune, l'épée à la main et en se logeant sur la brèche. Au siège de Nice en 1705 chargé de l'attaque d'un faubourg il en délogea l'ennemi et y montra la plus grande valeur, ainsi qu'au siège de Turin l'année suivante en enlevant un convoi, après avoir battu 3.000 hommes qui l'escortaient, et en forçant un poste dans lequel il fit 4 officiers et 60 soldats prisonniers. Il commandait l'arrière-garde de l'infanterie dans la retraite après la bataille de Turin et ne se laissa jamais entamer. Il a servi dans la suite sur le Rhin, en Bavière, en Bohême. Gouverneur de Dax, puis de Béarn et de Navarre etc. Chevalier des ordres du Roi 26 février 1743.

Rambures (Louis-Antoine de la ROCHEFONTENILLES, marquis de).

Né en 1696, mousquetaire 17 juillet 1716, a obtenu le Régiment de Navarre 6 mars 1719, créé brigadier 1[er] août 1734, maréchal de camp 1[er] janvier 1740, s'est retiré 1743.

A été employé à l'armée de Bavière en 1742 et en Bohème en 1743.

Mortemart (Jean-Victor de ROCHECHOUART, duc de), (prince de TONNAY-CHARENTE).

Né le 30 octobre 1712, mousquetaire sous le nom de marquis de Blainville 1729, a obtenu une compagnie du régiment Saint-Simon 20 avril 1730, pourvu de celui de Dauphiné 10 mars 1734, nommé colonel du Régiment de Navarre 21 février 1740, s'en est démis janvier 1745, brigadier 20 février 1748.

Duc de Rochechouart en novembre 1753, duc de Mortemart 16 janvier 1757.

Choiseul (Antoine-François, marquis de Stainville, duc de).

Lieutenant réformé à la suite du régiment-Royal-Allemand-Cavalerie 4 juillet 1730, lieutenant en second dans le Regiment du Roi-Infanterie 24 février 1739, a obtenu le Régiment depuis Hainault 21 mai 1743, colonel du Régiment de Navarre 15 février 1745, brigadier 4 août 1746, maréchal de camp 10 mai 1748, lieutenant-général 17 septembre 1759, ministre de la guerre en janvier 1761.

Est entré en Bohême en 1741, s'est trouvé à la prise et à la défense de Prague, à la retraite du maréchal de Belle-Isle, a pris part en 1744 à la prise de Château-Dauphin, au siège de Demonte et à celui de Coni, enfin à la bataille livrée près de cette place.

Chargé en 1746 d'apporter au Roi la nouvelle de la prise de Charleroy, a été créé brigadier le jour même de son arrivée à Versailles. Devint dans la suite ministre de la guerre, de la marine, des affaires étrangères, colonel-général des Suisses, chevalier de la Toison d'or, etc., etc.

Boufflers (Charles-Joseph-Marie, duc de).

Né le 17 août 1731, mousquetaire 1743, a obtenu un régiment wallon de son nom 1er juillet 1744, réformé 18 décembre 1748, brigadier 10 mai 1748, colonel du Régiment 1er février 1749.

Gouverneur général de la Flandre et du Hainaut et gouverneur particulier de la ville et citadelle de Lille 13 juillet 1747.

Choiseul-Beaupré (Marc-Gabriel-Florent-Christophe, comte de).

Né le 17 décembre 1738, lieutenant en second du Régiment du Roi 23 octobre 1744, parvenu à une lieutenance 22 mai 1745, pourvu du Régiment de Boulonnais 1er janvier 1748, et de celui de Navarre 11 novembre 175?.

A servi avec distinction au Régiment du Roi.

Blessé à Lawfeldt en 1747.

Châtelet (Marie-Louis-Florent, comte du).

Né le 20 novembre 1727, mousquetaire 26 juin 1740, lieutenant en second au Régiment du Roi-Infanterie, 23 octobre 1744, et en premier 26 mars 1745, colonel du Régiment de Quercy 7 septembre 1746, a obtenu le Régiment de Navarre 22 septembre

1753, brigadier 9 août 1757, maréchal de camp 20 février 1761.

Campagnes de 1742, 1743, 1744, s'est trouvé à Dettingen et à Augenheim.

A été blessé à la tête du Régiment à la bataille d'Hastembeck en 1757.

Ministre plénipotentiaire à la cour de Vienne 1761, décoré des ordres du Roi 1764.

Guines (Adrien-Louis, comte de Souastre).

Né le 14 avril 1737, a commencé à servir dans la 2e compagnie de mousquetaires 1751, colonel aux grenadiers royaux de France, avril 1757, des grenadiers-royaux de Modène 1757, employé au corps des grenadiers de France 1759, a obtenu le Régiment de Navarre 20 février 1761, l'a conservé jusqu'en 1768, brigadier 25 juillet 1762, maréchal de camp, 3 janvier 1770.

Aide de camp du prince de Soubise 1758, a assisté à la bataille de Crefeldt, s'est distingué à la tentative sur Munster 1758. Chargé avec 10 compagnies de grenadiers de déloger les ennemis d'un faubourg de cette place, il s'y maintint pendant vingt-quatre heures malgré le feu redoublé de leur artillerie et de leur mousqueterie et fit ensuite l'arrière-garde de la réserve. Fit encore l'arrière-garde de l'armée après Minden. Se distingua en 1760 et 1761, et obtint le Régiment sur le témoignage que le maréchal de Broglie rendit de ses services. Le Régiment étant alors investi dans Cassel, le comte de Guines fit la campagne pour son compte. Chevalier de l'ordre de Saint-Louis 1762.

Rochechouart (Emery-Louis-Roger, comte de).

Né le 15 novembre 1744, cornette dans Orléans-cavalerie 15 novembre 1760, capitaine réformé au régiment d'Autichamps-dragons, 2 mai 1762, sous aide-major de hussards dans la légion de Conflans 1er avril 1765, colonel commandant 15 novembre 1767, colonel du Régiment de Navarre 26 décembre 1768, brigadier 1er mars 1780, maréchal de camp 1er janvier 1784.

A fait la campagne de 1759 comme aide de camp du maréchal d'Armentières et a rapporté au roi les drapeaux après le siège de Münster 1760 ; a servi comme aide de camp de M. le comte de Broglie ; a fait la campagne de 1761 dans l'état-major ; a été nommé le 28 mars 1762 aide-maréchal des logis de l'armée et a fait la campagne en cette qualité ; en 1788 commandait une brigade d'infanterie en Hainaut.

Jerningham (Charles-Louis de BARFORT, chevalier de).

Né en 1734, cornette dans Royal-étranger-cavalerie 22 mai 1761, réformé 1763, colonel attaché au régiment de Bulkeley 4 juillet 1766, colonel commandant, 15 mars 1769, entretenu à la suite des régiments irlandais 26 avril 1775, colonel en 2e du Régiment de Dillon 18 avril 1776, a quitté ce régiment 1er juin 1788, brigadier 1780, mestre de camp commandant de Navarre 1er janvier 1784, maréchal de camp 20 mai 1784.

Campagnes : 1760-1761 en Allemagne, 1769 en Corse.

Mortemart (Victurnien-Bonaventure-Victor de ROCHECHOUART, marquis de).

Né le 28 septembre 1753, lieutenant en second dans le corps royal de l'artillerie 6 mai 1768, capitaine commandant en la compagnie colonelle de ce régiment 13 juillet 1771, capitaine en second à la formation du 7 juin 1776, attaché en qualité de capitaine 12 septembre 1776, colonel en second du régiment de Brie 1er mai 1778, du régiment de Lorraine 29 avril 1779, mestre de camp commandant de Navarre 20 mai 1784, maréchal de camp 1er mars 1791, démissionnaire 2. juillet 1791, lieutenant-général 3 mars 1815.

Chevalier de Saint-Louis 22 octobre 1786. Pair de France.

IV. — 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE (ex-Navarre).

Vouillières (François-Charles LABBÉ de).

Né à Vitry-le-François, 8 mai 1737, volontaire dans le régiment de la Reine-cavalerie 1er avril 1756, lieutenant dans le bataillon de milice de Troyes 1er mars 1758, second lieutenant de grenadiers postiches 24 juillet 1760, lieutenant de grenadiers postiches 17 avril 1761, lieutenant dans le régiment de la Couronne 12 novembre 1761, sous-lieutenant 1763, replacé lieutenant 7 juillet 1765, sous-aide-major 16 février 1769, aide-major 11 mai 1769, ayant rang de capitaine 14 janvier 1772, capitaine en second 7 juin 1776, capitaine-commandant 30 janvier 1778, major du régiment d'Auvergne 8 avril 1779, lieutenant-colonel du Régiment de Navarre 10 mai 1782, colonel de ce Regiment 25 juillet 1791, maréchal de camp 26 octobre 1792.

Chevalier de Saint-Louis 3 juin 1779.

Guénand (Louis-Charles de).

Né à Buzançais (diocèse de Bourges) 22 août 1755, élève de l'Ecole royale militaire 17 septembre 1766, rang de sous-lieutenant sans appointements 24 avril 1774, sous-lieutenant 13 juin 1774, quitte sa sous-lieutenance et reste attaché au Régiment 20 juillet 1775, sous-lieutenant en la compagnie colonelle 7 juin 1776, lieutenant en second 11 juin 1781, lieutenant en premier 27 septembre 1786, capitaine en second 19 août 1789, capitaine de grenadiers 10 février 1792, nommé lieutenant-colonel au Régiment de Navarre 29 juin 1792, colonel du Régiment 26 octobre 1792, général de brigade 14 mars 1800.

Lombard (Jean-Guillaume).

Né le 21 décembre 1793, soldat au Régiment 30 mars 1761, caporal 21 septembre 1764, sergent 15 janvier 1767, fourrier, sergent-major, adjudant 28 août 1784, porte-drapeau 25 février 1787, sous-lieutenant 26 mai 1789, lieutenant 15 septembre 1791, chef de bataillon, 1er mai 1792, lieutenant-colonel vers 1793, chef de brigade vers 1794.

Chevalier de Saint-Louis 3 avril 1791.

V. — 5e DEMI-BRIGADE ANCIENNE OU DE BATAILLE.

Bournot (Laurent).

Né le 4 mai 1756, soldat au régiment de la Couronne 24 avril 1773, jusqu'au 4 août 1774, chef du 1er bataillon du Doubs 25 août 1791, chef de la 5e Demi-brigade 5 thermidor an II, licencié 10 ventôse an V, nommé chef du 2e bataillon de la 2e demi-brigade de vétérans 1er frimaire an IX, licencié 14 juin 1809, retraité 24 juin 1814.

A fait les campagnes de 1792, 1793, 1794.

A été blessé de cinq coups de feu dont trois sur la tête et deux dans le corps à l'affaire de Kayserlautern 4e jour complémentaire an II.

VI. — 5e DEMI-BRIGADE NOUVELLE OU DE LIGNE.

Bourdois (Edme-Martin).

Né à Joigny 11 mars 1746, a servi dans les dragons ci-devant Mourlan 24 janvier 1764, gendarme à la compagnie des Bour-

guignons 25 novembre 1770, garde du corps d'Artois 1er septembre 1773 à 13 janvier 1791, capitaine 9 novembre 1788, commandant la garde nationale d'Auxerre 23 septembre 1791, commandant en chef le 1er bataillon de l'Yonne 23 septembre 1791, commandant du 5e bataillon de grenadiers de la réserve de l'armée du Nord 20 juin 1792, chef de brigade 3 messidor an III, chef de brigade de la 5e 1er ventôse an IV, a reçu la vétérance 8 nivôse an V, retiré dans ses foyers 1er germinal an V, général de brigade, 12 juillet 1797.

Campagnes de 1792, 1793, 1794, 1795.

Blessé à la défense du Pont d'Elbecq en avant de Courtray 24 juin 1792.

Chevalier de Saint-Louis 13 février 1791.

Le Féron.

Venait de la 63e demi-brigade de ligne, a été chef de brigade de la 5e depuis le mois de nivôse an V jusque vers la fin de l'an VI.

Guilliot.

A été chef de brigade de la 5e de la fin de l'an VI à l'an VIII.

VII. — 5e RÉGIMENT DE LIGNE DU PREMIER EMPIRE ET DES CENT-JOURS

5e RÉGIMENT D'INFANTERIE (ANGOULÊME)

Teste (François, baron).

Né à Bagnols (Gard) 19 septembre 1775, grenadier et sergent de grenadiers dans la garde nationale soldée en activité 1er avril 1793, lieutenant-colonel commandant le 1er bataillon du district de Saint-Esprit, 4e de la Montagne 4 septembre 1793, suspendu en exécution de l'arrêté du représentant du peuple Datigoete 11 prairial an II, sa suspension levée, mais sans être employé, par arrêté du Directoire exécutif 27 ventôse an IV, chef de bataillon à la suite de la 19e 1er frimaire an VI, titulaire dans la 87e 3 frimaire an VII, aide de camp du général Chabran auprès duquel il a rempli les fonctions de chef d'état-major de la 1re division de la 1re armée de réserve 1er frimaire an VIII, chef de brigade de la 5e 21 thermidor an VIII, nommé général de brigade sur le champ de bataille par le maréchal Masséna général en

chef 30 octobre 1805, confirmé par l'Empereur 28 juillet 1806, général de division 14 février 1813.

Campagnes du 4 septembre 1793 au 2 prairial an II à l'armée des Pyrénées-Orientales. Celles des ans VII et VIII à l'armée d'Italie et à l'armée d'observation du Midi. Celles des ans IX et X jusqu'au 1er prairial, époque à laquelle l'armée a été mise sur le pied de paix.

Plauzonne (Louis-Auguste-Marchand, baron).

Né à Fontainebleau (Seine-et-Marne) 7 juillet 1774, sous-lieutenant 1er janvier 1790, sous-lieutenant au 2e bataillon de chasseurs 1er avril 1791, lieutenant 4 mai 1792, capitaine 10 juin 1792, chef de bataillon 29 floréal an V, aide de camp du général Férino 20 fructidor an VI, chef d'escadron au 1er régiment de chasseurs à cheval 22 prairial an VII, nommé adjudant-commandant par le général en chef Moreau 20 floréal an VIII, confirmé dans ce grade par arrêté relatif à l'organisation des adjudants-commandants 15 thermidor an IX, employé dans la 10e division 29 fructidor an X, attaché au camp de Bayonne devenu camp de Brest 12 fructidor an XI, employé au VIIIe corps de la Grande Armée 25 fructidor an XIII, colonel du 5e Régiment de ligne 5 août 1806, général de brigade 5 juin 1809.

A fait les campagnes de 1792, 1793, ans II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, XII, XIII et XIV aux armées du Rhin, au camp de Brest et à la Grande Armée.

Roussille (Jean-Isaac, baron).

Né à Pau 4 juin 1767, lieutenant au 3e bataillon des Basses-Pyrénées 17 octobre 1791, capitaine 6 mars 1792 réformé pour infirmités provenant des fatigues de la guerre 22 ventôse an IV, capitaine commandant le dépôt des réquisitionnaires à Pau 15 ventôse an VI, capitaine au dépôt des conscrits et réquisitionnaires 1er nivôse an VII, au 1er bataillon auxiliaire des Basses-Pyrénées 5 fructidor an VII, incorporé dans la 26e légère 19 germinal an VIII, conservé en activité ayant fait partie du bataillon d'élite, arrêté des consuls du 4 frimaire an IX, chef de bataillon à la suite du 26e léger 12 juillet 1807, passé en cette qualité au 8e léger 29 février 1808, colonel du 5e de ligne 20 juin 1809, licencié 10 septembre 1815, resté pour la reddition des comptes du corps jusqu'au 20 février 1816.

Campagnes : 1792, 1793, ans II et III Pyrénées-Occidentales,

an IV côtes de l'Océan, ans VIII et IX côtes, 15e division militaire, ans XI et XIII côtes de Boulogne, an XIV Grande Armée, 1806 et 1807 Prusse et Pologne, 1808 Dalmatie, 1809 XIe corps de la Grande Armée, 1811 à 1814 Catalogne, 1815 armée du Nord.

Blessé d'un coup de feu à la main droite 16 thermidor an II à la prise de la vallée de Bastan (Pyrénées-Occidentales), blessé de deux coups de feu à la main et à la hanche droite au combat de Hoff près d'Eylau 6 février 1807, avec plusieurs contusions à la tête et sur le corps. Laissé pour mort sur le champ de bataille, fait prisonnier par les Cosaques et échangé le 9 mai 1807. Une contusion à la cuisse et un cheval blessé sous lui à l'affaire de Gradchatz en Croatie 22 mai 1809. Une forte contusion au bras droit à Mataro (Catalogne).

Membre de la Légion d'honneur 26 prairial an XII, officier le 10 avril 1815.

VIII. — LÉGION DES HAUTES-ALPES (5e RÉGIMENT D'INFANTERIE)

Capdeville (François, baron de).

Colonel de la Légion des Hautes-Alpes, 25 décembre 1815, retraité le 9 avril 1817.

Foullon de Doué (Joseph-Julien, vicomte).

Né à Paris 11 mars 1775, venu de la légion d'Ille-et-Vilaine où il servait comme lieutenant-colonel depuis le 17 septembre 1815, colonel de la Légion 9 avril 1817, général de brigade 22 mars 1823.

Chevalier de la Légion d'honneur le 28 décembre 1814; chevalier de Saint-Louis 6 octobre 1824.

IX. — 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE ACTUEL

Broussier (Nicolas, baron).

Né à Ville-sur-Saulx (Meuse), 2 mars 1774, volontaire au 3e bataillon de la Meuse devenu 34e puis 43e demi-brigade 6 septembre 1791, caporal 15 mars 1794, sergent 30 décembre 1796, sous-lieutenant 5 mai 1797, lieutenant 24 juin 1801, capitaine 9 août 1803; aide de camp du général Broussier 3 avril 1804, chef

de bataillon 30 mai 1809, colonel du 9e de ligne 12 février 1813, en non-activité 30 novembre 1814, colonel du 9e de ligne 19 avril 1815, en non-activité 16 septembre 1815, colonel de la légion de la Nièvre 17 mars 1819, du 5e Régiment de ligne 17 novembre 1820, maréchal de camp employé au corps d'occupation en Espagne 3 octobre 1823, placé dans la non-activité de l'état-major général 22 mai 1831, dans le cadre de réserve 4 août 1839, retraité 30 mai 1848.

Campagnes : 1792, ans II, III et IV Moselle et Sambre et Meuse, ans V, VI, VII armées d'Italie, d'Angleterre et du Rhin, ans VIII et IX armée d'Italie, Marengo, an XII camp de Boulogne, an XIV armée du Nord, 1806, 1807, partie de 1808, 1809 armée d'Italie, 1812 Russie, 1813 Pologne, Italie, 1814 Italie, 1815 armée du Var, 1823 Pyrénées, 1824 Espagne.

Blessé à Arlon 30 avril 1794, Pozzolo 25 décembre 1800, la Moskowa 7 septembre 1812, Parme 2 mars 1814. S'est particulièrement distingué à l'attaque du village de Pozzolo après le passage du Mincio, le 23 décembre 1800; sur les bords de la Drave en face de Hulenbourg le 19 septembre 1813; au combat de Parme le 2 mars 1814, à la tête de deux bataillons de son régiment. A eu un cheval tué sous lui à Wagram et un autre en avant de Krasnoié 6 novembre 1812.

Chevalier de la Légion d'honneur 15 février 1803, officier 3 décembre 1813, commandeur 20 mai 1820; chevalier de Saint-Louis 30 août 1820.

Barbé (René-Mathieu).

Né à Laigle (Orne) 31 mai 1773, soldat au régiment d'Anjou (devenu 72e demi-brigade et 30e régiment d'infanterie) 10 mars 1791, caporal 20 janvier 1795, tambour-major 21 mars 1797, sous-lieutenant 20 juin 1803, lieutenant 6 mai 1805, capitaine adjudant-major au 2e régiment de grenadiers réunis 3 juin 1807, au bataillon de Neufchâtel 1er juillet 1807, au bataillon de fusiliers sergents (rang de chef de bataillon) 5 mai 1812, au 1er régiment de tirailleurs (rang de major) 30 août 1813, major du 12e de ligne 1er juillet 1814, en demi-solde 21 octobre 1814, major du 8e régiment de tirailleurs 19 mai 1815, licencié 1er octobre 1815, lieutenant-colonel de la légion du Morbihan 1er mai 1816, du 26e de ligne 17 novembre 1820, colonel du Régiment 1er novembre 1823, retraité 11 juillet 1827.

Campagnes : 1792-93 Rhin, an II armée de l'Ouest, ans II, III

et IV Sambre-et-Meuse, ans V, VI, VII, VIII, IX, X Italie, XII et XIII sur les côtes, an XIV et 1806 Grande Armée, 1810, 1811, 1812 Espagne, 1813, 1814 Grande Armée, 1823 Espagne.

Blessé en 1793 au Mans, en l'an III au passage du Rhin, le 1er messidor an VII à la Trébie.

Chevalier de la Légion d'honneur 14 avril 1807, officier 26 mai 1813; chevalier de Saint-Louis 27 novembre 1814.

Mathieu de Boissac (Charles-Henry-Eugène)

Né à Bordeaux 24 juillet 1787, volontaire au bataillon des canonniers-marins italiens 22 février 1807, caporal 1807, sergent 1807, sergent-major au 4e de ligne italien 11 avril 1808, sous-lieutenant au 5e 22 juin 1808, lieutenant 1er décembre 1808, aux chasseurs à pied de la garde royale italienne 14 janvier 1811, licencié 30 mai 1814, en non-activité 20 août 1814, capitaine provisoire à la garde nationale active de Bordeaux 16 mars 1815, chef de bataillon provisoire à la légion de Marie-Thérèse 1er avril 1815, lieutenant à la légion départementale de la Gironde (n'a pas suivi cette destination) 9 décembre 1815, confirmé chef de bataillon 21 août 1816, légion départementale de l'Isère 5 août 1817, 22e de ligne 17 novembre 1820, major au 6e régiment à pied de la garde royale 4 décembre 1822, chef de bataillon 14 mai 1823, lieutenant-colonel du 55e de ligne 6 janvier 1826 (rang du 4 décembre 1822), colonel du 5e de ligne 11 juillet 1827, commandant en second l'Ecole spéciale militaire 23 novembre 1828, autorisé à attendre dans ses foyers avec solde de congé 4 août 1831; retraité 4 août 1832. Commandant de 1re classe de la place de Rochefort 12 septembre 1834.

Campagnes : 1807 employé sur la frégate l'*Aigle* et la corvette la *Gloire*; 1808 et 1809 Espagne, 1812 Russie, prisonnier de guerre des Russes le 6 janvier 1813, rentré en France 1814.

Blessé au siège de Rosas 1808.

Chevalier de la Légion d'honneur 14 juin 1820, officier 29 octobre 1828, commandeur 19 avril 1843, chevalier de Saint-Louis 17 août 1822.

Verdier (Aymard-Philippe-Joseph).

Né à Arras, sergent-major au 2e bataillon auxiliaire du Bas-Rhin (incorporé dans la 65e demi-brigade devenue 65e régiment de ligne) 24 décembre 1799, sous-lieutenant 3 janvier 1800, lieutenant 5 octobre 1803, capitaine 29 mars 1807, chef de bataillon

23 février 1809, au 42e de ligne 7 août 1810, major en second au 14e 30 septembre 1813, major provisoire au 39e 17 août 1814, major au 30e 1er décembre 1814, en non-activité par suite de licenciement 21 septembre 1815, lieutenant-colonel de la légion d'Indre-et-Loire 27 mars 1816, du 46e de ligne 17 novembre 1820, du 39e 30 août 1821, colonel du 24e 19 juin 1822, commandant en second l'école militaire de Saint-Cyr 17 décembre 1826, colonel du Régiment 23 octobre 1828, retraité 3 mai 1830.

Campagnes : ans VIII et IX armée du Rhin, an XI Belle-Isle en Mer, an XIV, 1806, partie de 1807 armée du Rhin et Grande Armée, 1807 à 1809 en Perse, 1810 à 1814 Catalogne et Aragon (prisonnier à l'affaire de Martorell près Barcelone 18 février 1814, rentré 14 mai 1814); 1822, 1823, corps d'observation des Pyrénées et Espagne.

Attaché à la légation de Perse sous les ordres du général Gardanne pendant les années 1807 à 1809, chevalier de la Légion d'honneur 27 mars 1809, officier 7 novembre 1821, commandeur 21 août 1823, chevalier de Saint-Louis 19 octobre 1814, chevalier de l'ordre du Soleil de Perse, autorisation du 1er juin 1808, chevalier de 2e classe de Saint-Ferdinand d'Espagne 18 octobre 1823.

Colavier d'Albicy (Auguste-Nicolas).

Né à Montpellier 4 octobre 1793, sous-lieutenant au 4e croates infanterie légère 28 décembre 1809, lieutenant-adjudant-major 23 mars 1813, au 3e croates 3 juin 1813, capitaine au 58e de ligne 1er septembre 1814, adjudant-major 24 septembre 1814, chef d'escadron provisoire à l'état-major de l'armée royale du Midi 20 juin 1815, confirmé 15 novembre 1815, chef de bataillon à la légion du Gers 20 décembre 1815, au 18e de ligne 17 novembre 1820, lieutenant-colonel à la suite 11 octobre 1823, du 5e de ligne 3 novembre 1823, colonel du Régiment 27 décembre 1829, en non-activité 17 août 1830, mis en réforme par prolongation de la non-activité au delà de trois ans 29 janvier 1838.

Campagnes : 1810 à 1812 Illyrie, 1813 siège de Cattaro (prisonnier de guerre au siège de Cattaro 8 janvier 1814), 1815 armée royale du Midi, 1823 Espagne.

Chevalier de la Légion d'honneur 31 mai 1816, officier 22 mai 1825 ; chevalier de Saint-Louis 16 décembre 1823 ; autorisé à accepter et à porter la décoration de 2e classe de Saint-Ferdinand d'Espagne 22 mai 1825.

Gréard (Félix-Valéry).

Grenadier aux vélites de la garde 31 août 1804, caporal 22 décembre 1805, sous-lieutenant au 65e de ligne 19 avril 1806, lieutenant 29 mars 1807, capitaine 16 octobre 1809; chef de bataillon provisoire au 2e léger 2 juillet 1813, confirmé 25 novembre 1813, en non-activité par suite de licenciement 18 septembre 1815; chef de bataillon au 50e de ligne 12 février 1823; lieutenant-colonel du 5e de ligne 3 janvier 1830; colonel du Régiment 20 août 1840; maréchal de camp 16 novembre 1840.

Campagnes : an XIV Venise et Autriche, 1806 Nord, 1807-1808 Prusse et Pologne, 1809 armée du Rhin; 1810-1811-1812 Espagne et Portugal, 1813 Espagne, 1814 et 1815 France, 1831 et 1832 Belgique.

Chevalier de la Légion d'honneur le 8 juin 1809, officier le 29 juillet 1814, commandeur le 12 janvier 1833; chevalier de Saint-Louis le 20 août 1824; officier de l'ordre de Léopold (Belgique) le 10 mars 1833; autorisé à porter cette décoration le 18 avril 1833.

Devaux (François-Amand-Marie).

Fourrier à la 78e demi-brigade, devenue 2e de ligne 21 juillet 1803, sergent-major 19 août 1803, sous-lieutenant 3 avril 1807, lieutenant-adjudant-major 19 février 1809; capitaine adjudant-major 19 août 1810, aide de camp du général Lemarrois 28 avril 1812, chef de bataillon 13 juillet 1813, en non-activité avec demi-solde 30 octobre 1814; aide de camp du général Lemarrois 24 mars 1815, en non-activité par suite de licenciement 17 juillet 1815, chef de bataillon à la légion des Basses-Alpes 14 février 1816, à la légion de la Moselle 8 novembre 1807, au 39e de ligne 19 août 1820; lieutenant-colonel à la suite du 39e 21 août 1823, au 34e de ligne 12 septembre 1823, au 50e 8 juin 1825, au 55e 11 août 1830; colonel du 16e léger 11 septembre 1830, mis en suspension d'emploi le même jour, colonel du 1er de ligne 9 juillet 1839, colonel du Régiment 27 novembre 1840, maréchal de camp le 28 octobre 1842.

Campagnes : ans XI et XII côtes de la Méditerranée; ans XIII, XIV, partie de 1806 escadre de Toulon; fin de 1806, partie de 1807 Grande Armée; fin de 1807 et 1808 Naples et Calabre, 1809 Italie et Allemagne, 1810 Naples et Calabre, 1811 et 1812 Espagne

et Portugal, 1813 et 1814 Allemagne, 1815 Belgique, 1823-1824 Espagne, 1839-1840 Afrique.

Au combat de Trafalgar, il se fit remarquer en s'élançant un des premiers à l'abordage d'un vaisseau anglais ; a reçu la croix de la Légion d'honneur pour sa belle conduite aux batailles de Raab et de Wagram ; à la bataille de Campillo des Arenas, il se distingua en chargeant à la tête de son bataillon une colonne espagnole qui débouchait des montagnes et fut nommé lieutenant-colonel. Chevalier de la Légion d'honneur le 7 juillet 1809, officier le 25 avril 1821, commandeur le 30 mai 1837 ; chevalier de Saint-Louis le 19 février 1816 ; officier de Saint-Ferdinand d'Espagne 9 novembre 1823, autorisé à accepter et à porter cette décoration 31 octobre 1826.

Roche (Jean-Pierre-Alexis).

Né à Châteauneuf-Randon (Lozère), le 22 décembre 1791, élève à l'école militaire de Saint-Cyr le 21 février 1812, lieutenant en second au 4e d'artillerie à pied 12 avril 1812 ; lieutenant en premier au 7e 15 juillet 1812 ; adjudant-major 23 décembre 1813 ; en non-activité par suite de licenciement 17 novembre 1815 ; lieutenant à la légion de Saône-et-Loire 15 octobre 1817, capitaine adjudant-major au 36e de ligne 21 avril 1819, major 11 août 1831 ; chef de bataillon au 3e de ligne 29 octobre 1831, lieutenant-colonel au 14e 10 juin 1839, colonel du Régiment 22 juillet 1842, général de brigade le 7 décembre 1848.

Campagnes : 1812-1813 Grande Armée ; 1814 blocus de Mayence, 1815 armée du Nord, 1823-1824 Espagne, 1845-1846-1847-1848 Algérie.

Cité honorablement dans le 23e bulletin de l'armée d'Espagne pour sa brillante conduite à l'affaire du 16 juillet 1823 pendant le blocus de Cadix, chevalier de la Légion d'honneur 21 mars 1831 (avait été nommé par l'Empereur en 1815), officier le 17 avril 1845, chevalier de Saint-Louis le 9 août 1823, chevalier surnuméraire de Charles III le 27 janvier 1829.

Monet (Adolphe, comte de).

Né à Dunkerque (Nord) le 7 juillet 1804, élève à l'école militaire de Saint-Cyr 17 novembre 1822, sous-lieutenant au 4e de ligne 1er décembre 1824, au 2e d'infanterie de la garde royale 17 mai 1829, licencié 12 août 1830, lieutenant au 29e de ligne

11 août 1830, capitaine 16 janvier 1833, adjudant-major 26 avril 1836, major au 20[e] léger 4 décembre 1841, chef de bataillon au 33[e] de ligne 19 juillet 1842; lieutenant-colonel du 43[e] 22 septembre 1847, colonel du 5[e] de ligne 11 décembre 1848, général de brigade 14 janvier 1833, général de division 21 mars 1855.

Campagnes: 1842 à 1850 Afrique.

Chevalier de la Légion d'honneur 19 avril 1843, officier 29 août 1845.

Chambarlhac (Louis-André-Antoine de).

Né à Mayence, département du Mont-Tonnerre le 1[er] novembre 1801, entré au service dans le régiment des chasseurs de la Corrèze (7[e] de l'arme) 8 décembre 1817, brigadier 4 juillet 1818, maréchal des logis 9 janvier 1820, maréchal des logis chef 1[er] juillet 1823, sous-lieutenant 6 novembre 1823, passé au 7[e] régiment de chasseurs à cheval 18 août 1825, au 2[e] régiment d'infanterie de ligne 19 février 1829, lieutenant 22 janvier 1831, capitaine 31 décembre 1836, adjudant-major 4 août 1837, chef de bataillon au 3[e] léger 4 novembre 1844, lieutenant-colonel du 7[e] léger 9 juin 1851, colonel du 11[e] de ligne 14 janvier 1853, colonel du Régiment 19 janvier 1853, nommé général de brigade le 12 décembre 1858.

Campagnes : 1823-1824 Espagne, 1842 à 1847 et 1851 à 1852 Afrique.

Blessé d'un coup de sabre à la tête à Punto-Mirabète (Espagne), le 30 septembre 1823.

Cité au rapport de M. le général Baraguey d'Hilliers, commandant la province de Constantine (Algérie), sur l'expédition chez les kabyles de Lakeycho, montagnes de Collo, le 14 mars 1843; cité au rapport du même général sur l'expédition chez les kabyles de Collo (les Beni-Toufous), le 21 avril 1843; a eu son cheval blessé sous lui au combat contre les Beni-Snassens (Maroc), le 15 mai 1852. — Chevalier de la Légion d'honneur le 6 août 1843, officier le août 1847, commandeur le 15 août 1858.

Caubert (Eugène).

Né à Paris 29 avril 1815, élève à l'école militaire de Saint-Cyr 1[er] novembre 1833, sous-lieutenant au 58[e] de ligne 1[er] octobre 1835, lieutenant 31 août 1840, capitaine 9 juillet 1843, adjudant-major

27 mars 1846, major du 71ᵉ de ligne 16 avril 1852, chef de bataillon au 9ᵉ de ligne 28 novembre 1853, du 19ᵉ bataillon de chasseurs 25 décembre 1853, lieutenant-colonel du 50ᵉ de ligne 30 juin 1855, du 83ᵉ 14 septembre 1855, colonel du 5ᵉ de ligne 24 décembre 1858, admis à la pension de retraite 11 août 1864.

Campagnes : 1839 à 1846 Afrique, 1851 Paris, 1854 à 1855 Crimée, 1860 à 1861 Syrie.

A reçu une contusion le 2 avril 1843 au combat de Bou-Sala (Afrique).

Cité dans le rapport officiel de M. le maréchal gouverneur général le 28 octobre 1824, daté du camp de Larbi (expédition de l'est chez les Flisset-el-Bahr). — Chevalier de la Légion d'honneur 20 août 1845, officier le 27 janvier 1855 pour prendre rang du 28 décembre 1854 (décret provisoire du 22 novembre 1854) ; commandeur le 26 décembre 1860. Décoré de l'ordre du Medjidié de 4ᵉ classe le 10 mars 1855 ; de la 3ᵉ classe du même ordre, autorisé à porter cette décoration 21 mai 1863 ; a reçu la médaille de S. M. la Reine d'Angleterre.

Boyer (Pierre-Bruno-Auguste).

Né à Toulon (Var) 1ᵉʳ août 1814, élève à l'école militaire de Saint-Cyr 21 novembre 1831, sous-lieutenant au 25ᵉ de ligne 27 décembre 1833, lieutenant au 1ᵉʳ régiment d'infanterie de marine 5 mai 1839, capitaine 8 octobre 1840, capitaine à l'état-major de l'arme, officier d'ordonnance de l'inspecteur général 21 janvier 1845, chef de bataillon au 2ᵉ d'infanterie de marine 10 décembre 1850, au 3ᵉ 7 février 1852, au 8ᵉ de ligne 5 décembre 1852, lieutenant-colonel du 79ᵉ de ligne 11 mars 1857, colonel du 5ᵉ de ligne 12 août 1864, général de brigade le 23 février 1872.

Campagnes 1840-41 et 1850 sur mer et aux colonies ; 1870, contre l'Allemagne.

A eu un cheval tué sous lui à la bataille de Sedan 1ᵉʳ septembre 1870. Chevalier de la Légion d'honneur 26 avril 1846, officier 18 septembre 1860 (pour prendre rang du 30 août précédent) commandeur 15 septembre 1870.

Désandré (François-Jacques-Alexandre-Oscar-Louis).

Né à Ménil-la-Horgne (Meuse) 25 août 1829, élève à l'école militaire de Saint-Cyr 2 décembre 1847, sous-lieutenant au 44ᵉ de ligne 1ᵉʳ octobre 1849, au 1ᵉʳ zouaves 25 février 1852, lieutenant 15 janvier 1854, capitaine 23 septembre 1855, chef de bataillon

au 1er étranger (1) 13 juillet 1866, au 1er zouaves 8 mai 1867, lieutenant-colonel 20 août 1870, colonel du 3e de ligne 5 mars 1872, nommé général de brigade 1er novembre 1877, général de division le 17 juillet 1887.

Campagnes : 1851 France, 1852 à 1854 Afrique, 1854 à 1856 Orient, 1856 à 1859 Afrique, 1859 Italie, 1859-1860 Afrique, 1860-61 Syrie, 1861-62 Afrique, 1862 à 1867 Mexique, 1867 à 1870 Afrique, 1870 contre l'Allemagne, 1871-72 Afrique.

Blessé le 8 septembre 1855 devant Sébastopol ; blessé grièvement d'un coup de feu à la poitrine à Melegnano (Italie).

Chevalier de la Légion d'honneur 13 août 1857, officier 12 août 1861, commandeur 2 février 1880. A reçu la médaille de S. M. la Reine d'Angleterre, la médaille d'Italie, décoré de la médaille de la Valeur militaire de Sardaigne (1859), a reçu la médaille du Mexique, autorisé le 2 mai 1863 à accepter et à porter la décoration de l'ordre ottoman du Medjidié de 5e classe.

Bassery (Joachim-Léonce).

Né à Flesselle (Somme) 10 février 1819, soldat au 4e de ligne 9 mai 1840, caporal 23 novembre 1840, caporal-fourrier 14 janvier 1841, sergent 1er juin 1841, sergent-major 20 février 1842, adjudant à l'école spéciale militaire 10 mars 1843, sous-lieutenant au 48e de ligne 4 juin 1848, porte-drapeau 30 octobre 1848, lieutenant 13 février 1851, capitaine 13 février 1856, trésorier 8 août 1858, capitaine 25 août 1858, capitaine au 101e 24 mai 1859, en non-activité par suite de licenciement 1er avril 1862, chef de bataillon au 95e 11 avril 1862, au 1er grenadiers de la garde impériale 3 avril 1867, lieutenant-colonel du 11e de ligne 12 mars 1870, du 40e de marche 11 février 1871, du 40e de ligne 1er juin 1871, du 14e 15 août 1871, du 134e 3 octobre 1873, colonel du 93e 19 septembre 1874, du 131e 26 décembre 1874. Mis en non-activité pour infirmités temporaires 6 octobre 1875, colonel du 5e de ligne 16 novembre 1877 (rang du 29 octobre 1876), admis à la pension de retraite le 2 avril 1879.

Campagnes : 1854 corps expéditionnaire de la Baltique, 1859 à 1861 Chine, 1870 contre l'Allemagne, 1871 armée de la Loire, 1871 à l'intérieur (Marseille).

1. Détaché du régiment étranger au 1er bataillon de cazadores comme chef de bataillon le 8 juin 1866; nommé lieutenant-colonel au titre mexicain pour commander le 1er bataillon de cazadores le 31 août 1866, rentré au 1er régiment étranger le 4 juin 1867.

Blessé à Sedan 1er septembre 1870. A eu un cheval tué sous lui le 30 août 1870 à Beaumont.

Cité à l'ordre général du corps expéditionnaire de Chine, en date du 22 septembre 1860, comme s'étant fait remarquer dans le combat du 21 septembre 1861.

Chevalier de la Légion d'honneur 6 novembre 1860, officier 26 décembre 1864; a reçu la médaille de S. M. la Reine d'Angleterre (Baltique) et la médaille de Chine.

Tramond (Baptiste).

Né à Corrèze (Corrèze), 23 novembre 1834, élève à l'école de Saint-Cyr 15 novembre 1853, caporal 29 août 1854, sous-lieutenant au 19e de ligne 31 janvier 1855, lieutenant 12 août 1857, capitaine 21 janvier 1863, adjudant-major 9 mars 1866, capitaine 8 décembre 1866, chef de bataillon au 75e de ligne 8 novembre 1870, lieutenant-colonel du 68e de marche 28 janvier 1871, du 68e de ligne 11 avril 1871, remis chef de bataillon au 110e 12 décembre 1871, passé au 80e 19 décembre 1871, au 100e 16 février 1872, lieutenant-colonel du 66e 12 mai 1875, colonel du 5e de ligne 3 mai 1879, passé au 89e 14 juin 1883, général de brigade 1er décembre 1883, général de division 21 décembre 1888.

Campagnes : 1859 Italie, 1860 à 1863 Italie, 1867-68 Rome, 1870-71 contre l'Allemagme (1), 1871 à l'intérieur (Marseille), 1871-72 Afrique.

Blessé au combat de Borny (14 août 1870).

Cité au rapport général de l'armée du Nord à la bataille de Saint-Quentin, cité à l'ordre du Ier corps d'armée le 15 avril 1871 (sous Paris), cité à l'ordre du Ier corps d'armée le 15 juin 1871 (sous Paris). — Chevalier de la Légion d'honneur le 4 septembre 1870, officier le 29 décembre 1881. — A reçu la médaille d'Italie, a reçu la médaille instituée par S. S. le Pape.

Livet (Léon).

Né à Metz 16 août 1834, élève à l'école militaire de Saint-Cyr 11 novembre 1853, sous-lieutenant au 59e de ligne 31 janvier 1855, lieutenant 6 novembre 1858, capitaine 7 janvier 1865, adjudant-major 25 septembre 1867, au 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique 12 août 1869, chef de bataillon au 49e de marche

1. Evadé des mains des Prussiens le 31 octobre 1870, et rentré en France à Lille, le 2 novembre 1870.

31 octobre 1870, au 49e de ligne 21 mars 1871, lieutenant-colonel du 68e 4 avril 1878, du 100e 21 décembre 1878, colonel du 20e 6 octobre 1882, colonel du 5e de ligne le 14 juin 1883, général de brigade le 11 juillet 1889.

Campagnes : 1859-60 Italie, 1860-66 Rome, 1867 Rome, 1869-70 Afrique, 1870-71 contre l'Allemagne.

Chevalier de la Légion d'honneur 11 octobre 1867, officier le 28 décembre 1885 : a reçu la médaille d'Italie, la médaille instituée par S. S. le Pape, autorisé à accepter et à porter cette décoration.

Guasco (Alfred-Edouard).

Né à Bône (Algérie) 30 juin 1836, élève à l'école militaire de Saint-Cyr 20 novembre 1855, sous-lieutenant au 70e de ligne 1er octobre 1857, lieutenant 12 août 1861, capitaine 11 mars 1868, chef de bataillon au 3e tirailleurs algériens 8 octobre 1875, au 122e de ligne 3 décembre 1880, lieutenant-colonel du 135e de ligne 6 février 1886, du 122e 27 mars 1886, colonel du 5e de ligne 11 juillet 1889.

Campagnes : 1857 à 1881 Afrique, 1881 corps expéditionnaire de Tunisie.

Chevalier de la Légion d'honneur 28 décembre 1867, officier 27 décembre 1884, officier d'académie le 1er janvier 1884, de l'Instruction publique 4 mai 1889, chevalier du Mérite agricole le 6 janvier 1890. Autorisé le 9 décembre 1883 à accepter et à porter la décoration de commandeur du Nicham-Iftikar.



APPENDICE II

Distinctions obtenues par des militaires du 5e de ligne.

I. — ARMES D'HONNEUR.

Un article de la constitution de l'an VIII portant que des armes d'honneur seraient données aux militaires qui se seraient distingués par leur valeur, un certain nombre de ces armes furent attribuées dans la 5e Demi-brigade aux sous-officiers et soldats dont les noms suivent :

Bouzereau (Charles), sergent de grenadiers. Un sabre d'honneur pour avoir franchi le premier les palissades d'une redoute ennemie.

Chabot (Jean), sergent. Un fusil d'honneur pour s'être distingué dans toutes les campagnes de 1796 à 1799, et ensuite à l'armée du Rhin en 1800, dans un combat d'avant-garde où, entouré par des forces supérieures et n'ayant avec lui qu'une vingtaine d'hommes à leur opposer, il soutint pendant longtemps les efforts de l'ennemi qui le somma vainement à diverses reprises de mettre bas les armes, et combattit vaillamment jusqu'à ce qu'il fût soutenu par un fort détachement qui le dégagea.

Coiret (Claude), grenadier. Un fusil d'honneur, en récompense de sa conduite distinguée dans un combat d'avant-garde à l'armée du Rhin en 1800, combat dans lequel ce militaire déploya la plus grande valeur; il fit trois prisonniers autrichiens et s'empara d'un obusier.

Darbois (Emilien), sergent de grenadiers. Un sabre d'honneur, pour s'être fait remarquer dans la campagne de 1800 à l'armée du Rhin, et particulièrement à la prise d'un village dans lequel il s'empara de quatre [illegible] s militaires.

Deleau (Antoine), sergent-major. Un sabre d'honneur qu'il avait mérité en entrant un des premiers dans un village occupé par l'ennemi.

Gallien (Aristide), adjudant sous-officier. Un sabre d'honneur avec la mention : dans toutes les circonstances où ce militaire s'est trouvé, il a fait preuve de beaucoup d'intelligence en entraînant et encourageant ses camarades par son exemple.

Giraud (François), sergent-major. Un sabre d'honneur en récompense de sa vaillante conduite dans un engagement de tirailleurs en 1800 ; dans cet engagement, il s'avança sur la ligne ennemie avec sept hommes de sa compagnie, attaqua un poste d'avant-garde, le dispersa et lui fit douze prisonniers.

Lesage (Jean-Baptiste), tambour. Une paire de baguettes d'honneur, pour s'être fait remarquer à la campagne de 1799 en Italie, dans celle de 1800 à l'armée du Rhin, et à Hohenlinden où pour encourager et exciter la troupe, il battit la charge sous le feu le plus meurtrier.

Meunier (Clément), tambour-major. Un sabre d'honneur pour le fait rapporté dans le cours du récit. (Voir p. 125.)

Moëgling (Edouard-Louis-Antoine), caporal de grenadiers. Un sabre d'honneur en récompense de la distinction avec laquelle il se conduisit dans les campagnes des armées d'Italie et du Rhin, de 1796 à 1800, et particulièrement à Hohenlinden où il fit quatre prisonniers.

Pieffort (Alexandre), grenadier. Un fusil d'honneur.

Rablet (Joseph), sergent. Un fusil d'honneur pour s'être distingué dans les campagnes de 1799 à 1800.

II. — LÉGION D'HONNEUR.

LA PREMIÈRE PROMOTION

A la création de la Légion d'honneur, les titulaires d'armes d'honneur devinrent de droit membres du nouvel ordre. Il faut de plus citer parmi les premiers militaires du Régiment qui reçurent la même distinction, les nommés :

Denisot (Gilles), sergent. Comme soldat, s'était fait remarquer en 1795 à l'affaire du Mont-Valesan où, quoique blessé, il continua à combattre; au Mont-Genèvre, à une journée dans laquelle, étant à la découverte avec 45 hommes, il rencontra une colonne ennemie, la tint en échec pendant plusieurs heures, donna ainsi le temps à des renforts d'arriver à son secours, et parvint à cerner complètement la colonne ennemie.

Ploy (Julien), soldat. A l'affaire du Mont-Genèvre (1795) son capitaine nommé Abaffour, de grand'garde, tomba au pouvoir d'un parti piémontais. **Ploy** l'arracha deux fois des mains de l'ennemi et parvint à le ramener dans les lignes françaises.

Furent en outre compris dans cette promotion les nommés :

Mesnil, sergent-major.
Mouillon, —
Pauthenier, sergent.
Gay, tambour.
Vacheret, sergent.
Bécu, sergent-major.
Bolotte, sergent.
Neveu, caporal.
Renaud, grenadier.
Ramel, —
Roux, —
Pigeon, sergent.

III. — LÉGION D'HONNEUR

PROMOTIONS DE 1804 A 1814

1° *Officiers.*

22 août 1812 :

Coste, capitaine.

21 juillet 1813 :

Marot, chef de bataillon.

2° *Chevaliers.*

25 mars 1804 :

Bassut, caporal.
Levesque, major.

14 juin 1804 :

Harville, capitaine.
Robin, —
Peuthat, —
Levassor, —
Poupier, —
Miachon, —
Batault, —
Eckendorf, —
Rognon, —
Chabert, lieutenant.
Philibeaux, sous-lieutenant.
Berthet, caporal.
Bizien, depuis chef de bataillon.
Cornet, sous-lieutenant.
Diacre, chef de bataillon.
Gaillard, —
Decrion, —
Richard, —

5 novembre 1804 :

Huret, chef de bataillon.

1er mars 1806 :

Susbielle, depuis major.

21 juin 1806 :

Serrant, capitaine.

9 novembre 1806 :

Gentil, capitaine.
Tisnès, capitaine adjudant-major.
Isnard, capitaine.
Mignotte, lieutenant.
Caillet, adjudant.
Galimardet, sergent.
Clermont, capitaine.
David, lieutenant.

11 septembre 1809 :

Jacquemin, capitaine.
Dugué, —
Séguin, —
Tardiveau, adjudant-major.
Carré, —
Tissot, lieutenant.
Ribrout, —
Perrin, sous-lieutenant.
Deselve, adjudant.
Bizouard, sergent-major.
Bullet, —
Javault, sergent.
Royer, —
Pellet, —
Vallat, —
François, —
de Clercq, grenadier.
Grollet, voltigeur.

21 juillet 1813 :

Legrand, adjudant-major.
Rimbault, capitaine.
Dusserre, —
Gardey, —
Oizel, lieutenant.
Javeaux, sergent.
Chaumas, —
Sayem, grenadier.
Géronimi, capitaine.
Hélie de Tréprel, lieutenant.

IV. — LÉGION D'HONNEUR ET DISTINCTIONS DIVERSES

Promotions et distinctions *obtenues au corps par des officiers n'en faisant plus partie, mais figurant sur les matricules conservées au Régiment.*

MM.
Simon, capitaine adjudant-major. L. H. chevalier 3 août 1875.
Lamberelle, capitaine d'habillement. L. H. chevalier 14 septembre 1872.
Vivien, chef de bataillon. L. H. officier 5 février 1875.
Despicet, lieutenant. L. H. chevalier 12 juillet 1880.
Petitpère, capitaine. L. H. chevalier 12 juillet 1880.

Chabord, capitaine. Chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand, autorisé à accepter le 12 août 1874.
Truche, capitaine. L. H. chevalier 12 juillet 1879.
Boutain, lieutenant. L. H. chevalier 13 octobre 1879.
Rœckel, capitaine. L. H. chevalier 12 juillet 1880.
Deschaux, capitaine. L. H. chevalier 8 juillet 1881.
Massot, capitaine. L. H. chevalier 5 juillet 1882.
Canet, capitaine d'habillement. L. H. chevalier 12 juillet 1880.
Laurent, chef de bataillon. L. H. officier 27 décembre 1884.
de Lauwereyns de Roosendaële, chef de bataillon. L. H. officier 28 décembre 1883.
Gaillard, capitaine. L. H. chevalier 29 décembre 1881.
Androvandi, lieutenant. L. H. chevalier 4 mars 1884.
Le Meur, capitaine. L. H. chevalier 9 juillet 1883.
Tramond, colonel. L. H. officier 29 décembre 1883.
Carmejeanne, capitaine. L. H. chevalier 29 juillet 1881.
Fargeas, lieutenant. L. H. chevalier 20 décembre 1886.
Guérin-Précourt, chef de bataillon. L. H. officier 12 juillet 1881.
Morelle, capitaine. L. H. chevalier 7 juillet 1882.
Estrabeau, chef de bataillon. L. H. chevalier 18 janvier 1881.
Livet, colonel. L. H. officier 28 décembre 1885.

V. — LÉGION D'HONNEUR ET DISTINCTIONS DIVERSES

Grades et distinctions *dont sont titulaires les officiers comptant actuellement au corps.*

MM.

Guasco, colonel. L. H. chevalier 28 décembre 1867, officier 27 décembre 1884, officier d'Académie le 1er janvier 1884, officier de l'instruction publique le 4 mai 1889; chevalier du Mérite agricole le 6 janvier 1890, commandeur de l'ordre du Nicham-Iftikar, autorisation du 9 décembre 1885.

de la Villatte, lieutenant-colonel. L. H. chevalier 16 novembre 1871, officier 8 octobre 1889; officier d'Académie 14 juillet 1882; décoré de l'ordre de Wasa, de S. M. le roi de Suède, autorisation du 31 mars 1868; chevalier de 3e classe de l'ordre de Saint-Stanislas de Russie, autorisation du 20 novembre 1868; médaille commémorative de Chine.

Bith, chef de bataillon. L. H. chevalier le 18 janvier 1881; médaille commémorative du Mexique.

Garreau, chef de bataillon. L. H. chevalier le 22 mars 1872.

de Fultot, chef de bataillon. L. H. chevalier le 12 juillet 1879; médaille commémorative d'Italie.

DE RUMFORD, chef de bataillon. L. H. chevalier le 4 mai 1889; officier de 3e classe du Nicham Iftikar (autorisation du 9 novembre 1886).

GERBOIX, médecin-major de 1re classe. L. H. chevalier 8 octobre 1889.

HUBSTEL, médecin-major de 2e classe. Officier du Nicham-Iftikar (autorisation du 15 avril 1885).

BOSON, capitaine. L. H. chevalier 5 juillet 1887.

CHAPUIS, capitaine. L. H. chevalier 12 juillet 1880.

SÉEGER, capitaine-trésorier. L. H. chevalier 27 décembre 1884.

BROCHIN, capitaine. L. H. chevalier 4 mai 1889.

CATHALAN, capitaine. L. H. chevalier 12 juillet 1890.

TROCHE, capitaine. L. H. chevalier 5 juillet 1887.

JUGE, capitaine d'habillement. L. H. chevalier 12 juillet 1890.

PSALMON, capitaine. Officier de 3e classe du Nicham-Iftikar (autorisation du 7 mars 1884).

COLLAS, capitaine. L. H. chevalier 8 juillet 1889.

HUMBERT, capitaine. L. H. chevalier 29 décembre 1887.

BONFAIT, capitaine. Médaille commémorative du Tonkin, de la Chine et de l'Annam.

GALLEMAND, lieutenant. Officier de 3e classe du Nicham-Iftikar (autorisation du 7 mars 1884).

DERDOS, lieutenant. Médaille commémorative du Tonkin, de la Chine et de l'Annam.

DUBUS, sous-lieutenant. Médaille commémorative du Tonkin, de la Chine et de l'Annam.

VI. — MÉDAILLE MILITAIRE ET DISTINCTIONS DIVERSES

GRADES ET DISTINCTIONS *dont sont titulaires les sous-officiers comptant actuellement au corps.*

KOHLER, adjudant. Médaille militaire du 5 février 1878.

CASTAGNET, adjudant. Médaille militaire du 7 juillet 1885.

PORTHAULT, sous-chef de musique. Médaille militaire du 20 décembre 1886.

WAGNER, adjudant. Médaille militaire du 29 décembre 1887.

GANDILLON, chef armurier. Médaille militaire du 28 décembre 1888.

A[illegible]BAY, adjudant. Médaille militaire du 28 décembre 1889; chevalier de [illegible] classe du Nicham Iftikar (autorisation du 7 octobre 1885).

LEVAVASSEUR, sergent-fourrier. Médaille commémorative du Tonkin, de la Chine et de l'Annam.

JO[illegible], sergent. Médaille commémorative du Tonkin, de la Chine et de l'Annam.

MI[illegible], sergent. Médaille commémorative du Tonkin, de la Chine et de l'Annam.

APPENDICE III

Officiers généraux sortis des rangs du Régiment.

I. — MARÉCHAUX DE FRANCE

MM.

Lavardin (Jean de BEAUMANOIR, marquis de), 19 octobre 1595.
Sully (Maximilien de BÉTHUNE, baron de ROSNY, puis duc de), 18 septembre 1634.
Estrées (Jean, comte d'), 24 mars 1681.

II. — LIEUTENANTS-GÉNÉRAUX ET GÉNÉRAUX DE DIVISION

MM.

Vignolles-la-Hire (Bertrand, marquis de), 7 juillet 1636.
Saint-Simon (Charles de ROUVROY, marquis de), 1642.
Estrées (Jean, comte d'), 16 juin 1655.
Maulevrier (Edouard-François COLBERT, marquis de), 22 février 1676.
Desbordes (Philippe d'ESPOCY), 29 janvier 1702.
Gassion (Jean, marquis de), 1er août 1734.
Choiseul (Etienne-François de STAINVILLE, duc de), 17 septembre 1759.
Teste (François Baron), 14 février 1813.
Mortemart (Victurnien-Bonaventure-Victor de ROCHECHOUART, marquis de), 3 mars 1815.
Monet (Adolphe, comte de), 21 mars 1855.
Grandchamp (Jules-Barthélemy), 13 août 1865.
Osmont (Auguste-Adolphe), 24 juin 1871.
Villain (1) (Louis-Raphaël-Emile), 14 février 1885.
Désandré (2) (François-Joseph-Alexandre-Oscar-Louis), 19 juillet 1887.
Tramond (Baptiste), 21 décembre 1888.

1. Commandant actuellement le IXe corps d'armée à Tours.
2. Commandant actuellement la 17e division d'infanterie à Châteauroux.

III. — MARÉCHAUX DE CAMP ET GÉNÉRAUX DE BRIGADE

MM.

Lavardin (Jean de BEAUMANOIR, marquis de), 20 juin 1586.
Vignolles-la-Hire (Bertrand, marquis de), 12 septembre 1616.
Boesse-Pardaillan (Pierre d'ESCODECA, baron de), 22 mars 1619.
Thémines (Antoine de LAUZIÈRES, marquis de), 1621.
Tavannes (Henry de SAULX, marquis de), 24 décembre 1629.
Thémines (Charles de LAUZIÈRES, marquis de), 1er mai 1646.
Estrées (Jean, comte d'), 8 février 1649.
Broutay (Barthélemy de QUÉLEN, vicomte du), 16 janvier 1652.
Maulevrier (Édouard-François COLBERT DE VANDIÈRES, marquis de), 24 février 1669.
Albret (Charles AMANJEU, marquis d'), 25 février 1677.
Cajac (Marc de CANIN de), 20 janvier 1678.
Desbordes (Philippe d'ESPOCY), 25 avril 1691.
La Rochefoucauld (François de LA ROCHEFOUCAULD, duc de la ROCHE-GUYON, puis duc de), 3 janvier 1696.
Reignac (Louis de BARBERIN, comte de), 10 février 1704.
La Mothe (François-Guillaume de MARCÉ de), 26 octobre 1704.
Dolet (Renaud), 28 mai 1709.
Gassion (Jean, marquis de), 1er février 1719.
Rambures (Louis-Antoine de la ROCHEFONTENILLES, marquis de), 1er janvier 1740.
Choiseul (Étienne-François de STAINVILLE, duc de), 10 mai 1748.
Châtelet (Marie-Louis FLORENT, comte du), 20 février 1761.
Guines (Adrien-Louis, comte de SOUASTRE, comte puis duc de), 3 janvier 1770.
Noguès, chevalier d'**Assat** (Jean-François), 1er mars 1780.
Mesnil-Durand (François-Joseph de GRAINDORGE D'ORGEVILLE, baron de), 1er janvier 1784.
Rochechouart (Emery-Louis-Roger, comte de), 1er janvier 1784.
Jerningham (Charles-Louis de BARFORT, chevalier de), 20 mai 1784.
Mortemart (Victurnien-Bonaventure-Victor de ROCHECHOUART, marquis de), 1er mai 1791.
Vouillières (François-Charles LABBÉ de), 22 juillet 1792.
Bourdois (Edme-Martin), 12 juillet 1797.
Guénand (Louis-Charles de), 14 mars 1800.
Teste (François, baron), 28 juillet 1806.
Plauzonne (Louis-Auguste MARCHAND, baron), 5 juin 1809.
Serrant (Joseph, baron), 29 septembre 1812.
Du Casse (Jacques-Nicolas-Xavier, baron), 3 mars 1814.
Jacquemard (Nicolas, baron), 15 mars 1814.
Broussier (Nicolas, baron), 13 octobre 1823.

Foullon de Doué (Joseph-Julien, vicomte), 22 mars 1825.
Gréard (Félix-Valéry), 16 novembre 1840.
Devaux (François-Amand-Marie), 28 octobre 1842.
Roche (Jean-Pierre-Alexis), 7 décembre 1848.
Monet (Adolphe, comte de), 14 janvier 1853.
Grandchamp (Jules-Barthélemy), 24 juin 1854.
Chambarlhac (Louis-André-Antoine de), 24 décembre 1858.
Osmont (Auguste-Adolphe), 13 août 1865.
La Guigneraye (Louis-Marie-Emile Louveau de), 24 juin 1871.
Boyer (Pierre-Bruno-Auguste), 23 février 1872.
Désandré (François-Joseph-Jacques-Alexandre-Oscar-Louis), 1er novembre 1877.
Villain (Louis-Raphaël Emile), 18 octobre 1879.
Tramond (Baptiste), 1er décembre 1883.
Boune (Pierre-Léon-Edouard), 26 avril 1884.
Fariau (1) (Frédéric-Charles-Eugène), 4 mars 1885.
Livet (2) (Léon), 11 juillet 1889.
Combarieu (3) (Emile-Jean-Pierre), 11 juillet 1889.

1. Actuellement commandant la 30e brigade d'infanterie, à Dijon.
2. Adjoint à M. le général commandant supérieur de la défense du groupe de Toul.
3. Actuellement commandant la 65e brigade d'infanterie à Agen.

APPENDICE IV

Anciens soldats du Régiment de Navarre devenus officiers dans les 33e et 105e régiments de ligne (1).

1° 33e RÉGIMENT DE LIGNE.

Précédemment 33e Demi-brigade nouvelle, formée de la 10e ancienne, où avait été incorporé le 2e bataillon du 5e Régiment d'infanterie (ex-Navarre).

BLANCHARD, Jean-Antoine, ch. de bat.
GARRIOT, Joseph, capitaine.
DELAHAYE, Charles-Etienne, —
COLLIN, Jacques, —
SALIÈGES, François, —
LE SOUEF, Jacques, —
CHAVEL, François, —
JUIGNÉ, Jean, —
LEBRUN, Charles-Etienne, —
LION, Jean-Antoine, —
HUGOT, Louis, —
MERLET, —
VERNIER, Jean, chef de bataillon.
HENRIOT, Joseph, lieutenant.
ROLLIN, Pierre, capitaine.
PIERRE, Joachim, lieutenant.
CÉSARD, Nicolas, —
SIMONET, Nicolas, —
JACQUEL, Jean, Baptiste, capitaine.
LESCUYER, Claude, Marie, lieutenant.
HUBERT, Jacques, —
DARGELLEZ, Jean, —
LAYIUS, Bertrand, —
BORTHIER, Jean, —
MASSON, Michel, lieutenant.
RENARD, Simon, sous-lieutenant.
LEBRUN, Alexandre, capitaine.
BAUDIN, Nicolas, chef de bataillon.
DERBIGNY, Nicolas, sous-lieutenant.

2° 105e RÉGIMENT DE LIGNE.

Précédemment 5e Demi-brigade nouvelle, formée de la 9e ancienne, où avait été incorporé le 1er bataillon du 5e Régiment d'infanterie (ex-Navarre).

BARBA, Dominique, chef de bat.
PUEL, Pierre, capitaine.
MATHIS, Nicolas, —
GUILLEMINOT, Claude, —
LECOMTE, —
BUREAU, Jean, Baptiste, —
MÉNÉGUAND, Jean-Mathias, —
LEUCART, Nicolas, lieutenant.
BRETON, Nicolas, —
DUTHÉ, Jean, Baptiste, s.-lieutenant.
VAUGIN, Claude, —
RENAUDIN, L. Mathias, lieutenant.
DUTHÉ, Blaise, sous-lieutenant.
CHABEAUX, Charles, lieutenant.

1. Voir dans le texte page 110.

APPENDICE V

Composition des cadres (officiers) du Régiment à diverses époques de son histoire.

I. — LE RÉGIMENT DE NAVARRE EN 1594.

Colonel : **Boesse-Pardaillan** (Pierre d'ESCODÉCA, baron de).

Lieutenant colonel : FAVOLLE (Jean).

Sergent-major : LE TELLIER (René), seigneur de PARADIS.

Capitaines :

LA LIMAILLE (Jean-Robert, sieur de).
GEOFFRE (Martin).
MONTANEL (Antoine).
LA FONTAN (Charles de), seigneur de MAZILLIERS.
BEDAT (Martin).
VALIÈTE (Gaspard).
BOUSSEROLLE (Toussaint), seigneur de MARCHANT.
LA MEULIÈRE (François), sieur du BREUIL.
DE LORMES (W. de).
FOUCAULT (Charles), seigneur de la COSTE.
VALIROS (François de la MOTTE de).
LA FERRIÈRE (Jean de).
PREMIER (Jean).
BRAUNAU (Isaac).
ROUSSELAN (Léonard).
BOUTET (Antoine).

II. — LE 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE AU 1er JANVIER 1812

Colonel : **Roussille.**
Major : Susbielle.
Chefs de bataillon : Bertrand.
— Huret.
— Folard.
— N.
Lieutenant-officier payeur : Plumancy.

Premier porte-aigle sous-lieutenant : Perrin.
Adjudants-majors : Tardiveau
— Carré.
— Lefèvre.
— Pageot.
— N.
Chargé de l'habillement : Broulard.
Quartier-maître capitaine : Guéneau.

Capitaines :	*Lieutenants :*	*Sous-lieutenants :*
Perrot.	Dusserre.	Boillet.
Peuthat.	Génibeaux.	Tournadour.
Messageot.	Giraud.	Gallimardet.
Pioct.	Legrand.	Lelièvre.
Santolini.	Caillet.	Hallet.
Beuchard.	Devitte.	Descleve.
Boivin.	Ponet.	Bouzereau.
Eckendorf.	Deléchaud.	Fumel.
Paissé.	Mondelet.	Oissel.
Jacquemin.	David.	Bassut.
Mélignon.	Grunewald.	Lemaire.
Gallet.	Delaguette.	Bizouard.
Copin.	Touchard.	de Cassius.
Goffard.	Mouillon.	Follet.
Gallien.	Tortochaud.	Delafosse.
Tissot.	Lahaye-Dimorel.	Nicolas.
Géronimi.	Gardey.	Broulard.
Chosson.	Hélie de Tréprel.	Francot.
Lemaire.	Deleau.	Mugnier.
Franciosy.	Thil.	Bluet.
Philibeaux.	Ragon.	Georges.
Ménil.	Rabiet.	Favetier.
Perrotin.	Momméja.	Blondeau.
Ribrout.	Grolet.	Chambouk.
Lafaye.	Carré.	Job.
	Lafage.	
	Advisse.	

III. — LE 5e DE LIGNE EN 1870.

Etat-Major

MM.
Boyer, colonel.
de Mousseron de la Chaussée, lieutenant-colonel.
Boune, chef de bataillon.
de Vérigny, —
Josse, —

MM.
Durut, capitaine adjudant-major.
de Bousquet, —
Quentin, —
Moreau, médecin major de 1re cl.
Vermont, officier-payeur.
Martin, porte-drapeau.
Dumas, chef de musique.

OFFICIERS DES COMPAGNIES

1er Bataillon

Cies:	*Capitaines:*	*Lieutenants:*	*Sous-lieutenants:*
	MM.	MM.	MM.
1re	Sauge.	Solange.	Mornas.
2e	Teissier.	Faucher.	Gaudet.
3e	Saran.	Dauxin.	Vandenheim.
4e	Bureau.	Villameurs.	Dominique.
5e	Moutin.	Mazars.	Guiu.
6e	Bourdel.	Cruzel.	Dumolard.

2e Bataillon

Cies:	*Capitaines:*	*Lieutenants:*	*Sous-lieutenants:*
	MM.	MM.	MM.
1re	Ginser.	de Berthe.	(N.).
2e	Courtot.	Barthélemy.	de Lavoreille.
3e	Luiset.	d'Huteau.	(N.).
4e	Lavoye.	Roques.	Chandoye.
5e	Chambeau.	de Coucy.	Bru.
6e	Lefol.	Klein.	Riol.

3e Bataillon

Cies:	*Capitaines:*	*Lieutenants:*	*Sous-lieutenants:*
	MM.	MM.	MM.
1re	Dercourt.	Kurz.	Bouillerot.
2e	Landois.	Lapadu-Hargues.	Lacapelle.
3e	Michelon.	Coderch.	Charrier.
4e	Larrey.	Etienney.	Guittard.
5e	Soviche.	Glassier.	Maquet.
6e	Goudal.	Enchery.	Macquart.

4e Bataillon, ne devant quitter Toulon que par suite de nouveaux ordres.

MM. État-Major

Deloffre, *chef de bataillon.* Aubry, *capitaine adjudant-major.*

OFFICIERS DES COMPAGNIES

Cies :	*Capitaines :*	*Lieutenants :*	*Sous-lieutenants :*
	MM.	MM.	MM.
1re	Dejean.	Giraud.	Massei.
2e	Vorgère.	Henri.	Villemaint.
3e	Selliès.	Veyrunes.	(N.).
4e	d'Abadie.	Pellicot.	Jourdain.

DÉPOT A TOULON

État-Major.

MM.

Villain, *major.*

Mus *capitaine-trésorier.*

MM.

Jamelin, *capitaine d'habillement.*

Bergé, *médecin-major 2e classe.*

OFFICIERS DES COMPAGNIES

Cies :	*Capitaines :*	*Lieutenants :*	*Sous-lieutenants :*
1re	Vanlerberghe.	Verdier.	David.
2e	Masson.	de Ferque.	Hartmayer.

IV. — LE 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE ACTUEL (1)

	MM.
Colonel	**Guasco** (A.-E.).
Lieutenant-colonel	Coudert de la Villatte (P.-A.).
Chefs de bataillon	Bith (M.-J.-A.).
—	Garreau (J.-E.).
—	Toustain de Fultot (A.-J.).
—	Lefebvre de Rumford (A.-J.) [B] (2).
Major	Provost (H.-P.-A.) [B].
Médecin-major de 1re classe	Gerboin (C.-E.).
Médecins-major de 2e classe	Chandèze (E.).
—	Hürstel (M.-A.-E.).
Capitaines adjudants-majors	Troche (A.-V.).
—	de Noüe (A.-R.-V.).
—	Pelliat (E.-A.).
Capitaine trésorier	Séeger (C.-J.).
Capitaine d'habillement	Juge-Cardo (P.-A.).
Lieutenant-adjoint au trésorier	Lahalle (E.-E.-M.).
Sous-lieutenant porte-drapeau	Gérard (P.-P.).
Chef de musique	Vidal (B.-J.).

Capitaines:	*Lieutenants:*	*Sous-lieutenants:*
Boson (C.-A.).	Mougenot (L.-J.).	Dubus (C.-E.).
Chapuis (J.-B.-N.).	Gallemand (A.-R.-J.).	Brione (M.-D.).
Chenot (H.-J.-I.) [B].	Beulé (K.).	Le Charpentier (G.-M.-H.).
Brochin (C.-G.) [B] (3).	Guynot de Boismenu (E.-M.).	Gendron (C.).
Cathalan (A.).	Périnetti (L.-R.-E.-R.).	Mathis (L.-F.-A.).
Bruyelle (P.-H.) (4).	Manceaux-Demiau (H.-M.-E.).	Eveillard (E.-C.-E.).
Séré de Rivière (P.-C.).	Rémond (M.-A.-E.-A.).	Artus (G.-A.).
Psalmon (M.).	Derdos (A.-E.).	Vicq (T.-E.).
Collas (F.-A.-H.).	Chardin (A.-H.-U.).	Doury (P.-C.).
Carly de Svazzéma (P.-L.-A.).	Orcel (H.).	Grangé (T.-A.).
Humbert (M.-L.-S.).	Pradal (F.-F.).	Mossmann (A.-J.-P.).
Germy (P.).	Pasquier (J.-B.).	Legrand (P.-E.-U.).
Houzelot (H.-S.) [B].	Laffite (I.).	
Bigarré (N.-M.).	Oger (E.).	
Bonfait (H.).	Defer (T.-J.-P.-J.).	
Padovani (D.).	Vienney (P.-L.).	

1. Au 1er août 1890.
2. [B] signifie: breveté d'état-major.
3. Détaché au ministère des Affaires étrangères.
4. Détaché dans le service d'état-major.

Major de réserve : Bennet (Y.-F.).

Capit. de rés. : Monchatre (P.-A.). — Michel (J.).
— Alexandre (J.). — Cailloué (E.-J.).

Sous-lieutenants de réserve :

Marye (A.-A.).	Bergeotte (L.-J.).	Dupin (J.-B.-E.).
Marquesne (C.-L.).	Jean (A.-R.).	Pille (M.-J.-B.).
Launay (A.-C.).	Godefroy (A.-L.).	Gossart (A.-C.).
Bouillot (E.-R.).	Gourdeau (J.-B.-A.).	Grusse (P.-B.-A.).
Prempain (J.-L.).	Le Villain (C.-V.).	Arqué (L.-L.).
Lefebvre (L.-A.-G.).	Pelcerf (A.-P.).	de Coppet (A.-H.-J.).
Roger (J.-E.).	Tanil (P.-J.).	Quiniou (P.-L.-A.).
Gombault (C.-H.).	Gauthier (C.-E.).	Dufonteny (P.-A.).
Laurent (E.).	Fromy (G.-E.-J.).	Septfons (J.-J.-A.).
Lejeune (L.-J.).	Gosse (E.-G.).	Vaissade (E.-J.-F.).
Claves (P.-J.).	Level (P.-L.).	Chautemps (A.-J.-D.).
Cerisay (A.).	de LaBroise (H.-M.-A.-J.)	Comte (J. H.).

Officiers nommés au 5[e] pendant l'impression du volume : MM. Mafellé (C. T.), médecin-aide-major de 1[re] classe; Faivre (W.), de Bellaigue de Bughas (M.-F.); de Fontanges de Couzan (C.-J.-R.), sous-lieutenants.

APPENDICE VI

LISTE *des Sous-officiers rengagés comptant au Régiment à la date du 1er Août 1890* (1).

COMPAGNIE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	COMPAGNIE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
Son hs-rang.	GANDILLON J.-E.	Chef armurr.	2e Bon 2e Cie	BESNARD (A.-C.).	Adjudant.
»	COLONNA D'ISTRIA (P.).	Adjudant.	»	BICHEBOIS (C.-A.)	Sergent.
Sectn active.	KOHLER (J.-I.). . .	Adjudant.	»	MORETTI (F.-A.).	Sergt-four.
»	AUDIRAC (R.-H.) .	»	2e Bon 3e Cie	TEILLÉ (L.-C.). .	Adjudant.
»	TRUCHON (F -L.).	»	»	GUILLOT (L.) . .	Sergent.
»	CASTAGNET (B.). .	»	»	REGNIER (L.-M.).	Sergt-four
»	PORTHAULT L.-M.-P.). .	Ss-ch de mus.	»	ADAM (J.-J.). . .	Sergent.
»	CADROUILLE (A. I	Tambr-majr.	»	DAIRAIN P.-J.-B.	»
1er Bon 1re Cie	ACQUART (M.-J.).	Adjudant.	2e Bon 4e Cie	DURAND J.-M.-E.	Adjudant.
»	TEYSSIER (J.) . . .	Sergent.	»	DESTRÉES (J.-A.).	Sergt-majr.
»	RODIER (L.-G -F.).	»	»	DUVAL (A.-F.). .	Sergent.
1er Bon 2e Cie	YVELIN (A.-F.-H.).	Adjudant.	»	AUBRY (C.). . . .	»
»	XÉMAIRE (J.-N.). .	Sergt-major.	3e Bon 1re Cie	FRANÇOIS (C.-N.).	Adjudant.
»	DESMYTTÈRE (C.-L. E.).	Sergent.	»	HENNE (E.-L.). .	Sergt-majr.
1er Bon 3e Cie	WAGNER (A.). . .	Adjudant.	»	STELZLÉ (L.-J.-B.)	Sergent.
»	TIRARD (R.-E.). .	Sergt-major.	»	BOUVET (G.-L.-C.)	Sergt-four.
»	BUQUET (A.-E.-L.).	Sergent.	»	BAILLY (J.) . . .	Sergent.
»	DUCROCQ (E.-E.).	»	»	LEONE (J.). . . .	»
»	MONFERRAN (R.-B.). . .	»	3e Bon 2e Cie	CATEL (C.-A.-C.).	Adjudant.
»	RENAULT E.-V.).	»	»	GUIDÉ (E.-C). .	Sergt-four.
1er Bon 4e Cie	AUFFRAY (Y.-M.).	Adjudant.	»	JUF (J.-M.) . . .	Sergent.
2e Bon 1re Cie	ALESSANDRI (J.-A.)	»	»	MOLLOT E.-H.). .	»
»	TORNÉ (G.-B. . .	Sergt-major.	3e Bon 3e Cie	BOUDAIL (J.). . .	Adjudant.
»	DORAY (J.).	Sergent.	»	BIREMBAUX (J.). .	Sergent.
»	JOUBLIN (C.-A.) .	»	»	LEBACLE (J.-L.).	»
»	MERIZ (C.-M.-A.).	»	3e Bon 4e Cie	CHAMALIOU (L.-J. .	Adjudant.
»	VIALSOUBRANE V.-F.)	»	»	LALLEMENT (L.) .	Sergt-majr.
			»	ANTONI J.-N.) .	Sergent.

1. Sous-officiers rengagés admis au Régiment pendant l'impression du volume: 1. 1. HERR (G.-R.), sergent-major; COLOMBANI (J.-A.), sergent; 1. 2. PÉRINETTI (J.-B.), 1. 4. DELAUNEY (P.-F.-P.-H.); 2. 1. TETE (J.-C.), sergents; 2. 2. BEURIER (M.-F.), sergent-major; NICOLE (J.); SAINTILLAN (M.-J.-F.), sergents; 2. 4. BOUTELEUX (J.-A. H), sergent; 3. 2. LOTTE (J.-S.), sergent-major; SOUPLET (H.-F.), sergent; 3. 3. GEORGIN (J.-E.); 3. 4. LEBER (T. A. A.), sergents.

APPENDICE VII

Etat de services du plus ancien sous officier du 5e Régiment de ligne au 1er août 1890.

Kohler (Joseph-Isidore).

Né le 28 novembre 1840, à Ribeauvillé, département du Haut-Rhin. — Entré au service le 8 mai 1859 au 77e régiment de ligne. — Incorporé à compter du 6 mai 1859 comme engagé volontaire le dit jour à Colmar, département du Haut-Rhin. — Arrivé au corps le 8 mai 1859. Soldat de 2e classe le 8 mai 1859. — Passé au 5e Régiment de ligne à compter du 2 août 1860 suivant décision ministérielle du 1er du dit. — Incorporé au 5e Régiment de ligne à compter du 2 août 1860. — Grenadier le 10 janvier 1861 — Rengagé le 9 juillet 1862 pour 7 ans à compter du 6 mai 1866. — Caporal le 31 décembre 1865. Caporal de grenadiers le 6 décembre 1866. — Sergent, 1er maître d'armes le 6 janvier 1868. — A déclaré le 13 mai 1872, opter pour la nationalité française, au Havre. — Rengagé le 28 avril 1873 pour 2 ans à compter du 6 mai 1873. — A suivi les cours de l'école normale d'escrime en 1873, comme maître, a obtenu le n° 94 sur 244. — Rengagé le 22 février 1875 pour 5 ans à compter du 6 mai 1875. — Sergent 1er maître d'armes le 20 août 1875. — A obtenu au concours du 15 septembre 1875 le n° 40 sur 64 maîtres. — Adjudant 1er maître d'armes le 14 juin 1876. — Rengagé le 18 mars 1880 pour 4 ans à compter du 6 mai 1880. — Commissionné le 6 mai 1884 (Loi du 23 juillet 1861).

Campagne : Syrie, du 10 août 1860 au 18 juin 1861.

Décoré de la médaille militaire par décret du 5 février 1878.

APPENDICE VIII

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Sur quelques personnages historiques ayant appartenu au Régiment (1).

Agrippa d'Aubigné (2).

Aubigné (Théodore-Agrippa d'), né en l'hôtel de Saint-Maury, près de Pons en 1551, mort à Genève en 1630.

D'une intelligence précoce, il se signala très jeune. A huit ans et demi, il assiste au massacre des conjurés à Amboise, et dès lors, voue sa vie à la cause de ses martyrs. A treize ans, il embrasse l'état militaire, et se signale la même année au siège d'Orléans.

Ayant perdu son père, il va étudier près de Théodore de Bèze (un des chefs de la réformation calviniste) à Genève, revient en France combattre avec Condé d'abord, Henri de Navarre ensuite, il devient l'ami et le confident de ce dernier. A la cour, il se signale par son esprit vif, humoristique : « Juvénal du XVIe siècle, dit Sainte-Beuve, âpre, austère, inexorable, hérissé d'hyperboles, étincelant de beautés, rachetant une rudesse grossière par une sublime énergie, esprit vigoureux, admirable caractère, grand citoyen. »

Sa plume mordante lui attira beaucoup d'ennemis et d'ennuis : il dut s'exiler plusieurs fois, et fut condamné quatre fois à mort « pour son honneur et plaisir », dit-il lui-même.

1. « On y joindra également (aux historiques de Régiment) avec une courte notice individuelle, toutes les fois que ce sera possible, les noms des hommes distingués de toute profession qui ont servi sous le drapeau du corps. » — (Extrait de la circulaire Ministérielle du 3 juin 1872.)

2. Lieutenant au Régiment des gardes de Navarre en 1577.

On a de lui : *Histoire Universelle*, depuis l'an 1550 jusqu'à l'an 1601 (Maillé 1616-1620) 3 vol. in fol. ; *Les Tragiques* (satires) ; *Confession catholique du sieur de Sancy* ; *lettres* ; *Libre discours* ; *Petites œuvres* (prose et vers) ; *Histoire secrète* (*autobiographie*).

Un de ses fils, Constant, fut le père de Madame de Maintenon.

Sully (1)

Sully (Maximilien de Bethune, duc de), baron de Rosny, né en 1560, au château de Rosny (Seine-et-Oise), mort en 1641. — Calviniste et échappé par miracle au massacre de la Saint-Barthélemy, fut attaché la même année à la personne de Henri de Navarre et accompagna celui-ci dans toutes ses guerres. Resta toujours l'ami et le conseiller de Henri IV ; l'engagea de bonne heure à abjurer le protestantisme.

Profond politique, il fit d'importantes réformes financières, commerciales et agricoles.

Henri IV le créa duc de Sully en 1606. Jusqu'alors, il portait le nom de « Rosny ».

A la mort de ce roi, il perdit bientôt toute autorité à la cour, se retira et passa dans la retraite les dernières années de sa vie.

Richelieu le nomma maréchal en 1634.

Sully a laissé des mémoires: *Sages et royales œconomies d'Estat*, 1634-1662, 4 vol., ouvrage précieux pour l'histoire du règne de Henri IV, mais d'un style difficile et bizarre.

Choiseul (2)

Choiseul (Etienne-François, duc de), connu d'abord sous le nom de comte de Stainville, né en 1719, mort en 1785. Il embrassa la profession des armes, obtint les grades de colonel, de maréchal de camp et de lieutenant général; se tourna bientôt vers la carrière politique. La faveur de madame de Pompadour lui valut l'ambassade de Rome pendant laquelle il eut à s'occuper de la bulle *Unigenitus*.

Envoyé de là à Vienne, 1756, il conclut un traité d'alliance avec l'Autriche contre la Prusse. A son retour, il remplaça le cardinal de Bernis au ministère des affaires étrangères, 1758. Créé duc et

1. Enseigne de la compagnie-colonelle des gardes de Navarre en 1577.
2. Colonel du Régiment de Navarre, de 1745 à 1748.

pair, il prit le portefeuille de la guerre à la mort du maréchal de Belle-Isle, 1761, et celui de la marine. Il changea l'organisation de l'armée, réforma le génie et l'artillerie ; fortifia la Martinique, releva la prospérité de Saint-Domingue, créa des écoles militaires, et négocia le *Pacte de famille*.

En 1766, il échangea le ministère de la marine contre celui des affaires étrangères, Il provoqua la suppression des Jésuites, 1762-64, réunit la Corse à la France malgré l'Angleterre, 1768, empêcha cette puissance d'attaquer les colonies espagnoles, fomenta l'insurrection des Etats-Unis, travailla à déjouer les projets de Catherine II sur la Pologne, et poussa les Turcs à attaquer la tzarine. Une intrigue du duc d'Aiguillon, du chancelier Maupeou et de l'abbé Terray renversa Choiseul, qui ne voulait pas plier devant la Dubarry. Relégué dans sa terre de Chanteloup, il y reçut, malgré le roi, les témoignages de l'estime publique. Des *Mémoires* publiés sous son nom, Paris, 1790, 2 vol. in-8°, ne paraissent pas authentiques.

(TH. BACHELET.)

Mesnil-Durand

Mesnil-Durand (François de GRAINDORGE D'ORGEVILLE, baron de) né à Lisieux en 1729, mort à Londres en 1799.

Il fit d'abord partie des pages du roi ; la campagne de 1747 lui valut une épée d'honneur. Entra dans l'arme du génie et s'occupa de tactique.

Il prit part à la bataille de Hastembeck (1757) comme aide de camp du maréchal d'Estrées. Devint ensuite aide-major général des logis de l'armée sous le maréchal de Broglie (1759) : colonel d'État-major (1768). Inspecteur des ports, côtes et travaux de la Manche. Colonel en second du Régiment de Navarre (1776); puis des grenadiers royaux (1779), maréchal de camp (1784) et commandant de la Normandie. La Révolution l'obligeant à émigrer, il prit alors du service dans l'armée des princes et alla mourir à Londres. Comme tacticien est connu principalement par sa polémique avec Guibert, défenseur de l'ordre mince. Mesnil-Durand voulant substituer l'ordre profond au précédent, décida le gouvernement à faire expérimenter les deux systèmes stratégiques avec un camp de 30.000 hommes près de Bayeux.

Le résultat fut défavorable à snil-Durand. Le maréchal de Broglie, qui commanda lui- l'ordre profond, fut battu cons-

tamment par le général Luckner, auquel avait été confié le commandement de l'ordre mince.

Mesnil-Durand a laissé plusieurs ouvrages: *Projet d'un ordre français en tactique, ou la Phalange coupée et doublée par le mélange des armes* (1745); *Fragments de tactique* (1774); *Collection de discours, pièces et mémoires pour achever d'instruire la grande affaire de tactique et donner les derniers éclaircissements sur l'ordre français* (1780), 2 vol.

Chateaubriand

Chateaubriand (François-René, vicomte de), le plus illustre écrivain français du commencement du dix-neuvième siècle, né à Saint-Malo le 4 septembre 1768, d'une ancienne et noble famille de Bretagne, mort à Paris le 4 juillet 1848. Son enfance s'écoula moitié dans la solitude du vieux manoir patrimonial de Combourg, moitié dans les collèges de Dol, de Rennes et de Dinan où il fit d'irrégulières mais fortes études. Destiné successivement à la marine et à l'état ecclésiastique, il entra en 1786 comme sous-lieutenant au Régiment de Navarre; mais les progrès de la Révolution lui firent quitter vers 1791 la carrière qu'il avait d'abord choisie et, à partir de cette époque, sauf la malheureuse campagne de 1792 qu'il fit dans les rangs des émigrés et qui lui valut une blessure reçue au siège de Coblentz, il se consacra à la politique et aux lettres.

Comme homme politique, il fut nommé par le premier Consul secrétaire d'ambassade à Rome, 1803, puis chargé d'affaires dans le Valais. Mais la mort du duc d'Enghien lui fournit l'occasion de rompre avec une profession qui, à certains égards, n'était point faite pour lui, et il donna sa démission. A partir de ce moment, il fit à Napoléon une opposition d'abord sourde, puis déclarée et qui, grâce à son talent, « valut une armée à la cause de la Restauration ». Cependant, ce ne fut guère que sept années après la chute de l'Empire que le gouvernement des Bourbons le nomma ambassadeur à Londres, avril 1822, puis plénipotentiaire au Congrès de Vérone où il fit décider, malgré l'Angleterre, l'intervention armée de la France contre la révolution espagnole. Disgracié tout à coup en juin 1824, il rentra aux affaires en 1828 sous le ministère libéral de M. de Martignac, qui lui confia l'ambassade de Rome. Il s'en démit à l'avènement de M. de Polignac, août 1829, après avoir gardé un an à peine cette haute position

qui fut, pour ainsi dire, le couronnement de sa carrière politique.

Comme écrivain, on a dit de lui : « Chateaubriand est incontestablement le plus grand nom littéraire de son époque et, depuis Voltaire, nul écrivain n'a exercé en France un ascendant plus universel sur les intelligences. » D'ailleurs, l'auteur d'*Atala*, du *Génie du Christianisme*, des *Martyrs* est un de ces noms qui n'en sont plus à attendre leur gloire, une de ces figures qu'il n'est pas possible d'esquisser en quelques lignes.

Rappelons en terminant cette notice que si « la fin de Chateaubriand passa presque inaperçue dans les convulsions de la république de 1848, ses funérailles furent éclatantes, il avait souhaité d'être inhumé dans un îlot de la rade de Saint-Malo, sa ville natale ; son vœu fut accompli, au milieu d'un immense concours des populations bretonnes et des admirateurs de son génie. » (D'après Dezobry et Bachelet.)

APPENDICE IX

Chateaubriand

sous-lieutenant au Régiment de Navarre.

Les personnes qui honorent du même culte le passé militaire et les gloires littéraires de la France, nous excuseront, nous approuveront même sans doute d'avoir étendu de quelques pages ce travail pour leur faire connaître les souvenirs qu'a laissés à un éminent écrivain son court passage dans nos rangs (1). Chateaubriand n'a pas dédaigné de les raconter lui-même dans ses *Mémoires d'outre-tombe* (2). Ecoutons d'abord le récit des appréhensions que lui causait la carrière navale, pour laquelle il était précédemment destiné, du changement apporté à ses projets, et de la scène, à la fois simple et grande, des adieux que lui fit son père à son départ pour l'armée.

« Bientôt j'allais quitter ma patrie pour émietter mes jours en divers climats. Ces réflexions me navraient à mort et j'étais tenté de me laisser tomber dans les flots.

« Une lettre me rappelle à Combourg, j'arrive, je soupe avec ma famille : monsieur mon père ne me dit pas un mot, ma mère soupire. Lucile (*une des sœurs de l'auteur*) paraît se contenir ; à dix heures on se retire. J'interroge ma sœur ; elle ne savait rien. Le lendemain à huit heures du matin, ma mère vient me chercher. Je descends : mon père m'attendait dans son cabinet : « Monsieur « le chevalier, me dit-il, il faut renoncer à vos folies. Notre frère « a obtenu pour vous un brevet de sous-lieutenant au Régiment « de Navarre. Vous allez partir pour Rennes et de là pour Cam-

1. Le feuillet matricule nous donne seulement les quelques renseignements suivants :
Chateaubriand de Combourg (François-René) né le 4 septembre 1768, sous-lieutenant de remplacement le 12 septembre 1787, réformé en cette qualité par ordonnance du 17 mars 1788, cadet gentilhomme le 10 septembre 1788. A abandonné, voir la lettre de M. de Vouillières. col. au 15 septembre 1791. (Cette lettre n'a pu être retrouvée.)

2. Bruxelles 1849.

« bray. Voilà cent louis ; ménagez-les, je suis vieux et malade ; je « n'ai pas longtemps à vivre. Conduisez-vous en homme de bien « et ne déshonorez jamais votre nom. »

« Il m'embrassa. Je sentis son visage ridé et sévère se presser avec émotion contre le mien ; c'était pour moi le dernier embrassement paternel » (1).

Un peu plus loin, le jeune sous-lieutenant nous conte ses débuts dans la vie régimentaire. Nous sommes en 1787 ; depuis, les uniformes et les personnes ont changé, mais non les mœurs ni les caractères ; modifiez dix mots, les noms propres, et vous pourrez croire que le récit est d'hier :

« Le courrier de la malle me conduisit à ma garnison. Un de mes beaux-frères, le vicomte de Châteaubourg (il avait épousé ma sœur Bénigne, restée veuve du comte de Guébriac), m'avait donné des lettres de recommandation pour les officiers de mon régiment. Le chevalier de Guénand, homme de fort bonne compagnie, me fit admettre à une table où mangeaient les officiers distingués par leurs talents, MM. Achard, Desmahis, la Martinière. Le marquis de Mortemart était colonel du Régiment, M. le comte d'Andrezel major ; j'étais particulièrement placé sous la tutelle de celui-ci. Je les ai retrouvés dans la suite, l'un est devenu mon collègue à la Chambre des pairs, l'autre s'est adressé à moi pour quelques services que j'ai été heureux de lui rendre. Il y a un plaisir triste à rencontrer des personnes que l'on a connues à diverses époques de la vie, et de considérer le changement opéré dans leur existence et dans la nôtre. Comme des jalons laissés en arrière ils nous tracent le chemin que nous avons parcouru dans le désert du passé.

« Arrivé en habit bourgeois au Régiment, vingt-quatre heures après j'avais pris l'habit de soldat ; il me semblait l'avoir toujours porté. Mon uniforme était bleu et blanc, comme jadis la jaquette de mes vœux ; j'ai marché sous les mêmes couleurs, jeune homme et enfant ; je ne subis aucune des épreuves à travers lesquelles les sous-lieutenants étaient dans l'usage de faire passer un nouveau venu ; je ne sais pourquoi on n'osa se livrer avec moi à ces enfantillages militaires. Il n'y avait pas quinze jours que j'étais au corps, qu'on me traitait comme un ancien. J'appris facilement le maniement des armes et la théorie ; je franchis mes grades de caporal et de sergent aux applaudissements de mes instructeurs.

1. Chateaubriand. *Mémoires d'outre-tombe*, tome Ier, pages 142 et suivantes.

Ma chambre devint le rendez-vous des vieux capitaines comme des jeunes sous-lieutenants : les premiers me faisaient faire leurs campagnes, les seconds me confiaient leurs amours.

« La Martinière me venait chercher pour passer avec lui devant la porte d'une belle Cambrésienne qu'il adorait ; cela nous arrivait cinq à six fois le jour. Il était très laid et avait le visage labouré par la petite vérole. Il me racontait sa passion en buvant de grands verres d'eau de groseille que je payais quelquefois.

« Tout aurait été à merveille sans ma folle ardeur pour la toilette ; on affectait alors le rigorisme de la tenue prussienne : petit chapeau, petites boucles serrées à la tête, queue attachée roide, habit strictement agrafé. Cela me déplaisait fort ; je me soumettais le matin à ces entrave, mais le soir quand j'espérais n'être pas vu des chefs, je m'affublais d'un plus grand chapeau ; le barbier descendait les boucles de mes cheveux et desserrait ma queue ; je déboutonnais et croisais les revers de mon habit ; dans ce tendre négligé, j'allais faire ma cour pour la Martinière, sous la fenêtre de sa cruelle Flamande : voilà qu'un jour, je me rencontre nez à nez avec M. d'Andrezel.

« Qu'est-ce que cela, monsieur ? me dit le terrible major ; vous « garderez trois jours les arrêts. »

« Je fus un peu humilié, mais je reconnus la vérité du proverbe, qu'à quelque chose malheur est bien ; il me délivra des amours de mon camarade.

« Auprès du tombeau de Fénelon, je relus *Télémaque* ; je n'étais pas trop en train de l'historiette philanthropique de la vache et du prélat.

« En traversant Cambray avec le roi, après les Cent jours, je cherchai la maison que j'avais habitée et le château que je fréquentais ; je ne pus les retrouver : tout avait disparu, hommes et monuments (1). »

1. Chateaubriand, ouv.-cit. tome Ier, pages 127 et suivantes.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DONNANT LES NOMS DES MILITAIRES DE TOUT GRADE, AYANT APPARTENU OU APPARTENANT AU RÉGIMENT, HONORABLEMENT CITÉS DANS CE VOLUME (1)

1. Cette table comprend les morts et blessés à l'ennemi, les militaires de tout grade objets d'une citation, les chefs de corps, les officiers généraux et les personnages historiques qui ont servi dans les rangs du 5e.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE V

LE RÉGIMENT DE NAVARRE SOUS LOUIS XV (1715-1774).

CHAPITRE VI

LE RÉGIMENT DE NAVARRE SOUS LOUIS XVI (1774-1791).

CHAPITRE VII

LE 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE (EX-NAVARRE) A L'ARMÉE DU NORD (1791-1794).

CHAPITRE VIII

LE 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE (EX-NAVARRE) AUX ARMÉES DU CENTRE,
DE LA MOSELLE ET DE SAMBRE-ET-MEUSE.

DEUXIÈME PARTIE (1794-1796).

CHAPITRE IX

LA 5e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE DE BATAILLE (1794-1796).

TROISIÈME PARTIE (1796-1815).

CHAPITRE X

LA 5e DEMI-BRIGADE DE LIGNE (1796-1803).

CHAPITRE XI

LE 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE EN ITALIE ET EN DALMATIE (1803-1808).

CHAPITRE XII

LE 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE A LA GRANDE ARMÉE, EN ITALIE ET EN ILLYRIE (1809-1810).

CHAPITRE XIII

LE 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE (PORTION PRINCIPALE) EN CATALOGNE (1811-1814).

CHAPITRE XIV

LE 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE (BATAILLONS DÉTACHÉS) A LA GRANDE ARMÉE (1812-1814)

CHAPITRE XV

LE 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE (ANGOULÊME) DE LA RESTAURATION (1814-1815)

CHAPITRE XVI

LE 5e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE DES CENT JOURS

QUATRIÈME PARTIE (1816-1819)

CHAPITRE XVII

LA 5e LÉGION DÉPARTEMENTALE (LÉGION DES HAUTES-ALPES) (1816-1819)

CINQUIÈME PARTIE (1820-1890)

CHAPITRE XVIII

LE 5e DE LIGNE SOUS LA RESTAURATION (1820-1830)

CHAPITRE XIX

LE 5e DE LIGNE SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE ET LA DEUXIÈME RÉPUBLIQUE (1830-1852)

CHAPITRE XX

LE 5e DE LIGNE SOUS LE SECOND EMPIRE

CHAPITRE XXI

LE 5e DE LIGNE SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE.

APPENDICES

Soc. de Typ. — NOIZETTE, 8, r. Campagne-1re, Paris



ERRATA

Page 10, ligne 21, *remplacez*: lisent, *par*: liront.

Page 12, ligne 19; *au lieu de*: François-Edmond Colbert, *lisez*: François-Edouard Colbert.

Page 24, ligne 2; *au lieu de*: où le jour même, *lisez*: le jour même où.

Page 37, ligne 12; *au lieu de*: montèrent, *lisez*: marchèrent.

Page 68, ligne 21 et deuxième note; *au lieu de*: (1), *lisez*: (2).

Page 114, ligne 17; *au lieu de*: l'armée du Rhin, *lisez*: à l'armée du Rhin.

Page 141, ligne 19; *au lieu de*: désintéressés, *lisez*: désintéressées.

Page 146, ligne 30; *au lieu de*: sortes de brigand, *lisez* : sorte de brigands.

Page 154, ligne 7; *au lieu de*: plantés, *lisez*: plantées.

Page 161, ligne 22; *au lieu de* : en force, *lisez*: en foule.

Page 169, ligne 3; *au lieu de*: comprenant, *lisez*: comprenait.

Page 194, ligne 1; *au lieu de*: renfoncés, *lisez*: enfoncés.

Page 200, ligne 26; *au lieu de*: le 23e et 32e légers, *lisez*: les 23e et 32e légers.

Page 220, ligne 6; *au lieu de*: de bataillon, *lisez*: du bataillon.

Page 250, ligne 2; *au lieu de*: 1846, *lisez*: 1845.

Page 267, ligne 25; *au lieu de*: irritées, *lisez*: irrités.

Page 269, ligne 33, *au lieu de*: les à-coups, *lisez*: les à-coup.

Page 281, dans le sommaire du II; *au lieu de*: (1860 à 1870), *lisez*: — 1860 à 1870.

Même page, en tête du I, après I, *ajouter*: — 1852 à 1860.

Page 341, ligne 9; *au lieu de*: Delormes (W. de), *lisez*: Lormes (W. de).

Page 347, deuxième colonne, ligne 18 ; *au lieu de*: Leone, *lisez*: Leoni.

Même page, même colonne, ligne 21; *supprimer*: Juf.

Page 356, ligne 23 ; *au lieu de* : bien, *lisez* : bon.

--- ---

CHAPITRE XIX

LE 5ᵉ DE LIGNE SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE ET LA DEUXIÈME RÉPUBLIQUE (1830-1852)

CHAPITRE XX

LE 5ᵉ DE LIGNE SOUS LE SECOND EMPIRE

CHAPITRE XXI

LE 5ᵉ DE LIGNE SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE.

APPENDICES

Soc. de Typ. — Noizette, 8, r. Campagne-1ʳᵉ, Paris

ERRATA

Page 10, ligne 21, *remplacez*: lisent, *par*: liront.

Page 12, ligne 19; *au lieu de*: François-Edmond Colbert, *lisez*: François-Edouard Colbert.

Page 24, ligne 2; *au lieu de*: où le jour même, *lisez*: le jour même où.

Page 37, ligne 12; *au lieu de*: montèrent, *lisez*: marchèrent.

Page 68, ligne 21 et deuxième note; *au lieu de*: (1), *lisez*: (2).

Page 114, ligne 17; *au lieu de*: l'armée du Rhin, *lisez*: à l'armée du Rhin.

Page 141, ligne 19; *au lieu de*: désintéressés, *lisez*: désintéressées.

Page 146, ligne 30; *au lieu de*: sortes de brigand, *lisez* : sorte de brigands.

Page 154, ligne 7; *au lieu de*: plantés, *lisez*: plantées.

Page 161, ligne 22; *au lieu de* : en force, *lisez*: en foule.

Page 169, ligne 3; *au lieu de*: comprenant, *lisez*: comprenait.

Page 194, ligne 1; *au lieu de*: renfoncés, *lisez*: enfoncés.

Page 200, ligne 26; *au lieu de*: le 23ᵉ et 32ᵉ légers, *lisez*: les 23ᵉ et 32ᵉ légers.

Page 220, ligne 6; *au lieu de*: de bataillon, *lisez* : du bataillon.

Page 250, ligne 2; *au lieu de*: 1846, *lisez*: 1845.

Page 267, ligne 25; *au lieu de*: irritées, *lisez*: irrités.

Page 269, ligne 33, *au lieu de*: les à-coups, *lisez*: les à-coup.

Page 281, dans le sommaire du II; *au lieu de*: (1860 à 1870), *lisez*: — 1860 à 1870.

Même page, en tête du I, après I, *ajouter*: — 1852 à 1860.

Page 341, ligne 9; *au lieu de*: Delormes (W. de), *lisez*: Lormes (W. de).

Page 347, deuxième colonne, ligne 18 ; *au lieu de*: Leone, *lisez*: Leoni.

Même page, même colonne, ligne 21; *supprimer*: Juf.

Page 356, ligne 23 ; *au lieu de* : bien, *lisez* : bon.



